

Les InfréKentables

Léon de Poncins
Les Juifs et le Concile Vatican II

Le comte Léon de Montaigne de Poncins (1897-1976) est un journaliste et essayiste français. Fervent catholique, il dénonça les mouvements révolutionnaires, le sionisme et la franc-maçonnerie. Il a collaboré à de nombreux journaux et écrit une trentaine d'ouvrages dans lesquels il s'attaque tour à tour au communisme, à la Société des Nations ou aux réseaux d'influence, en particulier dans les plus hautes sphères de l'Église.

En 1965, il publie une brochure, *Le problème juif face au Concile*, qui fut distribuée aux évêques avant la quatrième et dernière session du concile Vatican II, et dans laquelle il dénonce les pressions juives pour que soient modifiés la perception du judaïsme au sein de l'Église catholique et ses rapports avec lui. Il y déplore « de la part des Pères conciliaires une méconnaissance profonde de ce que constitue l'essence du judaïsme » dont le catholicisme est le contre-pied absolu. Un rapprochement entre les deux religions ne peut donc se faire sans une dénaturation totale du message de Jésus et du Nouveau Testament : c'est une trahison et une soumission. Mais c'est hélas ce qui se passa lors de ce Concile, bien que les mises en garde de Léon de Poncins aient influé sur le vote final et permis de freiner les ambitions destructrices des juifs infiltrés et des cardinaux acquis à leur cause, cardinaux dont l'oreille était sensible au chant des sirènes de la modernité : affaiblissement du dogme, œcuménisme, prépondérance de l'humain sur le divin. On en voit aujourd'hui le résultat dans le vide des églises.

L'ouvrage que nous éditons ici comprend cet opuscule, largement augmenté de textes inédits sur le même sujet et gracieusement mis à notre disposition par Emmanuel Ratier.

Anne Lucken



www.kontrekulture.com
Couverture: Maria Comak

17€

ISBN : 978-2-36725-057-1



9 782367 250571

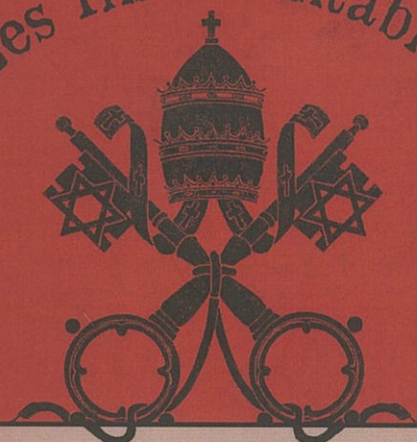


Léon de Poncins Les Juifs et le Concile Vatican II

6

Les InfréKentables

Les InfréKentables



Léon de Poncins
Les Juifs et le
Concile Vatican II



LÉON DE PONCINS

LES JUIFS
ET LE CONCILE
VATICAN II

(1965)

Collection dirigée par Alain SORAL

KONTRE KULTURE
www.kontrekulture.com

PRÉFACE

LÉON DE PONCINS, UN MAÎTRE DE LA CONTRE-SUBVERSION

Vous avez entre les mains un véritable manuel d'histoire contre-subversive qui retrace la manière dont une bonne partie du concile Vatican II a été imaginé, conçu et négocié par des groupes de pression externes à l'Église elle-même, et ce, dans des buts allant à l'encontre même de ses intérêts.

Je détenais depuis plusieurs années une copie de ce manuscrit totalement inédit de Léon de Poncins¹, consacré au rôle et à l'influence des Juifs, en particulier dans la préparation et la négociation de textes essentiels du concile Vatican II (11 octobre 1962 – 8 décembre 1965) à propos de

1. Avec l'autorisation des détenteurs du manuscrit et afin de donner plus d'ampleur à la sortie de cette somme historique sans équivalent, j'ai confié gracieusement son édition à Alain Soral et Kontre Kulture. Il s'agit d'une version très amplifiée et très enrichie d'une courte brochure de Léon de Poncins (distribuée fin septembre 1965 à tous les évêques sous le titre *Le Problème juif face au Conseil*) et de l'unique ouvrage de Léon de Poncins exclusivement paru en anglais (avec l'aide de Timothy Tindal-Robertson) et en espagnol – mais jamais en français, *Judaism & the Vatican. An Attempt at Spiritual*. Il s'inspire aussi d'*Il Completo contro la Chiesa*, pavé de plus de 700 pages paru en 1962 sous la signature de Maurice Pinay, collectif d'ecclésiastiques de haut rang et de clercs parmi lesquels figurait sans nul doute Léon de Poncins.

ce qui fut longtemps appelé « la question juive ». Vatican II est de fait un complet renversement, la véritable clé de voûte de l'évolution de l'Église catholique des cinquante dernières années (allant à l'encontre de ses 2 000 ans d'histoire). Un concile au moins égal de celui de Nicée, de Constantinople (schisme d'Orient) ou de celui de Trente (protestantisme).

Faute d'une formation en théologie, je n'aurai pas l'outrecuidance de vouloir retracer les fondements de ce concile, et, faute de place, de retracer ses conséquences idéologiques et spirituelles, ni-même les ruptures qu'il a entraînées. En résumé : disparition du vieux fonds religieux et du substrat spirituel (en particulier en Europe et dans tous les pays touchés par la mondialisation), chute vertigineuse des vocations, effondrement de la pratique religieuse, disparition de la catéchèse, abandon du latin comme première langue vivante mondiale (dite aujourd'hui « langue morte » et en voie de disparition totale), primat des valeurs hédonistes, individualistes et sociétales (attaques contre le mariage hétérosexuel et les fondements de la famille, développement du divorce, avortement légalisé et mariage homosexuel par exemple), développement des formes multiples de la théologie de la libération, féminisation non différentialiste, marginalisation accélérée et vieillissement des prêtres, faiblesse théologique, etc. En matière exclusivement religieuse, l'une de ses principales conséquences en Europe, et plus particulièrement en France de par la personnalité de Mgr Marcel Lefebvre, sera l'aventure de la Fraternité sacerdotale Saint Pie X (dont les évêques seront excommuniés, excommunication levée le 21 janvier 2009 par Benoît XVI), qui entend maintenir les principes de l'Église de toujours, notamment la messe tridentine dite de Saint Pie V.

Je rappellerai aussi que la plupart des précédents conciles avaient été convoqués en période de grandes crises ou de

conflits (hérésies). Ce qui n'est pas du tout le cas dans les années 1950 : hormis les persécutions communistes, l'Église n'est pas en crise. Nul n' imagine la convocation d'un concile œcuménique (il suffit de reprendre la presse de l'époque) que Jean XXIII convoque pourtant, après une préparation dans le plus grand secret, le 25 janvier 1959, à la fin d'une simple cérémonie religieuse à la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs, sans fournir aucune explication, sans définir ni sa nature ni ses buts. Comme le résumera le général De Gaulle, sans pourtant en comprendre toutes les conséquences spirituelles réelles : « Le concile de Vatican II est l'évènement le plus important du siècle, car on ne change pas la prière d'un milliard d'hommes sans toucher à l'équilibre de toute la planète. »

Ce concile Vatican II est un bloc, tout comme « la Révolution est un bloc » selon l'expression de Georges Clémenceau le 29 janvier 1891 à la Chambre. C'est ainsi qu'il faut comprendre cette déclaration en privé du pape Paul VI (à Jean Guittou, in *Paul VI secret*, Paris, 1979), quant à Mgr Marcel Lefebvre : « En apparence ce différend porte sur une subtilité. Mais cette messe dite de Saint Pie V, comme on le voit à Ecône, devient le symbole de la condamnation du concile. Or, je n'accepterai en aucune circonstance que l'on condamne le concile par un symbole. Si cette exception était acceptée, le concile entier sera ébranlé. Et par voie de conséquence l'autorité apostolique du concile. » Rien ne peut être négocié. C'est à prendre ou à laisser (en risquant l'exclusion, voire l'excommunication).

En réalité, et c'est bien là l'excellence du travail de Léon de Poncins, qui est plus un spécialiste de la contre-subversion que de la contre-Révolution *stricto sensu*, c'est de démontrer, en citant les protagonistes eux-mêmes, que ce concile a été voulu, préparé, contrôlé, orchestré dans la coulisse par des

groupes de pression occultes et leurs représentants, tel Jules Isaac. Dans *Mystères et Secrets du B'naï B'rith* (consacré à la franc-maçonnerie juive internationale, Facta, 1993), j'avais déjà mis en exergue le rôle essentiel de Jules Isaac, connu comme co-auteur des fameux manuels d'histoire « Malet & Isaac » (le « Malet » n'étant cité en fait que pour mémoire puisqu'Albert Malet est mort au combat en 1915), mais beaucoup moins comme haut responsable du B'naï B'rith. Voilà ce qu'en dit le site même du B'naï Brith Europe (une loge française porte son nom) : « Il a fondé en 1948, l'Amitié Judéo-chrétienne et, en 1960, il rencontre à Rome le Pape Jean XXIII et contribue à la rédaction des textes essentiels du Concile Vatican II² qui commenceront à mettre fin à des siècles d'antisémitisme chrétien. »

Mais qui était Léon de Poncins, présenté sommairement par Wikipedia comme « un journaliste et essayiste catholique français », alors même que sa profession était exploitant agricole... Un de ces « veilleurs » d'exception mais cachés au grand public, tout comme sont ignorés des journalistes d'investigation et écrivains hors pair comme Henry Coston, Jacques Bordiot, Jacques Ploncard (d'Assac), Jean Vaquié, Étienne Couvert, Pierre Virion, Maurice Pinay, etc.

Fils de Bernard de Montaigne de Poncins et de Madeleine d'Orléans, le comte Léon (en fait, Gabriel-Léon-Marie-Pierre) de Montaigne de Poncins est né le 3 novembre 1897 à Civen (Loire), d'une vieille famille française (anoblie en 1696) dont plusieurs membres furent guillotins durant la Révolution française. Son grand-père paternel fut l'un des principaux représentants politiques du comte de Chambord. L'un de ses frères, Jean-Pierre Gontran de Montaigne, vicomte de Poncins (19 août 1900 – 1^{er} septembre 1962) fut un explorateur au Pôle Nord, consacrant plusieurs ouvrages aux Esquimaux

(prix des Vikings 1945). En dépit d'une constitution chétive, Léon de Poncins s'engage comme volontaire à l'âge de 17 ans lors du premier conflit mondial, puis conjugue, après la fin du conflit, sa profession d'exploitant agricole avec celle de journaliste, collaborant à un grand nombre de publications françaises (*Le Jour*, *Le Figaro*, *L'Ami du Peuple*, *La Revue internationale des sociétés secrètes*, *Le Nouvelliste de Lyon*, *Le Mercure de France*, etc.) et étrangères traitant des questions de religion, de politique étrangère, de pouvoir des groupes de pression et des sociétés secrètes. Réunissant une importante documentation soigneusement classée (une constante chez lui, qui s'appuiera sur un important réseau international et une équipe en France, aussi efficace et étoffée que discrète, largement composée d'officiers du Deuxième bureau), il démonte et démontre l'action subversive menée par celles-ci en Europe.

Tout au long de sa vie, avec la petite équipe qu'il a réunie autour de lui, il va certes signer de nombreux ouvrages, mais également publier anonymement une très longue série de brochures (dont la liste demeure à établir) sur ses thèmes de prédilection, étant toutefois et sans doute le premier – sans jamais accepter de se définir comme nationaliste, mais comme catholique – à dénoncer la double face du national-socialisme. Il a ainsi défini sa méthode travail (dont pourraient heureusement s'inspirer les journalistes), qu'il suivra toute sa vie : « L'objectivité de mes écrits ressort de leur contexte même (...) Je m'efforce toujours de mettre en cause les idées, les principes et les doctrines de mes adversaires tout en évitant autant que possible les attaques contre les personnes. Je n'avance jamais un fait ou une opinion sans l'appuyer sur des documents originaux d'une indiscutable authenticité. »

Comme l'écrira Jean Vaquié dans *Lecture et Tradition* (juillet-août 1976) : « Léon de Poncins était sur la brèche

2. NDA : déclaration *Nostra Aetate*

depuis presque cinquante ans. Il a été mêlé à tous les soubresauts révolutionnaires, du Front populaire aux diverses épurations gaullistes. Il a connu les chefs des mouvements nationaux de cette longue période et cela non seulement en France mais dans toute l'Europe. Il se trouvait partout à l'aise parce que son traditionalisme était véritablement universel (...) Il excelle dans la science de l'adversaire, dans la science des dangers. C'est un homme de vigilance. Il s'installe à un observatoire élevé d'où il examine, avec une lucidité redoutable, l'armée adverse. Il identifie ses états-majors. Il prévoit ses mouvements avec un flair imbattable. Il a le goût de la grande stratégie internationale, mais appliquée à la manœuvre de l'ennemi (...) Et l'ennemi qu'il analyse avec tant de rigueur, ce sont évidemment les sociétés de pensée et les congrégations initiatiques (...) C'est le grand réseau mondial de la maçonnerie, dans lequel le judaïsme exerce une influence prépondérante. Or rien n'est plus facile que de fabuler en ce domaine (...) Il fallait asseoir la science de l'adversaire sur des bases solides dont toute imagination et toute hypothèse hasardeuse soient exclues. »

Félix Causas (*Sous la bannière*, janvier 1997) décrit sa méthode : « Beaucoup de ses livres ont été traduits en diverses langues et publiés en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Espagne, au Portugal, au Brésil, en Italie, en Hongrie, en Roumanie, en Bulgarie où ils ont exercé à l'époque une grande influence. Léon de Poncins disposait de correspondants dans le monde entier qui lui fournissaient des renseignements de première main. Doué d'un talent rare : présenter en tout clarté les problèmes les plus complexes, Léon de Poncins savait manier la citation sans alourdir l'exposé. Insistons particulièrement sur un point essentiel : celui de sa documentation sur laquelle sont étayés (ses) ouvrages. Quarante années de travail ont permis

à Léon de Poncins de consulter en Europe et aux États-Unis de nombreux documents maçonniques originaux et une foule d'informations parues dans les journaux, auxquelles le profane ne prête guère attention mais qui fournissait au spécialiste qui sait les situer autant d'indications ou de recoupements précieux. Volumineuse, cette documentation est encore plus remarquable par son authenticité car il n'est pas de document que Léon de Poncins n'ait pas vérifié avant de l'exploiter. Ce qu'il y a de plus éminent chez lui est encore la conscience professionnelle ; ses travaux sont ceux d'un homme de science et de méthode qui a tout passé au crible de l'examen critique. Nulle thèse, nulle polémique : des documents. »

Dès 1928, il signe son premier livre, *Les Forces secrètes de la Révolution* (Bossard, Paris), où il dévoile les décisions internes du Congrès maçonnique de Paris de 1917 qui orchestra la création de la Société des nations. Il réitère en 1931 avec *Refusé par la presse* (La Revue française), en 1932 avec *La Franc-Maçonnerie, puissance occulte* (Bossard, Paris), ouvrage traduit dans de nombreuses langues, L'ouvrage inspirera notamment la loi portugaise du 21 mai 1935 interdisant la franc-maçonnerie (Léon de Poncins signera par ailleurs *Le Portugal renaît* chez Beauchesne en 1936). Il y ajoute *Les Juifs Maîtres du monde* (1932), *Tempête sur le monde, ou la faillite du progrès* (Beauchesne, Paris, 1934), *La Dictature des Puissances occultes : La Franc-Maçonnerie d'après ses documents secrets* (Beauchesne, 1934), *La Mystérieuse Internationale juive* (1936), *SDN, Super-État maçonnique* (Beauchesne, 1936). En 1936, quand éclate la guerre civile en Espagne, il rejoint, comme correspondant de guerre, les Carlistes du général Emilio Mola. Son ouvrage *Histoire secrète de la révolution espagnole* (Beauchesne, 1937) demeure une des sources essentielles pour comprendre la nature de la tragédie de ce pays.

Au cours de la même année, il est approché par un homme d'exception, le comte polonais Emmanuel Malynski³, véritable bourreau de travail qui publiera plus d'une trentaine de livres extraordinaires sur l'influence des sociétés secrètes (pour l'essentiel dans le cycle de 26 livres, *La Mission du peuple de Dieu*). Les deux hommes signeront ensemble *La Guerre occulte, Juifs et Francs-Maçons à la conquête du monde* (Beauchesne, 1936), qui connaîtra un énorme succès.

En 1937, il fonde à Genève une modeste revue internationale *Contre-Révolution* (6 numéros parus), qui sera interdite en France, le 26 janvier 1938, par le ministre de l'Intérieur Marx Dormoy. En raison de l'influence de cette revue dans les milieux militaires, l'interdiction sera communiquée aux différents états-majors et lue à la décision des régiments sur tout le territoire de France ! Léon de Poncins la transfère donc à Paris (diffusion Beauchesne).

3. La biographie la plus détaillée d'Emmanuel Malynski – ainsi que la bibliographie de ses travaux – est parue dans la remarquable revue, à très petit tirage, *Les Deux étendards* de Philippe Baillet. Né dans une Pologne sous territoire russe et décédé le 17 mai 1938 à Lausanne, il deviendra polonais à l'indépendance. *La Guerre Occulte*, paru en 1936, est en fait un résumé établi par de Poncins des thèses de Malynski, exposées dans les nombreux livres formant le cycle de *La Mission du peuple de Dieu* et qui se présente jusqu'au chapitre IX comme une reprise d'un précédent ouvrage, *La Grande Conspiration mondiale*. Pour Malynski, les mouvements révolutionnaires visent à une guerre religieuse plutôt que politique et s'inscrivent dans un choc séculaire et international de deux conceptions du monde antagonistes. Voici la genèse de l'ouvrage par Léon de Poncins : « En 1935, vieilli et affaibli par une grave maladie, il m'avait confié la tâche de continuer et mettre au point son œuvre interrompue. À cette effet, il m'avait remis les observations, notes et manuscrits, articles et livres qu'il avait accumulés au cours de toute une vie de voyages et d'études, me laissant carte blanche pour leur utilisation. De notre collaboration est né ce livre qui traite l'histoire secrète de la subversion, l'histoire terrible qui n'a jamais été écrite, mais qui commence à s'entrouvrir. » Totalement oublié mais pillé depuis lors, Malynski a théorisé une affinité profonde entre l'extrême gauche et l'extrême droite de l'échiquier social et politique, ses deux branches ne comportent selon lui ni antithèse d'aspiration, ni irréductibilité d'intérêt. Strictement historique, le cycle *La Mission Du Peuple De Dieu* se compose de *L'Erreur du prédestiné*, *Le Réveil du maudit*, *Le Triomphe du réprouvé*, *L'Empreinte d'Israël*, *Les Éléments de l'histoire contemporaine*, *La Grande conspiration mondiale*, *John Bull et l'Oncle Sam*, *Le Colosse aux pieds d'argile*, *Le Triangle et la Croix*, *La Veillée des armes*, *La Grande guerre sociale*, *La Démocratie victorieuse*, *Le Bouleversement de l'Europe*, *Dans la Galerie des Glaces*, *La Nouvelle Babel*, *Les Problèmes de l'Est et la Petite entente*, *La Pologne nouvelle*, *L'Aube rouge*, *Une Main cachée dirige*, *Les Finalités communistes du capitalisme*, *La Grande erreur d'Alexandre II*, *Le Tsar libérateur, fourrier du bolchevisme*, *Alexandre III, artisan de la révolution*, *Au seuil du cataclysme russe*, *La Fin de la Russie*.

Il paraîtra trois numéros (en fait cinq, mais il y avait deux numéros doubles) de la nouvelle série, le dernier étant sorti en mai 1939. En 1938, il lance, avec Georges Batault, un appel aux Chefs d'État pour une solution de la question juive. En 1939, il publie un ouvrage essentiel, malheureusement oublié *Le Péril rouge – Le Plan d'insurrection communiste armée. Documents originaux résumés et commentés par Léon de Poncins* (Les Libertés françaises, 1939).

Affecté au service d'écoutes (appelé alors « de contrôle ») téléphoniques (2^e bureau de l'état-major des Armées) en 1939-1940, il s'engage, dès l'instauration de l'État français, dans la résistance militaire clandestine, œuvrant contre l'occupant allemand. Fidèle au catholicisme, il refuse toute collaboration avec le national-socialisme, qu'il considère comme une fausse branche de l'alternative. Dans *Tempête sur le monde*, il écrit dès 1934 : « L'idée de supériorité de race repose sur des sentiments qui n'ont aucune valeur scientifique » mais que le catholicisme « conserverait précieusement à chaque pays son territoire, sa culture, sa physionomie, sa civilisation propre » et « reconnaîtrait toutefois qu'il existe des principes supérieurs à la race et aux nationalités, principes communes à toute la civilisation occidentale. »

Comme l'indique la revue *Sous la bannière* (janvier 1997) : « Il essaya, mais sans pouvoir se faire entendre, d'apporter son expérience et sa documentation au Garde des Sceaux⁴ chargé d'élaborer la loi sur les Sociétés secrètes – une loi qu'il jugera telle qu'elle sera promulguée, improvisée, incomplète et inefficace... » Dans le même temps, il ne renie pas ses idées : il fournit des dossiers documentaires à divers groupements (dont le Commissariat général aux questions juives, dont il refusera, en revanche, de prendre la direction de la documentation et de la propagande, que lui avait

4. NDA : du Gouvernement de Vichy

proposé Louis Darquier de Pellepoix), fait rééditer ses livres, publie des ouvrages nouveaux comme *La FM contre le France* (Beauchesne, 1941), *L'Énigme communiste* (Beauchesne, Paris, 1942) ou *Forces occultes* (Éditions de la Légion française des combattants et des volontaire de la Révolution nationale, 1943), *Les Forces occultes dans le Monde moderne* (Mercure de France, 1943), etc.

Il évite une exécution sommaire des épurateurs du maquis Lecoq (du nom d'un prétendu capitaine et repris de justice, lequel sera condamné par la suite pour ses crimes et fusillé, cas exceptionnel dans les annales de la résistance) et, en dépit de ses brevets de résistance authentique (groupes de protection du colonel Georges Groussard dès 1940, participation à l'Armée secrète de Haute-Savoie à partir de 1942, puis réseau militaire anglo-français Jade-Amicol à partir de 1943, préservation de dépôts d'armes, évacuation de personnes étrangères, etc.), est incarcéré sommairement en 1945, durant trois mois, à Fresnes. Il est toutefois mis en liberté provisoire sur décision unanime d'un tribunal militaire (mobilisé en 1939, il avait appartenu, avant la débâcle, au contre-espionnage) et non d'une cour de justice populaire épurationnelle.

Son procès se déroule en 1949. Tout en démontrant qu'il ne peut être accusé d'intelligence avec l'ennemi puisqu'il a toujours refusé de collaborer avec les Allemands et participé à la résistance militaire, il déclare tranquillement à ses juges à propos de ses livres⁵ : « C'est là, en comme le grand et même le seul chef d'accusation. Mes livres sont consacrés exclusivement à l'étude des mouvements révolutionnaires modernes, et plus précisément au rôle des forces occultes : Judaïsme, Franc-Maçonnerie, Communisme. Je suis un adversaire déclaré de ces trois groupements et, comme l'Allemagne a pris de con

5. NDA : il s'agit de documents inédits jamais publiés

côté officiellement position contre eux, on en conclut que je suis par là même un collaborateur. Telle n'a jamais été mon attitude. Ces ouvrages sont basés avant tout sur des citations originales d'écrivains maçonniques, juifs ou communistes. Mes conclusions sont hostiles à ces trois organisations mais je n'emploie jamais le ton de la polémique ; jamais je n'insulte un adversaire, jamais je n'ai cité un faux document et, si les citations dans mes ouvrages sont gênantes pour mes adversaires, ceux-ci ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ni ma position doctrinale, ni le ton employé, n'ont jamais varié depuis 1928⁶ ; ni la guerre, ni l'Occupation allemande ne les ont modifiés en quoi que ce soit. Je ne renie pas une ligne de ce que j'ai écrit au cours de cette période. L'esprit de mes travaux est très universitaire et s'inspire des doctrines catholiques. J'ai traité des mouvements révolutionnaires en soi, un peu comme un médecin étudierait une maladie. Je n'y fais preuve d'aucun hostilité à l'égard de tel ou tel pays, pas plus l'Allemagne que les autres. Par contre, ces ouvrages sont hostiles à l'esprit hitlérien et s'inspirent, comme je l'ai dit, d'une doctrine très différente, de source catholique. On n'y trouve nulle part l'acceptation des thèses nazies, soit sur le communisme, soit sur le judaïsme, soit sur le racisme, soit sur le nationalisme, etc. Actuellement, on voudrait faire croire au public que l'antisémitisme est une invention d'Hitler et une arme de la propagande allemande. L'antisémitisme est vieux de trois mille ans et on en trouve des manifestations dans le monde entier. La plupart des grands doctrinaires modernes de la question juive ne sont pas des Allemands mais des Français tels La Tour du Pin, Drumont, etc. Il y a depuis un demi-siècle, deux courants d'antisémitisme à base doctrinale très différente, l'antisémitisme raciste et matérialiste allemand, adopté par l'hitlérisme, et l'antisémitisme spiritualiste

6. NDA : parution de son premier livre

catholique. J'ai toujours défendu le second contre le premier dont je n'accepte ni les principes, ni les méthodes. Je n'accepte donc pas les doctrines hitlériennes et encore moins les méthodes nazies. Je ne demande pas qu'on persécute les juifs. Je dis et je répète qu'il y a un problème juif d'une extrême gravité. »

Comme l'indiquera son avocat, dans sa défense⁷ : « Cette affaire, par son essence et ses conséquences, dépasse la personnalité même de M. de Poncins. Elle met en jeu la question suivante : peut-on être anticomuniste et peut-on discuter de la question juive sans être un traître ? Le cas de M. de Poncins montre qu'il y a eu au moins un écrivain français, notoirement anticomuniste et antisémite, qui a été pendant toute la guerre et l'occupation, un adversaire déclaré des Allemands, contre lesquels il a milité sans interruption de 1940 à 1944 (...). Il est scandaleux que M. de Poncins soit inculpé de quoi que ce soit. Comme son patriotisme, attesté (par ses chefs et prouvé par ses multiples activités de SR de 1940 à 1944), ne peut être mis en doute, les poursuites intentées contre lui visent uniquement ses opinions politiques. »

Tout cela paraît incroyable aujourd'hui et il semble qu'en 1949, il existait encore des juges intègres : bardé de certificats et d'attestations confirmant ses actes de résistance, il réussit donc, en dépit d'une presse haineuse, à réfuter les accusations de collaboration pro-hitlérienne et à obtenir son acquittement, après quatre ans et demi d'enquêtes et de poursuites (conduites par le juge Zoussmann) et trois jours de débat, où le procureur finira par abandonner les poursuites (voir le jugement). Ce, il faut bien le faire ressortir, sans jamais avoir renié ses propres idées.

Entre-temps, ses stocks de livres ont été saisis et détruits

7. NDA : documents inédits

sommairement. Plus aucun éditeur n'accepte de le publier. Il ne reprend la plume qu'au début des années 1960⁸, mais sera rapidement très diminué physiquement en raison d'un grave accident de voiture en 1962. Souffrant dès lors le martyr, il publiera encore plusieurs ouvrages comme *Espions soviétiques en France* (Nouvelles éditions latines, Paris, 1961), *Christianisme et franc-maçonnerie* (Éditions de l'Ordre français, Paris, 1968), *Infiltrations ennemies dans l'Église* (avec Édith Delamare, Jacques Bordiot et autres, La Librairie française, 1970), ou *Top Secret, secret d'État anglo-américains* (DPF, 1972).

Surtout, pendant le concile Vatican II, il s'oppose (malheureusement en vain) à la pénétration subversive dans les plus hautes instances du Saint-Siège. Il lutte désespérément contre la modification de l'Église à l'égard du judaïsme depuis 2000 ans. Il synthétise dans l'ouvrage que vous avez dans les mains quarante ans de recherches sur la subversion.

À 78 ans, il est rappelé à Dieu le 18 décembre 1975 à Toulon (Var). Peu avant sa mort, il avait rédigé un testament où il écrivait notamment : « Je mourrai comme j'ai toujours vécu, en traditionaliste fidèle à l'esprit de la vieille monarchie catholique française et en soldat de la contre-révolution, mes ouvrages sont là pour témoigner. Que la Vierge Marie m'assiste dans les derniers moments et qu'elle remette mon âme entre les mains du Seigneur. »

Emmanuel RATIER

8. Il a notamment collaboré étroitement à la revue *L'Ordre français* à partir de 1967 (liste de ses 27 articles dans *Sous la bannière*, mars 1997). À noter qu'en 1987, est parue la première traduction française d'*Écrits sur la Franc-Maçonnerie* de Julius Evola (Pardès), dont une annexe était consacrée à *Léon de Poncins, un contre-révolutionnaire intégral*, qui rapportait les liens qu'il avait pu entretenir avec René Guénon et Julius Evola. Il s'en suivit une polémique (sur cette affaire, voir notamment *Sous la bannière*, mars 1997).

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LA QUESTION JUIVE DEVANT LE CONCILE

HISTORIQUE DU VOTE CONCILIAIRE DE NOVEMBRE 1964

Le 19 novembre 1964, les évêques et cardinaux conciliaires réunis à Rome adoptaient à une énorme majorité le schéma concernant l'attitude de l'Église catholique à l'égard du judaïsme.

Le Monde du 27 novembre mentionnait les violentes réactions que ce vote avait suscitées dans les Églises catholiques orientales et dans les États arabes.

L'article se terminait par un post-scriptum de son correspondant à Rome, H. Fesquet, qui passe pour être le porte-parole du Père Congar, leader de l'aile progressiste catholique. Fesquet commençait par rappeler que les votes conciliaires sont secrets, puis il ajoutait sans transition :

Quatre-vingt dix-neuf Pères ont voté « Non ». Mille six cent cinquante et un ont voté « Oui » et deux cent quarante-deux ont voté « Oui » avec réserves. Ce vote n'est d'ailleurs que provisoire,

le scrutin définitif aura lieu à la quatrième session du Concile, en 1965.

Les évêques orientaux sont intervenus dans leur ensemble au cours des congrégations générales pour dire qu'ils étaient opposés au principe même d'une déclaration « conciliaire » sur les Juifs. On peut donc supposer que les quatre-vingt dix-neuf Pères qui ont voté négativement sont essentiellement des Orientaux.

Voici un extrait du texte de la déclaration sur les Juifs voté par les Pères conciliaires le 20.11.64 :

... Comme le patrimoine spirituel commun aux chrétiens et aux Juifs reste grand, le Concile veut encourager et recommander une connaissance et une estime mutuelles entre eux, qui naîtront surtout d'études bibliques et théologiques ainsi que de dialogues fraternels. En outre, le Concile, se souvenant de ce patrimoine commun, réprouve sévèrement les injures partout infligées par les hommes. Il déplore et condamne la haine et les persécutions contre les Juifs, perpétrées soit dans le passé, soit de notre temps.

Que tous aient donc soin de ne rien enseigner dans les catéchismes ou la prédication de la parole de Dieu qui puisse faire naître dans le cœur des fidèles la haine ou le mépris envers les Juifs : que jamais le peuple juif ne soit présenté comme une race réprouvée ou maudite, ou coupable de déicide. Ce qui a été fait dans la passion du Christ ne peut nullement être imputé à tout le peuple alors existant et encore moins au peuple d'aujourd'hui. De plus, l'Église a toujours tenu et tient que le Christ s'est soumis volontairement à la passion et à la mort à cause des péchés de tous les hommes en vertu de son immense amour. L'Église, dans sa prédication, doit donc annoncer la croix du Christ comme un signe de l'amour universel de Dieu et la source de toute grâce.

À première vue, cette motion paraît conforme à la doctrine permanente de l'Église qui, tout en cherchant à protéger la communauté chrétienne contre les influences judaïques, a

toujours condamné les persécutions ; c'est ce que reconnaît un écrivain juif de bonne foi, Max I. Dimont :

Papes et princes du Moyen Âge auraient pu, s'ils l'avaient désiré, rayer les Juifs de la carte du monde, mais ils ne le voulaient pas... Lorsque pour des raisons sociales, économiques ou même religieuses, la présence des Juifs devenait indésirable, on les bannissait, mais on ne les massacrait pas. L'Église tient que tout être humain a une âme et qu'un homme n'a pas assez de sa vie entière pour sauver son âme. Ce fut seulement lorsque la religion eut perdu toute emprise sur l'homme qu'un peuple d'Occident pût envisager froidement d'exterminer des millions d'êtres humains sous le simple prétexte qu'il n'y avait pas de place pour eux sur terre¹.

En réalité, la motion votée à Rome implique de la part de la majorité des Pères conciliaires une méconnaissance profonde de ce qui constitue l'essence même du judaïsme ; il semble qu'ils ne se soient attachés qu'à l'aspect humanitaire du problème habilement présenté par les porte-parole du judaïsme mondial et par une presse entièrement asservie aux éléments judéo-maçonniques.

Ce sont, en effet, diverses personnalités et organisations juives qui sont à l'origine des réformes proposées au Concile en vue de modifier l'attitude et la doctrine séculaires de l'Église à l'égard du judaïsme et de la franc-maçonnerie : Jules Isaac, Label Katz, président des B'nai B'rith, Nahum Goldman, président du Congrès mondial juif, etc...

Ces réformes sont très graves car elles reviennent à dire que, depuis 2000 ans, l'Église s'est trompée, qu'elle doit faire amende honorable et réviser entièrement son attitude à l'égard des Juifs.

Du côté catholique, une campagne similaire est menée par des prélats progressistes qui, s'appuyant sur le fait que le christianisme est issu par filiation directe du judaïsme,

1. Max I. Dimont : *Les Juifs, Dieu et l'Histoire*, p.304 (Robert Laffont – Paris 1964)

réclament une tolérance à l'égard des Juifs que ceux-ci, nous le verrons, sont loin de professer à l'égard des chrétiens. En fait, pour les uns et les autres, c'est une machine de guerre destinée à abattre le catholicisme traditionnel qu'ils considèrent comme l'ennemi par excellence.

Parmi les personnalités juives précédemment citées, il en est une qui a joué un rôle essentiel : l'écrivain Jules Isaac, Juif d'Aix-en-Provence, mort récemment à un âge avancé, ancien inspecteur général de l'Instruction Publique et auteur des manuels classiques d'histoire « Malet et Isaac ».

Mettant à profit le Concile où il avait trouvé de sérieux appuis parmi les évêques progressistes, Jules Isaac a été le principal théoricien et promoteur de la campagne menée contre l'enseignement traditionnel de l'Église.

Voici l'essentiel de la thèse qu'il soutenait :

Il faut en finir avec l'antisémitisme dont l'aboutissement a été le massacre des Juifs européens à Auschwitz et autres camps de la mort au cours de la seconde guerre mondiale.

Le plus redoutable antisémitisme est, selon lui, l'antisémitisme chrétien, à base théologique. En effet, l'attitude des chrétiens face au judaïsme a toujours été fondée sur le récit de la Passion, tel qu'il est relaté par les quatre Évangélistes et sur l'enseignement élaboré, dès les premiers siècles, par les Pères de l'Église : saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, le Pape saint Grégoire le Grand ou saint Agobard, primat des Gaules, etc...

C'est donc cette base théologique fondamentale que Jules Isaac a cherché à saper en contestant la valeur historique des récits évangéliques et en discréditant les arguments avancés par les Pères de l'Église pour préserver les chrétiens de l'influence des Juifs, accusés de nourrir, en permanence, des desseins subversifs contre l'ordre chrétien.

JULES ISAAC ET LE CONCILE

Voyons maintenant en détail l'action menée par Jules Isaac tant au Vatican qu'au sein du Concile, pour faire prévaloir sa thèse.

À la suite de la disparition de sa femme et de sa fille, mortes en déportation, il voue les vingt dernières années de sa vie à l'étude critique des rapports entre le judaïsme et le christianisme et il consacre à cette tâche deux livres importants : *Jésus et Israël*, paru en 1946, réédité en 1959, et *Genèse de l'antisémitisme*, paru en 1948, réédité en 1956.

Dans ses écrits, Jules Isaac critique violemment l'enseignement chrétien, responsable, dit-il, de l'antisémitisme moderne et il prône, il serait plus juste de dire : il exige la « purification » et le « redressement » de cet enseignement deux fois millénaire. Plus loin, nous étudierons brièvement ces deux ouvrages ; continuons pour l'instant l'historique du rôle joué par Jules Isaac dans la préparation de la question juive au Concile.

Dès la fin de la guerre il commence à tenir des réunions nationales et internationales avec des personnalités catholiques philosémites, favorables à sa thèse.

En 1947², à la suite d'entretiens judéo-catholiques de ce genre dans lesquels figurent, du côté juif, Edmond Fleg et Samy Lattes, et du côté catholique, Henri Marrou, le Père Danielou et l'abbé Vieillard, du secrétariat de l'Épiscopat, il rédige un mémoire en 18 points sur le *Redressement de l'enseignement chrétien concernant Israël*.

La même année, il est invité à la conférence internationale de Seelisberg, en Suisse, à laquelle participent 70 personnes, venues de 19 pays, dont le P. Callixte Lopinot, le P. Demann, le pasteur Freudenberg, le grand rabbin Kaplan. La conférence

2. Tous les renseignements ci-après sont tirés des déclarations de M. Jules Isaac en personne.

adopte en session plénière les « Dix points de Seelisberg » qui suggèrent aux églises chrétiennes les mesures à prendre pour purifier l'enseignement religieux à l'égard des Juifs.

Puis avec le grand rabbin de France et son adjoint Jacob Kaplan, les Juifs Edmond Fleg et Léon Algasi et des amis catholiques tels qu'Henri Marrou, Jacques Madaule, Jacques Nantet et des amis protestants : le professeur Lovsky et Jacques Martin, il fonde la première « Amitié judéo-chrétienne », dont les statuts excluent tout prosélytisme de part et d'autre, bientôt suivie de la fondation d'autres « Amitiés » à Aix, Marseille, Nîmes, Montpellier, Lyon et enfin à Lille où il obtient le concours d'une religieuse de don Bosco et le patronage du Cardinal Lienart. Plus tard, il en fondera en Afrique du Nord.

En 1949, il entre en relations, à Rome, avec des membres du clergé qui lui facilitent une audience privée avec Pie XII, auprès duquel il plaide la cause du judaïsme et auquel il demande de faire examiner les « Dix points de Seelisberg ».

En 1959, il donne une conférence à la Sorbonne sur le nécessaire redressement de l'enseignement chrétien à l'égard des Juifs qu'il termine par un appel à la justice et à l'amour de la vérité de Jean XXIII.

Peu après, il rencontre plusieurs prélats de la Curie romaine, notamment le Cardinal Tisserand, le Cardinal Jullie, le Cardinal Ottaviani, puis le Cardinal Bea et, le 13 juin 1960, il est reçu par le Saint-Père auquel il demande la condamnation de « l'enseignement du mépris » et suggère la création d'une sous-commission chargée d'étudier ce problème.

Quelques temps après, M. Jules Isaac « avait la joie d'apprendre que ses propositions avaient été retenues par le Pape et transmises au Cardinal Bea pour étude ». Celui-ci créait alors au sein du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens un groupe de travail spécialement chargé d'examiner les rapports entre l'Église et Israël.

CHAPITRE II

JULES ISAAC ET LES ÉVANGÉLISTES

CRITIQUE DES ÉVANGÉLISTES PAR JULES ISAAC

Examinons maintenant les griefs formulés par Jules Isaac contre les Évangélistes, notamment dans le récit qu'ils donnent de la Passion, et contre les Pères de l'Église qu'il rend responsables de ce qu'il appelle « l'enseignement du mépris » dont toute la mentalité chrétienne aurait été imprégnée.

Or, Jules Isaac dénie froidement toute valeur historique au récit des Évangélistes.

L'historien a le droit et le devoir, le devoir absolu, de considérer les récits évangélistes comme des témoignages à charge (contre les Juifs), avec cette circonstance aggravante qu'ils sont les seuls témoignages et pèsent tous les quatre du même côté : nous n'avons ni témoignages juifs (valables) ni témoignages païens à mettre en regard, ou en balance. Or, nulle part ce parti pris des Évangélistes n'est plus apparent, plus accentué, nulle part cette absence de documentation non chrétienne plus déplorable que dans l'histoire de la Passion... Il saute aux yeux pourtant

qu'ils ont eu tous les quatre la même préoccupation, qui était de réduire au minimum les responsabilités romaines pour alourdir d'autant les responsabilités juives. Inégaux d'ailleurs dans le parti pris : à cet égard Matthieu l'emporte de loin, non seulement sur Marc et sur Luc, mais peut-être même sur Jean. Faut-il s'en étonner ? Il n'y a pas plus acharné que les frères ennemis : or Matthieu est juif, foncièrement juif, le plus juif des Évangélistes, selon une tradition qui paraît fondée, c'est « en Palestine et pour les Palestiniens » qu'il écrit, pour démontrer en s'appuyant sur l'Ancien Testament, que Jésus est bien le Messie prédit par les Écritures (juives)... Mais la vérité historique y trouvait-elle son compte ? Il est permis d'en douter. Rien de surprenant si, des trois Synoptiques, Matthieu est le plus partial, son récit de la Passion le plus tendancieux, et si le plus impartial en l'occurrence – ou le moins partial – est Luc, le seul Évangéliste qui ne soit pas juif, le seul venu de la Gentilité¹.

Mais ne l'oublions pas, humains ou inhumains, catholiques ou protestants, tous d'accord pour affirmer que là, devant Pilate, en cette heure unique, qui a sonné une fois pour toutes et compte pour l'humanité plus que toute autre heure au monde, le peuple juif tout entier a pris sur lui, explicitement, expressément, la responsabilité du Sang innocent. Responsabilité totale, responsabilité nationale. Reste à vérifier dans quelle mesure les textes et la réalité qu'ils laissent entrevoir justifient l'effrayante gravité d'une telle affirmation².

L'accusation chrétienne portée contre Israël, l'accusation de déicide, accusation de meurtre elle-même meurtrière, est la plus grave, la plus nocive : elle est aussi la plus inique.

Jésus a été condamné au supplice de la croix, supplice romain, par Ponce Pilate, procureur romain...

Mais les quatre Évangélistes, pour une fois d'accord,

1. Jules Isaac : *Jésus et Israël*, pp.428-429 (Fasquelle – Paris 1959)

2. Jules Isaac : *ibidem*, p.478

affirment : c'est par les Juifs que Jésus a été livré aux Romains ; c'est sous l'irrésistible pression des Juifs que Pilate, désireux d'innocenter Jésus, l'a néanmoins fait supplicier. Donc c'est aux Juifs, non aux Romains, simples exécutants, c'est aux Juifs que la responsabilité du crime incombe, sur eux qu'elle pèse, d'un poids surnaturel qui les écrase³...

De prime abord, on est impressionné par l'accord – du moins apparent – des quatre Évangélistes sur ce qui est le fond du débat : les responsabilités juives...

Que le Romain ait prononcé la sentence de mort sous la pression des Juifs, les quatre Évangélistes en témoignent sans doute, avec insistance et bel ensemble. Mais leur témoignage étant un témoignage à charge, intéressé, passionné, et un témoignage indirect, tardif, il est impossible – honnêtement parlant – de l'accepter sans réserve⁴.

Matthieu, XXVII, 24-25, est seul à savoir et à dire que le procureur Pilate s'est lavé les mains, solennellement, à la mode juive, pour dégager sa responsabilité du sang innocent qu'il se voyait contraint de verser. Seul également à noter que « tout le peuple » s'est écrié : « Son sang sur nous et sur nos enfants ». Marc, Luc et Jean ne savent rien, ne disent rien, ni du fameux lavement de mains ni de la terrifiante exclamation⁵.

La gradation suggestive, observée dans la première phase du procès, se retrouve dans celle-ci. Gradation déjà très sensible de Marc à Matthieu, XXVII, 24-25, selon laquelle Pilate dégage expressément sa responsabilité (par le lavement de mains) et le « peuple juif » l'assume au contraire comme à plaisir. En Luc, par trois fois, Pilate déclare Jésus innocent et manifeste l'intention

3. Jules Isaac : *ibidem*, p.567

4. Jules Isaac : *ibidem*, p.478

5. Jules Isaac : *ibidem*, p.481

de le relâcher (XXII, 14, 15, 16, 20, 22). Jean va plus loin encore ; il n'hésite pas à prolonger l'étrange va-et-vient du procureur – de l'intérieur du prétoire au dehors ; – après l'intermède de la flagellation vient la pitoyable exhibition : « Voilà l'homme ! » ; nouveau dialogue entre Pilate et « les Juifs » ; trouble de Pilate lorsqu'il apprend que Jésus se dit « Fils de Dieu » ; nouveau dialogue entre Pilate et Jésus ; nouvel effort de Pilate pour relâcher Jésus ; chantage des Juifs : « Si tu le relâches, tu n'es pas l'ami de César » (Jean XIX, 12) auquel le vacillant procureur cède finalement : « Alors il le leur livra pour être crucifié » (XIX, 16).

Véritable concours à qui rendra les Juifs plus odieux.

Que ne pourrait-on dire, que n'a-t-on pas dit en se plaçant sur le terrain de la vraisemblance historique ! Mais c'est un terrain dangereux, je le sais : le vrai « peut quelquefois n'être pas vraisemblable ». Je n'en suis que plus à l'aise pour constater, singulièrement chez Matthieu et chez Jean, que le personnage de Ponce Pilate dépasse les limites de l'invraisemblance : « juge de comédie », selon la formule de Loisy.

Invraisemblable cet omnipotent procureur qui, dans son embarras, demande aux Juifs, ses sujets, aux grands-prêtres ses créatures, ce qu'il peut bien faire du prisonnier Jésus (Marc XV, 12 ; Matthieu XXVII, 22).

Invraisemblable ce massacreur de Juifs et de Samaritains, soudainement pris de scrupules à l'égard d'un Juif galiléen, suspect d'agitation messianique, et qui en vient à quêter pour lui la pitié des Juifs : « Mais qu'a-t-il fait de mal ? » (Marc XV, 14 ; Matthieu XXVII, 23).

Invraisemblable ce fonctionnaire romain qui, pour dégager sa responsabilité – devant le Dieu d'Israël sans doute – recourt au rituel symbolique juif du lavement de mains (Matthieu XXVII, 24).

Invraisemblable ce politicien rusé qui, ce jour-là, s'avise de prendre parti pour un pauvre hère de prophète contre l'oligarchie

indigène sur laquelle il est conforme à la tradition romaine de s'appuyer, et sur laquelle il s'appuie : c'est par Hanan et Kaïphe qu'un Pilate tient la Judée.

Invraisemblable ce représentant de Rome, ayant par-dessus tout le devoir et le souci de faire respecter la majesté romaine, qui, en l'honneur de quelques Juifs dévots, va et vient de son tribunal à la rue où ceux-ci se tiennent massés.

Invraisemblable ce gouverneur à poigne, prêt à réprimer dans le sang toute émeute ou menace d'émeute, et qui, pour faire plaisir à la foule (juive), consent à libérer un émeutier « de marque » emprisonné sous l'inculpation de sédition et de meurtre (et pourquoi Barabbas libéré, s'ensuit-il que Jésus doit être crucifié ?)

Invraisemblable ce magistrat qui fait la loi dans sa province et qui paraît l'ignorer, disant aux grands-prêtres ses interlocuteurs : « Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le » (Jean XIX, 6).

Invraisemblable ce païen sceptique, impressionné par l'accusation que les Juifs lancent contre Jésus – selon Jean XIX, 7-8 – de « s'être fait Fils de Dieu » (dans le sens chrétien, inaccessible de prime abord aussi bien à un païen qu'à un Juif).

Invraisemblable cette justice romaine, si formaliste, et qui semble avoir renoncé, pour le procès de Jésus, à toutes les formes coutumières, à toutes les règles de sa procédure.

Mais plus invraisemblable encore, mille fois plus invraisemblable cette foule juive, « tout ce peuple » juif, ce peuple patriote et pieux, pris soudain de rage contre Jésus, au point d'aller assiéger Pilate, le Romain exécré, pour exiger de lui que le prophète tant admiré la veille, homme du peuple, un des siens, soit mis en croix à la mode romaine par des soldats romains⁶...

La fameuse scène qui oppose au lavement de mains de Pilate le cri de « tout le peuple » juif : « Son sang sur nous et sur nos

6. Jules Isaac : *ibidem*, pp. 483-484

enfants » ? Nous en avons déjà parlé. Pas assez si l'on songe à tout le mal qui en est issu⁷.

« ... Je retiens l'aveu que le geste de Pilate était absolument contraire à la procédure des tribunaux romains » ; il suffit : j'ai le droit d'en conclure que selon toute vraisemblance le geste n'a jamais été fait. Toute cette mise en scène est digne des apocryphes, où on la retrouve en effet, poussée à l'absurde.

La réplique des Juifs « Son sang (soit) sur nous et sur nos enfants », il est moins paradoxal assurément qu'elle se relie aux anciennes traditions et formules hébraïques. Elle n'en paraît pas moins invraisemblable, nous l'avons dit, par son atrocité même, par la fureur qu'elle prétend exprimer⁸...

Jamais caractère tendancieux d'un récit, jamais souci « démonstratif » n'apparut avec plus d'évidence, une évidence qui éclate et culmine en ces versets 24-25, et, dans tout libre esprit, engendre la conviction.

Non, Pilate ne s'est pas lavé les mains à la mode juive.

Non, Pilate n'a pas protesté de son innocence.

Non, la foule juive n'a pas crié : « Son sang (soit) sur nous et sur nos enfants... »

Mais à quoi bon insister davantage ? La cause est entendue. Elle l'est pour tous les hommes de bonne foi. J'oserais dire : elle l'est aussi devant Dieu⁹.

La responsabilité globale du peuple juif, de la nation juive, d'Israël, dans la condamnation à mort de Jésus est donc un fait de croyance légendaire, sans fondement historique solide¹⁰...

Pour soutenir le contraire, il faut un parti pris invétéré, forcené, ou la soumission aveugle à une tradition qui pourtant,

on le sait, n'est pas « normative », ne devrait donc pas s'imposer comme règle de pensée même au fils le plus docile de l'Église. Mais tradition vivace, infiniment nocive, tradition meurtrière, dont j'ai dit et je répète qu'elle mène à Auschwitz – Auschwitz et autres lieux. Quelque six millions de Juifs assassinés uniquement parce qu'ils étaient Juifs. Pour le déshonneur non seulement du peuple allemand, mais de la chrétienté tout entière. Car, sans les siècles de catéchèse, de prédication et de vitupération chrétiennes, la catéchèse, la propagande et la vitupération hitlériennes eussent été impossibles¹¹.

Bref, dans le récit de la Passion, revu et corrigé par Jules Isaac, les Évangélistes nous apparaissent comme de fieffés menteurs, mais le plus venimeux est sans conteste Matthieu :

À lui la palme, d'une main sûre, il a lancé la flèche empoisonnée, inarrachable¹².

7. Jules Isaac : *ibidem*, p.489

8. Jules Isaac : *ibidem*, pp.491-492

9. Jules Isaac : *ibidem*, p.493

10. Jules Isaac : *ibidem*, pp.514-515

11. Jules Isaac : *ibidem*, p.508

12. Jules Isaac : *ibidem*, p.483

CHAPITRE III

JULES ISAAC ET LES PÈRES DE L'ÉGLISE

*CRITIQUE DES PÈRES DE L'ÉGLISE
ET DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN
PAR JULES ISAAC*

Les Évangélistes étant ainsi proprement liquidés, Jules Isaac s'attaque ensuite aux Pères de l'Église qui ont codifié pour quinze cents ans la doctrine chrétienne face au judaïsme.

Il est très vrai qu'il y a dans le monde païen un fort courant d'antisémitisme, bien antérieur à l'antisémitisme chrétien ;

Il est très vrai que cet antisémitisme a parfois déchaîné des conflits sanglants, des pogroms ;

Il est très vrai que cet antisémitisme a eu pour cause déterminante l'exclusivisme, le séparatisme d'Israël, séparatisme d'essence religieuse, dicté par Yahvé, commandé par l'Écriture, et sans lequel évidemment le christianisme n'aurait pu naître, car c'est grâce à lui, à ce séparatisme juif, que la foi yahviste, la connaissance et le culte du Dieu unique ont pu se transmettre intacts, préservés de toute souillure, de génération en génération, jusqu'à la venue du Christ.

Mais le rappel de ces faits historiques, en quoi donc vous justifie-t-il ?

Parce qu'il a existé un antisémitisme païen, dont la source est en effet le commandement divin, en quoi le christianisme se trouve-t-il justifié d'en avoir pris la suite (après en avoir été lui-même pour un temps la victime) et bien plus, d'en avoir poussé au paroxysme la virulence, la malfaisance, les calomnies et les haines meurtrières¹ ?

Ainsi a commencé de s'élaborer, dans la conscience chrétienne (si j'ose dire), le thème du Crime, de l'indignité, de la Malédiction, du Châtiment d'Israël, Châtiment collectif comme le Crime lui-même, sans appel, englobant à perpétuité « l'Israël charnel », l'Israël déchu, réprouvé, Israël-Judas, Israël-Caïn. Thème qui s'entrelace mais ne se confond pas avec un autre thème, devenu thèse doctrinale, celle du Peuple-Témoin. « Réservé par Dieu », avait dit le Juif saint Paul, pour la plénitude de la conversion finale. Misérable témoin « de sa propre iniquité et de notre vérité », dit Saint Augustin trois cent cinquante ans plus tard, marqué par Dieu comme Caïn d'un signe qui le préserve tout à la fois, le désigne à l'exécration du monde chrétien².

Contre le judaïsme et ses fidèles, nulle arme ne s'est révélée plus redoutable que « l'enseignement du mépris », forgé principalement par les Pères de l'Église au IV^e siècle ; et dans cet enseignement, nulle thèse plus nocive que celle du « peuple déicide ». La mentalité chrétienne en a été imprégnée jusque dans les profondeurs du subconscient. Ne pas le reconnaître et le souligner, c'est ignorer ou camoufler la source majeure de l'antisémitisme chrétien.

Source majeure où les sentiments populaires ont pu s'alimenter, mais qu'ils n'ont certes pas créée. L'enseignement du mépris est une création théologique³.

1. Jules Isaac : *Jésus et Israël*, p.353

2. Jules Isaac : *ibidem*, p.359

3. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, p.327 (Calmann-Lévy Paris 1956)

« Déicide ». À quel moment apparaît l'épithète infamant dont on fera, trouvaille géniale, elle-même meurtrière, une flétrissure indélébile, génératrice de fureurs et de crimes (homicides, génocides) ? Il est impossible de le dire avec précision. Mais on peut discerner, dans le flot trouble des polémiques judéo-chrétiennes, le courant d'où elle est sortie⁴.

Au IV^e siècle, le pas est franchi. Maintenant que l'Église et l'Empire ont uni leur destin, tous ménagements cessent, et le ton de la polémique antijuive peut s'élever d'autant. Il s'élève en effet, devient franchement injurieux (...).

L'antisémitisme chrétien qui s'épanouit est essentiellement un fait théologique, on pourrait dire aussi bien « ecclésiastique », « clérical ». Et le fondement de cet antisémitisme théologique, c'est l'accusation de déicide⁵.

Écoutons d'abord monter au fond des siècles, rumeur sauvage, le chœur des accusations, des imprécations chrétiennes, je veux dire émanant de ceux qui se disent chrétiens, car elles s'accordent mal avec les paroles de charité, de miséricorde et d'amour qui sont les enseignements majeurs et la gloire du Christ.

Tous ces cris de mort, peut-il y avoir des cris de mort « chrétiens » ?

Et les accusations, les imprécations juives, même antérieures, même odieuses, ne le justifient pas.

Meurtrier de Jésus, du Christ-Messie, meurtrier de l'Homme-Dieu,

Déicide !

Telle est l'accusation lancée contre le peuple juif tout entier, sans réserve, sans distinction d'aucune sorte, la violence aveugle des masses ignorantes se reliant étroitement à la froide science des théologiens.

4. Jules Isaac, *Jésus et Israël*, p.360

5. Jules Isaac, *ibidem*, p.361

Accusation capitale à laquelle est lié le thème du châtement capital, de la terrifiante malédiction pesant sur les épaules d'Israël, expliquant (et par avance justifiant) son misérable destin, ses plus cruelles épreuves, les pires violences commises contre lui, les flots de sang qui s'échappent de ses plaies sans cesse rouvertes et à vif.

En sorte que, par un ingénieux mécanisme – alternatif – de sentences doctrinales et de fureurs populaires, se trouve rejeté sur le compte de Dieu ce qui, vu de la sphère terrestre, est assurément le fait de l'incurable vilenie humaine, de cette perversité, diversement mais savamment exploitée de siècle en siècle, de génération en génération, qui culmine à Auschwitz, dans les chambres à gaz et les fours crématoires de l'Allemagne nazie⁶.

On doit reconnaître avec tristesse : presque tous les Pères de l'Église ont participé, de leur pierre, à cette entreprise de lapidation morale (non sans suite matérielle) : saint Hilaire de Poitiers comme saint Jérôme, saint Ephrem comme saint Grégoire de Nysse, et saint Ambroise et saint Épiphanes – celui-ci Juif de naissance – et saint Cyrille de Jérusalem et j'en passe. Mais dans cette illustre cohorte, vénérable à tant d'autres égards, deux noms entre tous ont droit à une mention spéciale : le grand orateur grec saint Jean Chrysostome (= la Bouche d'or) par l'abondance et la truculence des invectives, par le débordement des outrages ; le grand docteur de la latinité chrétienne, saint Augustin, par sa merveilleuse (et dangereuse) ingéniosité dans l'élaboration d'une doctrine cohérente⁷.

Après cette vue d'ensemble des Pères de l'Église, passons maintenant aux cas particuliers en citant quelques passages de l'étude que Jules Isaac a consacrée aux grands docteurs : saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Agobard.

6. Jules Isaac, *ibidem*, pp.351-352

7. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, p.161

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

En 386, saint Jean Chrysostome commença à prêcher à Antioche où existait une importante communauté juive. Il débuta par huit homélies contre les Juifs dont le ton « est souvent d'une violence inouïe. »

On trouve réunis (chez Chrysostome) tous les griefs, toutes les injures. C'est chez lui qu'apparaît le mieux, avec une violence et parfois une grossièreté inégales, cette fusion d'éléments empruntés à la veine antisémite populaire et de griefs spécifiquement théologiques, cette utilisation de textes bibliques qui sont la marque propre de l'antisémitisme chrétien⁸.

Osons le dire tout net ; quel qu'ait été le but visé, cette démesure dans l'outrage et la calomnie est chose révoltante, de la part d'un orateur sacré.

De tels germes de mépris et de haine lèvent toujours.

Beau travail, belles moissons. Par-delà les saints rhéteurs du IV^e siècle, saintement appliqués à traîner leurs adversaires dans la boue, je vois se profiler dans les siècles à venir l'innombrable légion des théologiens, des prédicateurs chrétiens, des enseignants, des écrivains, empressés à broder sur ces thèmes frappants du Juif charnel, du Juif lubrique, du Juif cupide, du Juif démoniaque, du Juif maudit, du Juif meurtrier des prophètes, meurtrier du Christ, déicide, et consciencieusement appliqués eux aussi – en toute bonne conscience – à faire pénétrer dans les esprits réceptifs ces notions pernicieuses, meurtrières et fausses ; tout prêts également, suite logique, à admettre avec Chrysostome que si le Juif haïssable a eu en partage l'exil, la dispersion, la servitude, la misère et la honte, ce n'est que justice (justice de Dieu) ; il a été payé de ses forfaits. Figures de rhétorique, plaidez-vous aujourd'hui – après seize cents ans écoulés – pour

8. Jules Isaac : *ibidem*, p.256

vous garder bonne conscience ; soit, mais « il faut comprendre » où mènent les figures de rhétorique proférées par une « bouche d'or » et reprises en chœur à travers les siècles par des myriades de disciples ; les figures de rhétorique ont pris consistance, vitalité, virulence, elles se sont incrustées dans des millions d'âmes. Qui donc oserait croire que l'âme chrétienne en soit aujourd'hui délivrée ? Qui peut dire si l'on arrivera jamais à l'en délivrer ? Et après les prédicateurs chrétiens, voyez venir les hideux libellistes, les Streicher nazis⁹.

SAINT AUGUSTIN

Moins violent que l'orateur grec, écrit Jules Isaac, Saint Augustin

n'en est pas moins passionnément hostile au judaïsme et aux Juifs, pas moins soucieux de lutter contre leur influence persistante, d'en préserver les fidèles, de les munir d'une provision d'arguments valables en vue des controverses avec ces opiniâtres, ces réprouvés.

La méthode est la même, très proches les points de vue et l'interprétation de l'Écriture ; bien avant la venue du Sauveur, le judaïsme s'est progressivement corrompu, desséché, flétri ; passée la révélation du Christ, il n'a plus d'autre inspirateur que Satan ; ceux qui avaient été jadis les fils privilégiés de Dieu, sont devenus les enfants du démon¹⁰.

Dans cet enseignement passionné qui a traversé les siècles et qui de nos jours ose encore élever la voix, il n'y a pas plus de respect pour la vérité scripturaire que pour la vérité historique. De la déplorable crucifixion comme de la dispersion, on ne craint pas de se faire une arme cruellement aiguisée pour mieux meurtrir le vieil Israël¹¹ (...).

9. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, pp. 162, 164, 165, 166

10. Jules Isaac : *ibidem*, p.166

11. Jules Isaac : *ibidem*, p.167

Encore n'ai-je pas dit l'essentiel, l'apport doctrinal propre à saint Augustin, à son esprit délié, l'élaboration d'une thèse ingénieuse, opportune, et par là destinée à la plus grande fortune (théologique) : la doctrine du peuple-témoin (...).

Si les Juifs, qui ont refusé de croire en Christ, subsistent néanmoins, c'est qu'il faut qu'ils subsistent, c'est que Dieu l'a voulu ainsi dans sa surnaturelle sagesse ; ils subsistent pour témoigner, et pour témoigner de la vérité chrétienne, ils en témoignent à la fois par leurs livres sacrés et par leur Dispersion¹².

Ô merveilleuse trouvaille d'un génie inventif et subtil ; l'étonnante survie du peuple juif n'a plus qu'une raison d'être, attester l'antiquité de la tradition biblique, l'authenticité des textes sacrés sur lesquels se fonde la foi chrétienne ; eux-mêmes, les Juifs aveugles (et « charnels ») ne comprennent pas le véritable sens de leurs Saintes Écritures, mais ils les conservent pieusement, révérencieusement, à l'usage de l'Église dont ils ne sont plus, somme toute, que les esclaves « porte-livres » marchant derrière le maître. Et de même la dispersion du peuple juif, tout en gardant sa signification – déjà traditionnelle au mépris des réalités historiques – de châtimement voulu par Dieu en punition de la croix du Christ, la dispersion elle aussi porte témoignage et répond au dessein providentiel, car elle démontre en tous lieux que les Juifs subsistent « pour le salut des nations et non pour le leur à eux », elle sert ainsi la diffusion de cette foi chrétienne que les Juifs s'obstinent à nier.

Telle est, dans ses grandes lignes, la thèse soutenue par Saint Augustin¹³.

Il y a un corollaire à ces propositions augustiniennes, un corollaire redoutable par ses implications pratiques. Le témoignage que les Juifs portent (en faveur de la vérité chrétienne) par leur

12. Jules Isaac : *ibidem*, p.168

13. Jules Isaac : *ibidem*, pp.108-109

survivance et par leur dispersion, ils doivent le porter aussi par leur déchéance visible. Son efficacité de témoignage aura pour mesure la dureté du sort qui leur est réservé (...).

L'enseignement du mépris – ajoute Jules Isaac – mène au système d'avilissement qui est une justification nécessaire.

Dès maintenant nous voyons aussi la différence radicale qui sépare le système chrétien d'avilissement de son imitateur moderne le système nazi – aveugles et ignorants ceux qui méconnaissent leurs mille liaisons profondes – : celui-ci n'a été qu'une étape, une brève étape précédant l'extermination massive ; celui-là au contraire impliquait la survie, mais une survie honteuse, dans le mépris et la déchéance ; il était donc fait pour durer, et pour nuire, supplicier lentement des millions de victimes innocentes¹⁴ (...).

Tout ce qui est exagéré est sans valeur, est-on tenté de dire après avoir lu de si impudentes calomnies contre l'enseignement de l'Église. Nous verrons comment nous y répondons quelques pages plus loin.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

« Considérons d'abord l'enseignement doctrinal de l'Église dans cette période du haut Moyen Âge. On ne peut en trouver plus parfaite expression que l'œuvre maîtresse de saint Grégoire le Grand, qui se situe presque à mi-chemin entre saint Augustin et saint Agobard, à la fin du VI^e siècle. Après les Pères de l'Église, nulle œuvre n'a eu plus de résonance et d'audience en chrétienté, en catholicité d'Occident surtout. Nul exemple ne peut être plus probant puisque nous savons déjà, pour l'avoir vu agir en chef d'Église et chef d'État, que ce grand Pape, loin d'être un fanatique, s'est illustré par des qualités insignes de générosité de cœur, d'élévation morale, d'équité, d'humanité.

¹⁴. Jules Isaac : *ibidem*, pp.166-167 et 171-172

Sa position doctrinale à l'égard du judaïsme, Grégoire le Grand ne l'a jamais définie méthodiquement, ce qui explique sans doute la divergence des appréciations portées ; il faut la dégager de traits épars à travers ses écrits, morales principalement et homélies.

Un théologien catholique, V. Tiollier, qui lui a consacré une étude spéciale et consciencieuse, la résume en ces termes qu'après enquête sur les textes mêmes on peut juger acceptables :

« Il a envisagé l'histoire de ce peuple comme d'une énorme faute, longuement préparée, froidement commise, rigoureusement punie, mais que doit un jour effacer la miséricorde divine. » Pour avoir montré envers Dieu « la plus noire des ingratitude », le peuple élu est devenu le peuple maudit (...) ; (il) ne s'éveillera de son sommeil funeste qu'aux derniers jours du monde. »

Grégoire le Grand ne pouvait que suivre la tradition existante, solidement établie par les Pères du IV^e siècle. Mettons du moins à son actif qu'il n'a jamais perdu de vue les origines juives de l'Église primitive, ni la vision paulinienne de la réconciliation finale, par lui (non par saint Paul) rejetée aux derniers jours du monde ; qu'il ne s'est pas complu dans l'injuste et meurtrière accusation de « déicide » ; que, tout en soulignant la culpabilité majeure des Juifs dans la passion, il n'a jamais totalement omis la part de culpabilité du procureur Pilate et des Romains ; et même qu'il a formulé déjà l'idée chrétienne par excellence – celle qui devrait dominer l'esprit et le cœur de tous les croyants en Christ et qu'enseigne le catéchisme du Concile de Trente – à savoir l'universelle responsabilité de l'humanité pécheresse ; enfin que, dans les écrits grégoriens, la polémique antijuive ne dégénère nulle part en violence outrageante et ordurière à l'exemple de saint Jean Chrysostome.

Il n'en est que plus frappant de constater la froide rigueur avec laquelle ce grand Pape, ce noble esprit, parle du judaïsme

et du peuple juif, et reprend à son compte la plupart des thèmes déjà traditionnels, sans en vérifier les fondements (...): « Ivres d'orgueil (écrit le grand Pape) les Juifs ont mis toute leur énergie à fermer leur intelligence à la parole des envoyés de Dieu (...) En perdant l'humilité, ils ont perdu l'intelligence de la vérité ».

Thème du peuple charnel – en corrélation étroite avec le thème précédent (du judaïsme dégénéré à la venue du Christ) (...).

À l'exemple du quatrième Évangéliste, Grégoire fait un incessant abus du terme « les Juifs » pour désigner le clan des adversaires de Jésus, ce qui revient à vouer le peuple juif tout entier au mépris et à la haine des fidèles: « Les Juifs ont livré le Seigneur et l'ont accusé¹⁵(...) ». »

« Les meilleurs exemples n'ont pu amener cette nation grossière à servir Dieu par amour et non par crainte (...). Elle n'a été fidèle qu'à la lettre des préceptes divins (...). Elle a cherché dans les paroles divines non un moyen de sanctification, mais une occasion d'orgueil (...). »

« Pour s'élever à Dieu, Israël avait les ailes de la Loi, mais son cœur rampant dans les bas-fonds n'a jamais su se détacher de la terre (...). Le peuple infidèle n'a compris que charnellement l'Incarnation de Dieu, il n'a voulu voir en Lui qu'un homme (...). Ainsi l'épouse abandonnée à ses sens charnels, a méconnu le mystère de l'Incarnation¹⁶. »

Jules Isaac reprend :

Infiniment dangereux ce thème du « peuple charnel », car il mène par une progression fatale à celui du peuple de « la Bête », de « l'Antéchrist » et du « démon » animé d'une haine perverse, diabolique, contre Dieu et ses défenseurs¹⁷.

15. Jules Isaac : *ibidem*, pp.289-290

16. Saint Grégoire le Grand, cité par Jules Isaac : *ibidem*, pp.289-290

17. Jules Isaac : *ibidem*, p.290

« Parce que les cœurs des Juifs sont vides de foi – dit Saint Grégoire – ils sont soumis au diable (...). La Synagogue ne s'est pas contentée d'être réfractaire à la foi, elle l'a combattue par le glaive et a soulevé contre elle les horreurs d'une persécution sans merci (...); n'est-il pas exact de dire que la Bête a fait son repaire des cœurs des Juifs persécuteurs? Plus l'Esprit Saint remplissait le monde, plus la haine perverse enchaînait les âmes juives; leur aveuglement est allé jusqu'à la cruauté et leur cruauté les a poussés à la persécution implacable¹⁸. »

Tels sont les enseignements du grand Pape; d'un caractère purement doctrinal à ses yeux, et conciliables, dans la pratique, avec les devoirs d'humanité, de charité chrétienne, de respect de la légalité. À ses yeux, non pas forcément aux yeux des autres. Ce que les esprits et les cœurs médiocres, en majorité toujours et partout, devaient retenir d'un tel enseignement, c'est la flétrissure marquée au front du peuple juif, ses crimes, sa malédiction, sa perversité satanique. Il n'en faut pas plus, à cette époque – à toute époque – pour déchaîner la sauvagerie de « la Bête »¹⁹.

SAINT AGOBARD

Premier point à noter : l'antijudaïsme d'Agobard, comme celui des Pères de l'Église, est essentiellement ecclésiastique, théologique; il n'a aucune source dans ce que M. SIMON appelle la veine antisémite populaire²⁰ (...).

Étant en conflit avec les Juifs, Agobard en appelle directement à l'Empereur par deux lettres : « De insolentia judaeorum » (Sur l'insolence des Juifs) et « De judaïcis superstitionibus » (Sur les superstitions judaïques).

Par la première (« De insolentia judaeorum »), Agobard

18. Saint Grégoire le Grand, cité par Jules Isaac : *ibidem*, p.290

19. Jules Isaac : *ibidem*, p.291

20. Jules Isaac : *ibidem*, p.274

s'applique d'abord à justifier son attitude et les mesures antijuives qu'il a prises. Il lui est aisé d'attester qu'en dénonçant la « perfidia judaeorum » il n'a fait que se conformer aux préceptes enseignés par les Pères, aux règles établies par l'Église. Ces préceptes et ces règles, assure-t-il, concilient la raison et la charité :

« Puisque les Juifs vivent parmi nous et que nous ne devons pas user de malignité à leur égard, ni faire tort à leur vie, à leur santé ou à leur fortune, observons la modération prescrite par l'Église, qui est de nous conduire envers eux avec prudence et en même temps avec humanité²¹ (...). »

Bref, ne les persécutons pas, mais tenons-les à l'écart :

Tout son effort tend à démontrer, en s'appuyant sur les Pères de l'Église – principalement Saint Ambroise –, sur les décisions du Concile et sur l'Écriture, que les Juifs doivent être tenus rigoureusement à part, comme des êtres dont la société est la pire souillure qui soit pour les chrétiens. Antéchrists, fils du Diable,

« ces Juifs impies et ennemis du Fils de Dieu se séparent eux-mêmes de la vraie maison de David qui est l'Église », « toutes les menaces et malédictions divines ont été confirmées à l'égard de la Synagogue de Satan ».

Il n'y a là rien de nouveau ; Agobard ne fait que reprendre les formules habituelles, rituelles pourrait-on dire, de l'enseignement du mépris ; les Juifs mis au ban de la société chrétienne, c'est une des pièces maîtresses du système d'avilissement.

À la superstition, dit Agobard, les Juifs joignent le blasphème et la calomnie ; il en donne comme exemple les récits outrageants que colportent des Juifs sur la vie de Jésus. On sait en effet que, dès le I^{er} siècle, il s'était formé à cet égard une détestable tradition juive, plus tard fixée dans les Sepher Toledot Ieschu ; la version connue d'Agobard en est proche, sinon absolument identique. Ces fables,

21. Jules Isaac : *ibidem*, p.278

bassement calomnieuses, sont indéfendables, tout autant que les outrages multipliés de certains orateurs chrétiens à l'adresse de la Synagogue et de la foi juive. Agobard lui-même n'y insiste pas²².

« Tout contact entre Juifs et chrétiens doit être proscrit comme un danger et une souillure : car « Il est indigne et malséant pour notre foi que les fils de la Lumière soient couverts d'ombre par la société des ténèbres²³ (...). »

Jules Isaac conclut en disant :

Il ne suffit pas, pour justifier (l'attitude d'Agobard), d'invoquer les abus que de leur côté les Juifs, ou certains Juifs, ont pu commettre, il n'est conforme ni à la « raison », ni à la « sagesse », ni à la « charité chrétienne » de les traiter tous en parias, de les dénoncer publiquement comme des ennemis de Dieu, d'appeler leurs sanctuaires Synagogues de Satan et eux-mêmes un peuple maudit jusqu'aux entrailles, dont le contact doit être évité comme la pire souillure (...).

Je ne me lasserai pas pour ma part de dire et de redire où mène un tel enseignement, lancé à toute volée, à travers le troupeau des fidèles ignorants et crédules : non seulement à ces « injustes violences » qu'on veut bien réprocher – du bout des lèvres – mais aux plus odieuses séquelles, aux crimes d'homicides, de génocide, aux assassinats massifs, aux monstrueux « pogroms ». Il est trop simple de croire ou de laisser croire que les pires violences de la parole sont inoffensives ; comme si elles ne risquaient pas d'engendrer les pires violences de fait. De la bouche qui outrage ou du bras qui frappe, qui est le plus coupable ? Laissons donc à « saint Agobard », en dépit des apologistes, sa part et sa charge de responsabilités²⁴.

22. Jules Isaac : *ibidem*, p.280

23. Jules Isaac : *ibidem*, p.228

24. Jules Isaac : *ibidem*, pp.284-285

LES CONCLUSIONS DE JULES ISAAC ET CE QU'IL EXIGE DU CONCILE

Ainsi se boucle le cycle de Jules Isaac :

Les Évangélistes étaient des menteurs, saint Jean Chrysostome est un pamphlétaire ordurier, saint Augustin un faussaire à l'intelligence subtile et déliée, le Pape saint Grégoire le Grand est l'inventeur de ce « thème redoutable » : le « peuple charnel », qui a déchaîné contre les Juifs tout au long de l'histoire « la sauvagerie de la Bête », saint Agobard, célèbre Primat des Gaules, a lancé « à toute volée à travers le troupeau des fidèles un enseignement qui mène aux plus odieuses séquelles, aux crimes de génocide, aux assassinats massifs, aux monstrueux pogroms. »

Tous des persécuteurs, animés d'une haine antijuive, véritables précurseurs des Streicher et autres, responsables moraux de ce lieu maudit « Auschwitz » et des « six millions de victimes juives innocentes ».

Ainsi, sans chercher à analyser les raisons pour lesquelles ces grands docteurs, de formation et d'origine différentes, juives, grecques ou latines et élevés par l'Église sur ses autels, avaient, avec une telle unanimité, porté contre les Juifs d'aussi graves et sévères accusations, Jules Isaac tranche, affirme et condamne.

Il demande ou plutôt exige du Concile :

- La condamnation et la suppression de toute discrimination raciale, religieuse ou nationale à l'égard des Juifs.

- La modification ou la suppression des prières liturgiques concernant les Juifs, celle du Vendredi saint en particulier.

- L'affirmation que les Juifs ne sont aucunement responsables de la mort du Christ, dont la faute incombe à l'humanité entière.

- La mise en sommeil ou l'annulation des passages évangéliques relatant cet épisode crucial de la Passion, celui de saint Matthieu principalement, que Jules Isaac traite de menteur et de faussaire.

- L'aveu que l'Église porte tous les torts dans cet état de guerre latente qui persiste depuis deux mille ans entre les Juifs, les chrétiens et le reste du monde.

- La promesse que l'Église modifiera définitivement son attitude dans un sens d'humilité, de contrition et de pardon à l'égard des Juifs, enfin qu'elle fera tous ses efforts pour réparer le tort qu'elle leur a causé en rectifiant et en purifiant son enseignement traditionnel, selon les directives de M. Jules Isaac.

LE CONCILE ET L'AMITIÉ JUDEO-CHRÉTIENNE

Malgré l'insolence de son ultimatum et en dépit de son virulent réquisitoire contre les Évangiles et contre l'enseignement permanent de l'Église qui trouve son fondement dans les paroles mêmes du Christ, Jules Isaac a trouvé, chez les prélats modernes et à Rome même, de puissants appuis, à commencer par les nombreux adeptes de l'Amitié judéo-chrétienne.

Dans son numéro du 23 janvier 1965, l'hebdomadaire *Terre de Provence*, publié à Aix, donnait le compte-rendu d'une conférence faite par Mgr de Provençères, évêque d'Aix, à l'Amitié judéo-chrétienne, à l'occasion de l'inauguration de l'avenue de Jules Isaac qui avait eu lieu le matin même.

Nous citons le début de l'article :

Une foule nombreuse s'est pressée dans l'amphithéâtre Zrionski pour y entendre la conférence que Mgr de Provençères devait faire, dans le cadre de l'Amitié judéo-chrétienne sur ce sujet : « Décret conciliaire sur les rapports des catholiques avec les non-catholiques ».

M. le doyen Palanque nous rappela tout d'abord l'émouvante cérémonie qui eut lieu le matin même en la présence du maire, M. Mouret, de M. Schourski et de M. Armand Lunel, président des Amis de Jules Isaac, à la Montée Saint-Eutrope. C'est Jules Isaac que l'on va évoquer encore en cette séance à propos du schéma conciliaire de la troisième session de Vatican II. Mgr de Provençères ne pouvait que donner une documentation de première main, ayant fait partie du Concile. Puis, en lui exprimant notre reconnaissance à tous pour son geste, il lui donna la parole.

Mgr de Provençères nous dit combien, au soir de cette journée d'hommage, il était heureux de rendre son témoignage car les travaux conciliaires lui avaient procuré une grande joie.

Parlant de Jules Isaac, il nous dit que dès la première rencontre en 1945, il eut une profonde estime pour lui, estime respectueuse qui fut très nuancée d'affection. Le schéma conciliaire paraît être la ratification solennelle de ce que fut leur conversation.

L'origine de ce schéma vient d'une demande de Jules Isaac au Vatican, étudiée par plus de deux mille évêques. L'initiative de cet événement fut prise par un laïc, et un laïc juif. Mgr de Provençères remarquait alors que souvent les grands actes historiques commencent par des faits et sont consacrés par la suite ; ainsi (...) la rencontre de Jules Isaac et de Jean XXIII aura été le signe de l'amitié judéo-chrétienne.

Mgr de Provençères donna ensuite un récit détaillé du rôle joué par Jules Isaac à Rome, dans la préparation du Concile. Puis M. le doyen Palanque, en remerciant Mgr de Provençères, mit en relief le rôle que l'évêque d'Aix avait pour la bonne marche de ce schéma²⁵.

JOSUÉ JEHOUDA ET LE JUDÉO-CHRISTIANISME

Et puisque nous sommes sur le chapitre de l'Amitié judéo-chrétienne, il est très instructif de voir avec quelle hauteur et

méprisante ironie en parle Josué Jehouda qui est un des chefs spirituels du judaïsme contemporain :

L'expression courante « judéo-chrétienne », si elle désigne l'origine juive du christianisme, a faussé le cours même de l'histoire universelle par la confusion qu'elle provoque dans les esprits. En abolissant les distinctions fondamentales entre le messianisme juif et le messianisme chrétien, elle englobe deux notions qui s'opposent radicalement. En mettant l'accent exclusivement sur « chrétien » au détriment de « judéo », elle escamote le messianisme monothéiste qui est une discipline valable sur tous les plans de la pensée et le réduit à un messianisme uniquement confessionnel, préoccupé comme le messianisme chrétien du salut individuel de l'âme. L'expression « judéo-chrétien » si elle signifie une provenance commune, est sans doute la notion la plus fatale qui soit. Elle repose sur une « *contradictio in adjecto* » et elle a faussé le cours même de l'Histoire. Elle englobe dans un seul souffle deux notions parfaitement inconciliables, elle veut démontrer qu'il n'y a pas de différence entre le jour et la nuit ou le chaud et le froid, le noir et le blanc, elle apporte donc une confusion fatale sur laquelle on tente d'édifier une civilisation. Le christianisme offre au monde un messianisme restreint qu'il veut imposer comme le seul messianisme valable (...). Même Spinoza, penseur le plus éloigné du monothéisme historique d'Israël, écrit :

« Quant à ce que disent certaines Églises, que Dieu a revêtu la nature humaine, j'avouerai qu'elles me semblent tenir un langage aussi absurde que celui qui dirait qu'un cercle a revêtu la nature d'un carré (...) »

L'exclusivisme dogmatique que professe la chrétienté doit enfin cesser (...).

C'est l'entêtement chrétien prétendant être le seul héritier d'Israël qui propage l'antisémitisme. Ce scandale doit tôt ou tard prendre fin ; plus tôt ce sera, plus tôt disparaîtra le climat de mensonge dans lequel s'enveloppe l'antisémitisme²⁶.

25. Terre de Provence, 23.1.1965

26. Josué Jehouda : *L'Antisémitisme, miroir du monde*, pp. 135-136 (Éditions Synthèses, Genève 1958)

Voilà qui nous semble clair ; mais poursuivons :

*Le christianisme repose sur une foi découlant d'un mythe rattaché à l'histoire juive et non sur sa tradition précise transmise par la Loi écrite et orale, comme c'est le cas pour Israël*²⁷.

*Cependant la chrétienté prétend apporter au monde le « vrai » messianisme. Il cherche à convertir tous les païens y compris les Juifs. Mais tant que le messianisme monothéiste d'Israël persiste, même à l'état virtuel, le messianisme chrétien apparaît ce qu'il est en réalité : une imitation qui s'effondre à la lumière du messianisme authentique*²⁸.

Les chrétiens paraissent donc faire preuve d'une certaine candeur en se précipitant avec enthousiasme dans le piège de l'Amitié judéo-chrétienne et il est fort à craindre qu'en cette affaire ils ne soient, une fois de plus, les victimes inconscientes de la duplicité talmudique.

RÔLES JUIFS DANS LE VOTE CONCILIAIRE : LES B'NAÏ B'RITH ET LE CONGRÈS MONDIAL JUIF

Après cette digression nécessaire sur l'Amitié judéo-chrétienne, œuvre maîtresse de Jules Isaac, chaudement soutenue par les cardinaux Feltrin, Gerlier et Lienart, revenons au cœur du sujet : le rôle de Jules Isaac et des organisations juives dans le vote conciliaire.

Nous avons reproduit de larges extraits des textes de Jules Isaac, car il est le théoricien et le porte-parole de la campagne juive menée contre l'enseignement chrétien, mais il n'a pas agi en isolé. De puissantes organisations telles que les B'naï B'rith et le Congrès mondial juif l'ont appuyé.

Le Monde du 19.11.1963 publiait l'article suivant :

L'organisation juive internationale B'naï B'rith a exprimé le désir d'établir des relations plus étroites avec l'Église catholique.

27. Josué Jehouda : *ibidem*, p.132

28. Josué Jehouda : *ibidem*, p.155

Elle vient de soumettre au Concile une déclaration affirmant la responsabilité de l'humanité tout entière dans la mort du Christ.

Si cette déclaration est acceptée par le Concile, a déclaré M. Label Katz, président du Conseil international du B'naï B'rith, les « communautés juives rechercheront les moyens de coopérer avec les autorités de l'Église (catholique) pour assurer la réalisation de son esprit et de ses desseins. »

La déclaration a été approuvée par le Comité exécutif du Conseil international, organisme de coordination pour les quatre cent soixante-quinze mille membres de l'organisation B'naï B'rith dans quarante-deux pays.

M. Paul Jacob, de Mulhouse, président du B'naï B'rith en Europe, a déclaré que l'approbation de cette déclaration porterait un coup à la base même de l'antisémitisme dans de nombreux pays européens.

De son côté, le rabbin Maurice Eisendrath, président de l'Union des Congrégations juives américaines, a lancé samedi à Chicago un appel aux quatre mille participants de la quarante-septième assemblée générale de l'American Reform Judaism pour qu'ils révisent leur jugement sur la chrétienté, ainsi que leurs points de vue erronés sur le Christ.

Des personnalités importantes, des maîtres de la pensée juive contemporaine, tel Josué Jehouda, dans son livre *L'Antisémitisme, miroir du monde*, ont avancé des arguments similaires sur la nécessité de réformer et de purifier l'enseignement chrétien :

Le christianisme refuse obstinément de considérer Israël comme son égal sur le plan spirituel (...). Croire que le christianisme présente « la plénitude » du Judaïsme, qu'il forme son point culminant, que le Judaïsme a été achevé par le christianisme, c'est vicier à sa base même le monothéisme universel, c'est saper les fondements même du christianisme, c'est exposer le christianisme à des crises successives. Pour que le christianisme surmonte sa

*crise actuelle, il faut élever son esprit au niveau du monothéisme authentique. L'heure arrive où il devient nécessaire d'opérer l'indispensable assainissement de la conscience chrétienne par la doctrine du monothéisme universel*²⁹.

*Il est péremptoire que l'antisémitisme constitue la maladie chronique de la chrétienté. Il faut l'étudier en fonction de la crise de la civilisation chrétienne et non en fonction des qualités ou des défauts des Juifs, lesquels ne sont aucunement déterminants*³⁰.

*Dans le domaine de l'antisémitisme, c'est l'attitude des chrétiens qui est déterminante avant tout. Les Juifs n'en sont que les victimes innocentes*³¹.

La chrétienté a contracté au cours des siècles une dette d'honneur vis-à-vis d'Israël. Cette dette d'honneur est-elle arrivée à échéance, telle est la question que pose implicitement ce livre. De la réponse affirmative ou négative à cette question dépend l'évolution spirituelle de la chrétienté, donc en définitive la paix entre les peuples.

UNE CAMPAGNE SOIGNEUSEMENT CONCERTÉE

Josué Jehouda, Jules Isaac, les B'naï B'rith, le Congrès juif mondial : il s'agit donc d'une campagne concertée, soigneusement mise au point depuis des années par le judaïsme mondial et cette campagne a abouti au vote récent du Concile.

En réalité, sous couleur d'unité œcuménique, de réconciliation des religions et autres vocables enjôleurs, il s'agit de démolir le bastion du traditionalisme catholique que Josué Jehouda appelle « la forteresse vétuste de l'obscurantisme chrétien ».

Selon Jehouda, il y a eu trois tentatives de « redressement du christianisme », trois tentatives « visant à épurer la conscience chrétienne des miasmes de la haine », trois

29. Josué Jehouda : *ibidem*, pp.10-11

30. Josué Jehouda : *ibidem*, p.14

31. Josué Jehouda : *ibidem*, p.13

tentatives « de redressement de la théologie chrétienne devenue étouffante et paralysante », « trois brèches opérées dans la forteresse vétuste de l'obscurantisme chrétien », en fait, trois étapes importantes dans l'œuvre de destruction du christianisme traditionnel :

la Renaissance, la Réforme, la Révolution de 1789.

Dans ces trois grands mouvements, ce que Jehouda voit d'admirable, c'est l'œuvre de déchristianisation à laquelle chacun d'eux, sous des formes diverses, a puissamment contribué. Il ne nous le dit pas aussi brutalement car il est fort habile dans le maniement des artifices de langage, mais cela ressort avec éclat de ses écrits. Quelques citations vont nous le faire clairement comprendre :

*La Renaissance, la Réforme et la Révolution présentent les trois tentatives de redressement de la mentalité chrétienne afin de se mettre au diapason du développement progressif de la raison et de la science (...) et là où le christianisme dogmatique s'estompe, les Juifs s'émancipent graduellement*³².

Parlant de la Renaissance, il nous dit :

*Il est permis d'affirmer que si la Renaissance n'avait pas été déviée de son cours initial au profit du monde grec dualisé, nous aurions sans doute eu un monde unifié par la pensée et la doctrine créatrice de la kabbale*³³.

Passons maintenant à la Réforme :

Avec la Réforme qui éclate en Allemagne cinquante ans après la fin de la Renaissance, l'universalité de l'Église est détruite (...).

32. Josué Jehouda : *ibidem*, p.15

33. Josué Jehouda : *ibidem*, p.168

(Avant Luther et Calvin) Jean Reuchlin, disciple de Pic de la Mirandole, remuait la conscience chrétienne en soutenant déjà en 1494 qu'il n'y avait rien de supérieur à la sagesse hébraïque (...). Avec le retour aux sources antiques, Reuchlin préconisa également le retour aux sources juives. Finalement il eut gain de cause contre le converti Pfefferkorn qui demandait à hauts cris la destruction du Talmud. L'esprit nouveau qui allait révolutionner l'Europe entière (...) se manifesta à propos des Juifs et du Talmud (...). Cependant on trouve non sans étonnement parmi les protestants autant d'antisémites que parmi les catholiques³⁴.

Bref, conclut Jehouda,

*La Réforme, c'est la révolte contre l'Église catholique qui est elle-même déjà une révolte contre la religion d'Israël*³⁵.

Et voici maintenant la Révolution française :

*La troisième tentative de redressement de la position chrétienne s'accomplit, après l'échec d'unification de la chrétienté par la Réforme, sous l'impulsion de la Révolution Française (...) qui marquera le début de l'athéisme dans l'histoire des peuples chrétiens. Cette Révolution ayant pris une attitude nettement antireligieuse se prolonge à travers le communisme russe et contribue puissamment à déchristianiser le monde chrétien*³⁶.

Et, pour couronner ce « redressement de la mentalité chrétienne », voici Karl Marx et Nietzsche :

*Au cours du XIX^e siècle, deux nouvelles tentatives d'assainir la mentalité du monde chrétien ont été opérées, l'une par Marx et l'autre par Nietzsche*³⁷.

Car : *Le sens profond de l'Histoire demeure identique à toutes les époques, c'est une lutte sourde ou ouverte entre les*

34. Josué Jehouda : *ibidem*

35. Josué Jehouda : *ibidem*, pp.169-172

36. Josué Jehouda : *ibidem*, p.187

37. Josué Jehouda : *ibidem*

*forces qui travaillent pour l'avancement de l'humanité et les forces qui s'accrochent aux intérêts figés en s'obstinant à maintenir ce qui subsiste au détriment de ce qui doit venir*³⁸.

UN AFFRONTEMENT MILLÉNAIRE

Aux yeux de ces penseurs juifs, la réforme conciliaire doit être une nouvelle étape dans la voie de l'abandon, de la démission, de la destruction du traditionalisme catholique, ainsi peu à peu vidé de sa substance. C'est un nouvel épisode, une nouvelle bataille dans l'affrontement millénaire judéo-chrétien.

Voici comment Jehouda, Rabi, Benamozegh, nous dépeignent cet affrontement :

Selon Josué Jehouda :

*Le christianisme refuse obstinément de considérer Israël comme son égal sur le plan spirituel (...). Croire que le christianisme présente « la plénitude » du judaïsme, qu'il forme son point culminant, que le judaïsme a été achevé par le christianisme, c'est vicier à sa base même le monothéisme universel (...). L'heure arrive où il devient nécessaire d'opérer l'indispensable assainissement de la conscience chrétienne par la doctrine du monothéisme universel*³⁹.

*L'antisémitisme chrétien, tout en se disant messianique, prétend remplacer le messianisme d'Israël par la foi en un Dieu crucifié qui assurerait à chaque fidèle le salut personnel. Ravalant le messianisme juif à une position païenne, le christianisme tend à convertir tous les Juifs à un messianisme réduit (...) Mais tant que le messianisme monothéiste d'Israël persiste, même à l'état virtuel, le messianisme chrétien apparaît ce qu'il est en réalité : une imitation qui s'effondre à la lumière du messianisme authentique*⁴⁰ (...)

38. Josué Jehouda : *ibidem*, p.186

39. Josué Jehouda : *ibidem*, pp.10-11, Cf supra p.

40. Josué Jehouda : *ibidem*, pp.154 à 160

C'est l'entêtement chrétien prétendant être le seul héritier d'Israël qui propage l'antisémitisme. Ce scandale doit tôt ou tard prendre fin ; plus tôt ce sera, plus tôt disparaîtra le climat de mensonges dans lequel s'enveloppe l'antisémitisme⁴¹.

Écoutons maintenant Élie Benamozegh, un des maîtres de la pensée juive contemporaine :

*Si le christianisme consent à se réformer sur l'idéal hébraïque, il sera toujours la vraie religion des peuples gentils*⁴².

La religion de l'avenir doit avoir sa base dans quelque religion positive et traditionnelle, investie du mystérieux prestige de l'Antiquité. Or, de toutes les religions anciennes, le judaïsme est la seule qui déclare posséder un idéal religieux pour l'humanité entière car l'œuvre (du christianisme) n'est qu'une copie qui doit être mise en face de l'original (...). Puisqu'elle en est la mère incontestée, c'est la religion la plus ancienne qui va devenir la plus nouvelle.

*En face du christianisme (...) avec son origine prétendue divine et son infaillibilité, pour remplacer une autorité qui se déclare infaillible et qui ne se constitue que l'an un de l'ère chrétienne, on doit chercher une autre infaillibilité bien plus sérieuse qui, commencée avec l'histoire de l'homme sur la terre, ne finira qu'avec lui*⁴³ (...).

La réconciliation rêvée par les premiers chrétiens comme une condition de la parousie, ou l'avènement final de Jésus, le retour des Juifs dans le sein de l'Église, sans lequel les diverses communions chrétiennes s'accordent à reconnaître que l'œuvre de la Rédemption demeure incomplète, ce retour, disons-nous, s'effectuera, non pas à la vérité comme on l'a attendu, mais de la seule manière sérieuse, logique et durable, et surtout de la seule façon profitable au genre humain. Ce sera la réunion de

41. Elie Benamozegh : *Israël et l'Humanité*, p.18 (Albin Michel, Paris 1961)

42. Elie Benamozegh : *ibidem*, p.18

43. Elie Benamozegh : *ibidem*, pp.34-35

*l'hébraïsme et des religions qui en sont issues et, selon le mot du dernier des prophètes, du « sceau des voyants », comme les Docteurs appellent Malachie, « le retour du cœur des enfants à leurs pères*⁴⁴ ».

Passons maintenant à Rabi :

Il y a – nous dit-il – entre les Juifs et les chrétiens une divergence irrémédiable. Elle a trait à Jésus. À supposer qu'il ait historiquement existé, pour le Juif, il ne fut ni Dieu, ni Fils de Dieu. Tout au plus pourra-t-il admettre comme extrême limite des concessions la thèse de Joseph Klauzner : ni Messie, ni prophète, ni législateur, ni fondateur de religion, ni tanna, ni rabbi pharisien,

*« Jésus est pour la nation juive un grand moraliste et un artiste en paraboles (...). Le jour où il sera débarrassé des récits de miracles et du mysticisme, le Livre de Morale de Jésus sera l'un des plus précieux joyaux de la littérature juive de tous les temps*⁴⁵ ».

*Il m'arrive parfois d'imaginer au dernier siècle, le dernier Juif vivant, debout devant son créateur comme il est dit dans le Talmud : « Le Juif, lié par son serment, reste debout depuis le Sinaï. » Imagine donc ce Juif ultime qui aura survécu aux outrages de l'histoire et aux appels du monde. Que dira-t-il donc pour justifier sa résistance à l'usure du temps et à la pression des hommes ? Je l'entends ; il dit : « Je ne crois pas à la divinité de Jésus. » Il est normal que cette profession de foi soit scandale pour le chrétien. Mais la profession de foi du chrétien n'est elle pas scandale pour nous ? (...) (Pour nous) La conversion au christianisme est nécessairement idolâtrie, parce qu'elle implique le blasphème suprême, à savoir la croyance en la divinité d'un homme*⁴⁶.

44. Elie Benamozegh : *ibidem*, p.48

45. Rabi : *Anatomie du judaïsme français*, p.204 (Les Éditions de minuit, Paris 1962)

46. Rabi : *ibidem*, p.188

Ces écrits datent de la dernière décade. Remontons maintenant deux mille ans en arrière et relisons le récit de la passion :

Les gens qui s'étaient saisis de Jésus le conduisirent chez Caïphe, le Grand Prêtre, où les Docteurs de la loi et les anciens du peuple étaient assemblés (...).

Cependant les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus, afin de le faire mourir ; mais ils n'en trouvèrent pas, quoique plusieurs faux témoins fussent présentés. Enfin il en vint deux qui déposèrent ainsi : cet homme a dit :

« Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours ». Le Grand Prêtre se levant alors lui dit : « Vous ne répondez rien à ce qu'on vient de déposer contre vous ? » Mais Jésus se taisait. Alors le Grand Prêtre lui dit : « Je vous adjure, de la part du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu ! » Jésus répondit : « Vous l'avez dit. Je vous déclare de plus qu'un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. »

Alors le Grand Prêtre déchira ses habits en disant : « Il a blasphémé ; qu'avons-nous besoin encore de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème : que vous en semble ? » Ils répondirent : « Il a mérité la mort. » (Évangile selon saint Matthieu)

Il leur répondit : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas (...) et vous ne me laisserez point aller. Au reste, le Fils de l'homme sera bientôt assis à la droite de la majesté de Dieu. » Alors ils dirent tous : « Vous êtes donc le Fils de Dieu ? » Il leur répondit : « Vous le dites, je le suis. » Aussitôt ils s'écrièrent : « Qu'avons-nous besoin d'autre témoignage puisque nous l'avons entendu parler lui-même ? » (Évangile selon saint Luc)

47. Saint Luc relate ainsi cette scène : « Jésus est devant les princes des prêtres et les docteurs de la loi. On l'interroge : « Si vous êtes le Christ, dites-le nous. »

Saint Marc apporte un témoignage dont la rédaction est très proche du récit de saint Matthieu.

À deux mille ans d'écart, les positions réciproques restent inchangées et l'affrontement judéo-chrétien est irréductible.

Pour terminer, mentionnons une étrange et récente affaire que les organisations juives vont rapidement s'efforcer d'étouffer.

Le « héros » en est une importante personnalité juive qui était intervenue personnellement auprès de Paul VI pour appuyer la thèse de Jules Isaac en faveur des Juifs et provoquer le vote conciliaire. Il s'agit de l'avocat Hans Deutsch.

Or, brusquement, le 3 novembre 1964, un coup de théâtre éclatait : Hans Deutsch était arrêté à Bonn sous l'inculpation d'escroquerie à l'égard du gouvernement allemand.

Le Monde du 7 novembre 1964 publiait à ce sujet l'article suivant dont nous reproduisons de larges extraits :

M. Hans Deutsch jouait un rôle important dans la revendication des indemnités dues aux victimes du nazisme.

L'arrestation à Bonn du Professeur Hans Deutsch le 3 novembre semble avoir provoqué une vive émotion à Berne, à Vienne et dans les milieux qui se préoccupent directement des restitutions allemandes aux victimes du nazisme. Le Monde en a fait état dans son numéro daté du 6 novembre. La nouvelle avait été annoncée le 4 novembre par un porte-parole du parquet fédéral à Bonn. Le Professeur Deutsch, arrêté mardi, est accusé d'avoir détourné environ 35 millions de marks et d'avoir provoqué des tiers à commettre de faux témoignages.

La personnalité du Professeur Deutsch aussi bien que les conditions de son arrestation jettent cependant un jour assez troublant sur une affaire appelée à faire grand bruit. Habitant Pully, dans le canton de Vaud, dont il est bourgeois d'honneur depuis 1958, M. Hans Deutsch était d'origine autrichienne. Il avait quitté Vienne après l'Anschluss pour se rendre en Palestine,

puis était revenu en Europe après la guerre. Juriste, il prit en main la cause de la restitution des biens juifs saisis par les Allemands, notamment ceux de la famille Rothschild (autrichienne). Ses émoluments professionnels lui valurent quelque fortune personnelle, qu'il fit fructifier et utilisa pour le mécénat.

Fondateur d'une maison d'édition viennoise (...), il créa une fondation qui porte son nom et attribue chaque année un prix décerné par un jury de professeurs de l'Université de Berne. D'un montant de 50 000 francs suisses, ce prix est destiné à des œuvres d'inspiration européenne. Salvador Madariaga en fut le premier titulaire. Il était envisagé de l'accorder à André Malraux. Le chancelier d'Autriche Klaus avait accepté la présidence d'honneur de la fondation Hans Deutsch.

Stupéfaction à Vienne

L'avocat avait été reçu par Paul VI, dont il avait demandé l'aide pour lancer un appel destiné à combattre les préjugés qui aggravent les relations entre Juifs et chrétiens. Le Pape avait promis son appui à ces efforts, inspirés de ceux de Jules Isaac.

M. Hans Deutsch avait enfin produit un film vigoureux contre la bombe atomique, Choisir la vie, présenté à Genève lors de la conférence du désarmement.

Son inculpation a provoqué la stupéfaction à Vienne où de nombreux milieux ont exprimé leur sympathie à M. Deutsch, en raison de ses activités culturelles.

Selon certaines rumeurs, M. Deutsch se rendait en Allemagne pour discuter les modalités d'un relèvement du plafond des indemnités aux victimes juives du nazisme.

De son côté Paris-Presse publiait les 8 et 13 novembre 1964 deux articles dont voici des extraits :

Un ancien chef SS rejoint en prison le professeur Deutsch

C'est la collection Hatvany – une des plus belles collections de tableaux européens – qui a perdu l'avocat autrichien Hans

Deutsch, accusé d'avoir indûment perçu des millions de marks (plusieurs milliards d'anciens francs) au nom des victimes des spoliations nazies.

Un ancien chef SS, le Hauptsturmführer Friedrich Wilke, aujourd'hui fabricant de pantalons à Francfort, a rejoint Deutsch à la prison de Bonn. C'est son témoignage qui aurait permis à l'avocat de réussir l'escroquerie dont on l'accuse.

Le baron Hatvany, le « roi du sucre » hongrois, avait constitué à Budapest une collection de 800 tableaux, parmi lesquels des Rembrandt, des Goya, des Degas.

Elle disparut au cours de la guerre. Les trois filles du baron, mort en 1958, chargèrent le Professeur Deutsch d'obtenir une indemnité du gouvernement de Bonn.

Encore fallait-il prouver que la collection avait bien été volée par les nazis. C'est là qu'intervint Wilke. Il affirma devant la commission d'enquête que les tableaux avaient été enlevés par le général SS von Pieffer-Wildenbruch et transportés en Bavière.

Bonn n'avait plus qu'à payer. Après de longues discussions, le montant de l'indemnité à verser aux héritiers Hatvany fut fixé à 35 millions de marks (4 milliards d'anciens francs). Deutsch en toucha immédiatement la moitié cet été.

Mais on apprit là-dessus que si la collection avait bien été enlevée, elle ne l'avait pas été par les nazis, mais par les Russes en 1944.

C'est pourquoi Deutsch fut arrêté à son arrivée à Bonn quand il se présenta, la semaine dernière pour toucher le complément de ses 35 millions de marks.

C'est peut-être l'escroc du siècle

Dans l'affaire Deutsch, la parole aujourd'hui est aux experts. Graphologues et chimistes du laboratoire scientifique examinent une à une chaque pièce du volumineux dossier que venait de présenter le Professeur Hans Deutsch.

Un dossier qui portait sur 35 millions de marks (plus de quatre milliards d'anciens francs).

Selon les premières estimations, le Professeur aurait déjà encaissé ainsi quelque 20 millions de marks, car les « faux » produits par le Professeur, actes d'état civil, attestations des témoins, etc... sont de véritables chefs-d'œuvre.

Si nos soupçons se confirment, a déclaré un juriste allemand qui touche de près au parquet de Bonn, l'affaire Deutsch deviendra l'une des plus gigantesques affaires d'escroquerie qu'ait connue l'Allemagne.

Pour l'instant Hans Deutsch n'a rien perdu de sa superbe :

« Toute ma vie, dit-il, témoigne pour moi ».

« Plaidoyers pour le peuple d'Israël, fondations littéraires, écoles, lutte pour le rapprochement judéo-chrétien et nous en passons. Tout cela n'a rien d'imaginaire. »

« Je peux démontrer, dit-il encore, que j'ai mis ma fortune entière au service des grandes causes. »

Mais donnait-il de la main gauche ce qu'il recevait de la main droite? M. Hyde travaillait-il pour le docteur Jekyll ou celui-ci n'était-il que la couverture de M. Hyde?

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

COMPLEXITÉ DU PROBLÈME JUIF

LES JUIFS DANS LE MONDE

Dès qu'on aborde la question juive on se heurte d'emblée à une difficulté majeure qui est l'extrême complexité du problème juif.

Les Juifs ne sont pas seulement les adeptes d'une religion mais, malgré la dispersion, ils restent membres d'une communauté distincte dans laquelle les facteurs race, religion, nation sont tellement imbriqués qu'il est impossible de les séparer.

Mais qu'on y prenne garde, ces facteurs race, religion, nation ont, chez les Juifs, un sens absolument différent de celui qu'on leur attribue dans le langage ordinaire. Pour préciser, disons que la définition de la race juive ne correspond pas à la définition courante du mot race ; la religion juive n'a aucune similitude avec les autres religions ; le concept de nation juive est inapplicable à toute autre nation et sans précédent dans l'histoire du monde.

Enfin, pour couronner le tout, les Juifs masquent délibérément la réalité du problème et utilisent des arguments

truqués, car c'est grâce à cette ambiguïté, habilement entretenue, qu'ils ont réussi à s'infiltrer dans les nations et à y occuper des positions dominantes.

C'est pourquoi les Juifs s'opposent farouchement, obstinément, à ce qu'on discute la question juive au grand jour.

Dans son livre classique *La Monarchie des Habsbourg*, écrit avant la première guerre mondiale, un écrivain anglais remarquablement informé, Henry Wickham Steed s'exprime ainsi à ce sujet :

L'idéal juif semble être le maintien de l'influence juive internationale comme un véritable empire dans les empires, imperium in imperiis. La dissimulation de leur véritable objet est devenue chez eux une seconde nature, et ils déplorent, ils combattent avec acharnement toute tendance à poser franchement la question juive devant le monde¹.

Essayons maintenant de dégager les grandes lignes de ce difficile et complexe problème en faisant appel aux écrivains les mieux informés sur la question :

La question juive est universelle et se dérobe. On ne saurait vraiment la définir en termes de religion, ni de nationalité, ni de race. Les Juifs eux-mêmes semblent destinés à exciter si fort les passions de ceux avec qui ils entrent en contact que l'impartialité est rare à leur endroit. Quelques-uns d'entre eux, à la vérité, considèrent qu'il y a, dans le fait même de reconnaître l'existence d'une question juive, une déclaration d'antisémitisme.

Aucune question ne mérite d'être étudiée avec plus de soin. Elle prend cent formes diverses, se retrouve dans des régions insoupçonnées de la vie nationale ou internationale, et influence pour le bien ou le mal la marche de la civilisation. La principale difficulté est de trouver un point d'où l'on puisse

partir pour l'approcher, une position assez élevée pour qu'on puisse embrasser de là ses innombrables ramifications. Est-ce une question de race ou de religion? Les deux ensemble et quelque chose de plus. Est-ce une question économique, financière et de commerce international? C'est tout cela et autre chose encore. Est-ce que les traits caractéristiques spéciaux qui font à la fois la force et la faiblesse des Juifs sont un résultat de la persécution religieuse, ou bien les Juifs ont-ils été persécutés parce que ces traits les ont rendus odieux aux peuples qui leur ont donné asile? C'est la vieille question de préséance généalogique disputée entre la poule et l'oeuf.

De son côté, le docteur A. Roudinesco écrit :

La destinée du peuple juif apparaît à l'historien comme un phénomène paradoxal, incroyable, et presque incompréhensible. Elle est unique et sans pareille dans l'histoire de l'humanité³.

Daniel Pasmanik :

Car toute l'histoire du peuple juif est unique au monde, exceptionnelle, présentant une énigme insoluble même aujourd'hui pour tous les sociologues, philosophes et hommes d'État. Toute culture est individuelle et originale, mais la culture juive, produit de l'histoire juive, est tout à fait exceptionnelle⁴.

Le peuple juif est le seul, parmi tous les peuples du monde, qui subsiste depuis deux mille ans, sans patrie historique, sans État, sans foyer, sans économie normale, sans pouvoir central coercitif; il a été pendant de longs siècles le jouet des autres nations, il a subi de leur part humiliation et persécution et, en dépit de tout, il s'est conservé — n'est-ce pas une des plus grandes énigmes dont on ne peut trouver la solution

1. Henry Wickham Steed : *La Monarchie des Habsbourg*, p.276 (Librairie Armand Colin, Paris 1914)

2. Henry Wickham Steed : *ibidem*, pp.229-230

3. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, p.7 (Éditions de Cluny, Paris 1956)

4. Daniel Pasmanik : *Qu'est-ce que le judaïsme?*, p.83 (Librairie Lipschutz, Paris 1930)

que dans la thèse de l'idée du peuple élu? En sera-t-il toujours ainsi, c'est une autre question. Pour notre part, nous sommes persuadés que les valeurs nationales ne peuvent être conservées indéfiniment sans la dignité nationale. L'avenir seul apportera la solution décisive à ce problème⁵.

Comme le dit Josué Jehouda :

Israël se présente dans l'histoire comme un peuple particulier, car il est à la fois religion et nation, sans aucune possibilité pour lui de séparer ces deux facteurs, ce qui est possible pour tous les autres peuples. Sans doute, Israël est bien une race, mais pas dans le sens biologique, comme l'a prétendu le racisme, mais dans le sens éthico-historique⁶.

Nahum Goldman, président du Congrès Juif Mondial, déclarait en 1961 :

Il est totalement dépourvu d'intérêt de vouloir définir le peuple juif comme une communauté raciale ou religieuse, ou comme une entité culturelle ou nationale. Son histoire unique a créé un phénomène collectif unique auquel ne peut s'appliquer aucun des termes utilisés en différentes langues en matière de définition de groupes humains. La seule chose qui importe est ceci : un Juif, de quelque manière qu'il définisse le peuple juif, se considère comme partie intégrante du judaïsme⁷.

Enfin, deux écrivains non-Juifs, l'un indépendant, de nationalité suisse, Georges Batault, l'autre, philosémite, Jacques Madaule, estiment que ce qui fait l'unité des Juifs est moins la notion de race, de nation et de religion que celle de traditions communes d'essence religieuse :

Il n'y a pas entre le judaïsme et toute autre religion contemporaine qu'une question de nuance, mais une différence d'espèce et de nature, une antinomie fondamentale.

5. Daniel Pasmanik : *ibidem*, p.73

6. Josué Jehouda : *L'Antisémitisme, miroir du monde*, p.20

7. Cité par Rabi dans : *Anatomie du judaïsme français*, p.304

Nous ne sommes plus en présence d'une religion nationale, mais d'une nationalité religieuse⁸.

Quelle est la nature spécifique de cette nationalité juive : si elle est d'essence purement religieuse, elle ne se justifie pas, d'une part, parce qu'un grand nombre de Juifs ne pratiquent plus leur religion ; d'autre part, parce que les autres religions ne donnent pas lieu à quelque attribution de nationalité que ce soit. Mais si religion et nationalité sont parfaitement distinctes chez les Juifs comme chez les autres, qu'est donc cette étrange nationalité sans base territoriale? À la différence de toutes les autres, elle se fonde sur un passé commun, sur des traditions communes qui sont d'origine religieuse⁹.

LÉGISLATION ISRAÉLIENNE

La loi du retour et ses ambiguïtés À la fin de la deuxième guerre mondiale

S'il fallait une preuve supplémentaire de la complexité du problème juif, on la trouverait dans la difficulté que l'on éprouve à définir légalement le Juif.

Obligés de donner une réponse officielle à cette question, ni le gouvernement hitlérien, ni le gouvernement de Vichy, ni même le gouvernement israélien ne sont parvenus à trouver une définition claire et satisfaisante.

Par la Loi du Retour ou loi fondamentale du nouvel État juif, promulguée à Tel-Aviv en 1948, Israël a donné droit de cité à tous les Juifs de la Diaspora quelle qu'en soit l'origine. Ce faisant, il s'est trouvé face à la nécessité de définir légalement qui était Juif et qui ne l'était pas. Devant l'impossibilité de trouver une formule légale qui tienne compte du triple facteur : race, religion, nation,

8. Georges Batault : *Le problème juif*, p.66 (Pon.Nourrit et Cie, Paris 1921)

9. Jacques Madaule : *Les Juifs et le monde actuel*, p.155 (Flammarion, Paris 1963)

le gouvernement de Tel-Aviv s'est vu obligé à faire appel au critère religieux. Est Juif celui qui appartient à une communauté de religion ou de traditions religieuses juives et qui n'est pas converti à une autre religion.

Point n'est d'ailleurs besoin d'être croyant :

Le judaïsme actuel ne se confond pas avec une pratique religieuse. On peut être Juif, être considéré comme tel... sans pour autant partager la foi juive, et notamment le monothéisme juif¹⁰.

La législation israélienne est fondée sur la plus stricte intolérance religieuse.

En effet, la conversion à une autre religion, notamment au christianisme, exclut automatiquement le Juif de la communauté juive. Un Juif chrétien ou musulman ne peut bénéficier de la Loi du Retour sans naturalisation préalable, tout comme n'importe quel étranger :

C'est ce que vient de confirmer, en décembre 1962, par un jugement solennel, la Cour suprême d'Israël en refusant la nationalité israélienne de plein droit à un Juif devenu chrétien, établi depuis longtemps en Israël et voulant être considéré comme Israélien, le P. Daniel. Malgré les services qu'il a rendus à l'État et que l'on reconnaît, le P. Daniel n'a pas été dispensé des formalités de naturalisation qui s'imposent en Israël aux non-Juifs. En d'autres termes, il s'est vu refuser, parce que chrétien, le bénéfice de la Loi du Retour, dont il se réclamait¹¹.

C'est comme si un catholique français passé au protestantisme cessait d'être français.

Dans un article paru dans *Aspects de la France* du 21.1.65, Xavier Vallat cite un cas non moins typique :

Vous croyez peut-être que c'est commode, quand on est demi-juif de devenir citoyen d'Israël? Détrompez-vous. Le cas de

10. Jacques Madaule : *ibidem*, p.107

11. Jacques Madaule : *ibidem*, pp.65-66

Madame Rita Eitani qui était cependant conseillère municipale à Nazareth, est là pour vous instruire. Son père, juif polonais, a été victime des nazis. Sa mère, allemande, est catholique et n'a pas fait circoncire sa fille. En fait de quoi, M. Moshé Schapiro, ministre de l'Intérieur, a prié Madame Rita de rendre son passeport israélien, parce qu'elle n'est pas juive aux termes de la Loi qui stipule qu'un enfant né d'une mère non juive n'est pas considéré comme juif s'il ne se convertit pas au judaïsme. Madame Rita Eitani sait ce qu'il lui reste à faire ou à perdre. Mais on ne peut s'empêcher de trouver curieux qu'Israël applique avec tant de rigueur le mode de discrimination qu'il a reproché comme l'abomination de la désolation au statut civil des Juifs en France sous Vichy.

Ainsi, pour aussi paradoxal que cela paraisse, Israël, État laïc composé en grande partie d'athées et de libres-penseurs, a pour base juridique des concepts théologiques et des institutions religieuses. De plus, non seulement l'hébreu, langue sacrée, est devenue langue nationale tout comme la Bible, livre sacré, est livre national, mais un grand nombre de pratiques religieuses ont été conservées :

Quand on aperçoit un chandelier à sept branches dans le Kibboutz mapam, c'est-à-dire appartenant à un parti socialiste de gauche qui professe l'athéisme, on vous répond qu'il s'agit d'un symbole national. Pendant la période pascalle, il est impossible d'obtenir en Israël du pain qui ne soit pas sans levain. C'est un peu comme si, dans un pays où le catholicisme serait la religion dominante, les restaurants ne pouvaient servir de viande le vendredi. S'il vous arrive d'allumer une cigarette dans la salle à manger du King David à Jérusalem, après votre repas, un jour de sabbat, un garçon vient vous demander discrètement de l'éteindre car votre geste pourrait choquer quelques-unes des personnes présentes... Il est interdit aux Juifs d'allumer du feu ce jour-là¹²...

12. Jacques Madaule : *ibidem*, pp.68-69

Enfin, la Loi du Retour ne reconnaît ni mariage civil, ni divorce civil, ni funérailles civiles. Ce qui est du domaine du statut personnel est soumis à la législation intérieure de chaque culte : tribunaux rabbiniques pour les Juifs ; tribunaux de la Charia pour les Musulmans ; tribunaux religieux confessionnels pour les chrétiens.

État laïc, religieusement intolérant, Israël qui se prétend aussi démocratique, est un des États les plus racistes du monde. Les mariages mixtes y sont interdits :

Les mariages mixtes entre Juifs et non-Juifs ne sont pas possibles dans le nouvel État d'Israël, selon la loi votée le 28 août 1953¹³.

La législation israélienne ne fait d'ailleurs là qu'entériner l'opinion du rabbinat consistorial :

*La Conférence des rabbins européens, qui s'est tenue en 1960, en Grande-Bretagne, a adopté la motion suivante : « Nous considérons comme notre devoir solennel de mettre en garde nos communautés et chaque fils et chaque fille du peuple juif contre le terrible mal des mariages mixtes qui détruit l'intégrité du peuple juif et brise la vie familiale »*¹⁴.

LE PROCÈS EICHMANN

Le procès Eichmann, enfin, crée un précédent juridique susceptible d'avoir de lointaines et graves conséquences.

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'Allemagne, vaincue, a été condamnée à verser à l'État d'Israël, en compensation des torts causés par elle aux Juifs allemands et étrangers, des indemnités s'élevant à 200 millions de marks par an et ces versements, effectués avec régularité, ont apporté une aide considérable au budget d'Israël¹⁵.

13. F. Lovsky : *Antisémitisme et mystère d'Israël*, p.116 (Éditions Albin Michel, Paris 1955)

14. Rabi : *Anatomie du judaïsme français*, pp.259-260 (Les Éditions de Minuit, Paris 1962)

15. En mars 1965, *Le Monde* signalait que le gouvernement de Bonn, à l'expiration de l'accord

Pour l'État israélien, les morts eux-mêmes ne connaissent pas la paix raciale :

Le conjoint non juif ne pourra être enseveli dans le cimetière juif aux côtés de son époux : hors le cas de conversion, en effet, aucune concession dans un cimetière juif ne pourra être cédée ou vendue à une personne non juive.

En décembre 1957, à Pardess Hanna, en Israël, mourait un enfant de sept ans, Aaron Steinberg, fils d'immigrants récents. Le père était juif, la mère chrétienne. La législation rabbinique fait dépendre de la mère l'appartenance religieuse d'un enfant issu d'une union exogamique, mais le droit canon le fait dépendre de son père. Il en résulta que les parents essayèrent un refus tant au cimetière catholique de Haïffa qu'au cimetière juif de Pardess Hanna. Bien qu'il n'existe pas en Israël d'autres cimetières que religieux, une petite place fut cependant assurée au corps, mais en dehors de la clôture¹⁶.

C'est ce même esprit racial de la Loi du Retour qui, en 1948, fit refouler en Jordanie :

*manu militari à une quelconque des frontières (d'Israël) avec ou sans les 30 kgs de bagages devenus légendaires... 900 000 Arabes de Palestine*¹⁷.

Les poursuites exercées au lendemain de la guerre par les Alliés sont fondées sur l'accord de Londres du 8 août 1945 et la déclaration de Moscou du 30 octobre 1943 à laquelle l'accord de Londres se réfère expressément.

Le principe posé est celui du renvoi des criminels de guerre dans les pays où ils ont commis leurs crimes. De plus, le statut de Londres du 8 août 1945 a créé le Tribunal militaire

qu'il a conclu avec Israël au titre des réparations pour dommages causés aux Juifs, aura versé à ce pays 4 milliards 140 millions de nouveaux francs. De plus, Israël aura reçu de l'Allemagne des biens d'équipement pour une valeur de 2 milliards 880 millions de nouveaux francs.

À noter que l'Allemagne verse, en plus, aux ayants droit des victimes juives, à titre individuel, des indemnités supérieures aux chiffres ci-dessus.

16. Rabi : *ibidem*, pp. 261 et 275

17. Paul Rassinier : *Le Vritable Procès Eichmann ou les Vainqueurs incorrigibles*, p.101 (Les Sept Couleurs, Paris 1962)

international pour juger les criminels dont les crimes sont sans localisation géographique précise...

Ce statut de Londres a été promulgué par les Alliés après qu'ils eurent reçu, le 8 mai 1945, du chef du gouvernement du Reich, le Grand Amiral Doenitz, par la reddition sans conditions, l'exercice de la souveraineté allemande...

Aucun texte international ne permet de donner compétence à l'État d'Israël pour juger un ressortissant étranger auquel sont imputés des crimes contre l'humanité ou des crimes de guerre alors que ces crimes ont été commis à l'étranger. De plus, à l'époque où ces crimes ont été commis, il ne pouvait s'agir de victimes de nationalité israélienne, puisque l'État d'Israël n'existait pas.

L'État d'Israël est souverain. Dans les limites de son territoire, Israël peut, si bon lui semble, par une loi particulière, se donner la compétence juridictionnelle qu'il voudra. Mais cette loi viole les principes généraux du droit et de la règle internationale de compétence établie pour des crimes ayant essentiellement un caractère international puisque, accomplis en Allemagne à une époque où la loi allemande les considérait comme licites, ils ne constituent des crimes qu'au regard du droit international.

Dans le cas des indemnités versées par le gouvernement de Bonn et dans le procès Eichmann, l'État d'Israël s'est donc posé en représentant qualifié et unique de la communauté juive mondiale, en État souverain du peuple juif tout entier.

Rien ne pouvait marquer davantage l'étroite connexion – mais aussi l'ambiguïté des liens – existant entre l'État d'Israël et les Juifs de la Diaspora.

Les Juifs ont toujours prétendu être les loyaux citoyens des pays dans lesquels ils résident. Or, les deux faits signalés ci-dessus : indemnités et procès Eichmann, prouvent, au contraire, que les Juifs restent des étrangers dans les nations qui les accueillent, et qu'ils relèvent juridiquement, non de ces pays, mais de l'État d'Israël.

CHAPITRE V

MOSAÏSME ET TALMUDISME

TORAH OU TALMUD ?

La religion juive, comme tout ce qui touche au problème juif, est fondée sur une équivoque.

En effet, lorsqu'on parle de religion juive, on pense communément à la loi mosaïque (ou Pentateuque) codifiée sous le nom de Torah. Or, le christianisme ne peut éprouver aucune méfiance ou animosité particulière à l'égard du Pentateuque puisqu'il le compte parmi ses livres sacrés. Il considère seulement que la loi mosaïque est dépassée et supplantée par les préceptes supérieurs de l'Évangile ; entre les deux il y a filiation et continuité et non pas antinomie fondamentale.

Si, au Moyen Âge, les rouleaux de la Torah furent à maintes reprises foulés aux pieds par une populace déchaînée qui pillait les Synagogues, ou brûlés avec la Synagogue elle-même, de tels actes ne furent jamais sanctionnés par l'Église. Quant à la Torah, elle ne fut jamais condamnée officiellement. Si le judaïsme était considéré comme une hérésie, si l'on massacrait les Juifs en tant qu'incroyants, on respecta toujours la Torah, cette loi de Dieu.

Ainsi que le dit un pape : « Nous louons et honorons la Loi, car elle fut donnée à vos ancêtres, par l'entremise de Moïse, par le Dieu Tout-Puissant. Mais nous condamnons votre religion et votre fausse interprétation de cette Loi¹. »

Mais si certains Juifs, restés traditionnels, sont encore fidèles à la Torah, la majorité d'entre eux l'ont depuis longtemps abandonnée au profit du Talmud, recueil de commentaires de la Loi établis par les pharisiens et les rabbins, entre le II^e et le V^e siècle après Jésus-Christ ; beaucoup sont devenus totalement agnostiques. Sur ce délicat sujet, laissons parler Wickham Steed et d'éminents penseurs juifs :

« Les Sadducéens luttèrent pendant des siècles contre la tendance pharisenne à isoler le judaïsme derrière une barrière de préceptes et de commentaires ; mais la chute de Jérusalem termina définitivement la lutte en faveur des pharisiens, qui multiplièrent tellement les commentaires de la Loi que la codification devint indispensable. Un code appelé Mishna (doctrine) fut élaboré.

De génération en génération, les commentaires du Mishna se développèrent au point qu'il ne fut plus possible de les manier ; une fois de plus il fallut procéder à la codification. Vers le milieu du V^e siècle de notre ère, un code Mishna fut composé en Palestine et à la fin du même siècle un second code à Babylone.

Les deux codes furent appelés « Talmud » (Recherche ou Investigation). Tandis que le Talmud de Palestine jouait par la suite un rôle insignifiant dans la vie juive, le Talmud Babylonien fut regardé comme un trésor national. Il est resté « Le Livre » pour les Juifs orthodoxes. Il remplaçait la Torah comme source de toute sagesse et comme guide pour tout le détail de la vie quotidienne. Le Talmud, malgré son caractère de commentaire d'un commentaire d'une Loi d'origine

incertaine, n'a pas seulement maintenu la nation juive, mais l'a imprégnée d'un esprit pharisaïque et l'a séparée peut-être pour toujours du grand courant de la culture humaine².

Cette opinion est confirmée par Bernard Lazare :

Le véritable Mozaïsme, épuré et agrandi par Isaïe, Jérémie et Ézéchiël, élargi, universellement encore par les Judéo-hellénistes, aurait amené Israël au christianisme, si l'Esraïsme, le Pharisaïsme et le Talmudisme n'avaient été là pour retenir la masse des Juifs dans les liens des strictes observances et des pratiques rituelles étroites.

Comme on ne pouvait proscrire le Livre, on le diminua, on le rendit tributaire du Talmud ; les docteurs déclarèrent : « La Loi est de l'eau, le Mishna est du vin ». Et la lecture de la Bible fut considérée comme moins profitable, moins utile au salut que celle de la Mishna.

Après cela les rabbins triomphèrent.

Ils étaient arrivés à leur but. Ils avaient retranché Israël de la communauté des peuples ; ils en avaient fait un solitaire farouche, rebelle à toute loi, hostile à toute fraternité, fermé à toute idée belle, noble et généreuse ; ils en avaient fait une nation misérable et petite, aigrie par l'isolement, abêtie par une éducation étroite, démoralisée et corrompue par un injustifiable orgueil.

Avec cette transformation de l'esprit juif, avec la victoire des docteurs sectaires, coïncide le commencement des persécutions officielles. Jusqu'à cette époque, il n'y avait guère que des explosions de haines locales, mais non des vexations systématiques. Avec le triomphe des Rabbinites, on voit naître les ghettos, les expulsions et les massacres commencent. Les Juifs veulent vivre à part : on se sépare d'eux. Ils détestent l'esprit des nations au milieu desquelles ils vivent : les nations les chassent. Ils brûlent le Moré : on brûle le Talmud et on les brûle eux-mêmes³.

1. Max I. Dimont : *Les Juifs, Dieu et l'Histoire*, p.254

2. Wickham Steed : *La Monarchie des Habsbourg*, pp.255 à 257

3. Bernard Lazare : *L'Antisémitisme*, pp.57-58 (Éditions Jean Crès, Paris 1934)

Dans son livre *Le Malheur d'Israël*, le docteur A. Roudinesco montre, lui aussi, comment le judaïsme des Prophètes, à l'esprit universel, aboutit au christianisme et comment le judaïsme légaliste, fondé sur le Talmud, va s'en écarter et rompre définitivement avec lui :

L'orthodoxie actuelle n'est pas la religion de la Bible et des Prophètes. C'est une religion post-biblique ou talmudique édifiée par des pharisiens et des docteurs de la Loi entre le II^e et le V^e siècles après Jésus-Christ pour préserver la petite minorité des Juifs qui n'avaient pas adhéré au Christ, et pour consommer la rupture définitive avec le christianisme triomphant.

Le judaïsme des Prophètes, universaliste, messianique et finaliste aboutit à Jésus, et conquiert le monde sous sa forme chrétienne.

Le judaïsme légaliste et national a confirmé son dieu exclusivement dans la collectivité qu'il avait choisie et s'est efforcé de la sauver des périls qui se sont renouvelés sans cesse autour d'elle. Il est basé sur une interprétation des textes bibliques par des traditions orales non révélées appelés Mishna, Guemara, Halakha et Hagada. Cet ensemble connu sous le nom de Talmud, a été conçu à Jérusalem vers la fin du II^e siècle et achevé à Babylone au V^e siècle. Les deux Talmuds forment onze volumes in-8° et représentent vingt fois le volume de la Bible⁴.

Cet ensemble imposant de livres rabbiniques a élevé un rempart de lois autour du judaïsme et lui a imprimé la rigidité et l'immobilisme qui le caractérisent encore aujourd'hui.

C'est dans sa religion qu'il faut chercher tous les éléments de la spécificité juive. Issue de ses pratiques rigides et singulières, elle isole le Juif et lui confère le caractère d'une sorte de colonie étrangère, unique dans son genre, vivant au milieu des autres nations. L'endogamie et l'absence

de tout prosélytisme ont fini par créer, par sélection, une sorte d'ethnie malgré tant d'ascendants hétérogènes⁵.

À la religion révélée par Abraham, légiférée par Moïse, basée sur un Dieu national, s'oppose celle des Prophètes, inspirée par un Dieu universel, juste et bon. Avec les Prophètes, l'idée de morale pénètre dans la religion et fait corps avec elle. Le Dieu national était nécessairement égoïste; il n'était pas miséricordieux, « il punissait l'iniquité des pères sur leurs enfants et sur les enfants de leurs enfants jusqu'à la quatrième génération » (Exode XXXIV, 7). Il ordonnait à Moïse et à Josué de détruire sans pitié les autres peuples et non de les convertir. Avec les Prophètes juifs apparaît pour la première fois dans l'histoire de l'humanité la notion de fraternité universelle.

À partir de l'an 725 avant notre ère, Isaïe, Amos, Osée, Michée, le second Isaïe, Jérémie, Ézéchiël et Daniel ont créé une religion nouvelle d'une élévation spirituelle et morale inconnue jusqu'alors. C'est grâce à eux que Yahvé est devenu un Dieu universel; c'est également grâce à eux qu'Israël a maintenu le culte du Dieu unique. Ils ont sauvé à la fois le judaïsme et le monothéisme. Il faut lire les Prophètes pour savoir à quel point le peuple juif était porté à l'idolâtrie. Peuple à la nuque raide et au cœur incirconcis, il retournait à ses idoles comme le chien à son vomissement. Ce n'est pas sans raison que le souvenir de multiples vœux d'or est resté dans l'histoire. L'exemple venait de haut : Salomon, malgré sa proverbiale sagesse, adora Astarté et Milcom et éleva un temple à Kemosh et Moloc en face de Jérusalem (Rois, XI-5). Jéroboam I^{er} éleva des veaux d'or cinq cents ans après celui d'Aaron. Tertullien dit que la circoncision fut maintenue chez les Juifs uniquement pour freiner leur tendance à l'idolâtrie et pour leur rappeler leur vrai Dieu. Les faux dieux étaient adorés sous le roi Manassé dans le Temple même, devenu un véritable Panthéon. Sans les Prophètes, le culte de Yahvé aurait peut-être sombré⁶.

4. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, pp.114-115

5. Dr. A. Roudinesco : *ibidem*, pp.125-126

6. Dr. A. Roudinesco : *ibidem*, pp.126-127

Cette substitution du Talmud à la Torah aura deux conséquences qui, à travers les siècles, ne cesseront de peser lourdement sur les destinées du peuple juif.

La première sera d'exacerber l'exclusivisme religieux juif qui va prendre de plus en plus une forme d'exclusivisme national et politique.

C'est ce qu'indique très clairement, F. Fetjő, dans son ouvrage *Dieu et son Peuple* :

Vous êtes le peuple jaloux par excellence. C'est là votre vérité et votre mensonge, c'est là votre malédiction...

En fait, ces termes de l'alliance portent bien la marque de votre esprit à vous. C'est vous qui portez le nom de jaloux, c'est vous qui exigez de Dieu qu'il ne traitât point avec d'autres peuples, qu'il répudiât tous ses autres enfants.

Tout ou rien : c'était là votre devise et non la sienne. Enfants tyranniques, vous le désiriez tout pour vous. Sous prétexte d'en faire votre seul Seigneur, votre seul Maître, votre seul Roi, en fait, ce Dieu, vous vous acharniez à le faire descendre à votre niveau, à le dominer, à en faire l'esclave et l'instrument de votre expansion nationale...

Rien de moins généreux, rien de plus possessif que votre amour pour Dieu...

Tout simplement, vous vouliez être comme lui, vous substituer à lui, prendre sa place. Rien moins que cela!

Vous êtes un peuple jaloux. Dieu avec vous! Et avec vous seulement, pour vous seulement, grâce à vous...

L'idée de partager Dieu avec d'autres vous paraissait inadmissible. Et vous paraissait également insupportable l'idée de votre inégalité, de votre infériorité à son égard. Pourquoi tout pour lui et rien pour vous? Pourquoi lui tout-puissant et vous impuissants? Pourquoi, lui, peut-il prendre tout ce qui vous appartient s'il lui plaît : vos femmes, votre mère, vos sœurs, vos filles, vos troupeaux, votre terre, tandis que vous autres,

vous n'avez qu'à vous incliner devant l'expression de sa volonté? C'est injuste! criez-vous. Ce n'est pas une alliance entre égaux, c'est une servitude. Ce n'est pas un contrat, c'est un diktat...

Et voilà que surgit dans votre âme, dans les bas-fonds de votre conscience collective, ces quartiers où l'on n'ose guère s'aventurer une fois la nuit tombée, ce rêve indicible, monstrueux, de le faire disparaître d'une manière ou d'une autre, de vous substituer à lui, devenir comme lui, être Dieu.

Vous n'avez pas mis longtemps à vous transformer d'Adam en Caïn, à tuer Abel, c'est-à-dire le meilleur d'entre vous, celui dont l'offrande avait été acceptée...

Tout en proclamant l'existence d'un Dieu unique pour l'univers, le Juif s'obstine à vouloir capter ce Dieu pour lui-même, exclure tous les autres de l'alliance⁷...

Bernard Lazare est non moins formel quand il écrit :

Sans la loi, sans Israël pour la pratiquer, le monde ne serait pas, Dieu le ferait rentrer dans le néant; et le monde ne connaîtra le bonheur que lorsqu'il sera soumis à l'empire universel de cette loi, c'est-à-dire à l'empire des Juifs. Par conséquent, le peuple juif est le peuple choisi par Dieu comme dépositaire de ses volontés et de ses désirs; il est le seul avec qui la Divinité ait fait un pacte, il est l'élu du Seigneur.

Israël est placé sous l'œil même de Jéhovah; il est le fils préféré de l'Éternel, celui qui a seul droit à son amour, à sa bienveillance, à sa protection spéciale, et les autres hommes sont placés au-dessous des Hébreux; ils n'ont droit que par pitié à la munificence divine, puisque, seules, les âmes des Juifs descendent du premier homme. Les biens qui sont délégués aux nations appartiennent en réalité à Israël.

Cette foi à leur prédestination, à leur élection, développa chez les Juifs un orgueil immense. Ils en vinrent à

7. F. Fetjő : *Dieu et son Juif*, pp.104 à 109 (Bernard Grasset, Paris 1960)

regarder les non-Juifs avec mépris et souvent avec haine, quand il se mêla à ces raisons théologiques des raisons patriotiques⁸.

Une seconde conséquence non moins grave découle de ce passage de la Torah au Talmud ; en effet, contrairement à une opinion délibérément répandue et entretenue dans les milieux juifs et philosémites, et qui a faussé complètement le problème des relations du judaïsme et du christianisme, l'un et l'autre ne reposent plus, depuis lors, sur un livre commun ; en fait, ils sont de plus en plus étrangers l'un à l'autre :

Le christianisme n'a pas été une petite secte juive qui a réussi, comme le prétendent les rabbins. Il a accompli le judaïsme dans toute sa pureté et sa grandeur véritables. En le dénationalisant, il l'a rendu universel et humain, selon les espérances des Prophètes. Jésus, homme de Dieu, incomparable et inégalé, a pu être accepté en tant que Messie, conformément à l'eschatologie et au messianisme d'Israël. Si les chrétiens ont reconnu Dieu lui-même dans ce fils d'Israël, est-ce aux Juifs de s'en plaindre ? Depuis deux mille ans, le judaïsme contenait en esprit le germe du christianisme. Déjà le prophétisme indiquait un christianisme en gestation. L'enfantement devenait inévitable. En se vidant de son fruit, le judaïsme desséché se replia sur lui-même, dans un isolement morose, orgueilleux et stérile. Il renonçait à tout prosélytisme et se proclamait religion nationale d'une petite fraction du peuple juif.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, tant aux chrétiens qu'aux Juifs, c'est le christianisme qui réalisa la véritable religion d'Israël. Celle que pratiquent actuellement les Juifs est une religion postérieure à l'apport évangélique établie par les docteurs de la Loi, sur une Bible interprétée en marge de la Révélation. Alors que le judaïsme des Prophètes s'enrichissait du message de Jésus, celui des rabbins s'abîmait dans le Talmud⁹.

Le judaïsme de la Diaspora, appelé hellénistique, qui

représentait les 9/10 des Juifs de l'empire, libéré de la contrainte de la circoncision, dénationalisé, large d'esprit et accueillant, disparut vers le V^e siècle, probablement par fusion avec le christianisme. Éloigné de Jérusalem, il ne fut pas très affecté par les catastrophes des années 70 et 133. Après la disparition du culte officiel de Jérusalem, les Juifs palestiniens considéraient les Juifs dispersés comme suspects au point de vue de la stricte orthodoxie. La rupture entre le judaïsme de la Diaspora et le judaïsme rabbinique fut l'œuvre des pharisiens, des scribes et des docteurs de la Loi. ***À dater du II^e siècle, les rabbins de Babylone et de Galilée élaborèrent un code religieux, politique et social, connu sous le nom de Talmud. Ce livre réglait la vie de l'Israélite selon un esprit différent de celui des Prophètes et de la Bible.*** Si de sérieuses divergences avaient existé entre l'Ancien et le Nouveau Testament, les chrétiens n'auraient pas maintenu les deux textes, l'un faisant suite à l'autre. En rejetant l'Évangile, ils furent dans l'obligation d'interpréter à nouveau le texte de la vieille Bible. Ils effectuèrent ce travail avec ces traditions orales plus ou moins conformes aux textes anciens : la Mishna et la Gemara. Une nouvelle Bible naquit de cette compilation ; l'ancienne reste aux chrétiens. Le Talmud représente onze gros livres. Ce livre funeste, en grande partie inintelligible, triste épave du judaïsme des Prophètes, ne constitue pas un enrichissement pour l'esprit humain (Salomon Reinach). Le but du Talmud fut de sauver ce qui restait d'Israël de son absorption par le christianisme... Le vieux trésor spirituel des Prophètes fut abandonné par les Rabbinites...

Pendant que le christianisme s'enrichissait des apports d'Origène, de Clément d'Alexandrie, de saint Jérôme et de saint Augustin, le judaïsme s'appauvissait dans le Talmud.

Le Talmud, en imposant ses tendances à tout le nouveau judaïsme, a fait le malheur du peuple juif jusqu'à nos jours¹⁰.

8. Bernard Lazare : *L'Antisémitisme*, pp.50 à 52

9. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, p.140

10. Dr. A. Roudinesco : *ibidem*, pp.25-26

CHAPITRE VI

LE MARRANISME

LE PROBLÈME DES FAUSSES CONVERSIONS

L'Église catholique n'est pas raciste et seule lui importe la foi religieuse. À ses yeux, un Juif converti est un chrétien qui jouit de la plénitude des droits de membre de l'Église.

Par le baptême, on entrait de plein droit dans la communauté chrétienne sans aucune restriction. La conversion des Juifs était non seulement désirée mais sollicitée. Convertis, ils étaient accueillis avec allégresse; toute ségrégation disparaissait.

À l'heure actuelle, le Juif n'est plus désiré ni sollicité; notre antisémitisme nationaliste et raciste est beaucoup plus exclusif¹.

Le nationalisme moderne, ayant reconnu à chaque nation des caractères spécifiques rigides, a refusé de voir dans le Juif autre chose qu'un étranger de l'intérieur, un apatride et un cosmopolite. Il n'a fait aucune discrimination entre le Juif assimilé et le Juif attaché à sa tradition nationale. L'antisémitisme de notre temps est moins logique que celui du Moyen Âge qui reposait sur un grief religieux indiscutable, et non sur des hypothèses indémontrées et des idées nuageuses.

1. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, pp.42-43

En tant qu'étranger, le Juif doit être rejeté, car le nationalisme est en même temps xénophobe².

L'attitude de la chrétienté médiévale est admirablement résumée dans cet appel que l'évêque de Clermont-Ferrand, Saint Avit, adressait aux Juifs :

Restez avec nous pour vivre comme nous ou partez au plus vite. Rendez-nous cette terre où vous êtes étrangers; délivrez-nous de votre contact ou, si vous demeurez ici, partagez notre foi³.

Les Juifs qui ne tenaient pas à partir et qui refusaient obstinément de se convertir répliquèrent en utilisant une méthode tortueuse et empoisonnée qui laisse d'amers souvenirs et une sourde et profonde inquiétude : **le Marranisme**. Appliqué en Espagne sur une grande échelle, il a envenimé de façon permanente les rapports entre Juifs et non-Juifs.

Voici ce qu'en dit un écrivain qui a consacré deux ouvrages extrêmement intéressants à l'étude du problème juif, M. Louis Massoutié :

Parmi les diverses attitudes prises par le judaïsme à l'égard des autres religions, la plus extraordinaire de toutes, celle qui laisse profondément rêveur l'historien, tant paraît étrange un pareil phénomène, est, sans contredit, ce que nous appellerons le Marranisme. Voici comment s'exprime Werner Sombart à son sujet (p. 385) :

« La multiplication subite de faux païens juifs, de faux musulmans juifs, de faux chrétiens, constitue un phénomène tellement extraordinaire, tellement unique dans l'histoire de l'humanité, qu'on demeure étonné et stupéfait toutes les fois qu'on a l'occasion de l'approfondir. »

2. Dr. A. Roudinesco : *ibidem*, p.76

3. F. Lovsky : *Antisémitisme et Mystère d'Israël*, p.182

Les Marranes étaient des Juifs espagnols convertis en apparence au christianisme. C'est à partir de 1391 et, suivant Graetz, à la suite de persécutions religieuses que de nombreux Juifs d'Espagne prirent le parti d'embrasser la religion catholique. En cela ils n'innovaient pas, car, bien avant eux, leurs ancêtres de la dispersion avaient déjà recouru à ce stratagème, soit pour échapper aux persécutions, soit pour des motifs s'inspirant d'intérêts purement matériels⁴.

*Quoi qu'il en soit, les Marranes, tout en pratiquant ostensiblement le catholicisme, suivaient en secret tous les rites du judaïsme auquel ils étaient restés profondément attachés. Le peuple espagnol ne se trompait pas sur la sincérité des sentiments religieux de ces nouveaux chrétiens. Il les suspectait à bon droit et les appelait Marranos, ce qui veut dire «maudits, damnés» et aussi dans le langage populaire «porcs». Chose extraordinaire et que j'avoue ne point comprendre, les Marranes ne se contentaient pas de se soumettre avec ardeur aux lois de l'Église; ils allaient plus loin encore et poussaient la dissimulation jusqu'à ses extrêmes limites. C'est ainsi que beaucoup d'entre eux, hommes et femmes, n'hésitant pas à pénétrer dans les ordres religieux — ce à quoi personne ne les obligeait — se faisaient moines ou religieuses. Bien plus, **il y avait des prêtres et même des évêques qui étaient marranes; si les historiens juifs eux-mêmes ne nous le disaient, nous aurions peine à le croire.** On comprend la colère du peuple espagnol en découvrant pareille chose. C'est à la suite de cette découverte que fut créée l'Inquisition espagnole⁵.*

La lutte entre l'Inquisition et les Marranes se poursuivit dans l'ombre pendant plusieurs siècles; lutte inouïe, nous dit Graetz, et sans exemple, où la dissimulation et la persévérance opposèrent toutes leurs ressources à la délation et à la cruauté.

4. L. Massoutié : *Judaïsme et Hitlérisme*, pp. 97-99 (Éditions de la Nouvelle Revue Critique, Paris 1935)

5. L. Massoutié : *ibidem*, pp.100-101

Le protestantisme a eu, lui aussi, ses Marranes. Les Crypto-Juifs étaient nombreux parmi les réfugiés protestants du XVII^e siècle, à l'époque de la révocation de l'Édit de Nantes, nous dit Werner Sombart. Si nous pénétrons en Allemagne, nous pouvons classer parmi les Marranes protestants, le célèbre poète Henri Heine. Si extraordinaire que cela puisse paraître, **voici comment Graetz parle de Heine** et de son coreligionnaire **Louis Boerne**, tous deux convertis au protestantisme. Je cite le passage de la *Geschichte der Juden*, tome XI, p. 368, qui ne se trouve pas reproduit dans la traduction française de Moïse Bloch :

«Ils ne se sont séparés du judaïsme qu'en apparence, comme des combattants qui adoptent l'armure et le drapeau de l'ennemi pour le frapper d'autant plus sûrement, pour l'anéantir avec d'autant plus de vigueur.»

Que penser d'une pareille attitude de la part du délicat auteur de l'*Intermezzo*, de l'écrivain plein de verve des *Reisebilder*⁶ ?

Dans un passage de son *Histoire des Juifs*, Graetz nous parle **«des Marranes espagnols et portugais qui, sous le masque chrétien et sous l'habit de moine, ont entretenu dans leur cœur, avec un soin jaloux, la flamme sacrée de la religion paternelle et ont sapé les fondements de la puissante monarchie catholique.»**

S'il est tout naturel qu'un Juif n'abandonne pas sa religion et, j'ajouterais même, conserve le culte de sa race et de ses ancêtres tout en se comportant comme un loyal citoyen de son pays d'adoption, on ne comprendrait pas que, dissimulé sous le masque français ou allemand, par exemple, il en profitât pour saper les institutions, les usages de sa nouvelle patrie, en un mot pour tout bouleverser. Si le Juif moderne devait pratiquer sur le plan national ce que les Marranes ont fait jadis sur le plan religieux, il en résulterait pour Israël des calamités sans nombre.

6. L. Massoutié : *ibidem*, pp.103-105

Les nationalismes exaspérés se lanceraient dans un antisémitisme féroce et il se créerait automatiquement une nouvelle Inquisition, d'un autre genre certes, mais peut-être plus terrible que celle de Torquemada.

À mon avis, si dans l'avenir, Israël veut éviter les pires catastrophes, il a tout intérêt à opérer à visage découvert. Le camouflage est malheureusement chez lui une habitude millénaire et même les écrivains les plus philosémites, tels Anatole Leroy-Beaulieu, sont obligés d'en convenir⁷.

7. L. Massoutié : *ibidem*, pp.114-115

CHAPITRE VII

L'ASSIMILATION

TENTATIVES HISTORIQUES D'ASSIMILATION ET LEUR ÉCHEC

Toute l'attitude officielle de l'Occident moderne à l'égard des Juifs est basée sur l'assertion que le Juif est un loyal citoyen du pays où il réside et qu'il s'y assimile parfaitement. Un Juif allemand, français ou anglais est considéré comme un Allemand, un Français ou un Anglais de religion israélite.

Mais, en fait, le Juif ne s'assimile pas ou s'assimile très lentement et très difficilement. Tous les spécialistes qui ont étudié cet aspect du problème, Juifs ou non-Juifs sont unanimes sur ce point ; du moins lorsqu'ils sont de bonne foi car l'attitude des dirigeants du judaïsme est pleine d'ambiguïté : ils exigent pour leurs ressortissants les pleins droits de citoyenneté, mais en même temps ils font tout ce qu'ils peuvent pour préserver l'intégrité et la spécificité juive.

Voici ce que nous dit à ce sujet Wickham Steed :

Les Juifs ont une remarquable faculté d'adaptation extérieure au milieu, c'est incontestable ; mais il reste à voir si, avec toute leur souplesse et leur volonté obstinément tendue vers l'objet immédiat, ils sont capables de s'adapter intérieurement.

Une expérience et une observation qui s'étendent maintenant sur plus de vingt et un ans en Allemagne, France, Italie et Autriche-Hongrie, m'incline à répondre à cette question par la négative¹.

Le caractère de la race juive a tant de force que l'empreinte juive continuera de persister pendant des générations dans des familles non-juives où le sang juif est une fois entré. Cette empreinte peut produire la beauté ou le génie ou, au contraire, apporter le dérangement d'esprit si commun dans les familles juives des hautes classes².

L'écrivain juif américain, Ludwig Lewisohn est plus net et plus formel encore si possible :

Sous l'impulsion des idées libérales de 1789, on crut sincèrement que les Juifs pourraient s'assimiler. Après plus d'un siècle d'efforts, il nous faut constater aujourd'hui que la tâche est impossible.

C'est ce que ce même écrivain fait ressortir encore dans une page empreinte de l'espèce de fatalité tragique qui colore les pensées et les actes d'Israël :

La Révolution française survint, et graduellement, très graduellement, çà et là, les portes du Ghetto s'ouvrirent. Le mépris, la servitude, les lois restrictives, les taxes particulières demeurèrent. Les droits civiques ne furent accordés aux Juifs d'Angleterre qu'en 1832, et aux Juifs de Prusse qu'en 1847. Cette concession et les gestes similaires plus ou moins sincères que l'on fit d'ailleurs plus tôt ou plus tard, furent estimés capables d'effacer l'histoire, la vie propre et les usages d'un peuple qui existait depuis 3 000 ans.

Ce fut l'erreur des Gentils ; ce fut celle du malheureux partisan de l'assimilation : celui-ci et le Gentil à demi bienveillant sont induits en erreur par le cas unique offert par la

position de la nation juive. L'idée de nation se ramène à celle de terres, d'armées, de puissance. L'existence continue de la Juiverie, depuis la captivité de Babylone jusqu'à la Révolution française, c'est-à-dire à peu près 2300 années, prouve qu'il existe une nation, dépourvue de ces attributs conventionnels.

De même que l'Anglais, le Français, l'Allemand, le peuple juif est un mélange de races. De même que le sang celte, saxon, latin et pré-aryen, ou selon une autre méthode de différenciation, le Nordique, l'Alpin, le Méditerranéen, se retrouve dans ces mêmes peuples, les Juifs, au cours de leur histoire formidablement longue, ont subi le mélange des races. Le processus historique prime la question de race et modèle les peuples à l'aide de forces qui échappent à notre connaissance. Les Juifs diffèrent entre eux aussi franchement qu'un Allemand du Tyrol d'un habitant du Schleswig, qu'un Provençal d'un Normand, qu'un Créole d'un natif de Vermont. Ils restent Juifs, de même que ceux-ci, malgré les divergences de types et de contrées, demeurent des Allemands, des Français ou des Américains. Une tendance profonde et permanente vers une norme extérieure ou intérieure, un type, un assemblage de caractères, subsiste. Partout où cette évidente réalité n'est pas enrayée artificiellement, elle est plus puissante que jamais.

Les derniers Marranes subsistant en Espagne, ouvertement espagnols et catholiques pendant plus de quatre siècles, ont fait une demande auprès du grand Rabinat de Jérusalem, en vue d'une réintégration officielle au sein du peuple juif³.

L'assimilation serait le miracle, la rupture dans la chaîne éternelle de la causalité... notre Juif assimilé peut ne jamais penser une pensée juive ou lire un livre juif, dans le caractère essentiel de toutes ses passions aussi bien que de toutes ses actions, il reste Juif.

Non, l'assimilation est impossible. Elle est impossible parce que le Juif ne peut pas changer son caractère national : il

1. Wickham Steed : *La Monarchie des Habsbourg*, pp.264

2. Wickham Steed : *ibidem*, p.260

3. Ludwig Lewisohn : *Israël* (Londres Benn 1926)

ne peut pas, même s'il le désire, s'abandonner lui-même, pas plus qu'aucun autre peuple ne peut le faire.

Quoi qu'il fasse, il est Juif. Il reste Juif. La majorité a découvert ce fait comme elle le fait tôt ou tard. Il le découvre aussi. Les Gentils et les Juifs s'aperçoivent qu'il n'y a pas d'issue. Tous les deux crurent en une issue. Il n'y en a aucune. Aucune⁴...

Et plus récemment encore voici ce qu'écrit le docteur A. Roudinesco :

« La lutte contre l'antisémitisme sur le plan religieux doit être encouragée. Le monde est-il encore assez chrétien pour entendre un tel message ? Le sentiment religieux a persisté dans certains pays tels l'Espagne, l'Irlande, le Canada et l'Italie, pays où se trouvent très peu de Juifs. Malheureusement, le problème juif a dépassé depuis longtemps le cadre religieux, l'antisémitisme nationaliste et raciste est construit sur des bases plus difficiles à ébranler. D'autre part, un rapprochement sur le plan religieux rencontre beaucoup de méfiance du côté de la Synagogue où persiste la crainte des conversions.

L'émancipation légale et l'assimilation ont échoué. Les Juifs les plus assimilés du monde ont été les Juifs allemands et c'est en Allemagne que la rage antisémite a touché à l'extrême.

Le problème de l'assimilation est complexe. Une assimilation totale est-elle réalisable avec le maintien d'une religion et d'une tradition à caractère national et séparatiste ? Jusqu'à quel point le Juif est-il assimilable ? Les opinions sont très partagées parmi les Juifs eux-mêmes.

Il y a enfin des cas d'espèce qui échappent à toute classification. L'assimilation n'a pas désarmé l'antisémitisme. Les Juifs assimilés sont encore moins bien tolérés que les autres. C'est la faillite totale de l'assimilation qui a ouvert la voie au Sionisme⁵.

4. Ludwig Lewisohn : *ibidem*

5. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, pp.190-191

En Russie soviétique l'assimilation a totalement échoué malgré la propagande effrénée des partis de gauche qui proclamaient que seul le Marxisme apporterait la solution définitive au problème de l'antisémitisme dans le monde. C'est ce qu'affirmait, entre autres, Jean-Paul Sartre dans un livre d'une pauvreté ineffable intitulé *Réflexions sur la question juive* :

L'antisémitisme est une représentation mythique et bourgeoise de la lutte des classes et il ne saurait exister dans une société sans classe.

Dans une société dont les membres sont tous solidaires, parce que tous engagés dans la même entreprise, il n'y aurait pas de place pour lui. Enfin, il manifeste une certaine liaison mystique et participationniste de l'homme à son « bien » qui résulte du régime actuel de la propriété. Aussi, dans une société sans classe et fondée sur la propriété collective des instruments de travail, lorsque l'homme, délivré des hallucinations de l'arrière-monde, se lancera enfin dans son entreprise, qui est de faire exister le règne humain, l'antisémitisme n'aura plus aucune raison d'être : on l'aura coupé dans ses racines⁶.

On est forcé de constater qu'il n'en a rien été. C'est ce que reconnaît F. Fetjő dans son ouvrage *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes* où il publie la lettre adressée le 20 septembre 1957, par un Juif de Moscou à un journal new-yorkais au sujet du Festival de Moscou et dont voici un extrait :

La théorie des partisans de l'assimilation (qui sont soit des fous, soit des gens sans scrupules) selon laquelle la vieille tradition des Juifs est morte et enterrée, les Juifs sont complètement mêlés aux Russes pour le plus grand bien matériel des uns et des autres et n'ont donc pas besoin de leur culture propre, a crevé comme un ballon trop gonflé, bien qu'à vrai dire sa fragilité n'ait jamais fait de doute.

6. Jean-Paul Sartre : *Réflexions sur la question juive*, pp.184-185 (Gallimard 1954)

« Les Juifs se contentent-ils de la culture russe, dont ils peuvent jouir librement et à volonté? » Aujourd'hui, on peut répondre sans crainte d'erreur : « Non ». L'aspiration à l'art juif, à la musique juive, à la langue juive n'a pas été étouffée par vingt années d'assimilation forcée. Ce besoin se traduit pas le désir de voir et entendre la délégation israélienne, de recevoir un souvenir d'Israël : une fleur, un emblème, une étiquette, une boîte de cigarettes...

Si vous interrogez un Juif sur ce qu'il pense des conséquences de ce Festival, il vous répondra sans aucun doute que les représailles sont à prévoir, seule la forme qu'elles revêtiront reste encore incertaine. On redoute les imprudences, et pourtant les Juifs s'assemblent aux endroits où les concerts doivent avoir lieu, poussés par une force qui naît au cœur de tout être humain : l'aspiration à la culture nationale propre⁷.

Lors d'une conférence que fit F. Ferjő à Bruxelles, en septembre 1958, sur cette question, un des jeunes auditeurs prenant la parole lui dit entre autre chose :

L'assimilation, c'est-à-dire l'intégration à la communauté socialiste sur un pied de parfaite égalité, apparaît comme de plus en plus difficile sinon impossible. L'assimilation est un échec ; dès le principe elle fut un projet à réaliser : le communisme ne saurait l'imposer davantage que le libéralisme bourgeois ; il ne reste donc, pour le Juif, d'autre salut qu'Israël, le retour aux traditions judaïques, à la Terre promise, la reconstruction de la nation⁸...

Cet échec est d'autant plus frappant que le régime soviétique a dû son succès initial aux révolutionnaires juifs internationaux et que ce sont des Juifs qui ont été les maîtres de la Russie jusqu'à ce qu'ils aient été progressivement évincés des postes de commande par Staline et ses successeurs.

Une fatalité inexorable semble s'attacher aux Juifs comme une tunique de Nessus ; incomparables dans l'art

7. F. Ferjő : *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes*, p.225 (Plon, Paris 1960)

8. F. Ferjő : *ibidem*, p.253

révolutionnaire de tout désagréger et de tout bouleverser, ils sont impuissants à créer. C'est ce processus que nous dépeint d'une façon saisissante Élie Faure :

Sa mission historique est nettement définie, et peut-être pour toujours. Elle sera le facteur principal de tout temps apocalyptique comme elle le fut à la fin du monde antique, comme elle l'est à la fin — que nous vivons — du monde chrétien. À ces heures-là, il est toujours au premier rang, à la fois pour ruiner le vieil édifice et pour désigner le terrain et les matériaux de celui qui doit le remplacer. C'est ce dynamisme qui conditionne sa grandeur extraordinaire, et peut-être aussi, il faut l'avouer, son apparente impuissance...

Le Juif détruit toute illusion ancienne, et s'il participe plus que quiconque — tel saint Paul autrefois et Karl Marx aujourd'hui — à édifier la nouvelle illusion, c'est sa fatalité d'y introduire, précisément par sa soif éternelle de vérité qui survit toujours aux réalisations politiques et religieuses, le ver qui la minera. Le patriarche qui, jadis, accepta de mener la conscience humaine vers la terre promise à travers les espaces embrasés de la connaissance, n'est pas près de déposer ce redoutable fardeau⁹.

Et, dans un autre passage de ce même article, l'homme de Lettres juif écrit ces lignes que nous mettons en conclusion :

En dépit des éléments d'espoir qu'il accumulait en silence, pouvait-on regarder le Juif autrement que comme un démolisseur armé du doute corrodant qu'a toujours opposé Israël à l'idéalisme sentimental de l'Europe depuis les Grecs¹⁰?

LE SIONISME EST-IL LA SOLUTION DU PROBLÈME ?

Non, répond le Dr. A. Roudinesco :

Le Sionisme et la solution du problème. — Le foyer national en Palestine ne résout pas le problème juif. Il représente en réalité

9. Élie Faure : *La Question juive vue par vingt-six éminentes personnalités*, p.97

10. Élie Faure : *ibidem*, p.91

un nouveau péril pour le judaïsme. Il constitue un démenti cruel à l'idéalisme des Juifs libéraux qui, depuis Moïse Mendelssohn ont déployé tant d'efforts pour s'assimiler ainsi que pour tous les Juifs qui ont versé leur sang sur les champs de bataille pour preuve de leur loyalisme envers leurs patries d'adoption.

Après avoir lutté contre le nationalisme et le racisme, les Juifs s'affirment en terre d'Israël une nation et une race à part. Le Sionisme triomphant consolide tout ce que l'antisémitisme moderne nationaliste et raciste a édifié depuis près d'un siècle. C'est la plus grande erreur que le judaïsme ait commise, depuis le reniement du Christ. Tout Juif sera désormais censé avoir une patrie vers laquelle on pourra le refouler sans qu'il puisse élever la moindre protestation valable. Revendiquer la Terre Sainte comme patrie réelle est d'autant plus illogique que l'histoire nous apprend qu'à peine un Juif sur dix peut se prétendre issu des Juifs palestiniens et que la Terre Promise n'a abrité depuis les temps les plus reculés qu'une petite fraction de la population juive du monde. S'il ne s'agissait que d'une patrie purement spirituelle, Jérusalem aurait pu représenter pour les croyants ce que la Rome vaticane représente pour les catholiques.

Le Gouvernement israélien s'érige en protecteur des Juifs du monde entier. Il attaqua la légation de Tchécoslovaquie pendant le procès Slansky. Il manifesta devant les locaux américains en faveur des époux Rosenberg et rompit ses relations diplomatiques avec les Soviétiques à l'occasion du procès des médecins en blouse blanche. Il revendique tous les ressortissants du judaïsme vivant en dehors de ses petites frontières sans les consulter et malgré eux. **Il pratique une politique de discrimination raciale** contre cent cinquante mille Arabes qui vivent en Israël dans un quartier spécial, contrairement aux stipulations de la déclaration Balfour qui avait exigé qu'on ne porte aucune atteinte aux droits des communautés non juives de Palestine.

La solution sioniste ne résout aucune des difficultés du problème juif ; il porte un préjudice énorme au judaïsme dispersé et apporte de l'eau au moulin des antisémites.

L'avenir du petit État palestinien est plein de menaces. Tous les historiens savent que la Terre Sainte est le point le plus névralgique du monde. C'est là que s'est joué le plus grand drame de l'humanité. Tous les empires se sont disputé ces lieux sacrés. La Croix et le Croissant s'y affrontent depuis des siècles. Les Croisés y ont laissé leurs os pour le seul profit des marchands vénitiens. Les plus grandes puissances ont leurs yeux fixés sur cette petite terre sur laquelle se croisent les plus importantes routes commerciales et stratégiques du monde à travers les terrains pétroliers les plus disputés¹¹.

La question juive est non seulement d'ordre moral, elle est un problème social et politique aux répercussions infinies. L'affaire Dreyfus a déchiré et affaibli la France. Sans l'antisémitisme, Hitler n'aurait pas triomphé en Allemagne et la deuxième guerre mondiale qui a coûté la vie à soixante millions d'hommes aurait pu être évitée.

Malgré toutes les prévisions, l'émancipation légale, l'assimilation, le sang juif versé sur les champs de bataille se sont avérés inefficaces. L'antisémitisme a persisté et s'est intensifié. Le destin d'Israël reste scellé dans le malheur¹².

En pratique et malgré les belles professions de foi démocratiques, l'assimilation se heurte à des difficultés presque insurmontables.

Qui plus est, les chefs spirituels du judaïsme mondial s'opposent farouchement à toute tentative d'assimilation sous ses différentes formes : intégration nationale, mariages mixtes, conversions, etc...

C'est ainsi que, dans son livre *Qu'est-ce que le judaïsme ?*, à la page 97, Daniel Posmanik écrit :

11. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, pp.182 à 185

12. Dr. A. Roudinesco : *ibidem*, pp.173 et 177

Il faut choisir : la vie ou la mort. La mort c'est l'assimilation consciente, systématique, voulue. Mais jamais tout un peuple ne se décidera à proclamer la mort comme son but vital. Surtout lorsque ce peuple constate que ses valeurs nationales ont conservé leur vitalité.

Dans un récent ouvrage consacré à l'antisémitisme, Josué Jehouda est tout aussi formel :

L'assimilation aboutit au suicide collectif d'Israël. Elle a fait du peuple juif, selon l'expression d'André Spire, « une poussière d'individus, vouée à la disparition certaine, même sans les coups massifs de l'antisémitisme. Si le Sionisme politique, né de la réaction contre l'antisémitisme, n'avait pas réveillé l'antique nostalgie messianique d'Israël, le judaïsme émancipé aurait disparu dans l'anonymat des peuples. Une fois de plus, le messianisme, que porte en son sein le peuple juif, l'a sauvé d'un désastre total. L'assimilation, c'est le processus de détachement graduel des Juifs du patrimoine spirituel d'Israël. Elle provient d'une fausse interprétation de la Révolution française, qui a rendu aux Juifs la dignité de l'homme sans avoir aboli l'ostracisme à l'égard de la doctrine religieuse du judaïsme¹³.

De son côté :

La Conférence des rabbins européens, qui s'est tenue en 1960 en Grande-Bretagne, a adopté la motion suivante :

« Nous considérons comme notre devoir solennel de mettre en garde nos communautés et chaque fils et chaque fille du peuple juif contre le terrible mal des mariages mixtes qui détruit l'intégrité du peuple juif et brise toute vie familiale juive¹⁴. »

Cet interdit porté contre l'assimilation s'étend à tous les détails de la vie quotidienne ainsi que nous le montre

13. Josué Jehouda : *L'Antisémitisme, miroir du monde*, p.255

14. Cité par Rabi dans : *Anatomie du judaïsme français*, pp.259-260

Jacques Madaule, président des Amitiés Judéo-chrétiennes internationales :

Il n'est permis au Juif d'adopter le vêtement et la langue de ceux parmi lesquels il est dispersé qu'à la condition de rester Juif dans son cœur et de ne pas renoncer à cette singularité mystérieuse qui le distingue des autres hommes¹⁵.

En mars 1964, le Dr. Nahum Goldmann, président de l'Organisation sioniste mondiale, attira l'attention des Juifs sur les dangers de l'assimilation.

Voici l'article d'André Scemama, paru dans *Le Monde* :

Jérusalem, 17 mars 1964 – Le docteur Nahum Goldmann a prononcé lundi à Jérusalem son premier discours, en qualité de citoyen de l'État d'Israël. En effet, celui qui, depuis de nombreuses années préside aux destinées du mouvement sioniste mondial, vient d'acquérir la nationalité israélienne en débarquant comme immigrant, la semaine dernière, à Tel-Aviv.

Il a ouvert lundi la session du Comité d'Action sioniste, qui est le congrès restreint de l'Organisation sioniste mondiale. Il a, une fois de plus, souligné que le danger le plus grave qui menace aujourd'hui le peuple juif en tant que tel, n'est ni l'antisémitisme, ni la discrimination économique, mais le libéralisme de notre temps qui rend possible l'assimilation des Juifs dans les milieux dans lesquels ils vivent.

L'assimilation est devenue l'immense danger depuis que « nous avons quitté les ghettos et les mellahs » s'est exclamé le Dr. Goldmann.

En décembre 1964 eut lieu à Jérusalem le xxvi^e Congrès du Mouvement sioniste mondial. De nouveau, le Dr. Nahum Goldmann y mit les congressistes en garde contre le danger de l'assimilation ; le correspondant particulier du journal *Le Monde*, M. André Scemama, en donna un compte-rendu dont voici des extraits :

15. Jacques Madaule : *Les Juifs et le monde actuel*, p.23

Jérusalem, 31 décembre – Le Mouvement sioniste mondial, qui a donné naissance à l'État d'Israël, tient à Jérusalem son XXVI^e Congrès. Cinq cent quarante délégués représentent les fédérations sionistes de trente et un pays dont la France, qui compte seize délégués.

... En face des deux millions et demi de Juifs vivant en Israël, près de treize millions peuplent encore les communautés dispersées dans le monde.

... Mais cette réunion a quelque chose d'étrange, puisque trois cent cinquante délégués (sur cinq cent quarante) sont des sionistes qui n'ont pas choisi de vivre en Israël.

Le véritable souci des dirigeants sionistes n'est plus tant, d'ailleurs, d'attirer vers Israël les Juifs dispersés que de préserver l'existence de la personnalité juive menacée de disparition dans le confort d'un exil jugé par trop libéral. Dans son discours d'ouverture, M. Nahum Goldmann, président de l'Organisation sioniste mondiale, a parlé du danger en ces termes :

« Nous vivons une époque où une importante partie de notre peuple et spécialement ses jeunes générations, est menacée par un processus de désintégration, non du fait d'une théorie ou d'une idéologie consciente, mais à cause de la vie quotidienne, par manque d'une foi qui maintienne la conscience juive et qui indique à chacun pourquoi il doit rester Juif. Si ce processus n'est pas arrêté, il menacera la pérennité juive plus que la persécution, l'inquisition, les pogroms et les exterminations ne l'ont menacée dans le passé¹⁶. »

16. *Le Monde* du 1.1.1965

CHAPITRE VIII

L'IMPÉRIALISME JUIF

UN ÉTAT DANS L'ÉTAT

Par leur refus de se convertir et leur impossibilité de s'assimiler réellement, les Juifs, dans leur ensemble, partout où ils vivent en tant que minorité au sein des nations, constituent un État dans l'État, « un véritable empire dans les empires, *imperium in imperiis*¹ », même quand ils jouissent de la plénitude des droits de citoyenneté :

Ce n'est pas d'aujourd'hui, mais depuis le début de leur existence que les Juifs sont considérés comme un corps étranger, une écharde dans la chair de l'humanité. Au cours des millénaires il a été impossible de les éliminer par les brutalités comme de les assimiler par la douceur².

Les Juifs de la Diaspora, bien que dispersés sur trois continents, au cœur de trois civilisations, ne formaient qu'un seul peuple uni par sa religion, sa langue et sa Loi.

1. Wickham Steed : *La Monarchie des Habsbourg*, p.276

2. Mémoire de la Commission Théologique de l'Œuvre Évangélique suisse... oct. 1938, cité par Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, p.29

Ils s'organisèrent en « État dans l'État », avec l'autorisation des gouvernements des pays dans lesquels ils vivaient³.

Incapable de s'enraciner, Israël vit donc parmi les peuples comme un étranger. Le judaïsme qu'il professe le sépare du monde par sa religion, son nationalisme, ses traditions :

Ainsi, par son nationalisme, le Judaïsme se sépare lui-même du monde extérieur. Il crée automatiquement son ghetto ethnique et culturel. C'est pourquoi il est impossible d'être à la fois Juif et citoyen d'une autre nationalité. On ne peut prier « L'An prochain à Jérusalem » et rester tout de même à Londres ou ailleurs⁴.

Nous donnons ci-dessous, choisis à des périodes très différentes, trois exemples concrets de cette volonté des Juifs de vivre en marge des nations.

Tout d'abord, ouvrons la Bible, au Livre d'Esther. La scène se passe au V^e siècle avant Jésus-Christ. Au chapitre XIII, 4-5, nous lisons la lettre adressée par Artaxerxès (Assuérus) à tous les gouvernements de province :

(Notre ministre Haman) nous a appris qu'il y a un peuple dispersé dans toute la terre, soumis à de nouvelles lois et qui, s'opposant aux coutumes des autres nations, méprise les commandements des rois et trouble par son dissentiment l'union de tous les peuples du monde.

F. Lovsky, dans son livre *Antisémitisme et mystère d'Israël*, donne de ce même passage la version de la Bible de Jérusalem :

... Haman nous a dénoncé, mêlé à toutes les tribus du monde, un peuple rebelle, en opposition par ses lois avec toutes les nations, et faisant constamment fi des ordonnances royales au point d'être un obstacle au gouvernement que nous assurons à la satisfaction générale.

3. Max I. Dimont : *Les Juifs, Dieu et l'Histoire*, p.278

4. Koestler, cité par Josué Jehouda : *L'Antisémitisme, miroir du monde*, p.268

Et il continue la citation de la Bible, Livre d'Esther, chapitre XIII, 4-7 :

Considérant donc que ledit peuple, unique en son genre, se trouve sur tous les points en conflit avec l'humanité entière, qu'il en diffère par un régime de lois exotiques, qu'il est hostile à nos intérêts, qu'il commet les pires méfaits jusqu'à menacer la stabilité de notre royaume ;

Par ces motifs nous ordonnons que toutes les personnes (juives)... seront radicalement exterminées... afin que... stabilité et tranquillité plénières soient désormais assurées à l'État.

F. Lovsky ajoute :

De longs commentaires sont inutiles ; n'a-t-on pas, il y a moins de vingt ans, entendu de semblables discours et lu de pareilles explications⁵ ?

Laissons passer 1000 ans. Nous sommes à l'époque mérovingienne. Saint Avit, évêque de Clermont-Ferrand, s'adressant aux Juifs, leur dit :

Restez avec nous pour vivre comme nous ou partez au plus vite. Rendez-nous cette terre où vous êtes étrangers ; délivrez-nous de votre contact ou, si vous demeurez ici, partagez notre foi⁶.

Laissons passer encore 1500 ans. Nous sommes en Russie soviétique. Patrie de l'internationalisme marxiste, à l'origine duquel les Juifs ont joué un rôle si important, l'URSS ne peut admettre cette force de particularisme national, camouflant en fait un internationalisme rival qui prétend échapper aux lois soviétiques :

L'État totalitaire est particulièrement « allergique » à tout sentiment, à tout lien « international » qui échappe à son contrôle, à sa direction. Ainsi les dirigeants soviétiques trouvent absolument inadmissible que les Juifs de l'URSS,

5. F. Lovsky : *Antisémitisme et mystère d'Israël*, p.97

6. F. Lovsky : *ibidem*, p.182

assimilés ou non, puissent se sentir solidaires des Juifs étrangers et que des Juifs étrangers se croient autorisés à demander au gouvernement soviétique des explications sur le sort de leurs coreligionnaires soviétiques. Récemment Souslov déclarait : « Si l'on touche un cheveu seulement de n'importe quel Juif, tous les autres se mettent à crier aux quatre coins du monde. »

Les deux causes primordiales de la politique antijuive du temps de Staline n'ont pas été éliminées :

1. – On a toujours tendance à considérer le Juif comme un élément national étranger dans toutes les Républiques qui font partie de l'URSS, tout en faisant semblant de croire qu'il « est » assimilé.

2. – Une atmosphère de suspicion entoure les Juifs soviétiques, surtout à cause de leurs liens sentimentaux avec Israël et avec le reste des Juifs du monde⁷.

Si nous nous en rapportons à ce que dit F. Fetjō, d'après un certain nombre de témoignages qu'il publie dans son livre précité, nous nous apercevons que si la Constitution soviétique n'est pas explicitement antisémite, en pratique, l'URSS applique aux Juifs un statut qui tend à se rapprocher de plus en plus de celui qui était en usage en Europe dans les monarchies chrétiennes, à cette différence près qu'autrefois la discrimination était presque exclusivement religieuse alors qu'aujourd'hui elle est à la fois raciale, culturelle et nationale : discrimination raciale par l'inscription sur le passeport et la carte d'identité du mot « yevrei » (Juif); discrimination culturelle : certaines universités sont barrées aux Juifs; discrimination nationale par l'accès difficile aux postes de haute responsabilité.

Cette discrimination s'accompagne en Russie et dans les pays satellites d'une tension grandissante entre les

populations autochtones et la population juive considérée comme étrangère.

D'après les témoignages recueillis par F. Fetjō, la situation des Juifs en Russie soviétique, depuis l'origine du régime communiste, se présente en gros, comme suit :

Au début, la politique d'égalité politique et économique des nationalités poursuivie par Lénine suscita une grande euphorie chez les Juifs et permit l'éclosion d'une culture spécifiquement juive. À cette époque, il pouvait sembler que les Juifs allaient s'intégrer comme n'importe quelle autre entité nationale des diverses républiques soviétiques et qu'ils ne poseraient plus de problème en URSS.

Mais les grands procès de Moscou, en 1937, à la suite desquels furent exécutées de nombreuses personnalités juives et surtout la vague d'antisémitisme qui balaya la Russie de 1948 à 1953 – due sans doute à la renaissance du nationalisme russe pendant la guerre de 1941-45 – redonnèrent un regain d'activité à la question et prouvèrent qu'elle était loin d'être résolue. La vie culturelle juive fut entièrement liquidée; il y eut de nombreuses exécutions et déportations; beaucoup de cadres juifs furent évincés des administrations, etc...

Depuis la mort de Staline, les Juifs ne sont plus officiellement persécutés. Mais quant à leur situation exacte, les avis sont très partagés. Les uns prétendent qu'ils jouissent à peu près des mêmes droits que les autres citoyens; d'autres disent qu'ils font l'objet des discriminations signalées ci-dessus. Cela prouve qu'elle dépend souvent des autorités locales et surtout des différentes républiques dans lesquelles on voit se manifester de plus en plus des tendances nationalistes : ukrainiennes, biélorusses, géorgiennes, etc... qui s'opposent aux revendications juives.

Malgré les démentis officiels, les Juifs refusent de s'assimiler et un antisémitisme latent ressurgit dans diverses régions de Russie et dans les pays satellites, notamment en Pologne. Le

⁷ F. Fetjō : *Les Juifs et l'antisémitisme dans les pays communistes*, p.31 et 263

malaise s'accroît dans les communautés juives, victimes d'une campagne antijudaïque dont le ton n'a parfois rien à envier aux outrances nazies : tracts, déclarations à la radio, articles de journaux injurieux, ou en butte à des vexations de tous genres sous l'œil passif des autorités locales : fermeture ou incendie des synagogues, profanation des cimetières juifs, attentats, renvois d'ouvriers ou de fonctionnaires juifs, incidents tendant à provoquer de véritables débuts de pogroms.

Jusqu'ici, l'intégration a donc totalement échoué dans la patrie du Socialisme : les Juifs refusent l'assimilation et ils n'ont pas voulu s'installer dans la province au nord de la Mongolie, le Birobidjan, mise à leur disposition par Lénine. Par contre, la Russie soviétique ne semble pas vouloir les laisser émigrer en Israël que les Juifs russes considèrent de plus en plus comme leur patrie culturelle.

Ainsi, sur un intervalle de 2500 ans, dans des conditions de races, de mœurs, de mentalités, de religions différentes, pour les Perses païens, les catholiques du début du Moyen Âge et l'État totalitaire antichrétien du ^{xx}^e siècle, le problème juif se pose identique à ce qu'il est depuis la dispersion d'Israël parmi les nations.

LA JUDAÏSATION DU MONDE

« *GESTA NATURAE PER JUDEOS* »

Étranger parmi les peuples, refusant la conversion et l'assimilation, constituant un État dans l'État, le Juif s'attache inlassablement à judaïser les nations.

Dans son livre *Les Juifs et le monde actuel*, Jacques Madaule, après avoir montré que Luther, au début de la Réforme, prit la défense des Juifs, reconnaît que ce dernier ne tarda pas à changer d'attitude à leur égard car, écrit-il :

Ce n'était pas les Juifs qui devenaient protestants, mais les protestants qui se judaïsaient. (p.171)

Karl Marx va plus loin et déclare :

Le Juif s'est émancipé à la façon juive, non seulement en se rendant maître du marché financier, mais parce que, grâce à lui et par lui, l'argent est devenu une puissance mondiale, et l'esprit pratique juif, l'esprit pratique des peuples chrétiens. Les Juifs se sont émancipés dans la mesure où les chrétiens sont devenus juifs.

Ils ont ainsi beaucoup contribué à faire de l'argent le moyen, la mesure et la fin de toute activité humaine.

De même, le *Jewish Chronicle*, journal juif anglais écrit le 9 février 1883 :

Le grand idéal du judaïsme est... que le monde entier soit imbu de l'enseignement juif et que, dans une fraternité universelle des nations – un plus grand judaïsme en fait – toutes les races et religions séparées disparaissent... Les Juifs... par leur activité dans toutes les branches de l'activité publique, sont en train de couler graduellement les pensées et les systèmes non juifs dans les moules juifs.

Pour Alfred Nossig, les Juifs ont une mission historique à remplir :

La communauté juive est plus qu'un peuple au sens moderne politique du mot. Elle est le dépositaire d'une Mission historiquement mondiale, je dirais même cosmique... La conception de nos ancêtres a été de fonder non une tribu, mais un ordre mondial destiné à guider l'humanité... « Gesta naturae per Judeos », telle est la formule de notre histoire. Et l'heure de son accomplissement approche⁸.

8. Alfred Nossig : *Integrale Judentum* (Renaissance Verlag, Berlin 1922)

Par ailleurs, Élie Faure écrit à ce sujet :

« Il faut qu'ils aient raison tôt ou tard envers et contre tous les hommes. Tard s'il le faut, et dans l'ombre et le silence, pourvu que le triomphe, un triomphe insatiable, soit au bout. Qu'importe. À la fin extrême des temps⁹.

Enfin, Max I. Dimont conclut son livre *Les Juifs, Dieu et l'Histoire* en ces termes :

... Les deux tiers du monde civilisé sont déjà régis par des idées juives... celles de Moïse, de Jésus, de Paul, de Spinoza, de Marx, de Freud et d'Einstein.

À cela près que les Juifs ont renié – et continuent à renier – le Christ, alors qu'ils glorifient Marx, Freud et Einstein !

Nourri des promesses de l'Alliance et des Prophètes, même quand il est agnostique, le Juif n'en a souvent retenu que l'aspect purement temporel qui l'incite à rechercher un bonheur terrestre dont il veut jouir dans l'immédiat. C'est ce que l'Église a appelé le caractère « charnel » d'Israël qui s'oppose au caractère spirituel du christianisme. Cette interprétation quasi exclusive de l'Alliance a dressé, dès l'origine, la Synagogue contre l'Église.

On sait que l'ancien judaïsme ignore l'au-delà. D'après lui, le monde ne peut éprouver le bien et le mal que dans ce monde. Si Dieu veut punir ou récompenser, il ne peut le faire que du vivant de l'homme. C'est donc ici-bas que le juste doit prospérer et l'impie souffrir¹⁰.

L'idéal du monothéisme hébreu est le bonheur des hommes sur la terre...

La Bible ne parle jamais de vie future et nous savons le peu de prix que les héros d'Homère attribuaient au « Hadès ». Tous

deux veulent réaliser le bonheur sur terre : l'un par la justice et la fraternité, l'autre par la beauté et la liberté¹¹...

L'au-delà n'existe pas pour lui. Quoi qu'on en ait pu dire, Israël n'y a jamais cru, sauf tout à fait à son déclin, et sauf aussi peut-être, dans les refuges d'un Kabbalisme ésotérique réservé à quelques initiés. Y a-t-il même jamais songé ? Tout est naturel dans le monde. Y compris Dieu qui finit par être l'Esprit. Le pacte d'alliance est un contrat synallagmatique, obstinément précis et positif. Si le Juif obéit, il aura l'empire du monde. On reconnaît là sa manière. Il prête à gros intérêts. Israël est un réaliste farouche. C'est ici-bas qu'il veut la récompense pour celui qui vit dans le Bien, le châtiment pour celui qui vit dans le Mal. Aucun de ses grands Prophètes ne varie sur ce point-là : Élie, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel appellent avec fureur la justice sur terre et, si elle ne descend pas, c'est que l'homme n'en est pas digne. Il faudra le tour de passe-passe de saint Paul pour la placer au-delà de la mort¹².

La philosophie du Juif fut simple... N'ayant qu'un nombre restreint d'années à lui dévolu, il voulut en jouir, et ce ne furent point des plaisirs moraux qu'il demanda, mais des plaisirs matériels, propres à embellir, à rendre douce son existence. Comme le paradis n'existait pas, il ne pouvait attendre de Dieu, en retour de sa fidélité, de sa piété, que des faveurs tangibles ; non des promesses vagues, bonnes pour des chercheurs d'au-delà, mais des réalisations formelles, se résolvant par un accroissement de la fortune, une augmentation de bien-être¹³...

Mais, convaincu de sa mission de « peuple élu » qui le destine à posséder l'empire du monde pour y implanter son idéal de vie, il rêve d'un règne terrestre par la domination politique, sociale, économique des nations. Et, tandis que

9. Élie Faure : *La Question juive*, p.82

10. Werner Sombart : *Les Juifs et la vie économique*, p.277 (Payot, Paris 1923)

11. Daniel Pasmanik : *Qu'est-ce que le judaïsme ?* pp.29 et 18

12. Élie Faure : *La Question juive*, pp.83-84

13. Bernard Lazare : *L'Antisémitisme*, tome II, pp.154-155

le christianisme dispense son universalisme spirituel à tous les peuples, dans le respect des légitimes particularités de traditions, de culture et de mœurs, le judaïsme veut s'imposer pour l'asservissement du monde aux valeurs juives :

*Par essence inadaptés et, dans une certaine mesure, inadaptables dans la nation dont ils font partie juridiquement, les Juifs tendent instinctivement, fatalement, à réformer, à transformer les institutions nationales de telle façon que ces dernières s'adaptent le plus parfaitement possible à eux-mêmes – Juifs – et aux fins qu'ils poursuivent : fins pratiques d'abord, mais aussi et surtout fins messianiques. **Le but final, le but « impérial » en dépit des échecs et des tribulations, c'est toujours le triomphe d'Israël et son règne sur un monde soumis et pacifié :** la prophétie d'Isaïe interprétée au pied de la lettre...*

Tout ce qui tend à désagréger et à dissoudre les sociétés traditionnelles, les nations et les patries, leur est instinctivement sympathique.

Les Juifs ont le sens et l'amour de l'Humanité considérée comme un agrégat d'individus aussi abstraits, aussi semblables entre eux que possible, dégagés de « la routine » des traditions et libérés des « chaînes » du passé, livrés, déracinés et nus – véritable matériel humain – aux entreprises des grands architectes du Futur, qui bâtiront enfin, selon la Raison et la Justice, la Cité messianique sur laquelle Israël régnera.

La puissance des Juifs est en raison inverse de la puissance des États qui les accueillent, ils travaillent donc d'instinct à ruiner la puissance de l'État jusqu'au moment où, sous une forme ou sous une autre, ils parviennent à l'asservir et à le dominer¹⁴.

Le messianisme juif qui se prétend universaliste n'est en fait qu'un impérialisme déguisé :

14. Georges Batauld : *Israël contre les nations*, pp.107-109 et 75

L'universalisme se confond ici, d'une manière absolue avec l'impérialisme :** l'idéal qu'on propose, c'est le pan-israélisme, le pan-judaïsme. Dans ce sens, on pourrait soutenir que le pangermanisme, par exemple, qui visait à soumettre le monde « pour son grand bien » aux idéaux de la Kultur, est lui aussi une doctrine à tendance universaliste. **Mais cet universalisme-là, je le répète, c'est purement et simplement, un impérialisme politique, social et religieux¹⁵.

Pour nous en assurer, il n'est que de poursuivre sous la conduite de M. Isidore Loeb, la description des temps messianiques, tels que nous les dépeint ce second Isaïe :

*« Les Nations se réuniront pour aller porter leurs hommages au peuple de Dieu : toute la fortune des Nations passera au peuple juif; elles marcheront derrière le peuple juif dans les chaînes, comme des captifs, et se prosterneront devant lui; les rois élèveront ses fils et les princesses seront les nourrices de ses enfants. Les Juifs commanderont aux nations; ils appelleront à eux des peuples qu'ils ne connaissent même pas, et des peuples qui ne les connaissent pas accourront vers eux. Les richesses de la mer et la fortune des Nations viendront d'elles-mêmes aux Juifs. Le peuple et le royaume qui ne serviront pas Israël seront détruits*¹⁶... »

*Quant au résultat final de la révolution messianique, ce sera toujours le même : **Dieu renversera les Nations et les rois, et fera triompher Israël et son Roi, les Nations se convertiront au judaïsme et obéiront à la Loi, ou bien elles seront détruites et les Juifs seront les maîtres du monde.***

Le rêve internationaliste du Juif, c'est l'unification du monde par la loi juive, sous la direction et la domination du peuple sacerdotal; je ne puis que le répéter : un impérialisme généralisé. Cela n'empêche pas M. Loeb, comme MM. Darmesteter, Salomon Reinach, Bernard

15. Georges Batauld : *ibidem*, p.135

16. Isidore Loeb : *La littérature des pauvres dans la Bible*, pp.219-220

*Lazare et tant d'autres, de considérer que cette conception est celle de la fraternité universelle*¹⁷.

Impartis d'un rôle messianique, les Juifs ne sont ni en nombre suffisant, ni en force pour imposer leur loi de front aux vieilles nations chrétiennes. Or, ils ne sont pas des paladins de la chevalerie médiévale, des Bayard, des Du Guesclin, des Richard Cœur de Lion ; ils ne sont pas non plus des Saint Louis ou des saint François d'Assise. Ce sont des combattants de l'ombre. Leurs armes sont la dissimulation, la ruse, le mensonge ; ils agissent par insinuation, infiltration, noyautage et possèdent un terrible pouvoir de corruption, de désagrégation et de désordre révolutionnaire.

En parlant du Juif, Élie Faure nous dit que

Son analyse impitoyable, son irrésistible sarcasme ont agi comme un vitriol.

De Maïmonide à Charlie Chaplin, la trace est facile à suivre, bien que la circulation de l'esprit juif ait été pour ainsi dire impondérable et qu'on ne se soit aperçu qu'après son passage de sa puissance de désagrégation...

Freud, Einstein, Marcel Proust, Charlie Chaplin ont ouvert en nous, en tous sens, de prodigieuses avenues, qui renversent les cloisons de l'édifice classique, gréco-latin et catholique, au sein duquel le doute ardent de l'âme juive guettait, depuis cinq ou six siècles, les occasions de l'ébranler. Car, il faut bien le remarquer : c'est son pôle sceptique qui semble émerger le premier du silence complet qui recouvrit l'action de l'esprit juif au Moyen Âge, silence où quelques voix éclatent à partir de la Renaissance et que recouvre aujourd'hui une si vaste rumeur. Perdu dans les masses profondes des sociétés chrétiennes d'Occident, qu'eût pu faire le Juif, réduit d'ailleurs, depuis quinze siècles au silence, sinon nier, dans les frontières et dans la hiérarchie

17. Georges Batauld : *ibidem*, pp.133 à 135

que lui imposèrent ces sociétés – le christianisme pour Montaigne, le cartésianisme pour Spinoza, le capitalisme pour Marx, le newtonisme pour Einstein, et si l'on veut le kantisme pour Freud – en attendant que, de cette négation même, s'ébauchât peu à peu un nouvel édifice profondément marqué d'une intelligence acharnée à écarter toujours le surnaturel de l'horizon de l'homme et à chercher dans les ruines de la morale et de l'immoralisme, les matériaux d'une méthode et d'un spiritualisme nouveaux? En dépit des éléments d'espoir qu'il accumulait en silence, pouvait-on regarder le Juif autrement que comme un démolisseur armé du doute corrodant qu'a toujours opposé Israël à l'idéalisme sentimental de l'Europe depuis les Grecs?...

*En vérité, ils ont tout remis en question, la métaphysique, la psychologie, la morale, la physique, la biologie, les passions*¹⁸...

Sa mission historique est nettement définie, et peut-être pour toujours. Elle sera le facteur principal de tout temps apocalyptique, comme elle le fut à la fin du monde antique, comme elle l'est à la fin – que nous vivons – du monde chrétien. À ces heures-là, il est toujours au premier rang, à la fois pour ruiner le vieil édifice et pour désigner le terrain et les matériaux de celui qui doit le remplacer. C'est ce dynamisme qui conditionne sa grandeur extraordinaire, et peut-être aussi, il faut l'avouer, son apparente impuissance...

*Le Juif détruit toute illusion ancienne, et s'il participe plus que quiconque – tel saint Paul autrefois et Karl Marx aujourd'hui – à édifier la nouvelle illusion, c'est sa fatalité d'y introduire, précisément par sa soif éternelle de vérité qui survit toujours aux réalisations politiques ou religieuses, le ver qui la minera. Le Patriarche qui, jadis, accepta de mener la conscience humaine vers la terre promise à travers les espaces embrasés de la connaissance, n'est pas près de déposer ce redoutable fardeau*¹⁹.

18. Élie Faure : *La Question juive*, p.90

19. Élie Faure : *ibidem*, p.97

L'ANTISÉMITISME

PERMANENCE ET UNIVERSALITÉ DE L'ANTISÉMITISME

À première vue, il peut sembler paradoxal qu'un peuple qui a, le premier, répandu la notion d'un Dieu unique, d'où découle le christianisme et qui compte dans son histoire de « Peuple de Dieu » tant de Prophètes illustres et d'hommes remarquables, ait, par ailleurs, été l'objet de cette répulsion générale et permanente, voire même de cette haine qui porte le nom d'antisémitisme.

Les Juifs, à travers l'affrontement judaïsme-christianisme n'ont pas manqué de rejeter la responsabilité d'une telle attitude sur le christianisme.

Selon Jules Isaac :

L'antisémitisme chrétien revêt, du fait qu'il est entretenu par l'Église, un caractère officiel, systématique et cohérent, qui a toujours fait défaut au premier (l'antisémitisme païen). Il est au service de la théologie et est nourri par elle... À la différence encore de l'antisémitisme païen qui traduit le plus souvent une réaction spontanée, exceptionnellement dirigée et organisée, il

poursuit un but très précis : rendre les Juifs odieux, et il y est parvenu par une action méthodique qui s'est révélée, à l'épreuve, infiniment plus nocive que celle de l'antisémitisme païen¹.

C'est également l'opinion de Josué Jahouda qui écrit :

C'est l'entêtement chrétien, prétendant être le seul héritier d'Israël, qui propage l'antisémitisme. Ce scandale doit tôt ou tard prendre fin ; plus tôt ce sera, plus tôt disparaîtra le climat de mensonge dans lequel s'enveloppe l'antisémitisme².

Pour nous qui voulons essayer de comprendre le problème juif dans sa complexité, à travers le temps et l'espace, il nous paraît vain de vouloir le réduire à une vue aussi partielle et haineuse, car tous les historiens, Juifs ou non-Juifs, sont d'accord pour dire que l'antisémitisme existait bien avant le christianisme.

C'est ainsi que le docteur A. Roudinesco peut écrire :

La haine du Juif est très ancienne ; elle est apparue avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire dès les premiers contacts des Israélites avec les autres peuples. L'antijudaïsme a fleuri sous tous les ciels et à toutes les époques ; c'est le seul phénomène historique qui ait résisté à l'usure du temps. Le mot « antisémitisme » est moderne, il comporte une notion ethnique³.

De son côté, le maître français de l'anthropo-sociologie, Vacher de Lapouge écrit :

L'antisémitisme est bien antérieur au christianisme ; si l'on réfléchit qu'il remonte au moins au XV^e siècle avant notre ère, il est difficile de voir dans le supplice du Christ la cause unique de la haine dont ils (les Juifs) ont été poursuivis par les chrétiens...

1. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, p.129

2. Josué Jahouda : *L'Antisémitisme, miroir du monde*, p.136

3. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, p.11

De fait, nombreux sont les sociologues philo-sémites ou antisémites qui pensent que d'autres causes, inhérentes au caractère même du peuple hébreu, sont à la base du phénomène antisémite.

C'est ce que montrent très clairement les deux écrivains juifs, Bernard Lazare et Élie Faure :

Il m'a semblé qu'une opinion aussi universelle que l'antisémitisme, ayant fleuri dans tous les lieux et dans tous les temps, avant l'ère chrétienne et après, à Alexandrie, à Rome et à Antioche, en Arabie et en Perse, dans l'Europe du Moyen Âge et dans l'Europe moderne, en un mot, dans toutes les parties du monde où il y a eu et où il y a des Juifs, il m'a semblé qu'une telle opinion ne pouvait être le résultat d'une fantaisie et d'un caprice perpétuels et qu'il devait y avoir à son éclosion et à sa permanence des raisons profondes et sérieuses.

Partout où les Juifs, cessant d'être une nation prête à défendre sa liberté et son indépendance, se sont établis, partout s'est développé l'antisémitisme, ou l'antijudaïsme, car « antisémitisme » est un mot mal choisi, qui n'a eu sa raison d'être que de notre temps...

Si cette hostilité, cette répugnance même, ne s'étaient exercées vis-à-vis des Juifs qu'en un temps et en un pays, il serait facile de démêler les causes restreintes de ces colères ; mais cette race a été, au contraire, en butte à la haine de tous les peuples au milieu desquels elle s'est établie. Il faut donc, puisque les ennemis des Juifs appartenaient aux races les plus diverses, qu'ils vivaient dans des conditions fort éloignées les uns des autres, qu'ils étaient régis par des lois différentes, gouvernés par des principes opposés, qu'ils n'avaient ni les mêmes mœurs, ni les mêmes coutumes, qu'ils étaient animés d'esprits dissemblables ne leur permettant pas de juger également de toutes choses, il faut donc que les causes générales de l'antisémitisme aient toujours résidé en Israël même et non chez ceux qui les combattirent.

Quelles vertus ou quels vices valurent au Juif cette universelle

inimitié? Pourquoi fut-il tour à tour, et également maltraité et haï par les Alexandrins et par les Romains, par les Persans et par les Arabes, par les Turcs et par les nations chrétiennes? Parce que partout, et jusqu'à nos jours, le Juif fut un être insociable.

Pourquoi était-il insociable? Parce qu'il était exclusif et son exclusivisme était à la fois politique et religieux, ou, pour mieux dire, il tenait à son culte politico-religieux, à sa Loi⁴.

Et, selon Élie Faure :

La persécution antisémite ne s'est jamais ralentie. Elle eut des causes extérieures, et non pas seulement l'action théocratique trop souvent invoquée : l'accusation qui précédait partout les Juifs d'avoir crucifié le Dieu qu'ils avaient donné à l'Europe et dont ils n'avaient pas voulu. Une éternelle angoisse les habite, qui fait d'eux des étrangers chez tous les peuples de la terre, dont ils bousculent les routines, dévastent les sentiers battus, disloquent les édifices moraux séculaires...

Leur angoisse, traduite au-dehors par un mécontentement constant, une récrimination obstinée, un besoin de convaincre qui les ronge comme un prurit et qui leur était seul permis quand ils ne pouvaient prétendre à la domination politique, une inquiétude intellectuelle les portant à tout critiquer, à tout juger, à médire de tout, a dressé automatiquement contre eux la double tyrannie de la persécution et de l'exil. Ce n'est pas d'hier. Et ça ne date pas du Christ. Ils avaient tant exaspéré les Égyptiens qu'ils ont dû fuir en masse l'Égypte. Tant fatigué les Perses que ceux-ci les ont encouragés à rentrer chez eux. Les Romains, que n'intéressaient pas les problèmes moraux et dont la ferme tolérance assurait partout la paix religieuse, ont étouffé dans le sang de leurs gorges tranchées leurs réclamations furieuses et leurs anathèmes rageurs. Pilate leur a livré le Christ pour se débarrasser d'eux.

4. Bernard Lazare : *L'Antisémitisme*, pp.39 à 43

Disons le mot : ils ont embêté tout le monde. Mais là, peut-être, est leur grandeur. Ils ont refusé le silence et la torpeur du marécage. Ils ont porté partout une obstination invincible à nier le milieu que, entraînés de captivité en captivité, renvoyés d'exil en exil, ils adoptaient de gré ou de force. Obstination qui ne cessera, j'imagine, qu'avec le dernier d'entre eux...

Il n'est pas surprenant dès lors que depuis toujours et aujourd'hui encore, le Juif ait éveillé presque partout une hostilité avouée ou sournoise, dont l'expression a parcouru toute la gamme qui sépare l'antisémitisme purement spéculatif des plus atroces massacres⁵...

Renan, qu'on ne saurait placer dans la catégorie des chrétiens « complexés » et des malades mentaux relevant de la psychiatrie moderne, comme tel est le cas, selon M. Josué Jehouda, de tous ceux qui ne sont pas philosémites⁶, n'en est pas moins formel :

L'antipathie contre les Juifs était, dans le monde antique, un sentiment si général, qu'on n'avait nul besoin d'y pousser. Cette antipathie marque un des fossés de séparation qu'on ne comblera peut-être jamais dans l'espèce humaine... Elle tient à quelque chose de plus que la race... Ce ne peut être sans raison que ce pauvre Israël a passé sa vie de peuple à être massacré. Quand toutes les nations et tous les siècles vous ont persécutés, il faut bien qu'il y ait à cela quelque motif.

Le Juif, jusqu'à notre temps, s'insinuait partout en réclamant le droit commun; mais, en réalité, le Juif n'était pas dans le droit commun; il gardait son statut particulier : il voulait les garanties de tous et, par-dessus le marché, ses exceptions, ses lois à lui. Il voulait les avantages des nations, sans être une nation, sans participer aux charges des nations. Aucun peuple n'a pu tolérer cela. Les nations

5. Extraits d'un article d'Élie Faure, paru en 1934, dans le livre *La Question juive vue par 24 éminentes personnalités* (Éditions E.I.F.-186, Fg St-Martin, Paris)

6. Josué Jahouda : *L'Antisémitisme, miroir du monde*, pp.72-73

sont des créations militaires, fondées et maintenues par l'épée; elles sont l'œuvre des paysans et des soldats; les Juifs n'ont contribué en rien à les établir. Là est le grand malentendu impliqué dans les prétentions israélites. L'étranger toléré peut être utile à un pays, mais à condition que le pays ne se laisse pas envahir par lui. Il n'est pas juste de réclamer les droits de membre de la famille dans une maison qu'on n'a pas bâtie, comme le font ces oiseaux qui viennent s'installer dans un nid qui n'est pas le leur, ou comme ces crustacés qui prennent la coquille d'une autre espèce⁷.

Enfin, citons en conclusion ce passage du savant français Vacher de Lapouge :

... Le Juif nous apparaît toujours le même au point de vue moral : à Babylone, chez les Pharaons, dans l'Égypte des Ptolémées, dans la Rome de Cicéron, à Éphèse ou en Espagne, le Juif était ce que nous le voyons aujourd'hui en France, en Pologne ou en Hongrie. La nation juive contemporaine est le meilleur exemple de convergence psychique : l'indice varie de 77 en Algérie à 83 en Pologne, les Juifs sont blonds, les Juifs sont bruns, mais partout ils sont les mêmes, arrogants dans le succès, serviles dans le revers, cauteleux, filous au possible, grands amasseurs d'argent, d'une intelligence remarquable et cependant impuissants à créer. Aussi dans tous les temps ont-ils été odieux et accablés de persécutions, qu'ils ont toujours mises sur le compte de leur religion, mais qu'ils semblent avoir méritées par leur mauvaise foi, leur cupidité et leur esprit de domination.

LES MULTIPLES FORMES DE L'ANTISÉMITISME

L'antisémitisme existe depuis plus de 3000 ans et il a pris des formes très variées :

– Il y a eu un **antisémitisme égyptien** qui nous est transmis par la Bible;

– Il y a eu un **antisémitisme persan**, dont témoigne le Livre d'Esther;

– Il y a eu un **antisémitisme grec**;

– Il y a eu un **antisémitisme alexandrin**, avec le célèbre polémiste Apion pour chef de file;

– Il y a eu un **antisémitisme romain** qui compte dans ses rangs les écrivains les plus illustres de Rome : Cicéron, Tacite, Sénèque, Juvénal, etc...

Quel sujet de gloire pour l'antisémitisme de pouvoir inscrire à son palmarès les noms de Sénèque, de Juvénal et de Tacite...

À la génération suivante... le ton devient plus âpre, plus agressif. C'est le danger du prosélytisme juif que Juvénal dénonce avec la véhémence qui lui est propre...

Tacite est sans conteste le plus beau fleuron de la couronne de l'antisémitisme, le plus beau de tous les temps⁸...

Il y a donc eu un **antisémitisme païen** généralisé.

L'**antisémitisme religieux** n'a pas été moins divers :

– Il y a eu un **antisémitisme zoroastrien**;

– Il y a eu un **antisémitisme gnostique et manichéen**;

– Il y a eu un **antisémitisme catholique**;

– Il y a eu un **antisémitisme orthodoxe**;

– Il y a eu un **antisémitisme musulman**;

– Il y a eu un **antisémitisme protestant**.

À cet égard, personne n'a employé, en parlant des Juifs, un langage plus violent que ne l'a fait Luther.

M. Louis Massoutié, auteur de l'ouvrage *Judaïsme et Hitlérisme*, écrit que, parmi les protestants :

Le plus redoutable adversaire qui se soit dressé face à la Synagogue est Jean-André Eisenmenger (1654-1704), professeur de langues orientales à l'Université d'Heidelberg.

C'est dans son livre Le Judaïsme dévoilé, que les antisémites allemands et à leur suite ceux des autres pays, sont allés puiser,

7. Ernest Renan : *L'Antéchrist*, p.252 (Paris 1873)

8. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, pp.114-115

depuis cette époque jusqu'à nos jours, la plupart de leurs armes contre la Synagogue...

Eisenmenger s'est attaché surtout à montrer, dans son œuvre, en combien de points différent le judaïsme actuel et le christianisme, deux religions qui, à l'origine, ne différaient entre elles que par des nuances très légères⁹.

Mais, plus étrange encore, peut paraître le fait qu'il y eut un **antisémitisme philosophico-politique** :

En effet :

– Il y a eu un **antisémitisme rationaliste** avec Voltaire comme chef de file ;

– Il y a eu un **antisémitisme socialiste** avec Toussenel ;

– Il y a eu un **antisémitisme nationaliste et patriotique** avec Édouard Drumont et Urbain Gohier ;

– Il y a eu un peu partout un **antisémitisme économique** (Rappelons pour mémoire les millénaires accusations portées contre l'usure juive, le parasitisme juif, etc...)

– Il y a eu un **antisémitisme racial** avec Hitler ;

– Il y a aujourd'hui un **antisémitisme soviétique**, ce qui constitue un des plus fantastiques retournements de l'Histoire.

Bref, toutes les époques et tous les pays ont connu, tour à tour, un antisémitisme tantôt larvé, tantôt canalisé légalement, tantôt éclatant en explosions furieuses et sanglantes.

Au cours de ces 3000 ans d'histoire, toutes les solutions possibles et imaginables ont été tentées pour résoudre le problème juif :

- 1) la coexistence pacifique
- 2) la conversion
- 3) la ségrégation et le ghetto
- 4) l'expulsion
- 5) le pogrom

9. Louis Massoutié : *Judaïsme et Hitlérisme* (Éditions de la Nouvelle Revue Critique, Paris 1935)

6) l'émancipation politique

7) l'assimilation

8) les mariages mixtes

9) le *numerus clausus*

10) la rouelle et l'étoile jaune

Enfin, les derniers en date :

11) le racisme

12) le marxisme

Toutes ces solutions se sont finalement avérées inopérantes.

Dans son livre *Le Malheur d'Israël*, le Dr. A. Roudinesco constate que :

L'antisémitisme est apparu dès les premiers contacts des Juifs avec le reste du monde ; il s'est perpétué au long des siècles jusqu'à nos jours. Il a résisté à toutes les révolutions politiques, à toutes les transformations sociales, à toutes les évolutions de l'esprit. Il est aussi vivant aujourd'hui que par le passé ; il a affecté des formes très diverses selon l'optique spécifique de chaque époque ; il a souvent changé d'étiquette, mais son contenu est resté le même. Rien n'autorise l'espoir de sa disparition. Si l'on évalue sa puissance d'après le nombre de ses victimes, on est obligé de reconnaître qu'il s'est intensifié. Les carnages d'Alexandrie, les massacres du Moyen Âge, les pogroms russes et polonais paraissent insignifiants comparés à la récente extermination hitlérienne...

La question juive est non seulement d'ordre moral, elle est un problème social et politique aux répercussions infinies. L'affaire Dreyfus a déchiré et affaibli la France. Sans l'antisémitisme, Hitler n'aurait pas triomphé en Allemagne et la Deuxième Guerre mondiale, qui a coûté la vie à soixante millions d'hommes, aurait pu être évitée.

Malgré toutes les prévisions, l'émancipation légale, l'assimilation, le sang juif versé sur les champs de bataille se sont

*avérés inefficaces. L'antisémitisme a persisté et s'est intensifié. Le destin d'Israël reste scellé dans le malheur*¹⁰.

LE CHOC EN RETOUR

Le Juif se considère toujours comme une victime innocente de la haine du monde, mais la plupart des mesures de défense prises par l'Occident à son égard, mesures qu'il considère avec amertume et fureur comme des manifestations d'antisémitisme, sont des armes de rétorsion empruntées à la législation juive et retournées contre leurs auteurs par une sorte de choc en retour.

INTOLÉRANCE JUIVE ET INTOLÉRANCE ANTIJUIVE

L'intolérance religieuse était un sentiment inconnu dans la société païenne :

*Chaque peuple avait ses dieux particuliers et reconnaissait l'empire légitime des divinités étrangères sur les autres contrées*¹¹.

Seuls, dans l'Antiquité, les Juifs professèrent un exclusivisme religieux intransigeant :

Certaine histoire apologétique a fait trop longtemps prévaloir la notion que les païens détenaient le monopole de l'intolérance et de la persécution religieuse. Or, rien n'est plus faux ; de cette assertion, l'érudition moderne et l'histoire impartiale ont fait pleine et entière justice. L'intolérance, procédant directement de l'exclusivisme religieux des Israélites, est une invention juive, et purement juive, dont a hérité le christianisme, qui l'a transmise au monde moderne.

Le peuple élu apportait cependant avec lui quelque chose qui devait avoir dans l'avenir une destinée prestigieuse au sein

10. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, pp.173-177

11. Élie Benamozegh : *Israël et l'Humanité* p.21 (Éditions Albin Michel, Paris 1961)

du monde occidental, une conception rigoriste et forte de la Divinité, une foi orgueilleuse, inébranlable et fanatique dans la toute puissance d'un Dieu autoritaire, exclusif et jaloux, et dans toute la vertu d'une loi minutieuse et chicanière.

Tandis que la civilisation alexandrine, héritière à la fois de la Grèce et de toutes les civilisations méditerranéennes, dispensait au monde, sous l'égide du génie militaire et politique d'Alexandre, les arts, les sciences et les plus hautes spéculations philosophiques, toute splendeur et tout savoir, les Juifs, qui commençaient à se répandre dans cette sorte d'immense « international » que formait le monde hellénique, lui faisaient don d'un monothéisme jaloux, d'un ritualisme exclusif et de l'intolérance religieuse. Notions inconnues jusqu'alors, mais dont la portée et l'influence seront plus tard sans égales...

Le judaïsme était non seulement une croyance exclusive qui contredisait aux croyances et aux sentiments si profonds de tolérance des païens, mais encore une Loi exclusive et tyrannique qui contredisait à leurs usages, à leurs coutumes, à leurs mœurs et particulièrement à leur sens si noble et si touchant de l'hospitalité... L'exclusivisme juif se traduisait dans le commerce journalier par mille faits sensibles, par le refus de manger avec les païens, de prendre part à leurs jeux, à leurs exercices, comme aussi de servir sous leurs étendards, par l'autonomie juridique, par les mariages séparés. Partout où les colonies juives un peu nombreuses s'étaient établies, volontairement ou non, au milieu des populations grecques ou hellénisées, les Juifs prenaient et gardaient fatalement une physionomie exotique. Ils avaient beau parler, écrire le grec, s'organiser à la grecque : leur solidarité étroite, leur isolement social et légal, dont la malignité s'exagérait la portée et les conséquences, les posaient et les opposaient, vis-à-vis de la vie des Grecs et des Romains, comme des étrangers « plus éloignés de nous, disait Philostrate, que Suse, Bactres ou l'Inde ».

Aux esprits si ouverts, si compréhensifs, si tolérants des Anciens, l'exclusivisme juif apparaissait comme une monstruosité : l'intolérance, cette invention, cette vertu juive, leur était totalement incompréhensible. On concevait parfaitement, dans la période hellénistique, l'existence d'un Dieu unique, adoré partout, sous des noms et avec des attributs divers, mais on ne concevait pas que ce Dieu dût être précisément et exclusivement celui des Juifs...

Contrairement à ce qu'on a trop souvent tendance à croire, ce que les Juifs ont introduit dans le monde, ce n'est pas une conception internationale et universelle, ou une conception métaphysique du monothéisme, qui découlait normalement de l'état politique du temps et des spéculations de la philosophie grecque, mais la conception du monothéisme exclusif de Yahvé, le Dieu jaloux et tyrannique.

Par une ironie singulière du Destin, lorsque par deux fois, avec le christianisme d'abord, avec l'islam plus tard, le Dieu exclusif et jaloux des Juifs triompha, avec ses inséparables compagnons : l'intolérance et le fanatisme, il se tourna contre le peuple élu et vint ajouter à ses misères¹².

L'intolérance, que les Juifs accusent amèrement la religion chrétienne de pratiquer à leur égard, plonge donc ses racines dans des concepts essentiellement judaïques :

Nous voyons maintenant ce qu'avait de paradoxale la situation des Juifs au début du Moyen Âge. Ils étaient non seulement les seuls non-chrétiens tolérés dans le monde chrétien, mais, comble d'ironie, ils vivaient dans une totale liberté, en dehors du régime féodal auquel étaient soumis les Gentils.

Pourquoi les Juifs n'avaient-ils pas ni été convertis de force, ni massacrés comme les païens et les infidèles ? Pourquoi bénéficiaient-ils d'un régime d'exception ? Et pourquoi l'Église les protégeait-elle ?

12. Georges Batault : *Le Problème juif*, pp.60-63 à 65 et 85

En réalité, l'Église s'était engagée elle-même dans cette impasse paradoxale de par sa propre logique. Parce que la civilisation du Moyen Âge était avant tout d'inspiration religieuse, il était de toute importance que les Juifs fussent convertis au christianisme...

Au début, tout fut tenté pour induire les Juifs à accepter le christianisme. Mais les Juifs refusaient obstinément de se convertir... Dans cette Europe occidentale, le Juif posait un problème quasi insoluble. On ne pouvait ni le convertir, ni l'exterminer.

Le Juif fut donc simplement exclu du système féodal.

Certaines des mesures discriminatoires prises contre les Juifs à cette époque n'étaient pas nouvelles. Elles s'inspiraient, en fait, des lois édictées dans l'Ancien Testament et dans le Talmud contre les non-Juifs. En effet, d'anciennes lois hébraïques interdisaient à un non-Juif d'être élu roi d'Israël ou d'occuper une charge lui permettant d'administrer le peuple juif. Pour éviter un trop Grand rapprochement entre Juifs et Grecs, une loi palestinienne interdisait à un Juif de vendre des terres à un non-Juif. Nous n'avons pas le droit de les qualifier de bonnes ou de mauvaises selon l'optique d'aujourd'hui. Nous devons nous replacer à l'époque où ces mesures furent prises¹³.

Prenons le cas particulier de l'**Inquisition**, créée au XIII^e siècle pour mettre fin à l'hérésie des Albigeois :

À la suite de la Croisade contre les Albigeois, qui fit un grand nombre de victimes, la Papauté, effrayée de tant de sang versé, interdit la chasse aux hérétiques (comme il fut par la suite interdit de se livrer à la chasse aux Juifs) et institua l'Inquisition (du mot latin « inquisitio » qui signifie « enquête ») dont le rôle serait de décider si l'accusé était, oui ou non, hérétique. Au cours des premiers siècles de son existence, l'Inquisition fut munie des pouvoirs lui permettant, non de juger des Juifs, des Musulmans ou autres incroyants, mais uniquement des chrétiens.

13. Max I. Dimont : *Les Juifs, Dieu et l'Histoire*, pp.231-232

L'Église ayant une répugnance toute particulière à voir couler le sang, il fut décidé que ceux qui seraient reconnus coupables d'hérésie seraient brûlés. Comble d'ironie, l'homme d'aujourd'hui trouve abominable que l'on puisse condamner pour ses convictions religieuses un homme à périr sur le bûcher, mais il ne voit rien de répréhensible à voir pendre ou fusiller un homme pour ses opinions politiques. Et ironie plus grande encore, le droit de mettre à mort un hérétique sort tout droit de l'Ancien Testament, plus précisément du Deutéronome, XVII, 2-5 :

« Il se trouvera peut-être au milieu de toi... un homme ou une femme faisant ce qui est mal aux yeux de l'Éternel ton Dieu et transgressant son alliance, allant après d'autres dieux pour les servir et se prosterner devant eux... Dès que tu en auras connaissance... alors tu feras venir à tes portes l'homme ou la femme... et tu lapideras ou puniras de mort cet homme ou cette femme. »

Étant donné qu'aux yeux de l'Église, seuls les chrétiens pouvaient se rendre coupables d'hérésie, cette antique loi mosaïque ne fut appliquée qu'à eux. Et c'est ainsi que, par un retournement du sort, les Juifs furent relativement épargnés de l'Inquisition, alors que les chrétiens brûlaient les leurs sur des bûchers¹⁴.

Pour le Dr. A. Roudinesco, lui aussi, l'intolérance est partagée par les Juifs et les chrétiens :

Ils nous paraissent des monstres, ces hommes qui brûlaient vifs d'autres hommes qui ne partageaient pas leur foi. Le grief unique contre les Juifs à cette époque était d'ordre religieux. L'antijudaïsme théologique du Moyen Âge est cependant facile à comprendre. La tolérance religieuse n'existait pas. Les Juifs étaient aussi intolérants que les chrétiens. Ils avaient persécuté leurs hérétiques tout comme les chrétiens avaient persécuté les leurs. La Synagogue excommunait avec autant de rigueur que l'Église¹⁵.

14. Max I. Dimont : *ibidem*, pp.237-238

15. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, p.40

C'est encore la Synagogue qui, la première, a imposé aux Juifs le port d'un insigne distinctif.

Or, parmi les différentes mesures prises par l'Église à l'encontre des Juifs en vue de contrecarrer leur politique d'infiltration et de corruption, il en est une contre laquelle ils se sont toujours élevés avec violence, la considérant comme particulièrement infamante : l'obligation de porter un signe distinctif (rouelle, chapeau, étoile, etc...).

Pourtant cette mesure imposée par le IV^e Concile de Latran, en 1215 – et renouvelée par les Bulles d'Honorius III (1221), de Martin V (1425), de Paul V (1555), de Saint Pie V (1566), de Clément VIII (1593) – ne faisait que reprendre une vieille coutume juive qui prescrivait aux Juifs de se distinguer des autres peuples par leur costume. Clément III, en portant la décision du Concile à la connaissance des fidèles, n'a pas manqué de le souligner :

Il ne s'agit que de ramener les Juifs à l'observation des Lois de Moïse, qui leur ordonnent d'avoir un costume distinctif.

Saint Thomas d'Aquin, écrivant à la Duchesse de Brabant, commente dans le même sens cette décision :

Cela même leur est ordonné dans leur propre Loi, à savoir de porter des franges aux quatre coins de leurs manteaux, afin de les distinguer des autres peuples¹⁶.

LE RACISME

Parlons enfin du racisme qui a pris tant d'importance de nos jours et qui est à la base des mesures prises, à l'époque, par le régime hitlérien à l'encontre des Juifs.

Les Juifs se sont élevés avec véhémence contre le racisme hitlérien. Cependant, ils ont été les premiers dans l'Histoire à

16. Cité par Lovsky : *L'Antisémitisme et le mystère d'Israël*, p.199

exalter la notion de race, à se considérer comme appartenant à la « race élue », bref, à créer le concept de racisme que les autres peuples, après l'avoir longtemps ignoré, vont leur emprunter et, parfois même, retourner contre eux.

« Il est bon de faire remarquer ici que les Juifs sont le seul groupe ethnique qui soit naturellement et foncièrement raciste, les notions de race juive et de religion juive étant inextricablement mêlées. »

Kadmi-Cohen, dans *Nomades*, écrit :

Les religions sémitiques ne sont que la spiritualisation déificatrice de la race. Ce n'est donc pas sans une certaine ironie que nous assistons au déchaînement de fureur juive contre le racisme allemand qui reprend à son bénéfice la notion de race en la retournant contre ses inventeurs.

Dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, E. Dhorme écrivait en 1934 :

Le Judaïsme a fortement contribué à implanter dans le monde cette idée de race, plus spécifiquement de la semence... qui doit provenir des grands ancêtres et se perpétuer sans mélange à travers les âges. Les persécutions dont les Juifs ont été l'objet à travers les âges, les persécutions dont les Juifs ont été l'objet dans les pays chrétiens, sont dues, en partie, à cette fusion de la race et de la religion, qui faisait d'Israël une catégorie spéciale de citoyens inassimilables. Le racisme est une théorie dangereuse, mais reconnaissons qu'elle a été soutenue par les Sémites bien avant qu'elle ne le fût par les Aryens¹⁷.

Tous les écrivains juifs ont exalté leur race et ils voient en elle une race supérieure, indestructible, appelée à exercer une grande influence sur toutes les autres races. Le ministre britannique, Disraeli, écrivait à ce sujet :

À chaque génération, les Juifs doivent devenir plus puissants et plus dangereux dans la société qui leur est hostile. Pensez-vous que

17. Cité par Lovsky : *ibidem*, p.364

la molle et puérile persécution du représentant décevant modéré d'une Université anglaise puisse écraser ceux qui, tour à tour, ont déjoué les Pharaons, Nabuchodonosor, Rome et la Féodalité?... Ni lois pénales, ni tortures physiques ne peuvent effectuer l'absorption ou la destruction d'une race supérieure par une race inférieure. Les races mêlées des persécuteurs disparaissent, la race pure des persécutés reste. En ce moment, en dépit des siècles, de milliers d'années de dégradation, l'esprit judaïque exerce une grande influence sur les affaires d'Europe. (Coningsby)

Charles Péguy, dans son livre *Notre Jeunesse* donne un portrait très caractéristique de son ami Bernard Lazare, où le mot de « race » revient comme un leitmotiv, lourd de sens. En voici un extrait :

Pas un muscle, pas un nerf qui ne fût tendu pour une mission secrète, perpétuellement vibré pour la mission. Jamais homme ne se tint à ce point chef de sa race et de son peuple, responsable pour sa race et pour son peuple. Un être perpétuellement tendu. Une arrière-tension, une sous-tension inexplicable. Pas un sentiment, pas une pensée, pas l'ombre d'une passion qui ne fût tendue, qui ne fût commandée par un commandement vieux de cinquante siècles; toute une race, tout un monde sur les épaules, une race, un monde de cinquante siècles sur les épaules voûtées; sur les épaules rondes, sur les épaules lourdes; un cœur dévoré de feu, du feu de sa race, consumé au feu de son peuple; le feu au cœur, une tête ardente et le charbon ardent sur la lèvre prophète¹⁸.

En 1936, l'auteur juif Kadmi-Cohen, sous le titre *Nomades*, écrivait un livre pour glorifier, voire même déifier la race juive qui, selon lui, a su, à travers son nomadisme, conserver son unité et sa pureté. Nous en donnons ci-dessous quelques extraits :

Force est de constater l'extraordinaire, l'absurde persistance de la race sémite.

18. Charles Péguy : *Notre jeunesse*, p.550 (*CŒuvres en prose 1909-1914*)

Et dans la race, la persistance des types physiques : des Juifs tout à fait occidentalisés conservent parfois dans leur faciès une ressemblance frappante avec le faciès d'un Arabe bédouin, dont ils sont séparés par une période trois fois millénaire.

La permanence de certains goûts, par ailleurs, est significative. Des siècles de vie au milieu des populations slaves et nordiques n'enlèvent pas au Juif sa frénésie, son besoin de gestes, ni même l'amour immodéré pour la cuisine relevée et alliée de la Méditerranée.

Ces exemples de stabilité surprenante au point qu'on est contraint de lui donner le nom de survie, sont tellement abondants qu'ils englobent toute la vie arabe, toute la vie juive.

Il y a dans le sort de la race, comme dans le caractère sémitique, une fixité, une stabilité, une immortalité qui frappent l'esprit...

« Je suis ce que je suis », dit l'Éternel. L'Éternel – l'Éternelle – c'est la race.

Une dans sa substance, non différenciée, Une dans le temps – stable – éternelle¹⁹.

L'unité du concept sémitique trouve son explication première et absolue dans le caractère nomade du genre de vie des Sémites. Race de bergers et de pasteurs, plutôt que d'agriculteurs et de terriens, ils ont été des nomades. Ils sont demeurés des nomades. L'empreinte est indélébile à la façon d'une marque qu'on incise sur le tronc d'un jeune arbre : le tronc croît, se développe, la marque s'allonge, semble se défigurer, mais n'en reste pas moins reconnaissable²⁰.

Qu'on veuille bien le remarquer : l'état nomade, à l'encontre de ce qui s'est passé chez d'autres peuples, n'a jamais eu chez le Sémite un caractère de transition, un caractère de stade passager qui précède et prépare la vie sédentaire : il a sa source au fond du cœur sémite²¹.

Que le nomadisme soit, par lui seul, conservateur de la race, de la pureté ethnique, cela se conçoit. Qui dit errance d'un

19. Kadmi-Cohen : *Nomades*, p.14 (Alcan, Paris 1928)

20. Kadmi-Cohen : *ibidem*, pp.115-116

21. Kadmi-Cohen : *ibidem*, p.19

groupe humain dit également isolément de ce groupe et, malgré ses déplacements, la tribu demeure identique à elle-même²².

Aussi le sang qui coule dans ses veines a-t-il conservé sa pureté première et la succession des siècles ne fera que renforcer la valeur de la race : c'est en définitive, la prédominance du « jus sanguinis » sur le « jus soli ».

De ce phénomène, les Sémites, et particulièrement les Juifs, ont offert, offrent encore une preuve historique et naturelle. Nulle part le respect du sang n'a été prescrit avec une intransigeance aussi farouche...

L'histoire de ce peuple, telle qu'elle est consignée dans la Bible, insiste à chaque instant sur la défense de s'allier à des étrangers... Et de nos jours, comme il y a trente siècles, la vivacité de ce particularisme de race se fortifie et se mesure à la rareté des mariages mixtes entre Juifs et non-Juifs.

C'est donc bien dans cet amour exclusif, dans cette jalousie, pourrait-on dire, de la race qu'est concentré le sens profond du sémitisme et qu'apparaît son caractère idéal. Le Peuple est une entité autonome et autogène, ne dépendant pas d'un territoire, n'acceptant pas le statut réel des pays où il réside, refusant énergiquement les apports pourtant féconds des croisements et des métissages. Sans support matériel, sans appui externe, il cultive uniquement son unité...

... Et c'est... cette formidable valeur, ainsi conférée à la race, qui explique à elle seule ce phénomène unique tout chargé d'exception ; de tous les peuples innombrables, un seul, le peuple juif, se survivant à lui-même... est demeuré un depuis toujours, malgré tout²³.

Racistes exclusifs pour eux-mêmes, les Juifs n'en sont pas moins d'intransigeants antiracistes, quand il s'agit d'idéologies rivales du type nazi ou autre, et ils ont fanatiquement poussé à la guerre contre Hitler. Ainsi Léon Blum invitait, en termes

22. Kadmi-Cohen : *ibidem*, p.25

23. Kadmi-Cohen : *ibidem*, pp.26 à 28

à peine voilés, les démocraties à détruire l'idéologie raciste. Dans *Paris-Soir* du 23 mars 1939, il écrit :

Le regroupement, le rapprochement, le resserrement de tous les États qui, dans le monde, restent attachés à la liberté, à la paix, la stimulation et l'exaltation de l'esprit démocratique, voilà donc, en même temps que la destruction systématique de l'idéologie raciste, la tâche essentielle qui incombe aux grandes opinions publiques, et sans lesquels les gouvernements se trouveraient impuissants.

À noter que Goering exprimait la même idée, quand il déclarait, le 6 octobre 1942, au cours d'un discours public, en parlant de l'Allemagne :

Cette guerre n'est pas la seconde guerre mondiale, mais la grande guerre des races. Le monde sera-t-il dominé par le Juif ou par le Germain ? C'est ce dont il s'agit en fin de compte.

C'est qu'en effet, et beaucoup d'auteurs juifs et autres n'ont pas manqué de le remarquer, le racisme nazi n'a été qu'une transposition allemande, brutale et poussée à son paroxysme, du racisme juif avec la même notion impérialiste de « race élue » et le même mythe de sa pureté. Voici ce qu'en dit Lovsky :

Il paraît que certains nazis ont regretté, pour des raisons trop souvent empiriques, que Hitler eût été si violemment antisémite. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner pour quelles raisons politiques, ni même économiques, l'antisémitisme fut pour le national-socialisme une nécessité dont il eût pu difficilement se passer. Mais le national-socialisme n'était pas un simple programme politique ; sa nature religieuse et païenne, son esprit de domination, l'idolâtrie nationale et raciale qu'il propageait lui confiaient la mission de conduire les affaires de ce monde au nom du « Tout Puissant ». C'était le plus simpliste, le plus servile

des antijudaïsmes, aux antipodes exacts de l'exclusivisme juif le plus extrême du passé, et lui ressemblait comme un frère à cause de cela même. « Seigneur – disait un Apocryphe – c'est pour nous que tu as créé le monde. Quant au reste des nations issues d'Adam, tu as dit qu'elles ne sont rien, et qu'elles ressemblent à un crachat » (IV Esdras, VI, 56). Le racisme antisémite ne parle pas autrement ; il est semblable à cette caricature du judaïsme ; une logique interne, absolument irréfutable, conduisait les nazis à exterminer les témoins de l'élection d'En-Haut, dont la présence sur la terre niait silencieusement la mission des Germains. Rauschning prête à Hitler quelques paroles remarquables :

« Il ne peut y avoir deux peuples élus. Nous sommes le peuple de Dieu. Ces quelques mots décident de tout²⁴. »

24. Lovsky : *L'Antisémitisme et le mystère d'Israël*, pp.364-365

CHAPITRE X

LA RÉVOLUTION MONDIALE

SIX MILLIONS DE VICTIMES JUIVES ET LE PARTAGE DES RESPONSABILITÉS

Six millions de morts, tel est le chiffre effrayant que les organisations juives jettent sans arrêt à la face du monde; c'est l'argument sans réplique dont elles se sont servi au Concile pour obtenir la révision de la Liturgie catholique.

Tout récemment, *Le Monde* du 3 janvier 1965 publiait sur ce sujet un article de Vladimir Jankelevitch dont voici un extrait :

Ce crime sans nom est un crime vraiment infini, dont l'inexprimable horreur s'approfondit à mesure qu'on l'analyse. Nous-mêmes, qui aurions tant de raisons de savoir, nous apprenons chaque jour quelque chose de nouveau, un détail particulièrement révoltant, un supplice particulièrement ingénieux, une atrocité machiavélique dont, il faut bien le dire, le sadisme allemand seul est coupable. Il n'est pas étonnant qu'un crime insondable appelle en quelque sorte une méditation inépuisable. Les inventions inédites de la cruauté, les abîmes de la perversité la plus diabolique, les raffinements inimaginables

de la haine, tout cela nous laisse muets, et d'abord confond l'esprit. On n'en a jamais fini d'approfondir ce mystère de la méchanceté gratuite.

À proprement parler, ce grandiose massacre n'est pas un crime à l'échelle humaine : pas plus que les grandeurs astronomiques et les années-lumière...

Auprès de l'infini, toutes les grandeurs finies tendent à s'égaliser ; en sorte que le châtement devient presque indifférent : ce qui est arrivé est à la lettre inexplicable. On ne sait même plus à qui s'en prendre ni qui accuser...

Le massacre méthodique, scientifique, administratif de six millions de Juifs n'est pas un malheur « en soi », c'est un crime dont un peuple tout entier est responsable...

Ce qui est arrivé est unique dans l'histoire et sans doute ne se reproduira jamais, car il n'en est pas d'autres exemples depuis que le monde est monde ; un jour viendra où on ne pourra même plus l'expliquer.

Or, ce chiffre de six millions paraît aujourd'hui inacceptable¹. Un écrivain français, M. Paul Rassinier, a fait sur ce sujet des enquêtes très approfondies et y a consacré quatre gros volumes :

- *Le Mensonge d'Ulysse*
- *Ulysse trahi par les siens*
- *Le véritable procès Eichmann ou les vainqueurs incorrigibles*
- *Le Drame des Juifs européens*

Rassinier est un socialiste de gauche, un agnostique et a été lui-même déporté à Buchenwald. Il ne peut donc être suspect de sympathie à l'égard du National-Socialisme.

Face à la propagande juive, il est bon de rappeler quelques faits historiques :

1. Nous rappelons ici que la loi Gayssot interdit la contestation de ce chiffre. Nous ne publions ici les interrogations de l'auteur que par souci de ne pas dénaturer son texte, écrit bien avant que cette loi ne fut votée. [NDE]

1. – Le terrible régime hitlérien ne s'est pas attaqué uniquement aux Juifs ; en comptant les déportés, les prisonniers et les massacres des populations civiles et militaires, notamment en Pologne et en Russie, il a causé la mort d'un nombre beaucoup plus grand de non-Juifs, chrétiens ou autres, que de Juifs.

De plus, il s'est souvent trouvé en opposition avec des chefs de l'armée allemande qui détestaient le régime et ont été, eux aussi, les victimes (l'amiral Canaris, les maréchaux Von Kluge, Rommel, Von Witzleben, les généraux Schleicher, Von Stulpnagel, Von Hase, etc...)

Beaucoup de généraux allemands n'avaient pas pris à la lettre ce qu'ils appelaient les déclarations hyperboliques d'Hitler quand celui-ci les invitait à se ruer sur la Pologne à la manière de Gengis-Kahn et à massacrer sans merci la population polonaise.

Mais, dès le début de la campagne de Pologne, ils comprirent leur erreur lorsque Ribbentrop fit connaître à Keitel, le 12 septembre 1939, les instructions d'Hitler ordonnant l'exécution massive des membres de l'Intelligentsia, de la noblesse et du clergé, réservoir naturel de chefs éventuels pour un futur mouvement de résistance et de renaissance polonaise.

La plupart des officiers allemands, notamment l'amiral Canaris, en furent bouleversés et se refusèrent à perpétrer de tels crimes qui allaient déshonorer à jamais l'armée allemande. Menacés d'être doublés par des unités de police, ils obéirent à regret et limitèrent autant qu'ils purent les dégâts².

De même, pendant la campagne d'Ukraine, en 1941-42, beaucoup d'officiers supérieurs allemands, notamment les lieutenants-colonels Stauffenberg (le futur chef de l'attentat du 20 juillet contre Hitler), Gehlen et Roenne, furent horrifiés de la manière dont étaient traités les prisonniers russes laissés sans hygiène, sans nourriture et sans soins, et ils essayèrent, mais en vain, d'attirer l'attention du Haut Commandement allemand sur le sort de ces malheureux³.

2. John W. Wheeler-Bennett : *Le Drame de l'Armée allemande*, p.389 (Gallimard 1955)

3. Résumé des pages 30 à 40 du livre de Jurgen Thorwald : *Wlassow contre Staline* (Éditeur : André Bonne, 1933)

2. – On a beaucoup reproché au maréchal Pétain d'avoir laissé déporter les Juifs, mais le maréchal Pétain n'avait aucun pouvoir réel pour s'opposer aux occupants allemands. Il a cependant freiné de toutes ses forces cette opération avec d'indéniables résultats.

Il y avait en France au moment de la guerre environ 300 000 Juifs français et 170 000 Juifs étrangers. Un peu moins de 100 000 furent déportés, la plus grande partie étant des Juifs étrangers. Nous reconnaissons sans peine que ce chiffre est très grand, mais cependant nous sommes loin des six millions de la légende⁴.

D'autre part, à l'époque de la Libération, il y a eu environ 105 000 Français assassinés par d'autres Français au titre de la Résistance. 95 % de ces victimes étaient d'excellents Français qui n'avaient qu'un tort, celui de n'être pas gaullistes et d'être anticommunistes. Personne ne semble s'en soucier. La conscience universelle ne s'intéresse qu'aux victimes juives.

3. – Les Alliés eux aussi, sur ce point, ont de lourdes responsabilités :

Rappelons succinctement la livraison aux Soviétiques de toute l'armée Wlassow par les autorités anglo-américaines. Or, dans leur zone, les Américains étaient entièrement libres de faire ce qu'ils voulaient et ils ne pouvaient pas ignorer qu'ils livraient ces hommes à une mort certaine.

Au début de l'invasion de l'URSS par les troupes allemandes, en 1941, de nombreux Russes désertèrent et, par milliers, officiers et soldats, prisonniers ou non, se rallièrent à l'armée allemande, dans le but de lutter à ses côtés contre la tyrannie de Staline. C'est à l'un de ces prisonniers ralliés, le général Wlassow, ex-commandant de la deuxième Armée de Choc soviétique, héros national de l'URSS, très populaire dans

l'armée, que des officiers allemands – malgré les réticences des dirigeants nazis qui ne voulaient pas d'une résurrection de la Russie, mais son écrasement et son démembrement, confièrent le commandement des diverses unités constituées avec des éléments russes désireux de libérer leur pays du joug soviétique.

Une première armée Wlassow, unité d'élite, forte de 40 000 hommes, commandée par le colonel Boudnitchenko, avait occupé Prague en évinçant les unités SS allemandes. À l'approche des troupes russes, cette division se retira vers l'armée américaine entrée en Tchécoslovaquie qui obligea Wlassow à lui remettre son armement. Celle-ci, après le retrait des Américains, se trouva encerclée par les troupes soviétiques. Beaucoup de ses membres se suicidèrent, le reste fut capturé : les officiers furent fusillés et les sous-officiers et soldats envoyés dans les camps de concentration. Auparavant, certains groupes furent utilisés par Beria à des fins de propagande. Menottes aux mains, entassés dans des camions munis de pancartes sur lesquelles on lisait : « Voilà le sort que les Américains réservent à ceux qui leur font confiance », ils furent promenés d'unité en unité. Peu d'entre eux survécurent.

Une seconde division Wlassow, commandée par le général Meandrov fut internée par les Américains à Plattling (Bavière) ; en février-mars 1946, elle fut livrée aux Soviétiques dans des conditions ignobles. Réveillés au petit matin, les hommes furent parqués comme des bêtes, emmenés à la gare, entassés dans des wagons à coups de crosse tandis qu'un jazz hurlait pour étouffer leurs cris. Beaucoup d'hommes se suicidèrent ; quelques-uns réussirent à s'enfuir.

Les troupes de cavalerie subordonnées à Wlassow formaient un corps autonome et se trouvaient en Italie lors de la débâcle allemande. Remontant vers la Bavière pour se joindre à Wlassow, elles furent arrêtées à Linz par les autorités anglaises qui invitèrent à dîner les chefs cosaques, parmi lesquels le général prince Bekovitch Tcherkassy, le général Krasnov, son neveu le

4. Nous rappelons ici que la loi Gayssot interdit la contestation de ce chiffre. Nous ne publions ici les interrogations de l'auteur que par souci de ne pas dénaturer son texte, écrit bien avant que cette loi ne fut votée. [NDE]

colonel Semione Krasnov et autres... Arrivés en grand uniforme au dîner, ils furent arrêtés par les Anglais qui les emmenèrent à Berlin pour les livrer aux Soviétiques. Ils furent tous pendus.

Le général Wlassow fut capturé par une unité soviétique et pendu, lui aussi, à Moscou.

Les Américains livrèrent encore aux Soviétiques le général Troukhine, adjoint de Wlassow, le général Malychine, son chef d'État-Major, et plusieurs autres officiers de hauts grades.

Deux émissaires de Wlassow, le capitaine Nicolas Lapine et Vladimir Bykadorov, envoyés pour négocier l'internement des troupes Wlassow en Allemagne Occidentale, et munis par les Américains de sauf-conduits, furent, malgré cela, arrêtés à leur arrivée et retenus prisonniers. Le capitaine Lapine, ayant refusé de se suicider, fut livré aux Soviétiques. Bykadorov fut remis en liberté.

Les Américains continuèrent à livrer aux Soviétiques, par petits groupes, le reste des unités Wlassow jusqu'en juin 1947. À cette date, un important détachement Wlassow, interné au camp de Reggia Emilia en Italie, fut embarqué pour l'URSS non sans avoir auparavant livré une véritable bataille aux Américains.

Il n'y eut pas de livraisons forcées dans la zone d'occupation française.

Mais en France, sous le premier gouvernement gaulliste, la Sécurité d'État Soviétique fut autorisée à installer le camp de Beauregard, près de Paris, d'où les anciens sujets soviétiques internés dans ce camp, étaient envoyés de force en URSS. De plus, la Sécurité d'État Soviétique qui put agir librement en plein Paris pendant une période heureusement assez brève, s'introduisit, à plusieurs reprises, dans des appartements de vieux émigrés pour enlever d'anciens Soviétiques, hostiles au rapatriement, qui s'y étaient réfugiés. En février-mars 1946, un jeune Soviétique, le lieutenant Laptchinski, fut enlevé à Auteuil dans l'appartement du Comte Ivas Tolstoï, petit-fils de l'écrivain, qui l'hébergeait.

En 1947, le camp de Beauregard fut fermé.

Après la mort de Staline, les survivants de l'Armée Wlassow furent relâchés des camps de concentration.

4. – Tournons-nous maintenant vers la Russie soviétique.

Le chiffre des victimes du terrorisme marxiste atteint des proportions apocalyptiques. Il y a eu, tant en Russie que dans les pays satellites, des millions de morts de tout genre : assassinats, fusillades dans les combats de rues, massacres des tchékas, famine, etc... et des dizaines de millions de déportés. Jusqu'à une époque récente, on estimait que les camps de déportés politiques – notamment dans le grand nord sibérien – avaient contenu jusqu'à 15 millions de prisonniers dont beaucoup étaient morts de misère, d'épuisement et de maladie. Il suffit de rappeler les déportations massives et impitoyables des paysans russes (les Koulaks) hostiles à la collectivisation :

... après Margareth Buber-Neuman, le communiste italien réfugié à Moscou en 1925, Navareno Scarioli qui connut les camps de concentration russes de 1937 à 1954, nous a fait dans le magazine romain Vita du 23 novembre 1961, une peinture qui dépasse en horreur tout ce qui a pu être écrit par les rescapés des camps allemands et même par ceux qui ont le plus affabulé⁵.

Sous le titre « Une revue yougoslave écrit que l'URSS a commis avant Hitler le crime de génocide », *Le Monde* du 7 février 1965 donne l'analyse du reportage publié par M. Mihajlov, universitaire de Zadar (Dalmatie), dans la revue littéraire *Delo*, sur le voyage qu'il a fait l'été précédent en Union Soviétique. En voici un extrait :

... Ce texte fera beaucoup de bruit. C'est une série de réflexions et de constatations sur les camps de concentration en Union Soviétique dans lesquels, jusqu'en 1956-57, de huit à douze millions de personnes étaient internées...

5. Paul Rassinier : *Le Vrai Procès Eichmann ou les vainqueurs incorrigibles*, introduction pp.9-10

La grande majorité de gens réhabilités qui ont eu la chance de survivre, écrit Mihajlov, ne veulent plus se taire...

Un autre passage est consacré aux « camps de la mort » :

Il est symptomatique, écrit Mihajlov, que la presse soviétique parle de moins en moins des camps nazis et qu'elle évite de faire des comparaisons entre ces camps et les camps soviétiques... Le premier camp de la mort n'a pas été organisé par les Allemands, mais par les Soviétiques. En 1921 a commencé à fonctionner près d'Arkhangelsk le premier « camp de la mort » : Holmogor. Et il a fonctionné avec « succès » pendant des années.

Rappelant la terreur des premières années après la révolution et l'exécution sans jugement en Crimée, en 1920-21, de 120 000 prisonniers, M. Mihajlov affirme que l'on se souvient encore d'une certaine Vera Grebnjakov connue sous le pseudonyme de « dora ». Elle « travaillait » à Odessa et, de sa propre main, aurait torturé et tué 700 prisonniers.

Hitler n'a pas même été le premier à commettre le crime de génocide, écrit l'auteur. À la veille de la seconde guerre mondiale, les petits peuples des régions frontalières, puis de la Turquie et de l'Iran, ont été déportés en Sibérie septentrionale, où, non habitués au froid, ils mouraient comme des mouches.

Rappelons quelques chiffres de la dernière guerre :

– 1 million 500 000 Polonais et Ukrainiens furent déportés par l'Union Soviétique en 1940 et 1941 :

Interrogé à Nuremberg, le 21 mars 1946, par le général Redenko, procureur russe, le Feldmarshall Goering avait répondu que « 1 million 500 000 Polonais et Ukrainiens furent déportés des territoires occupés par l'Union Soviétique et emmenés en Orient et en Extrême-Orient » (C.R. des débats T.IX, p. 673) et on ne lui avait permis ni de citer ses références, ni d'aller plus loin. Le premier gouvernement polonais de Londres avait cependant

publié un document selon lequel les déportations de Polonais se situaient entre 1 million et 1 600 000 personnes dont 400 000 périrent durant leur voyage... parmi lesquelles 77 834 enfants sur 144 000... d'après les renseignements fournis par la Croix Rouge américaine... Les Russes élargirent le procédé aux Baltes : 60 940 Estoniens, 60 000 Lettons, 70 000 Lithuaniens⁶...

– 12 000 officiers de l'armée polonaise de 1939 furent intégralement massacrés par les Russes ; 4 000 furent identifiés dans les fosses de Katyn.

– sur 100 000 prisonniers allemands capturés à Stalingrad, 5 000 seulement revinrent, les autres moururent dans les camps.

– 7 300 000 personnes environ furent refoulées par les Russes de Silésie en Allemagne, entre le 1^{er} juillet 1945 et le 1^{er} janvier 1947, dit encore Paul Rassinier dans le livre précité (p.107). Entassées dans des wagons à bestiaux, elles furent laissées sans vivres, pour des voyages de 4 à 5 jours. Dans la *Revue des deux Mondes* du 15 mai 1952, M. Jean de Pange affirme que plus de 4 millions en sont mortes.

– D'effroyables scènes de massacres et de viols ont accompagné la prise de Berlin et l'invasion de l'Allemagne par les armées soviétiques, car sur le front de l'Est la guerre a été une véritable guerre d'extermination et a été menée, de part et d'autre, avec une sauvagerie atroce.

– Rappelons enfin la répression sanglante du soulèvement populaire hongrois en 1956.

Jusqu'à la mort de Staline, la terreur a toujours été un élément essentiel du régime soviétique et, dans le domaine du terrorisme révolutionnaire, les Juifs ont joué un rôle de premier plan.

Le Marxisme en tant que doctrine révolutionnaire a été élaboré par des Juifs : Marx, Engels, Lassalle, Kautsky, Liebknecht, Rosa Luxembourg, etc... C'est une forme moderne du messianisme juif toujours prêt à tout bouleverser.

6. Paul Rassinier : *ibidem*, p.44

Au sujet de Marx, voici ce que nous dit Bernard Lazare dans son célèbre livre *L'Antisémitisme* :

Ce descendant d'une lignée de Rabbins et de Docteurs hérita de toute la force logique de ses ancêtres; il fut un talmudiste lucide et clair que n'embarrassèrent pas les minuties niaises de la pratique, un talmudiste qui fit de la sociologie, et appliqua ses qualités natives d'exégète à la critique de l'économie politique. Il fut animé de ce vieux matérialisme hébraïque qui rêva perpétuellement d'un paradis réalisé sur la terre et repoussa toujours la lointaine et problématique espérance d'un éden après la mort; mais il ne fut pas qu'un logicien, il fut aussi un révolté, un agitateur, un âpre polémiste, et il prit son don du sarcasme et de l'invective, là où Heine l'avait pris : aux sources juives⁷.

D'autre part, voici ce que nous dit Rabi dans son livre *Anatomie du judaïsme français* :

Il y a toujours un peuple élu dans la vision marxiste, mais c'est désormais le prolétariat. Il y aura des catastrophes telles que les ont prédites les prophètes, mais ce sont là des résidus normaux de l'inévitable lutte des classes. Il y a aussi une finalité au processus historique, le destin est scellé, la victoire est inexorable, le prolétariat vit et combat dans le cours de l'histoire; l'histoire, sinon Dieu, est du côté du prolétariat. Avec Marx, le socialisme devient une version sécularisée du messianisme juif. L'idée est née en Palestine, mais elle est maintenant celle de Moscou et de Pékin⁸.

Citons enfin le texte suivant qui émane d'un écrivain révolutionnaire juif, A. Rosenberg, qui fut, de 1917 à 1927, un dirigeant du Parti Communiste allemand. Ce texte revêt une importance capitale car il montre clairement l'essence révolutionnaire et destructrice du marxisme camouflé sous l'étiquette de libération du prolétariat. Or, élevé dans le sérail et juif lui-même, Rosenberg en connaissait toutes les arcanes.

7. Bernard Lazare : *L'Antisémitisme*, pp.205-206

8. Rabi : *Anatomie du judaïsme français*, p.250

Marx ne partit point du prolétariat, de sa misère et de sa détresse, de la nécessité de libérer cette classe, pour aboutir à la conclusion que le seul moyen d'y parvenir est la révolution. Il parcourut le chemin exactement inverse... en cherchant les moyens de réaliser la révolution, Marx trouva le prolétariat.

Marx et Engels publièrent à Cologne, en 1848 et 1849, La Nouvelle Gazette Rhénane, qui s'intitulait : « Organe de la démocratie ». C'était le journal le plus hardi, le plus vigoureux de ton dont disposaient les démocrates allemands.

Mais ce n'était pas un journal ouvrier au sens habituel de ce mot. Les intérêts particuliers des ouvriers, intérêts professionnels, et de classe, l'occupaient à peine...

L'organisation en parti n'avait aux yeux de Marx que la valeur d'un moyen pratique, permettant de mieux agir sur l'ensemble de la classe ouvrière.

Engels a exprimé clairement cette pensée dans une lettre à Marx. Il écrivait le 13 février 1951 : « N'avons-nous pas agi depuis plusieurs années comme si notre parti n'existait pas, comme s'il n'était qu'une cohue de gens sans valeur, qui n'avaient pas la moindre idée des mobiles profonds de notre action ? »

On voit clairement ici, ajoute Rosenberg, que le Marxisme fut alors insufflé à la classe ouvrière du dehors⁹.

Ce sont des Juifs qui ont été, jusqu'à la dictature stalinienne, les principaux dirigeants de la Russie soviétique.

Le célèbre publiciste anglais, Charles Sarolea, écrivait en 1924 :

Je désire sincèrement éviter d'écrire une seule ligne qui puisse enflammer l'abcès, mais il est inutile de nier que l'abcès existe; que les Juifs aient joué un rôle dirigeant dans le mouvement bolcheviste et que, encore aujourd'hui, ils jouent un rôle dirigeant dans le gouvernement bolcheviste est une affirmation

9. A. Rosenberg : *Histoire du Bolchevisme*, pp.11,12 - 24,26-27 (Bernard Grasset, Paris 1936)

que ne pourront nier aucun de ceux qui ont étudié les affaires russes sur place. Je suis tout prêt à admettre que les meneurs juifs sont en proportion infinitésimale, de même que les dirigeants anglais sont aux Indes en proportion infime. Mais il n'en est pas moins vrai que ces quelques chefs juifs sont les maîtres de la Russie, de même que les 1'500 civils servants anglo-indiens sont les maîtres des Indes. Pour toute personne qui a voyagé en Russie, nier cette vérité serait nier l'évidence de ses propres sens¹⁰.

La dictature juive ne s'exerça pas seulement en Russie, mais dans tous les pays d'Europe Centrale où le bolchevisme tenta de s'implanter par une terreur sanglante : Bela-Kun et Szamuely à Budapest¹¹ ; Liebknecht et Rosa Luxembourg à Berlin ; Kurt Eisner et Marx Lieven à Munich.

La terreur a toujours fait partie intégrante du régime soviétique et ce sont des Juifs qui ont été les principaux théoriciens et les doctrinaires du terrorisme marxiste : Karl Marx, Engels, Léon Trotsky, Neumann, etc...

À l'appui de nos dires, voici quelques extraits typiques de leurs écrits :

Et d'abord un passage de Marx mettant en relief ses idées sur la violence et la dictature deux années seulement avant sa mort. Dans une lettre au social-démocrate hollandais Doméla Nieuwenhuys, Marx écrivait le 22 février 1881 :

Un gouvernement socialiste ne peut se mettre à la tête d'un pays s'il n'existe pas des conditions suffisantes pour qu'il puisse prendre aussitôt les mesures voulues et épouvanter la bourgeoisie de façon à gagner les premières conditions d'une politique conséquente.

Citons maintenant le jugement d'Engels sur la Commune :

10. Charles Sarolea : *Impressions of Soviet Russia*, pp.159-160 (Londres Nash and Grayson, 1924)

11. À peu près tous les chefs terroristes du bolchevisme hongrois, qui devait faire tant de victimes, étaient juifs : Künsztrader, dit *Kunfi*, ministre de l'Instruction Publique; Böhm, ministre de la Guerre; Klein, dit *Corvin*; Kramszmer, dit *Kéri*; Boris Grunblatt; Pogany, Amburger; Laszlo; Rabinovitz; Arpad Kohn, dit *Kerekès*, etc...

La révolution est incontestablement la chose la plus autoritaire qui soit possible. La révolution est un acte, par lequel une partie de la population impose sa volonté à coups de fusils, de baïonnettes, de canons, c'est-à-dire par des moyens extrêmement autoritaires. Le parti qui a vaincu est dans la nécessité de maintenir sa domination au moyen de la terreur que ces armes inspirent aux réactionnaires. Si la Commune de Paris ne s'était pas appuyée sur l'autorité du peuple armé contre la bourgeoisie, est-ce qu'elle aurait tenu plus d'un jour? Ne sommes-nous pas en droit, au contraire, de blâmer la Commune d'avoir trop peu usé de cette autorité?

Tant que le prolétariat a besoin de l'État, il en a besoin non pas dans l'intérêt de la liberté, mais pour écraser l'adversaire. (p. 51-52)

De son côté Trotsky a écrit un livre entier pour justifier la nécessité de la terreur rouge, livre intitulé : *Défense du Terrorisme*. En voici des extraits :

L'idée fondamentale de ce livre est celle-ci : l'Histoire n'a trouvé jusqu'ici d'autres moyens de faire avancer l'humanité qu'en opposant chaque fois à la violence conservatrice des classes condamnées la violence révolutionnaire de la classe progressiste¹²... Qui renonce en principe au terrorisme, c'est-à-dire aux mesures d'intimidation et de répression à l'égard de la contre-révolution acharnée et armée, doit aussi renoncer à la domination politique de la classe ouvrière, à sa dictature révolutionnaire. Qui renonce à la dictature du prolétariat renonce à la révolution sociale et fait une croix sur le socialisme¹³.

... La terreur rouge est l'arme employée contre une classe vouée à périr et qui ne s'y résigne pas. Si la terreur blanche ne peut que retarder l'ascension historique du prolétariat, la terreur rouge, la bourgeoisie russe, de concert avec la bourgeoisie mondiale,

12. Léon Trotsky : *Défense du Terrorisme*, p. 23 (Réédité en 1936 aux Éditions de la Nouvelle Revue Critique, Paris)

13. Léon Trotsky : *ibidem*, pp.46-47

*nous aurait étouffés bien avant l'avènement de la révolution en Europe. Il faut être aveugle pour ne pas le voir, ou faussaire pour le nier. Celui qui reconnaît une importance révolutionnaire historique au fait même de l'existence du système soviétique doit également sanctionner la terreur rouge*¹⁴.

*... Quant aux dévastations que l'on a reprochées à la Commune comme on en reproche maintenant au pouvoir soviétique, Marx en parle comme d'une chose « inévitable et relativement insignifiante dans la lutte gigantesque qui s'engage entre la nouvelle société qui s'élève et l'ancienne qui achève de tomber ». Les dévastations, les cruautés sont inévitables dans toute guerre. Seuls des sycophantes peuvent les considérer comme des crimes « dans la guerre des opprimés contre leurs oppresseurs, la seule guerre juste de l'histoire » (selon les termes de Marx)*¹⁵.

Retenons que le Juif Trotsky traite de sycophantes tous ceux qui ont été horrifiés des génocides commis par les Soviétiques sur leurs propres ressortissants!

Quant à Neumann, il a écrit sous le pseudonyme de *Neuberg* un gros ouvrage, *L'Insurrection armée*, destiné à servir de guide pour l'application pratique du terrorisme révolutionnaire¹⁶.

En 1927, Neumann, considéré comme un spécialiste de l'insurrection, fut délégué par Moscou en Chine auprès de Borodine et de Galen (général Blucher), tous deux également Juifs, pour prendre la direction des soulèvements communistes de Shanghai et de Canton.

Ce soulèvement fut écrasé dans le sang par Tchang-Kai-Chek, et la plupart des chefs communistes furent exécutés. Seul Mao-Tse-Toung et deux ou trois des dirigeants de la Chine communiste échappèrent au massacre et entreprirent la fameuse retraite de « La longue Marche » pour ne pas tomber

14. Léon Trotsky : *ibidem*, p.82

15. Léon Trotsky : *ibidem*, p.109

16. Un résumé de cet ouvrage a été publié par Léon de Poncins sous le titre : *Le Plan communiste d'Insurrection armée* (Éditions Les Libertés Françaises, Paris 1939)

dans les mains des troupes qui les poursuivaient. Neumann, Borodine et Galen s'enfuirent en Russie ; à la suite de cet échec, Neumann resta célèbre dans l'histoire sous le nom de « Boucher de Canton ». Plus tard, il prit part comme délégué soviétique à la guerre civile espagnole et finalement tous trois disparurent, exécutés par Staline lors du fameux procès de Moscou.

Citons enfin pour en terminer avec le terrorisme cette proclamation lancée sur les ondes par le célèbre journaliste juif Ilya Ehrenbourg, lorsque les armées soviétiques commencèrent à envahir le territoire de l'Allemagne de l'Est dans leur marche sur Berlin :

*Tuez, tuez! Chez les Allemands, il n'y a pas d'innocents, ni parmi les vivants, ni parmi ceux à naître. Exécutez les instructions du camarade Staline en écrasant pour toujours la bête fasciste dans son antre. Brisez par la violence l'orgueil des femmes germaniques. Prenez-les en butin légitime. Tuez, tuez, vaillants soldats de l'Armée rouge, dans votre assaut irrésistible*¹⁷.

Les Juifs n'ont pas été seulement les théoriciens de la terreur rouge, ils en ont été aussi les principaux exécutants.

Malheureusement les hommes de race juive n'ont pas seulement joué un grand rôle dans le développement de la révolution bolcheviste, mais ils ont été aussi les principaux instigateurs de quelques-uns des pires crimes de cette révolution. Dans les annales du terrorisme il y a quatre noms qui émergent sinistrement :

– Jankel Yourovski, le monstre qui assassina les onze membres de la famille impériale dans les caves de la maison Ipatief à Iékatérinbourg, y compris les quatre jeunes filles du tsar ;

– Moïse Ouritski, le premier exécuteur en chef de la Tcheka ;

– Djerdjinski, l'exécuteur général de la Tcheka ;

– Bela-Kun, le bourreau de Budapest et de Crimée.

*De ces quatre noms, pas un seul n'est russe. L'un des quatre est Polonais, les trois autres sont Juifs*¹⁸.

17. Cité par le Grand Amiral Doenitz : *Dix ans et 20 jours*, pp.342-344

18. Charles Sarolea : *Impressions of Soviet Russia*, pp.159-160

Et Charles Sarolea concluait par ces paroles prophétiques :

Nous devons admettre le fait que la révolution bolcheviste a été en grande partie machinée par des hommes appartenant à la race juive. Il nous faut de plus constater que les actes commis par ces hommes ont soulevé des haines sauvages dans le cœur du peuple russe.

La fièvre bolcheviste finira par se consumer, mais la passion antisémite croîtra à mesure que le bolchevisme faiblira et déjà les signes précurseurs de la tempête s'accumulent dans toute l'Europe Centrale. Que se passera-t-il en Russie lorsqu'elle y éclatera, car l'antisémitisme y est plus profond que partout ailleurs et affecte un plus grand nombre d'individus¹⁹.

À propos de la révolution espagnole, les documents publiés par le gouvernement portugais au comité de non-intervention sont une illustration vivante du plan communiste d'insurrection armée. En voici un extrait :

... Dans sa séance du 27 février de l'année courante, le Komintern s'était spécialement occupé de la « bolchevisation » de l'Espagne. Cet organisme a envoyé dans la Péninsule, pour y diriger l'œuvre du communisme, deux techniciens qui sont en même temps des révolutionnaires connus : Bela-Kun et Losovski. Il leur a donné de larges moyens financiers et il les a chargés de réaliser les objectifs communistes...

L'agitateur Bela-Kun et ses camarades Losovski, Janson, Riedal Priamo (ou Primakoff), Berzine et Neumann, arrivés à Barcelone au mois de mars, se mirent au travail sans délai...

À la vue de leur œuvre, les organisateurs de la révolution espagnole peuvent maintenant se repaître de satisfaction. L'Espagne est une mer de sang. Les richesses immenses, les chefs-d'œuvre que tout l'or du monde ne pourrait reconstituer, les reliques historiques qui formaient un patrimoine commun à beaucoup de pays ont été sacrifiés et sont perdus à jamais. Un

19. Charles Sarolea : *ibidem*, p.110

grand nombre des plus hautes valeurs morales, artistiques et intellectuelles sont ensevelies dans le silence éternel de la mort.

Toutes les parties du programme, établi il y a quelques mois par le Komintern, ont été exécutées dans la contrée soumise au gouvernement de Madrid. Si elles ne l'ont pas été dans tout le pays, c'est que la réaction nationaliste ne l'a pas permis.

Tout avait été prévu de loin et exécuté avec méthode.

Enfin, les dirigeants des régimes soviétiques installés après guerre par Moscou dans les pays satellites étaient des Juifs : Rasoki en Hongrie, Anna Pauker en Roumanie, Slansky en Tchécoslovaquie, Jacob Berman en Pologne.

Voici ce que dit M. Arthur Bliss Lane, ancien ambassadeur des États-Unis en Pologne (1944-47), dans son livre *J'ai vu la Pologne trahie* :

La grande recrudescence de l'antisémitisme était due, nos informateurs juifs en convenaient, à la grande impopularité des Juifs placés aux postes de commande. De ce nombre étaient Minc, Berman, Olszewski (de son vrai nom Specht), Pivert, Radkiewicz et Szychalski. Nos amis juifs nous dirent que les Juifs de Pologne avaient peu de considération pour le gouvernement et trouvaient blessante la supposition que les ministres juifs représentaient leur peuple. Je dis au Département d'État que, d'après les informations reçues par nous, je croyais qu'il existait au sein de la milice une vive animosité contre les Juifs, parce que la police de sûreté, dirigée par Radkiewicz, dominait la milice et l'armée, et qu'un général russe, Kiziewicz, dominait la police de sûreté intérieure (KBW)

Il est d'ailleurs connu que l'UB et la KBW comptaient un grand nombre de Juifs d'origine russe²⁰.

Depuis lors, en Russie comme dans les pays satellites, ces marxistes juifs ont été progressivement éliminés des postes de direction pour être remplacés par des Russes et des autochtones. Mais avant leur éviction, les chefs de la terrible police secrète étaient souvent des Juifs :

20. Arthur Bliss Lane : *J'ai vu la Pologne trahie*, p.278 (Éditions Sfelt, 1949)

L'écrivain juif converti, François Fetjő, d'origine hongroise, dans son excellent ouvrage *Les Juifs et l'Antisémitisme dans les Pays communistes*, écrit :

Le plus haut placé parmi les communistes juifs polonais, serviteurs de la Terreur, était Jacob Berman²¹...

Et, parlant de la Hongrie, il nous dit :

Entre 1945 et 1948... la population ne semblait pas prêter beaucoup d'attention au fait que les cadres supérieurs du régime (hongrois) étaient composés en majorité de Juifs (Rakosi, Gero, Revai, Vas, Antal Apro, Georges Lukács, etc...). Elle ne devint sensible à ce fait qu'après 1948, date à laquelle le communisme changea de figure pour prendre un aspect sectaire, policier, oppressif. Plusieurs agents notoires de cette répression, notamment Gabor Peter, le « Beria hongrois », Mihály Farkas, ministre de la Défense, son fils Wladimir, tortionnaire numéro un de la police politique étaient également d'origine juive. Une bonne partie des Juifs hongrois prévoyaient déjà avec effroi, qu'excédé par le régime de pénurie et d'oppression qu'était devenue la démocratie populaire, le peuple se lèverait contre ses bourreaux. Une fois de plus, comme en 1919 après la chute de Bela-Kun, les Juifs semblaient prédestinés à payer les frais d'un régime dont certains des leurs paraissaient être les principaux bénéficiaires²².

Au cours des dernières décades, de nombreux et retentissants attentats politiques ont été commis par des Juifs.

Voici quelques-uns des plus connus :

– de 1905 à 1917, il y eut en Russie une série ininterrompue d'attentats dont furent victimes quelques-uns des hauts personnages du régime tsariste : le grand-duc Serge, oncle du Tsar, les premiers ministres Plehve, Stolypine, etc...

21. François Fetjő : *Les Juifs et l'Antisémitisme dans les Pays communistes*, p.71

22. François Fetjő : *ibidem*, p. 93

– les deux grands chefs de l'organisation terroriste furent successivement les Juifs Guershouini et Azef qui avaient pour collaborateurs directs les Juifs Silberberg, Max Schweitzer, Routenberg, etc...

– citons, après la première guerre mondiale, l'assassinat du Comte Tisza, premier ministre de Hongrie, sur l'instigation des Juifs Pagany, Keri et Fenyes;

– l'assassinat du Comte Sturghk, premier ministre d'Autriche par le socialiste juif Adler, fils du chef de la social-démocratie autrichienne;

– l'assassinat de Heltman Petlioura par Schwartzbart, à Paris;

– l'assassinat du diplomate Von Rath, en 1938, par Grynspan, à Paris;

– l'assassinat de Lord Moyne, haut-commissaire britannique au Caire,

– le dynamitage de l'Hôtel du Roi David à Jérusalem par un groupe de terroristes juifs qui causa un grand nombre de victimes parmi les officiers britanniques;

– l'assassinat du Comte suédois Bernadotte, plénipotentiaire de l'ONU et du Colonel français Sérot;

– l'assassinat de Lee Oswald, meurtrier de Kennedy par Jack Rubinstein, etc...

Rappelons enfin pour terminer que les chefs des gangsters américains, célèbres par leurs multiples assassinats, se recrutent principalement parmi les maffiosi italiens (Al Capone, Albert Anastasia, Frank Costello, Lucky Luciano, etc...) et les Juifs (Jack Diamond, Bugsy Siegel, Meyer Lansky, Lepke Buchalter, Dutch Shultz – de son vrai nom Fleggenheimer – Sydney Hillmann, Juif d'origine polonaise qui contribua puissamment à l'élection de Roosevelt grâce à sa mainmise sur les syndicats ouvriers américains, etc...)

*
* *

Qui sème le vent récolte la tempête : quand on a déchaîné la terreur révolutionnaire sur le monde, il est fatal qu'on en devienne un jour la victime, c'est la justice immanente de l'histoire.

Quand le terrorisme s'exerce dans le sens révolutionnaire, qualifié de « sens de l'histoire », et est dirigé par des Juifs, c'est une expérience sociale « large, humaine et généreuse », en dépit des millions de morts qu'elle entraîne.

Quand la violence révolutionnaire se retourne contre ses instigateurs et que les victimes sont juives, cela devient un « cancer morbide de la civilisation », une « forme sadique de la haine antijuive » et une « régression de l'humanité vers les âges sombres de l'obscurantisme médiéval ». Les Juifs se posent alors en victimes innocentes de la barbarie antisémite, en martyrs de l'humanité et assourdissent le monde de leurs clameurs de rage et de désespoir.

Car, ainsi que le dit Souslov, l'un des dirigeants du régime soviétique :

Si l'on touche à un cheveu seulement de n'importe quel Juif, tous les autres se mettent à crier aux quatre coins du monde.

CHAPITRE XI

L'AFFRONTLEMENT JUDÉO-CHRÉTIEN

2000 ANS D'ANTAGONISME

L'antagonisme irréductible qui oppose depuis 2000 ans le judaïsme au christianisme forme la trame essentielle de la subversion révolutionnaire moderne.

L'avènement du Christ a été pour le peuple juif et surtout pour ses dirigeants une catastrophe nationale. Jusque-là, eux, et eux seuls, avaient été les fils de l'Alliance ; ils en avaient été les uniques grands-prêtres et bénéficiaires.

Les puissants empires qui les entouraient traitaient par l'ignorance ou le mépris ce petit peuple obscur qu'ils considéraient comme l'un des plus pauvres en civilisation.

Dans son livre *Genèse de l'antisémitisme*, Jules Isaac nous montre l'opinion des Grecs et des Romains concernant Israël :

Le monde grec devint plus attentif à cet Israël jusqu'alors tenu pour négligeable... Peuple singulier, incompréhensible, dépourvu de tout ce qui, aux yeux des Grecs, donnait à la vie humaine sens, lumière et beauté ; sans civilisation visible,

sans œuvres d'art ; fanatiquement pieux, mais d'une foi sans clarté, sans dieux concrétisés et rendus adorables par le ciseau du sculpteur. **Et ce peuple de rien prétendait à tout ! Il tenait tête à la radieuse Hellade ; bien plus il osait lui faire la leçon, se donner pour maître à prier, pour Élu de la Divinité. Stupéfiante incongruité, exaspérante folie !** L'antijudaïsme qui prit naissance dans certains milieux grecs fut d'abord cela : une riposte à des prétentions jugées intolérables et outrageantes, un réflexe d'amour-propre blessé, compliqué de mépris, d'ignorance et d'incompréhension. Il devait se propager rapidement dans toute l'étendue du monde plus ou moins hellénisé ; mais originellement, essentiellement, il n'est qu'un des aspects du violent antagonisme qui venait de surgir en Palestine entre Judéens et Grecs, qui allait s'étendre bien au-delà de la Palestine, s'envenimer, exploser par la suite en nouveaux conflits sanglants où chacun des adversaires pogromiserait de son mieux, où massacreurs et massacrés seraient tantôt les uns, tantôt les autres, selon la loi du plus fort, guerres d'extermination mutuelle, a dit le Père Lagrange¹.

Même attitude de la part des Romains :

Il leur paraissait inouï que l'ordre romain, la paix romaine, la religion impériale qui en était le symbole, fussent contestés, ébranlés par une espèce d'Orientaux agités, débraillés, superstitieux. « Augebant iras — écrit Tacite — quod soli Judaei non cessissent » Les colères redoublaient, parce que les Judéens seuls s'obstinaient dans la lutte. Les scélérats.

Cette sainte colère flambe dans Tacite²...

Mais les Juifs n'attachaient aucune importance à ce que pouvaient penser ou dire les païens ; ils ne se

sentaient pas atteints puisque cela venait du dehors ; cela n'entamait ni la cohésion intérieure d'Israël, ni son orgueil incommensurable, ni son inébranlable confiance en un avenir impérial :

Le petit peuple d'Israël, tel qu'il apparaît dans les conceptions des prophètes, devient le nombril du monde : tous les événements, heureux ou contraires sont suscités par Yavhé, son Dieu, et tous se rapportent à lui. Israël devient le centre de l'univers et le centre de l'histoire ; rien n'existe, n'a existé ou n'existera qu'en fonction de ses destinées. Cette vue du mysticisme prophétique, d'une si naïve vanité et d'un si frénétique orgueil, aboutit à un véritable impérialisme religieux. Selon les prophètes, par la grâce de Yavhé, son Dieu, Israël est appelé à gouverner le monde ; lorsque le peuple des serviteurs de Yavhé se conformera aux exigences divines, les temps viendront où Israël régnera sur toute la terre³.

Mais brusquement surgit parmi eux un prophète — homme ou Dieu — lui aussi fils de la race royale de David, lui aussi fils de l'Alliance, héritier de la Promesse. Il se déclare envoyé de l'au-delà par Dieu, son Père, pour compléter et réaliser la promesse de l'Alliance : « Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir » (Matt.V-17). Et pour preuve de sa mission il accomplit une série de prodiges inouïs ; les foules subjuguées le suivent.

Mais — et c'est l'extrême gravité de sa mission — il interprète la Promesse dans un sens entièrement nouveau, entièrement différent qui bouleverse et détruit tout l'orgueilleux édifice judaïque en le spiritualisant et en l'universalisant.

La réalisation de la Promesse était transférée du plan matériel au plan spirituel : elle débordait le cadre national,

1. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, p.70

2. Jules Isaac : *ibidem*, pp.120-121

3. Georges Batault : *Le Problème juif*, pp.69-70

elle n'était plus réservée aux Juifs, seuls bénéficiaires, mais étendue au monde entier.

La notion d'une patrie céleste, commune à toutes les âmes, se substituait à la Jérusalem des Juifs ; il ne s'agissait plus de l'épanouissement d'une race, ni du triomphe d'une nation établie : le peuple élu était ravalé au rang d'un peuple quelconque parmi les peuples. À cela ni l'orgueil ni le nationalisme religieux des Juifs ne pouvait consentir, c'était contraire à la Loi et aux Prophètes, contraire aux promesses du messianisme. Les temps devaient venir de la soumission des royaumes à Israël⁴.

Les princes des prêtres et les pharisiens ne pouvaient tolérer un pareil blasphème, une telle atteinte à leur statut privilégié ; pour se débarrasser de ce dangereux agitateur, ils le livrèrent aux Romains et le firent mettre à mort.

Mais le Christ ressuscite et sa prédication s'étend comme une traînée de poudre à travers le monde antique. Les Juifs dénoncent ses disciples aux autorités romaines comme rebelles à l'empereur : Rome les traque, les livre aux bêtes, les écartèle, les crucifie ; cependant le flot monte sans cesse et gagne les hautes sphères du pouvoir impérial elles-mêmes, et brusquement le monde bascule en faveur de l'Église du Christ :

28 octobre 312, bataille du pont Milvius, aux portes de Rome. Constantin contre Maxence. Constantin vainqueur, Maxence noyé (croit-on) dans les eaux du Tibre.

Il a suffi d'une bataille pour changer la face du monde, sa face religieuse...

La victoire de Constantin, à juste titre, est considérée comme le point de départ d'une ère nouvelle, celle de l'Empire chrétien. Il est vrai que son résultat parut être l'instauration de la liberté et l'égalité des cultes (313)... À partir de ce moment, pour des

4. Georges Batault : *ibidem*, p.91

raisons qui ne sont pas complètement éclaircies, Constantin, vainqueur, associe son destin à celui de l'Église du Christ, et celle-ci a partie gagnée : elle a conquis et gardé la faveur impériale, elle prend dans l'État une place privilégiée, elle s'achemine vers une situation plus haute encore, plus périlleuse aussi, celle d'Église étroitement unie à l'État, d'Église d'État. Grande et surprenante révolution, déplorée par les uns, exaltée par les autres, une des plus importantes de l'Histoire, dont le règne de Constantin n'est que le prélude, qui se continue et s'achève avec le siècle, l'extraordinaire et chaotique IV^e siècle. Mais la fortune inouïe de l'Église devait entraîner l'infortune de la Synagogue : pour celle-ci, le IV^e siècle est une époque fatale, qui débouche sur un avenir d'angoisse, de deuil et de catastrophes⁵.

Lorsque par un des plus étonnants renversements de situation que l'Histoire connaisse, l'Église chrétienne du rang de persécutée, s'éleva (ou s'abaissa) au rang d'Église victorieuse et bientôt officielle, il y a de cela quelque seize cents ans, au temps de Constantin empereur, entre les années 312 et 337, du même coup, le judaïsme connut un égal renversement de situation, mais en sens inverse. Lui qui avait bénéficié jusque-là dans l'Empire d'un statut privilégié, se vit en peu de temps humilié, vilipendé, ravalé. Dès lors, par l'étroite collaboration de l'Église et de l'État (chrétien), commença de s'élaborer à son usage un système d'exclusions, d'interdictions, de vexations, lequel, soumis à d'innombrables vicissitudes, atteignit son apogée à l'époque où l'Église elle-même – l'Église romaine – parvenait au faite du pouvoir, dans la grande Chrétienté du XIII^e siècle.

Jamais les Juifs n'ont accepté cette défaite, jamais ils ne l'accepteront. La rupture est totale, définitive ; de part et d'autre l'affrontement est désormais irréductible :

Si le Juif a raison, la Chrétienté n'est qu'une illusion.

5. Jules Isaac : *ibidem*, pp.155-156

Si le chrétien a raison, le Juif est, dans la meilleure des hypothèses, un anachronisme, l'image de ce qui ne devrait plus exister.

Le christianisme, pour le Juif, c'est le renoncement au monopole, le renoncement à une interprétation « nationaliste », pour ne pas dire raciste, de « l'élection » ; c'est l'ouverture à la fraternisation humaine et en même temps un grand « amen » à Dieu, à tout ce que Dieu décide, et l'acceptation de la souffrance et de la mort, le renoncement à l'orgueil de l'Ego, à son intérêt, à sa méfiance.

Aucun autre peuple, que je sache, n'a été soumis par le christianisme à une épreuve aussi difficile.

Car pour aucun autre peuple, le passage au christianisme n'a signifié, à plus ou moins long terme, la disparition en tant que peuple. Chez aucun autre peuple, les traditions religieuses, qu'il s'agissait d'abandonner pour la foi au Christ, n'étaient aussi intimement mêlées à toutes les manifestations de la Cité.

Chez les autres peuples de l'Empire romain, la religion était effectivement une « superstructure », un décor. On pouvait la remplacer sans bouleverser l'édifice. Pour le Juif, la religion était l'infrastructure, la raison d'être, la base. Or, les Apôtres l'invitèrent à tout bazarder car le Ciel était là, les portes de l'Au-delà grandes ouvertes. Le Juif a dit : non, ce n'est pas vrai, cela ne peut être vrai, que Dieu me demande cela. Qu'on m'en fasse la preuve.

Et c'est là que nous arrivons à l'autre raison (ou prétexte) justifiant le « non » du Juif au Christ. Celui-ci ne correspondait pas à l'idée – vraie ou fausse – que le Juif se faisait du Messie. Et du salut⁶.

En prétendant être le véritable « Israël » – Israël selon « l'esprit » et non selon la chair « méprisable » – la théologie

chrétienne entend remplacer définitivement Israël. Le malheur est qu'Israël n'a pas disparu, ne veut pas disparaître⁷.

La divergence, irrémédiable, a trait à Jésus :

À supposer qu'il ait historiquement existé, pour le Juif il ne fut ni Dieu, ni fils de Dieu. Tout au plus pourra-t-il admettre comme extrême limite des concessions, la thèse de Joseph Klausner : ni Messie, ni prophète, ni législateur, ni fondateur de religion, ni tanna, ni rabbi pharisien « Jésus est, pour la nation juive, un grand moraliste et un artiste en paraboles... Le jour où il sera débarrassé des récits de miracles et du mysticisme, le Livre de la Morale de Jésus sera l'un des plus précieux joyaux de la littérature juive de tous les temps ».

Le christianisme se préoccupe essentiellement du salut individuel de l'homme. Le judaïsme n'envisage que le salut de la Maison d'Israël, qui seul peut permettre le salut des soixante-dix nations de l'univers. Tel a été pendant des siècles le but constant des talmudistes et des kabbalistes. Cette perspective explique la prescription de si nombreux commandements. Ils ont un but fondamental : maintenir une communauté dont dépend le salut du monde. Seul le rite permet d'intégrer le Juif à sa communauté⁸.

La démarche par laquelle la foi chrétienne a conquis son indépendance devait l'entraîner rapidement, fatalement, à une guerre sans merci contre l'Israël « selon la chair », elle-même – la nouvelle Église s'affirmant le véritable Israël de Dieu et le seul, Israël « selon l'esprit » : ***mais, saisit-on bien toute la gravité d'une telle revendication ? Elle équivalait à bien pis que diffamer le peuple juif : à tenter de lui dérober l'étincelle de vie, le feu sacré, et l'on peut bien dire son âme même ; et en plus – car tels sont les liens étroits, les entrelacements du spirituel et***

6. François Fetjő : *Dieu et son Juif*, pp.34, 190 et 192

7. Josué Jehouda : *L'Antisémitisme, miroir du monde*, p.50

8. Rabi : *Anatomie du judaïsme français*, pp.203-204

*du temporel – et en outre, sa place au soleil, son statut privilégié dans l'Empire*⁹.

La marche ascendante du christianisme dure quinze siècles. Pendant toute la période médiévale le judaïsme est entièrement dominé, réduit à l'impuissance : profitant de la tolérance des autorités et de la protection des papes, il ne pouvait que survivre en attendant la possibilité d'entamer par l'intérieur le bloc monolithique chrétien. Il considère cette période comme une époque sombre d'obscurantisme et de barbarie, car Israël ne juge le monde que par rapport à lui-même, il est le sel de la terre, la mesure de toute chose ; il ronge son frein et concentre sa haine.

Puis la Renaissance et la Réforme amènent une rupture dans l'unité de la Foi. Le Juif profite de la brèche ouverte pour s'infiltrer et désormais il appuiera de toutes ses forces tous les mouvements qui affaibliront et ébranleront l'édifice de la chrétienté : il est à l'œuvre derrière toutes les hérésies, toutes les révolutions, la Renaissance, la Réforme, la Révolution de 1789, le Marxisme.

Pendant toute cette période, nous dit Darmesteter :

Le Juif avait été le champion de la Raison contre l'esprit mythique ; c'est chez lui que, dans la nuit intellectuelle du Moyen Âge, la pensée a pu trouver refuge. Provoqué par l'Église qui veut le persuader, après avoir en vain essayé de le convertir par la force, il la mine par l'ironie et la sagesse de ses controverses, et il s'entend comme personne à trouver les points vulnérables de sa doctrine. Il a à son service pour les découvrir, outre l'intelligence de ses livres saints, la sagacité redoutable de l'opprimé. Il est le docteur de l'incrédule ; tous les révoltés de l'esprit viennent à lui, dans l'ombre ou à ciel ouvert. Il est à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphème du

*grand empereur Frédéric et des princes de Souabe ou d'Aragon : c'est lui qui forge tout cet arsenal meurtrier de raisonnement et d'ironie qu'il léguera aux sceptiques de la Renaissance, aux libertins du grand siècle, et tel sarcasme de Voltaire n'est que le retentissant écho d'un mot murmuré, six siècles auparavant, dans l'ombre du ghetto, et plus tôt encore (dans les contre-Évangiles des I^{er} et II^e siècles) au temps de Celse et d'Origène, au berceau même de la religion du Christ*¹⁰.

Bernard Lazare, de son côté, nous montre l'action antichrétienne juive au XVIII^e siècle :

*Dans tout le terrible antichristianisme du dix-huitième siècle, il importerait d'examiner quel fut l'apport, je ne dis pas du Juif, mais de l'esprit juif. Il ne faut pas oublier qu'au dix-septième siècle, les savants, les érudits comme Wagenseil, comme Bartolocci, comme Buxtorf, comme Wolf, firent sortir de l'oubli les vieux livres de polémique hébraïque, ceux qui attaquaient la Trinité, l'Incarnation, tous les dogmes et tous les symboles, avec l'âpreté judaïque, et la subtilité que possédèrent ces incomparables logiciens que forma le Talmud. Non seulement ils publièrent les traités dogmatiques et critiques, les Nizzachon et les Chizuk Emuna, mais encore ils traduisirent les libelles blasphématoires, les vies de Jésus, comme le Toledot Jeschu et le dix-huitième siècle répéta sur Jésus et sur la Vierge les fables et les légendes irrespectueuses des pharisiens du deuxième siècle, qu'on retrouve à la fois dans Voltaire et dans Parny, et dont l'ironie rationaliste, âcre et positive, revit dans Heine, dans Boerne et dans Disraeli, comme la puissance de raisonnement des docteurs renaît dans Karl Marx et la fougue libertaire des révoltés hébraïques dans l'enthousiaste Ferdinand Lassalle*¹¹.

9. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, p.150

10. Cité par André Spire : *Quelques Juifs et demi-Juifs*, p.233 (Grasset, Paris 1928)

11. Bernard Lazare : *L'Antisémitisme*, tome II, pp.193-194

Pour Josué Jehouda :
la Renaissance, la Réforme et la Révolution ont été les trois tentatives de redressement de la mentalité chrétienne,
afin de mettre la foi au diapason de la science et de la raison :

Au fur et à mesure que le dogmatisme théologique perd son empire oppressif sur les consciences, les Juifs respirent un peu plus librement... Les trois brèches opérées dans la forteresse vétuste de l'obscurantisme chrétien, s'étendent sur environ cinq siècles, au cours desquels les Juifs étaient encore considérés comme les parias de l'histoire...

Si les Juifs étaient alors à l'écart de toute activité intellectuelle et sociale des peuples chrétiens, leur pensée joue tout de même, malgré tous les ostracismes, un rôle prépondérant bien qu'inavoué et marque indirectement de son empreinte aussi bien la Renaissance que la Réforme et la Révolution... et ce n'est certes pas par hasard si ces tentatives ont été inspirées par l'étude assidue des sources juives à une époque où les Juifs étaient encore maintenus dans la suspicion et le mépris¹².

Jehouda nous montre par des exemples concrets le rôle joué par des Juifs ou des hébraïsants tels que Pic de la Mirandole et Jean Reuchlin, dans cette transformation de la chrétienté.

Pic de la Mirandole, mort à Florence en 1494, est un hébraïsant qui s'est consacré à l'étude de la Kabbale sous la direction de maîtres juifs tel que Jehuda Abravanel :

C'est dans la maison princière de Pic de la Mirandole à Florence que se réunissaient les savants juifs... La découverte de la Kabbale juive qu'il fait connaître à quelques chrétiens éclairés contribue bien plus que le retour aux sources grecques

12. Josué Jehouda : *L'Antisémitisme, miroir du monde*, pp.161-162

à l'extraordinaire éclosion spirituelle qui a pour nom la Renaissance. Environ un demi-siècle plus tard, la réhabilitation du Talmud aboutira à la Réforme. Pic de la Mirandole avait compris que l'indispensable assainissement de la dogmatique chrétienne ne pouvait être apporté que par l'étude approfondie de la Kabbale authentiquement juive¹³...

Avec la Réforme, qui éclate en Allemagne cinquante ans après la fin de la Renaissance, l'universalité de l'Église est détruite. Un âge nouveau commence. La Renaissance n'étant pas parvenue à assainir la dogmatique chrétienne, la Réforme finit pas embrouiller encore davantage « la problématique » de la chrétienté, pourtant évidente. Elle se résume ainsi : « Comment vaincre son dualisme foncier, provenant d'une double origine contradictoire : Jérusalem et Athènes, dont Rome prit la succession ». Certes, il est notoire que la Réforme fut accomplie par Luther (1483-1546), Calvin (1509-1564), Zwingli (1484-1531), mais ce qu'on sait moins c'est qu'auparavant Jean Reuchlin (1455-1522), disciple de Pic de la Mirandole, remua la conscience chrétienne en soutenant déjà en 1494 « qu'il n'y avait rien de supérieur à la sagesse hébraïque ». Et, lorsqu'en 1509, un Juif renégat, Joseph Pfefferkorn, fait saisir le Talmud pour obtenir, après plusieurs tentatives précédentes, la condamnation définitive du Talmud – ce compendium collectif qui résume mille ans de sagesse juive –, Jean Reuchlin ne recule devant aucune menace et ne craint pas de s'exposer à tous les dangers pour défendre devant l'Empereur et le Pape la valeur extraordinaire du Talmud dont il avait pénétré le sens véritable.

Avec le retour aux sources antiques, Reuchlin préconisa également le retour aux sources juives. Finalement, il eut gain de cause contre le converti Pfefferkorn qui demandait à hauts cris la destruction du Talmud.

13. Josué Jehouda : *ibidem*, p.164

L'esprit nouveau qui allait révolutionner l'Europe tout entière, écrit l'historien Graetz, se manifesta à propos des Juifs et du Talmud.

Cependant, la Réforme qui a fait connaître la Bible dans son texte de surface, s'est avérée encore plus incapable que la Renaissance de purifier le christianisme de son antisémitisme congénital. On trouve non sans étonnement parmi les protestants autant d'antisémites que parmi les catholiques. La Réforme, ayant abouti à l'impasse intellectuelle, adopta le fidéisme comme principe, excluant toute possibilité de raisonner sa foi...

La Réforme, elle aussi, subit l'attrait irrésistible du « miracle grec » qui dualise la pensée en la séparant de la foi et adopte sans s'en apercevoir le laïcisme païen qui prépare le terrain à l'athéisme, dont la Révolution française marquera le début dans l'histoire des peuples chrétiens. Cette Révolution, ayant pris une attitude nettement antireligieuse, se prolonge à travers le communisme russe et contribue puissamment à déchristianiser le monde chrétien...

La troisième tentative de redressement de la position chrétienne s'accomplit, après l'échec d'unification de la chrétienté par la Réforme, sous l'impulsion de la Révolution française.

La Révolution française et, à sa suite, la Révolution russe, si elles libèrent le Juif sur les plans social et politique, maintiennent la religion monothéiste d'Israël dans le même dédain que la théologie chrétienne...

Le laïcisme, issu de la Révolution, confère au Juif sa dignité d'homme, mais la théologie chrétienne n'a pas encore aboli à son égard son dédain spirituel. De là provient l'attitude ambivalente du monde moderne à l'égard du Juif et les sursauts successifs de l'antisémitisme...

Ainsi l'antisémitisme, cette fièvre aphteuse de la chrétienté,

s'avère rebelle même après les trois tentatives de l'épuration du dogmatisme chrétien. Cependant la chrétienté reste, malgré toutes les épurations successives, accrochée à son dogmatisme mythifié qui engendre inévitablement l'antisémitisme. L'affirmation que le christianisme présente la dernière phase du devenir spirituel du judaïsme doit enfin être repensée de fond en comble dans l'intérêt même de la chrétienté, donc de la civilisation occidentale¹⁴...

Celui qui approfondit le sens de l'histoire universelle, pour en dégager une vision d'ensemble, découvre que dès l'Antiquité jusqu'à nos jours deux courants opposés se disputent l'histoire, la pénètrent et la façonnent sans cesse : le courant messianique et le courant antisémite, sous des noms les plus variés...

Mais le sens profond de l'histoire demeure identique à toutes les époques, c'est une lutte sourde ou ouverte entre les forces qui s'accrochent aux intérêts figés en s'obstinant à maintenir ce qui subsiste au détriment de ce qui doit venir.

Car messianisme et antisémitisme constituent les deux pôles opposés de l'humanité en marche. L'antisémitisme, c'est le pôle négatif du messianisme¹⁵...

Aujourd'hui l'attaque reprend sous l'égide de l'œcuménisme et les Juifs portent la guerre à l'intérieur même de l'Église. Avec l'appui des progressistes, ils attaquent sa doctrine traditionnelle face au judaïsme. C'est la bataille du Concile que nous avons exposée dans la première partie de cet ouvrage.

On nous dit qu'un accord est possible et souhaitable. Souhaitable certes, mais est-il possible? Pour les Juifs talmudiques, l'accord n'est autre chose que l'abandon pur et simple par le christianisme de tout ce qui constitue l'essence de sa doctrine et le retour intégral au judaïsme qui,

14. Josué Jehouda : *ibidem* pp.169-170 et 172 à 174

15. Josué Jehouda : *ibidem*, p.185

lui, ne cède sur rien, n'abandonne aucune de ses positions, maintient sa totale intransigeance.

Tous les penseurs juifs, rabbins et dirigeants du judaïsme, sont unanimes sur ce point.

Écoutons André Spire parler de Darmesteter :

*En dehors de toute confession, au-dessus de tout dogme, il est resté attaché à l'esprit des Écritures. Bien plus, par un tour original de la pensée, il fait entrer les plus belles parties du christianisme dans le judaïsme, et, ramenant l'Église à la Synagogue, il réconcilie la mère et la fille dans une Jérusalem idéale. Mais c'est la fille, comme de raison, qui reconnaît ses torts et confesse ses erreurs*¹⁶.

Écoutons Josué Jehouda :

*Un prophète moderne s'écria un jour : « Honte et malédiction sur vous, peuples chrétiens, si vous continuez dans votre entêtement crispé à étouffer la tradition monothéiste d'Israël. Car, sans la rénovation du monothéisme messianique, il n'existe pas de salut pour vous et le monde*¹⁷.

Et, selon Rabi :

*Ce n'est pas la croix qui comblera le schisme entre le peuple juif et l'ensemble des nations, comme le croit Lovsky. Seule pourra le permettre l'adhésion vraie du monde à la notion juive de commune filiation. Il n'est pas d'autre morale pour l'homme, et pas d'autres fins pour l'histoire*¹⁸.

Sur cette même question, nous donnons ci-dessous un bref résumé de l'importante introduction qu'Élie Benamozegh, l'un des penseurs les plus éminents du judaïsme, surnommé « le Platon du judaïsme italien »,

16. André Spire : *Quelques Juifs et demi-Juifs*, p.255

17. Josué Jehouda : *ibidem*, p.349

18. Rabi : *Anatomie du judaïsme français*, p.186

consacre à son ouvrage *Israël et l'Humanité*, parce qu'elle résume parfaitement la pensée juive.

Après avoir constaté la crise religieuse dans le monde, Élie Benamozegh pense que la seule façon de la résoudre, c'est d'arriver à une unité religieuse et il recherche les conditions dans lesquelles devrait se faire l'accord.

Pour ce rabbin kabbaliste fervent, la religion de l'avenir ne saurait être le rationalisme qui, simple produit de l'esprit humain, ne s'attache qu'aux choses intelligibles et changeantes. En effet, la religion, acte d'adoration et culte de l'Absolu, surpasse nos sens et nos facultés et implique une vérité fondée sur la Révélation.

Seules, les religions issues de la Bible et de la Tradition, le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, remplissent ces conditions. Mais parmi elles, le judaïsme occupe une situation prééminente. Premier-né des enfants de Dieu, gardien du messianisme, c'est à Israël qu'appartient de droit la fonction sacerdotale dans la grande famille des nations, comme dans l'Antiquité, le premier-né :

*C'était le prêtre de la famille, chargé de faire exécuter les ordres du père et de le remplacer en son absence. C'était lui qui administrait les choses sacrées, qui officiait, enseignait, bénissait. En reconnaissance de ses services, il recevait une double part dans l'héritage paternel et la consécration ou imposition des mains... Telle était la conception juive du monde. Au ciel un seul Dieu, père commun de tous les hommes et sur la terre une famille de peuples parmi lesquels Israël est le premier-né chargé d'enseigner et d'administrer la vraie religion de l'humanité dont il est le prêtre*¹⁹.

Le judaïsme doit donc devenir la religion du genre humain et la conception juive du monde l'emporter sur toutes les autres.

19. Élie Benamozegh : *Israël et l'Humanité*, p.40

Le christianisme, issu de l'hébraïsme, malgré sa vénérable et ancienne tradition, doit revenir à la tradition plus antique et plus authentiquement divine qui l'a formé. Par les excès de ses sectes, ses erreurs et ses discordes, par l'obscurité de ses dogmes, il ne répond plus aux aspirations des temps modernes. Pour subsister, il lui faut réformer ses parties défectueuses en acceptant l'idéal que le judaïsme s'est formé de l'homme et de la société et revenir à la foi primitive en Dieu et en sa révélation. À cette condition, il gardera son caractère de messianisme, pourra unir ses efforts au judaïsme en vue d'assurer l'avenir religieux de l'humanité et restera la religion des Gentils :

*La réconciliation rêvée par les premiers chrétiens comme une condition de la parousie, ou avènement final de Jésus, le retour des Juifs dans le sein de l'Église, sans lequel les diverses communions chrétiennes s'accordent à reconnaître que l'œuvre de la Rédemption demeurent incomplète, ce retour, disons-nous, s'effectuera, non pas à la vérité, comme on l'a attendu, mais de la seule manière sérieuse, logique et durable et surtout de la seule façon profitable au genre humain. Ce sera la réunion de l'hébraïsme et des religions qui en sont issues et... **le retour du cœur des enfants à leurs pères***²⁰.

C'est un écrivain juif, le Dr. A. Roudinesco, qui donne une magnifique réponse à ces anathèmes rageurs dans son livre *Le Malheur d'Israël* :

*On a appelé miracle juif la persistance jusqu'à nos jours de cette petite communauté en dépit des persécutions et de souffrances inouïes. Cette survivance n'est pas un miracle : elle est tout au plus un malheur. **Le véritable miracle juif est la conquête spirituelle de l'humanité par le christianisme. La mission du peuple élu est depuis longtemps terminée.***

20. Élie Benamozegh : *ibidem*, p.48

*Ceux qui, parmi les Juifs, espèrent pouvoir un jour achever le christianisme par un messianisme renouvelé, ignorent les lois essentielles de l'évolution de l'humanité*²¹.

21. Dr. A. Roudinesco : *Le Malheur d'Israël*, pp.197-198

CONCLUSION

PROBLÈME D'ACTUALITÉ : MALAISE JUIF ET MALAISE CHRÉTIEN

En 1962, un écrivain juif d'origine tunisienne, fixé depuis des années en France, A. Memmi, publiait à la N.R. un ouvrage intitulé *Portrait d'un Juif*.

Ce livre est très instructif car il nous montre avec une grande clarté les réactions profondes d'un Juif en face d'une vieille civilisation chrétienne et nationale telle que la civilisation française.

En voici un passage qui résume ce que nous avons exposé tout au long de cette étude : A. Memmi signale sa gêne et son appréhension dès qu'il est question du passé historique de notre pays :

Pas de Gaulois, s'il vous plaît. Arrière les Celtes, les Germains et les Slaves et les conquérants romains et les conquérants arabes. Car alors je me découvre seul et nu : mes ancêtres à moi n'ont jamais été ni Gaulois, ni Celtes, ni Slaves, ni Germains, ni Arabes, ni Turcs...

Je n'ai jamais pu dire « nous » en songeant à ces lignées historiques dont se prévalent mes concitoyens. Je n'ai jamais

entendu un autre Juif dire « nous » sans tiquer, sans le soupçonner vaguement d'étourderie, de complaisance ou de forcer sa langue¹.

Il y a donc entre les Juifs et les nations un antagonisme racial et national, mais il y a, plus profond encore, un antagonisme religieux :

Lorsque, il y a quelques années, je quittai la Tunisie pour la France, je savais que je quittais un pays musulman, je ne savais pas que je gagnais un pays catholique. Quelques semaines suffirent à m'imposer cette évidence.

J'ai vite découvert que la réalité française est inextricablement mêlée, libérale et catholique, cléricale et anticléricale à la fois. Mais le fond commun chrétien est partout, plus ou moins enfoui, plus ou moins éclatant.

La France reste, malgré les changements considérables, un pays catholique comme l'Amérique est un pays protestant.

Lorsque je voyage à l'intérieur de ce pays, que me montre-t-on avec une juste fierté ? Qu'est-ce que je demande moi-même à voir spontanément, parce que je sais que c'est cela qui mérite d'être vu, sinon des églises, des chapelles, des baptistères, des Vierges, des objets du culte et très peu d'autres choses ? J'ai vérifié l'exactitude de ces descriptions d'écrivains bien-pensants : les villages sont serrés autour de leur église, autour des clochers, qui les signalent de loin et semblent en effet les protéger.

Est-ce le seul cas de la France ? Mais non ; j'ai été stupéfait, l'année dernière, indigné, puis amèrement amusé, lorsque j'ai lu dans les journaux italiens la déclaration solennelle de Togliatti, le leader des communistes italiens, encourageant et bénissant « les communistes catholiques ». Je sais bien : il ne s'agit là, me dira-t-on, que de tactique... mais s'il faut de la tactique, c'est qu'il y a un réel à contourner. Or le réel du peuple italien est profondément catholique, comme le réel polonais, on l'a vu avec les dernières émeutes, comme le réel espagnol, etc...

1. A. Memmi : *Portrait d'un Juif*, p.186 (Gallimard 1962)

Ce qui fait ma situation religieuse, ce n'est pas tant le degré de ma religion profonde, c'est que je ne sois pas de la religion des hommes parmi lesquels je vis, c'est que je sois Juif au milieu de non-Juifs. Ce qui signifie également que mes enfants, mes parents, mes amis le plus souvent, se trouvent dans ce cas. **C'est que je sois toujours, dans une certaine mesure, en dehors de l'univers religieux, de la culture, de la société dont je fais partie par ailleurs...**

La légalité des pays chrétiens est une légalité d'inspiration chrétienne à peine déguisée, et souvent proclamée ; la légalité des pays musulmans est une légalité musulmane, allant de soi et sans réticence².

La religion des autres est partout, enfin, dans la rue comme dans les institutions, dans les vitrines et les journaux, dans les objets, les monuments, les discours, l'air : l'art, la morale et la philosophie sont aussi chrétiens que le droit et la géographie. La tradition philosophique enseignée dans les écoles, les grands motifs de la peinture et de la sculpture sont aussi imprégnés de christianisme que la législation du mariage. Me trouvant l'année dernière sur la Côte d'Azur, je me suis amusé à noter les villages qui portent des noms de saints ; leur nombre est étonnant : Saint-Tropez, Saint-Maxime, Saint-Raphaël, Saint-Aygulf... Il en est de même d'ailleurs des stations du métro parisien. Ma première irritation contre Paris, ville que j'aime tant par ailleurs, fut d'origine religieuse, si mes souvenirs sont exacts. Occupé une partie de la journée par un méchant job, je veillais tard le soir pour avancer dans mes études ; j'étais réveillé tous les matins, et plusieurs fois de suite jusqu'à l'exaspération, par des cloches sonnant à toute volée, insistant longuement, puis revenant à la charge dès que je m'étais assoupi à nouveau. J'habitais, il est vrai, un petit hôtel à deux pas d'une église, mais on est toujours dans cette ville à deux pas d'une église.

Ces cloches sonnaient le signal des devoirs communs aux autres, de leur union ; du même coup, elles sonnaient

2. A. Memmi : *ibidem*, pp.174 à 176

pour moi le signal de mon exclusion de cette communauté. J'étais dans un pays catholique ; tout le monde devait trouver normales, et peut-être agréables, ces cloches du matin, sauf moi, et mes pareils précisément, qui en étais gêné et révolté. Révolte impuissante au surplus ; les autres, qui n'en étaient pas agacés, ni même peut-être réveillés, étaient le nombre et la force. Ce qui les concerne, ce qu'ils approuvent, est la légitimité. Ces cloches ne sont que l'écho familial de leur âme commune³.

Se rendent-ils toujours compte, les chrétiens, de ce que ce nom de Jésus, leur Dieu, peut signifier pour un Juif ? Pour un chrétien, fut-il devenu athée, il évoque, il a évoqué tout au moins, une immense vertu, un être infiniment bon, ou qui s'est voulu bon, qui se propose comme le Bien, qui souhaite au moins prendre le relais de toutes les philosophies et de toutes les morales passées. Pour le chrétien qui reste croyant, il résume et accomplit la meilleure partie de lui-même. Le chrétien qui a cessé de croire ne prend plus cette ambition au sérieux, il peut même en éprouver du ressentiment, accuser les prêtres d'incapacité ou même de tromperie ; mais s'il dénonce une illusion, il ne met pas en doute, généralement, la grandeur et la beauté de l'illusion. **Pour le Juif qui n'a pas cessé de croire et de pratiquer sa propre religion, le christianisme est la plus grande usurpation théologique et métaphysique de son histoire ; c'est un blasphème, un scandale spirituel et une subversion.** Pour tous les Juifs, fussent ils athées, le nom de Jésus est le symbole d'une menace, de cette grande menace qui pèse sur leurs têtes depuis des siècles, et qui risque toujours d'éclater en catastrophes, sans qu'ils sachent pourquoi, ni comment les prévenir. Ce nom fait partie de l'accusation, absurde, délirante, mais d'une efficace cruauté, qui leur rend la vie sociale à peine respirable. Ce nom a fini par être, enfin, l'un des signes, l'un des noms de l'immense appareil qui les entoure, les condamne et les exclut. Que mes amis

3. A. Memmi : *ibidem*, pp.176-177

chrétiens me pardonnent ; pour qu'ils me comprennent mieux, et pour employer leur propre langage, je dirais que, **pour les Juifs, leur Dieu, c'est un peu le diable. Si le diable, comme ils l'affirment, est le symbole, le condensé du mal sur la terre, inique et tout-puissant, incompréhensible et obstiné à écraser les humains désemparés.**

Un jour, à Tunis, un idiot juif (nous en avons toujours un certain nombre qui hantaient les cimetières et les réunions communautaires), voyant passer un enterrement chrétien, fut subitement pris d'une fureur insolite. Un couteau ouvert à la main, il se précipita sur le cortège mortuaire qui se dispersait affolé, lorsque l'idiot, sans un regard pour la foule hurlante de terreur, piqua droit sur l'enfant de chœur... et lui arracha la croix des mains, la jeta à terre et rageusement la piétina longuement. Je n'ai compris que plus tard ce fait divers : l'anxiété s'exprime comme elle peut ; l'idiot répondait à sa manière à **notre commun malaise devant ce monde de croix, de prêtres et d'églises, symboles concentrés de l'hostilité, de l'étrangeté de cet univers qui nous enserrait, nous assaillait aussitôt que nous avions quitté l'espace étroit du ghetto**⁴.

Je suis maintenant convaincu que l'histoire des peuples, leur aventure collective est une histoire religieuse ; non pas seulement marquée par la religion, mais vécue et exprimée à travers la religion. Ce fut l'une de nos grandes naïvetés, et bien nocives, d'avoir cru, dans nos milieux dits de gauche, à la fin des religions. Ce fut une grande erreur d'avoir essayé de minimiser son rôle dans la compréhension du passé des peuples. Il ne s'agirait ni de s'en réjouir, ni d'en pleurer, mais de constater son extraordinaire importance et d'en tenir compte. Il me paraît évident aujourd'hui que toute la vie collective des chrétiens est encore rythmée dans son ensemble par le christianisme ; leur histoire passée et l'histoire qui continue à se faire. Voyez encore

4. A. Memmi : *ibidem*, pp.177 à 179

ces relais de sacre qui jalonnent et ponctuent l'histoire et la vie de la France ; le sacre de Charlemagne et celui de Clovis, le sacre de Charles VII et celui de Napoléon. On sait la place et le rôle de l'Église dans les mœurs et dans la politique : des régions entières étroitement dépendantes des mots d'ordre de leurs curés.

Tout cela est banal certes ; tellement qu'on ne songe plus guère à sa signification. On découvre mieux encore peut-être l'intensité du religieux dans les moments de fête, où elle culmine, où la collectivité prend conscience d'elle-même, comme un être unique. Par une ironie du sort, non moins banale et compréhensible, c'est alors que le Juif se découvre le plus exclu... C'est au moment où le corps social s'unifie le plus dans la communion retrouvée, dans le souvenir des drames et des victoires communes, que le Juif mesure le mieux sa non-coïncidence, sa distance d'avec la communauté. Tout alors le lui rappelle, avec plus d'insistance que d'habitude : les journaux, la radio, les rues, les manifestations publiques des chefs de la nation. Dans la semaine de Noël, les discours scientifiques, politiques, à la radio, à la télévision, commencent par des invocations : « En ce jour où tous les hommes se sentent des cœurs d'enfants... » Tous ? Justement pas moi ; je ne suis pas de cette communion-là. L'un des premiers gestes du Général de Gaulle prenant le pouvoir fut une adresse au Pape où il lui demandait de bénir la France et les Français. **Cette France, le Juif en fait-il partie ? Si oui, comment accepterait-il qu'elle soit bénie par le Pape, et lui avec ?** En réalité les chefs de l'État font comme si le Juif n'existait pas. Et il est vrai qu'il ne compte guère, qu'il n'ose même pas se compter lui-même : **sinon pourquoi supporterait-il que le chef de l'État, c'est-à-dire son représentant, aille à l'église dans ses fonctions, c'est-à-dire en son nom ?** Le Nonce apostolique est doyen du corps diplomatique : de quel droit ? Sinon par une prééminence, admise de la religion catholique, qui n'est pas la sienne ? C'est toujours au moment de la plus grande effusion, dans les cérémonies et les

rites communs, à l'enterrement des héros, à la célébration des victoires, ou aux catastrophes de chemin de fer, que le Juif vérifie son esseulement et son peu d'importance, que son cœur se serre à la découverte que cette effusion, cette réconciliation générale où tous ses concitoyens se retrouvent, se redécouvrent des origines et des projets communs, le laissent hors du jeu. C'est alors que la distance se rétablit la plus forte.

Je sens bien, à l'instant où je l'énonce, ce que ma révolte peut avoir de peu convaincant et de dérisoire, et ma réclamation d'exorbitant. Eh quoi ! prétendrais-je imposer ma loi à la majorité ? N'est il pas normal qu'une nation vive suivant les désirs, les habitudes et les mythes du plus grand nombre ? Mais je me hâte de vous le dire, je le reconnais aussitôt : parfaitement normal. Je ne vois guère comment elle pourrait vivre autrement. Je dois même avouer que je comprends différemment aujourd'hui le phénomène religieux. Je continue à croire certes à la nocivité d'une emprise cléricale sur la vie d'une nation, à la nécessité de combattre toute influence politique des prêtres et même toute utilisation politique de la religion. Mais je crois aussi que le phénomène religieux n'est pas une invention des prêtres ou d'une seule classe dominante : il est une expression, parmi les plus importantes et les plus significatives, de la vie de tout le groupe.

Le Juif est celui qui n'est pas de la religion des autres. Je voulais simplement attirer l'attention sur cette différence et ses conséquences vécues par moi qui n'appartiens pas à cette normalité. **Il est clair que je dois vivre une religion qui n'est pas la mienne, et qui règle et qui rythme toute la vie collective.** Je dois partir en congé aux fêtes de Pâques chrétiennes et non à la Pâque juive. Qu'on ne me rétorque pas que de nombreux citoyens non-juifs condamnent eux aussi cette contamination. Il ne s'agit jamais que de condamnation théorique : leur vie de tous les jours reste ordonnée par la religion commune, qui pour le moins fut leur religion et qui ne les déchire pas. « Ce qui

vous manque – me disait, mi-sérieuse, mi-plaisante, une de mes amies non juive – c'est de n'avoir même pas été chrétien⁵. »

J'ai raconté ailleurs comment notre adolescence et le début de notre âge d'homme se refusaient également à considérer sérieusement la persistance des nations. **Nous vivions dans l'attente enthousiaste de temps nouveaux, inouïs et en croyions voir déjà les signes précurseurs : l'agonie, décidément amorcée, des religions, des familles et des nations. Nous n'avions que colère, mépris et ironie, pour les Attardés de l'histoire qui se cramponnaient à ces résidus.** Je vois mieux aujourd'hui pourquoi nous apportions tant d'ardeur à cultiver de tels espoirs. Certes, l'humeur impatiente et généreuse des adolescents, qui les pousse à se libérer et à libérer le monde entier de toutes les entraves, s'accommode particulièrement des idéologies révolutionnaires. Mais, en outre, nous étions juifs : je suis persuadé que cela n'était pas étranger à la vigueur de notre choix : par-delà les familles, les religions et les nations des autres qui nous repoussaient et nous isolaient dans notre judéité, nous voulions retrouver tous les hommes et, du coup, devenir nous-mêmes des hommes comme les autres.

Las ! soit que nous nous trompions complètement, soit que nous soyons rentrés depuis dans une période de reflux, soit simplement que j'aie vieilli, **il m'a bien fallu admettre que ces résidus possédaient la vivacité du chiendent et s'obstinaient à demeurer des structures profondes de la vie des peuples, des aspects essentiels de leur être collectif.** La guerre se fit au nom des nations, et la Paix confirma les plus anciennes et en fit naître de nouvelles. L'après-guerre vit un indiscutable renouveau religieux qui porta, dans une partie de l'Europe, des partis confessionnels au pouvoir. C'est pour l'avoir compris, que les communistes, qui veillent à garder en main le pouls des peuples, célèbrent les « communiant catholiques », proposent

5. A. Memmi : *ibidem*, pp.179 à 182

aux chrétiens leur « main tendue » et se proclament patriotes et nationaux. Les socialistes n'auront même pas besoin de ruser.

Apparemment nous étions condamnés, et pour longtemps, aux religions et aux nations. Encore une fois, je ne juge pas, je constate.

Qu'allions-nous devenir, quant à nous ? Qu'allaient devenir nos espoirs d'adolescents ? Ce que nous sentions confusément, ce que nous voulions supprimer en refusant toute la société d'alors, je ne veux ni ne peux plus me le cacher : **l'état religieux des peuples étant ce qu'il est, la nation étant ce qu'elle est, le Juif se trouve, dans une certaine mesure, hors de la communauté nationale⁶.**

L'histoire du pays où je vis m'apparaît comme une histoire d'emprunt. Comment me sentirais-je représenté par Jeanne d'Arc, entendrais-je avec elle ses voix patriotiques et chrétiennes⁷ ? Oui, encore la religion. Que l'on me donne une recette pour considérer à part la tradition nationale et la tradition religieuse. Je ne puis oublier que l'héroïne nationale portait son épée comme une croix : comme la plupart des héros historiques ; Bayard, mourant, demanda à baiser son épée ; double symbole fondu en un.

Comment aurais-je pu m'identifier à **Clovis**, naïf et bon ancêtre prestigieux des manuels de l'école primaire, mais qui, paraît-il, aurait volontiers exterminé les méchants Juifs ? ou à Napoléon, si ambigu, si agacé par les Juifs de son époque ?

6. A. Memmi : *ibidem*, pp.183-184

7. Assistant, le 8 mai 1939, aux fêtes anniversaires de la délivrance d'Orléans, par Jeanne d'Arc, nous fûmes témoin du spectacle suivant :

Ces solennités qui ont un retentissement mondial étaient présidées par le député d'Orléans, ministre de l'Éducation Nationale, Jean Zay (Juif).

L'étendard de la sainte nationale fut solennellement remis à l'évêque sur le parvis de la cathédrale, par M. Claude Lewy (Juif), maire d'Orléans.

Les troupes défilèrent devant la statue de l'héroïne française sous le commandement du Général Bloch (Juif) chef de la région militaire.

L'ordre public était assuré par M. See (Juif) procureur de la République.

La Lorraine, envoyée de Dieu, était personnifiée au théâtre sous les traits de Mme Ida Rubinstein (Juive) sur musique glorificatrice de M. Arthur Honegger (Juif).

*ou, à plus forte raison, aux tsars pogromistes ou aux souverains orientaux? Il m'est impossible en vérité de coïncider sérieusement avec le passé d'aucune nation*⁸.

*
* *

Puisque les Juifs ne sont pas de notre race, n'étant « ni Gaulois, ni Celtes, ni Slaves, ni Germains »,

Puisque nos traditions nationales leur sont complètement étrangères,

Puisque notre chevalerie avec son passé historique d'honneur et de dévouement leur paraît une époque odieuse,

Puisque notre religion est « un blasphème, un scandale spirituel et une subversion »,

Puisque notre Dieu est aux yeux des Juifs « un peu le diable, c'est-à-dire le condensé du mal sur la terre qui leur rend la vie sociale à peine respirable »,

Puisque nos Évangélistes sont – selon Jules Isaac – des menteurs et des faussaires,

Puisque nos grands saints et Pères de l'Église sont – toujours selon Jules Isaac – des pamphlétaires orduriers, des théologiens haineux et venimeux, des tortionnaires, les véritables précurseurs d'Hitler et de Streicher et les responsables lointains d'Auschwitz,

Puisque nos cathédrales gothiques sont – d'après Henri Heine – « les plus terribles forteresses de leurs ennemis »,

Puisque les noms des saints que portent nos villages et nos stations de métro leur sont une offense,

Puisque les cloches de nos églises blessent les oreilles juives,

Puisqu'il est inadmissible à leurs yeux que :

– le Président de la République assiste en titre à une cérémonie religieuse catholique (ou protestante en pays protestant)

8. A. Memmi : *ibidem*, p.185

– le Pape bénisse notre pays
– le Nonce occupe le rang de doyen du corps diplomatique, du fait même qu'il est le Nonce,

Puisqu'il leur paraît intolérable que les fêtes chrétiennes, et non les fêtes juives, rythment les dates des vacances,

Puisqu'ils souhaitent de toutes leurs forces voir l'agonie des religions, des nations et des familles – celles des autres tout au moins – car la religion, la nation et les familles juives gardent leur caractère intouchable,

Puisqu'ils constituent une minorité d'à peine cinq cent mille dans un pays de cinquante millions d'habitants,

Alors on en vient tout naturellement à se demander s'il est légitime, utile, sage et opportun que les Juifs soient ou aient été chez nous :

Ministres et Présidents du Conseil,

Ambassadeurs de France,

Membres de l'Académie Française,

Grands Chanceliers de la Légion d'Honneur,

Généraux,

Recteurs d'Universités et Inspecteurs de l'Instruction Publique,

Conservateurs de la Bibliothèque Nationale,

Chefs de Police et de Services de Renseignements, de Juges d'Instruction,

Directeurs de banques nationalisées

Directeurs de grandes compagnies nationalisées : automobiles, aviation, navigation, etc...

Directeurs de Théâtres nationaux,

Auteurs de manuels classiques d'Histoire de France,

etc, etc...

9. En ce qui concerne la famille, ce sont les principes prônés par Léon Blum dans son livre *Du Mariage*, réédité en 1936 lorsqu'il fut président du Conseil : il enjoint aux jeunes filles de se livrer librement à de nombreuses expériences amoureuses avant leur mariage. Sur ce point, Léon Blum est d'une telle libéralité qu'il leur conseille de donner satisfaction à leurs instincts amoureux en famille car, pour sa part, « il n'a jamais compris ce que l'inceste avait de proprement repoussant ».

Quand on a lu les ouvrages de Henri Heine, Bernard Lazare, Darmesteter, Kadmi-Cohen, Daniel Pasmanik, Ludwig Lewisohn, Emil Ludwig, Walter Rathenau, Alfred Nossig, Léon Blum, Josué Jehouda, Edmond Fleg, Élie Benamozegh, André Spire, Élie Faure, Jules Isaac, Rabi, Max I. Dimont, Memmi et consorts, on est amené fatalement à conclure :

Il est parfaitement légitime et même louable que les Juifs défendent et maintiennent leurs traditions propres,

Il est parfaitement légitime qu'ils puissent vivre dans les différents pays occidentaux sans y être inquiétés et persécutés.

Mais il est inadmissible qu'ils profitent de cette tolérance pour s'infiltrer dans tous les postes de commande et pour saper, désagréger et finalement détruire nos traditions propres, religieuses, nationales et culturelles. Les réactions françaises et occidentales, que les Juifs qualifient d'antisémitisme, sont essentiellement des réactions de défense et de protection contre une influence étrangère d'autant plus dangereuse qu'elle opère au sein même de nos institutions et qu'elle se couvre d'une frauduleuse étiquette de citoyenneté française en France, anglaise en Angleterre, allemande en Allemagne...

Et ce que nous disons du point de vue national est également vrai du point de vue religieux.

On peut, en effet, se demander s'il est légitime, sage et conforme au respect que l'Église a toujours professé à l'égard de ses Livres Saints, qu'une assemblée mondiale d'évêques, réunis en Concile, à Rome, prenne pour conseiller un écrivain juif, Jules Isaac, en vue de « rectifier et de purifier » l'enseignement traditionnel chrétien eu égard au judaïsme.

Jules Isaac, dont un de ses coreligionnaires, Rabi, a pu écrire :

Son Jésus et Israël, paru en 1948, constitue la machine de combat le plus spécifique contre un enseignement chrétien particulièrement nocif¹⁰.

Or, si l'on en juge par le vote conciliaire de novembre 1964, les desiderata de Jules Isaac, des B'nai B'rith et du Congrès Juif mondial ont pesé plus lourd dans la balance et la conscience de mille trois cents évêques et Pères conciliaires que les Évangélistes, que saint Augustin, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire le Grand – et autant dire tous les docteurs de l'Église et tous les papes – qui sont les auteurs de cet enseignement aujourd'hui dénoncé par Jules Isaac et consorts comme particulièrement nocif.

10. Rabi : *Anatomie du Judaïsme français*, p.183

APPENDICES

SIX MILLIONS DE JUIFS

UNE ÉTUDE DE M. PAUL RASSINIER

Six millions de morts, tel est le chiffre effrayant que les organisations juives jettent sans arrêt à la face du monde ; c'est l'argument sans réplique dont elles se sont servi au Concile pour obtenir la révision de la Liturgie catholique.

Ce chiffre de six millions, attesté par les organisations juives, sans vérification ni contrôle d'aucune sorte, servit de base à l'accusation lors de procès de Nuremberg et fut répandu par la Presse du monde entier.

Aujourd'hui, beaucoup de faits et de documents sont venus à notre connaissance, qui étaient ignorés à l'époque, et il n'est plus possible d'accorder créance à ce chiffre¹.

Un socialiste français de gauche, M. Paul Rassinier, a été lui-même déporté à Buchenwald et il a fait sur cette question des enquêtes longues et minutieuses qui ont fait l'objet

1. Nous rappelons ici que la loi Gayssot interdit la contestation de ce chiffre. Nous ne publions ici les interrogations de l'auteur que par souci de ne pas dénaturer son texte, écrit bien avant que cette loi ne fut votée. [NDE]

de quatre gros volumes dont nous donnons un résumé en appendice.

Rassinier arrive à la conclusion que le nombre de Juifs morts en déportation se situe aux alentours d'un million deux cent mille et ce chiffre a été finalement accepté comme valable par le Centre Mondial de Documentation Juive Contemporaine. À noter que l'étude de M. Paul Hilberg, sur le même sujet, donne 896 292 victimes².

Après tant d'exagérations et d'impostures qui ont complètement déformé les faits, nous pensons qu'il est équitable de faire connaître au lecteur épris de vérité historique le contenu réel d'un drame incontestablement tragique mais qui, ramené à ses exactes proportions, s'insère dans le contexte de ce qui fut le drame total de la Seconde Guerre mondiale où se comptèrent, de part et d'autre, des millions d'innocentes victimes.

Les notes qui suivent sont empruntées aux deux derniers ouvrages de M. Paul Rassinier : *Le Véritable Procès Eichmann ou les Vainqueurs Incorrigibles* et *Le Drame des Juifs Européens*. Nous laissons à l'auteur la responsabilité de ses écrits. Pour nous, il nous a paru que ces livres étaient un témoignage de grande valeur qui remet totalement en question et infirme, preuves en main, tout ce qui a été écrit sur la question.

C'est au cours du procès des grands criminels de guerre allemands, à Nuremberg, en 1945-46, que fut avancé pour la première fois le nombre de Juifs victimes des camps de concentration et des chambres à gaz nazies.

Dans son réquisitoire du 21 novembre 1945, M. Justice Jackson déclara que sur 9 500 000 Juifs qui vivaient en Europe occupée par les Allemands, 4 500 000 avaient disparu.

Ce chiffre ne fut pas retenu par le Tribunal ; néanmoins, bientôt transformé par la Presse en dix millions, il fut ramené

2. *idem*

à la moyenne de six millions et, comme tel, il fit fortune et fut définitivement accepté par le monde entier.

Il avait été approximativement établi par des spécialistes de la démographie juive :

– soit, comme l'avait fait le Congrès Juif mondial, en comparant les données respectives sur la population juive des différents pays occupés, avant et après la guerre, ce qui donnait six millions de manquants. Malheureusement, ces statistiques ne tenaient pas compte des importants mouvements de migration de la population juive européenne entre 1933 et 1945, notamment vers la Palestine et les États-Unis, ce qui les avait complètement faussées à la base ;

– soit d'après les déclarations orales ou écrites de « témoins » qui, pour la plupart, se sont révélées, après enquêtes sérieuses, pleines de contradictions, d'exagérations, de mensonges et ne peuvent, dès lors, plus être prises en considération.

En effet, certains de ces « témoins », tel le pasteur Martin Niemöller qui avait été un fervent adepte du National-Socialisme, ont éprouvé le besoin de se dédouaner et de renchérir pour paraître plus sincères.

Le pasteur Niemöller avait prétendu, dans une conférence prononcée le 3 juillet 1946 et éditée sous le titre : Der Weg ins Freie chez Franz M. Helbach à Stuttgart, que 238 756 personnes furent incinérées à Dachau³.

Or,

Le 16 mars 1962, dans un discours qu'il fit à Dachau même, devant les représentants de 15 nations qui y étaient venus commémorer la libération du camp, Mgr Neuhaussler, évêque auxiliaire de Munich, fit un discours dont Le Figaro du lendemain rendait compte en ces termes :

« Cet après-midi, par un froid rigoureux et en dépit de la

3. Paul Rassinier : *Le Drame des Juifs Européens*, p.12 (Éditions les sept Couleurs, Paris 1964)

tourmente de neige, les pèlerins se sont rassemblés au camp de Dachau où trente mille hommes furent exterminés parmi les deux cent mille originaires de trente-huit nations qui y furent internés de 1933 à 1945⁴. »

D'autres, tels Rudolf Höss, le SS Hoelbrigel, Hoettl, Wiselicieny, etc... qui comptèrent parmi les accusés de Nuremberg et sur lesquels pesaient la perspective d'une condamnation à mort ou l'espoir d'une grâce, sont des plus suspects. Ayant fait l'objet, au cours de leur détention, de mauvais traitements ou de menaces, ils semblent avoir dit ou écrit ce qu'on a voulu qu'ils disent ou écrivent, selon une technique empruntée aux Soviétiques et qui a maintenant droit de cité dans toutes les prisons du monde.

D'autres encore, rescapés des camps nazis, avaient parfois mauvaise conscience pour avoir commis pendant leur détention des actes répréhensibles qui eussent pu les mener, eux aussi, devant un tribunal ; ainsi en est-il de ce médecin communiste tchèque, Blaha, appartenant à la self-direction du camp de Dachau, ou du professeur Balchowsky de l'Institut Pasteur, à Paris, déporté à Buchenwald et affecté à des expériences criminelles. L'intéressé, pour se disculper, s'est retranché derrière la nécessité d'obéir sous peine de disparaître (cet impératif de l'obéissance s'est, hélas, imposé à beaucoup qui n'ont pas joui de la même indulgence de la part des tribunaux devant lesquels ils sont passés!). On comprend que, dans ces conditions, il ait quelque peu « forcé » ses déclarations. D'autres, parmi les rescapés, ne furent que des témoins de seconde main, tel le Dr. Kautsky ; ils ont étayé leurs déclarations, non sur ce qu'ils avaient « vu », mais « entendu dire » par des témoins toujours « dignes de foi » qui, comme par hasard, sont presque tous morts et donc dans l'incapacité de confirmer ou d'infirmer ces dires.

4. Paul Rassinier : *ibidem*, p.52

Témoignages fort minces pour établir à coup sûr l'évaluation des victimes des camps. C'est pourtant ce chiffre de six millions qui a été répandu à travers le monde et accepté comme article de foi sans contrôle, ni vérification d'aucune sorte. Il a fait école grâce à la riche floraison d'une littérature concentrationnaire cosmopolite, juive pour la plupart, qui constitua autant d'impostures et de faux témoignages.

Voici quelques titres des ouvrages les plus typiques du genre :

D'abord *Axis rule in occupied Europe* du professeur Rafael Lemkin, Juif polonais qui, réfugié en Angleterre, fut le premier à accuser l'Allemagne nationale-socialiste du crime de génocide.

Depuis, nombreux furent ceux qui reprirent cette thèse :

- *Chaînes et Lumières*, de M. l'abbé Jean-Paul Renard
- *The Destruction of the European Jews*, de Paul Hilberg
- *Le Bréviaire de la Haine*, de Léon Poliakov
- *Le III^e Reich et les Juifs*, de Léon Poliakov et Wulf

Nous donnons ci-après un exemple des macabres affabulations de cet ouvrage digne d'un roman de la « série noire ». S'il faut en croire le distingué « médecin d'Auschwitz », vingt-cinq mille personnes furent exterminées chaque jour pendant quatre ans et demi dans ce camp. Ce qui fait comme nombre de jours :

$$365 \times 4 = 1\,642$$

soit, comme nombre total de victimes :

$$25\,000 \times 1\,642 = 41 \text{ millions,}$$

à savoir, deux fois et demi la population juive mondiale d'avant la guerre.

M. Paul Rassinier ayant voulu rechercher cet étrange « témoin », il lui fut répondu « qu'il était mort quelque temps avant la parution de son livre ».

Aujourd'hui que de nombreux documents, encore

inconnus à l'époque du procès de Nuremberg, ont été exhumés et rendus publics, il est absolument impossible de continuer à soutenir, comme le fait M. Jules Isaac dans ses deux livres : *Jésus et Israël* et *Genèse de l'antisémitisme* ou de M. Vladimir Jankelevitch, professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Paris, dans l'article du *Monde*, dont nous avons donné ci-dessus un extrait, le chiffre de six millions de victimes juives, et l'on s'aperçoit de plus en plus qu'il a été considérablement exagéré pour les besoins de la cause et ne correspond à aucune réalité⁵.

Au procès Eichmann, à Jérusalem, le chiffre de six millions n'a pas été prononcé au Tribunal :

L'accusation au procès de Jérusalem a été considérablement affaiblie par son motif central, les six millions de Juifs⁶ européens exterminés dans la grande masse des chambres à gaz.

Au lendemain de la guerre, dans le désarroi des esprits et le désordre des choses, c'était là un argument qu'il était facile de faire admettre. Aujourd'hui, beaucoup de documents ont été rendus publics, qui ne l'avaient pas été au moment où se déroula le procès de Nuremberg, et ces documents tendent à prouver que, si les ressortissants juifs ont été odieusement persécutés et visés par le régime hitlérien, il n'est pas possible qu'il y ait eu six millions de victimes⁷.

En effet, contrairement aux évaluations avancées à Nuremberg par M. Justice Jackson et, à Jérusalem, pendant le procès Eichmann par le professeur Shalom Baron, la population juive se trouvant dans l'espace européen nazi était

5. Cependant la Presse mondiale continue à publier ces chiffres et l'hebdomadaire *Paris-Match* du 20 février 1965, dans son numéro spécial sur la prise de Berlin, écrivait en gros titre : « Dans les camps de la mort, 15 millions de déportés ont été assassinés ».

6. Ce chiffre n'a été donné que par la presse et les témoins : l'acte d'accusation, rédigé par M. Gédéon Haussner, se borne à dire, on le sait déjà, « des millions » et c'est le premier pas dans la voie des aveux concernant cette imposture évidente.

7. Paul Rassinier : *Le Vrai Procès Eichmann ou les Vainqueurs Incorrigibles*, p.125

Nous rappelons ici que la loi Gayssot interdit la contestation de ce chiffre. Nous ne publions ici les interrogations de l'auteur que par souci de ne pas dénaturer son texte, écrit bien avant que cette loi ne fut votée. [NDE]

loin de s'élever à 9 500 000 comme l'a prétendu le premier et à 9 800 000, comme l'a soutenu le second.

Entre 1933 et 1945, nombreux furent les Juifs d'Europe Centrale qui, pour échapper aux tracasseries, puis aux persécutions nazies, émigrèrent vers d'autres pays ainsi que le prouvent de récentes statistiques. Dans son livre *Le Drame des Juifs européens*, M. Paul Rassinier donne des renseignements extrêmement précis sur la question. Nous y renvoyons le lecteur intéressé, qui pourrait le consulter avec profit.

En résumé, voici ce qu'il nous dit :

Tenant compte de cette émigration constante, M. Arthur Ruppin, le plus autorisé des statisticiens juifs, évalue cette population à 5 710 000. De leur côté, le Centre de Documentation juive à Paris et le docteur Korherr donnent respectivement les chiffres de 5 294 000 et 5 500 000, ce dernier paraissant plus proche de la réalité. Ainsi les statistiques des survivants, établies en 1945, se sont trouvées faussées par cette omission initiale et les marges d'erreur concernant les survivants représentent environ 40 % du chiffre réel. Le nombre des survivants n'a donc pas été, comme on l'avait prétendu à l'époque, de 1 651 000, mais de l'ordre de 4 200 000 ou plus, ce qui ramène le chiffre des manquants à un million, un million et demi, et représente déjà un fort pourcentage de victimes.

Une autre source d'erreurs quant au calcul des victimes, comme le fait remarquer M. Paul Rassinier⁸, provient du fait qu'au fur et à mesure de l'avance des troupes russes, les déportés des camps polonais furent repliés vers les camps de l'Ouest : Buchenwald, Dora, Dachau, etc... Ces détenus, enregistrés à leur arrivée à Auschwitz ou autres, n'ayant pas été retrouvés au moment de la libération de ces camps, furent portés disparus ou exterminés dans les chambres à gaz s'il

8. Paul Rassinier : *ibidem*, pp.94-95

s'agissait de Juifs. En réalité, ces prisonniers étaient bel et bien vivants dans les camps allemands, mais le rythme de leur arrivée avait rendu impossible leur enregistrement ultérieur et aucun contrôle réel ne put en être fait.

Ajoutons encore ceci. Le taux de mortalité dans les camps réservés aux Juifs fut, certes, plus élevé que dans les autres. Mais, après enquêtes minutieuses, force est de constater que, d'une façon générale, si la forte mortalité des camps incombait à la SS, qui en était gardienne, elle incombait plus encore aux détenus chargés de l'administration de ces camps.

Quoi qu'il en soit, le nombre des manquants ci-dessus évalué est corroboré aujourd'hui par l'étude statistique du Centre Mondial de Documentation Juive Contemporaine qui fait apparaître environ 1 485 292 victimes juives. À noter que l'étude de Paul Hilberg sur le même sujet donne 896 292 victimes.

Mais un fait est maintenant acquis. Des enquêtes très sérieuses, effectuées sur les lieux mêmes, ont démontré, de façon irréfutable que, contrairement aux déclarations des « témoins » ci-dessus nommés, aucun camp sur tout le territoire allemand, qu'il s'agisse de Buchenwald, Dora, Mauthausen, Bergen-Belsen, Dachau n'a été doté de chambres à gaz⁹. Ce fait est reconnu et certifié par l'Institut d'Histoire Contemporaine de Munich, parangon de l'hostilité au nazisme.

À Dachau, la construction d'une chambre à gaz fut bien commencée, mais elle ne fut achevée qu'après la fin de la guerre, par des SS qui avaient pris la place des déportés.

Il n'empêche que le docteur Blaha a donné force détails sur les prétendues exterminations dans ce camp, que l'abbé Jean-Paul Renard a écrit dans son livre *Chaînes et Lumières*

9. Nous rappelons ici que la loi Gayssot interdit la contestation de ce chiffre. Nous ne publions ici les interrogations de l'auteur que par souci de ne pas dénaturer son texte, écrit bien avant que cette loi ne fut votée. [NDE]

qu'il avait vu entrer « des milliers et des milliers de gens » dans les chambres à gaz de Buchenwald... qui n'existaient pas, et que de nombreux « témoins » ont déclaré au procès Eichmann, à Jérusalem, qu'ils avaient vu à Bergen-Belsen des déportés partir pour la chambre à gaz...

En ce qui concerne les camps de Pologne occupée par les nazis, l'existence et l'utilisation de chambres à gaz à Chemno, Belzec, Maïdanek, Sobibór et Treblinka ont été attestées par le seul document d'un nommé Kurt Gerstein. Ce document, rédigé en français par cet ex-Waffen SS – on se demande pourquoi, mais on ne le saura jamais car l'intéressé s'est « suicidé » dans sa cellule après rédaction de cette étrange confession – parut si apocryphe dès sa sortie que, produit à Nuremberg le 30 janvier 1946, il fut refusé par le Tribunal et non retenu à charge contre les accusés. Il n'empêche que la Presse de l'époque le présenta comme authentique et qu'il continue à circuler sous forme de trois versions (deux françaises et une allemande, qui d'ailleurs ne concordent pas, et que cette dernière a figuré au procès Eichmann à Jérusalem en 1961). La mauvaise foi, comme on le voit, est tenace.

Il paraît probable qu'une chambre à gaz ait existé à Belzec. À Auschwitz, par contre, la preuve de l'existence et du fonctionnement d'une telle chambre semble établie. Une abondante documentation existe à ce sujet. Mais les textes sont si souvent divergents et contradictoires qu'il est difficile de dégager la vérité. Si de telles chambres ont fonctionné à Auschwitz, ça ne peut être qu'à partir du 20 février 1943, date de leur achèvement, jusqu'au 17 novembre 1944, soit 17 à 18 mois desquels il faut déduire un certain nombre de mois car, d'après le rapport du docteur Rezso Kasztner, président du Comité pour le Salut des Juifs de Budapest de 1942 à 1945, ces chambres furent hors d'état de fonctionner depuis l'automne 1943 jusqu'à mai 1944.

Quant au nombre de victimes qui seraient passées dans ces chambres, il paraît difficile de s'en faire une idée, aucune évaluation exacte et crédible ne semble avoir été faite, celles qui ont été données par les divers témoignages sont plus du domaine de l'extravagance que de celui de la réalité. Tant de « témoins » se sont « suicidés » – ou l'ont été – tant d'autres sont « morts » qui n'ont peut-être jamais existé, qu'il est impossible d'ajouter foi à leurs déclarations, car ce qui frappe le plus lorsqu'on a voulu rechercher des témoignages précis et les originaux des documents, c'est la « disparition » des uns et des autres, qui n'avait d'égale que leur « bonne foi ».

De l'étude de M. Paul Rassinier, il ressort nettement que si l'Allemagne hitlérienne était raciste et, comme telle, ne considérait pas les Juifs comme des nationaux, à ses débuts tout au moins, elle n'a pas cherché à exterminer les Juifs, mais à les mettre hors de la communauté nationale. L'État d'Israël n'en a fait ni plus, ni moins, en refoulant en Jordanie 900 000 Arabes qui vivaient en Palestine.

L'Allemagne hitlérienne était un État raciste. Or, on le sait, l'État raciste postule l'expulsion de la race minoritaire hors des frontières de la communauté nationale : l'État d'Israël est une autre illustration de ce postulat.

Seul, disait l'article 4 du programme du Parti National-Socialiste en 25 points, rendu public à Munich le 24 février 1920, un compatriote peut être citoyen. Celui qui est de sang allemand, indépendamment de sa confession, peut être compatriote...

Et l'article 5 concluait :

« Celui qui n'est pas citoyen ne peut vivre en Allemagne que comme hôte et se trouve soumis à la législation des étrangers. »

Lorsque, le 30 janvier 1933, le National-Socialisme accéda au pouvoir, les Juifs allemands se trouvèrent automatiquement dotés du Statut des Étrangers qui, dans tous les États du monde,

les exclut des postes de commande de l'État ou de l'Économie. Tel est le fondement juridique des lois raciales de l'Allemagne hitlérienne...

La seule différence entre l'Allemagne hitlérienne et ces autres États, c'est que dans ces autres États, on est étranger en fonction de la nationalité, tandis qu'aux yeux du National-Socialisme, on l'était en fonction de la race. Mais, en Israël, il n'y a pas non plus d'Arabes qui sont instituteur, fonctionnaire des Finances, administrateur d'un Kibboutz ou ministre. Que ce qui se passe en Israël ne justifie pas ce qui s'est passé en Allemagne, j'en conviens – ne serait-ce que parce qu'on ne peut pas justifier le mal par le mal – mais je ne justifie pas, j'explique et, pour expliquer je démonte un mécanisme : si je cite Israël, c'est seulement pour montrer à la fois que le mal raciste dans le sens où le National-Socialisme entendait le mot, est beaucoup plus grand qu'on ne le pense, puisque les champions de cet antiracisme-là en sont aujourd'hui des protagonistes, et par manière de dire que, contrairement à ce qu'on pense généralement, l'Allemagne hitlérienne n'en est pas la seule illustration¹⁰.

La promulgation des lois raciales après le Congrès de Nuremberg, en septembre 1935, amena le gouvernement allemand à vouloir négocier leur transfert en Palestine, sur la base de la Déclaration de Balfour, mais, ayant échoué, il demanda aux autres pays de les prendre en charge. Ceux-ci s'y refusèrent.

Comme il n'y avait pas d'État juif avec lequel passer des accords bilatéraux ou, au plan de Genève et de La Haye, des accords internationaux ; comme d'autre part, et malgré les offres réitérées du gouvernement allemand national-socialiste, aucun pays n'avait accepté ni de les autoriser à immigrer, ni même de les prendre en tutelle, ils vécurent en Allemagne, jusqu'à la déclaration de la guerre, avec le statut des étrangers apatrides,

10. Paul Rassinier : *ibidem*, pp.100-101

qui ne les garantissait contre rien en ce que, dans tous les pays du monde, les apatrides étaient – et sont encore – livrés aux caprices du pouvoir¹¹.

Ce n'est qu'après l'assassinat de Von Rath, Conseiller d'Ambassade à Paris, en novembre 1938, par le Juif Grynspan, qui provoqua de violentes réactions antijuives en Allemagne, que les dirigeants du III^e Reich se proposèrent d'apporter une solution d'ensemble au problème juif et relancèrent l'idée de leur transfert en Palestine. Le projet, qui traînait depuis 1933, échoua parce que l'Allemagne ne put négocier ce départ sur la base de 3 millions de marks, comme l'exigeait l'Angleterre, sans accord de compensation. Elle ne put davantage négocier une émigration massive des Juifs avec d'autres pays, ceux-ci refusant d'établir des accords de compensation import-export, qui eussent permis cette émigration. De même, fin 1940, la France n'accepta pas leur transfert à Madagascar.

Après la défaite de la France et l'échec des tentatives de paix en direction de l'Angleterre, naquit dans l'esprit des dirigeants nazis cette idée que les Juifs pourraient être rassemblés, puis transférés dans un territoire colonial français, Madagascar, par exemple. Un rapport, en date du 21 août 1942, qui porte la signature de Luther, Secrétaire d'État aux Affaires Étrangères du III^e Reich, conclut à la possibilité de négociations avec la France dans ce sens et fait état de conversations qui se déroulèrent de juillet à décembre 1940 et, qu'après l'entrevue de Montoire (13 décembre 1940), Pierre-Étienne Flandin, successeur de Laval, aurait fait échouer : durant toute l'année 1941, les Allemands ont conservé l'espoir de reprendre ces négociations et de les conduire à un terme heureux¹².

Ce n'est qu'après ces échecs successifs et pour plusieurs autres raisons que nous allons voir, que l'Allemagne nazie durcit, définitivement, son attitude à l'égard des Juifs.

Tout d'abord, il y eut la lettre que M. Chaïm Weizmann, président de l'Alliance Juive, adressait au lendemain de la déclaration de guerre à M. Chamberlain, Premier ministre britannique, pour l'informer que « nous, Juifs, sommes du côté de la Grande-Bretagne et combattons pour la Démocratie ». Reproduite dans le *Jewish Chronicle* du 8 septembre 1939, cette lettre était une véritable déclaration de guerre du monde juif à l'Allemagne¹³.

En septembre 1939, dès l'ouverture des hostilités, les autorités représentatives du Congrès Juif mondial ayant, comme pour reprocher à l'Angleterre et à la France d'avoir tant tardé, rappelé que « les Juifs du monde entier avaient déclaré la guerre

13. Nous reproduisons ici plusieurs déclarations de personnalités juives faites quelques mois avant la II^e Guerre mondiale qui corroborent ce que dit Paul Rassinier et montrent le rôle des Juifs dans l'excitation à la guerre. Ainsi Léon Blum, dans un article publié dans *Paris-Soir* le 22 mars 1939, conviait les démocraties à détruire l'idéologie raciste :

Le regroupement – écrit-il –, le rapprochement, le resserrement de tous les États qui, dans le monde, restent attachés à la liberté et à la paix, la stimulation et l'exaltation de l'esprit démocratique, voilà donc, en même temps que la destruction systématique de l'idéologie raciste, la tâche essentielle qui incombe aux grandes opinions publiques et sans lesquels les gouvernements se trouveraient impuissants. De son côté, l'écrivain juif Émile Ludwig, d'origine allemande et naturalisé suisse, décoré de la Légion d'honneur en avril 1939 par le gouvernement français, lançait à l'époque, à grand fracas, un appel à « une nouvelle Sainte Alliance conclue entre les trois grandes démocraties du monde », invite à peine déguisée à la guerre ;

La voix prépondérante est ici celle des États-Unis ; comme cette Nouvelle Alliance doit jouer avant tout un rôle de menace et d'intimidation, la vedette revient à l'Amérique...

Tous les États pourront adhérer à la nouvelle Sainte Alliance ; tout d'abord, parmi les grandes puissances, l'Union soviétique...

Ce qui décidera « en effet » l'admission au sein de cette Alliance, ce sera la philosophie de l'État.

L'Alliance est dirigée contre l'Allemagne, l'Italie et tels États qui seraient peut-être prêts à se réclamer du jour au lendemain de leurs principes. Elle dépassera en agressivité le langage de défi des dictateurs. Car :

Tels sont les buts politiques de ce siècle : à l'intérieur, le socialisme ; à l'extérieur : les États-Unis d'Europe... est-il possible d'atteindre sans guerre ces deux buts ?

C'est peu probable, et Ludwig ne le cache pas, puisqu'il conclut son appel :

Les religions, les philosophies, les idéals ont toujours été formulés et préservés par des penseurs solitaires, mais c'est toujours par des hommes armés qu'ils ont été défendus jusqu'à la mort.

(Il était bien entendu que l'Armée française fournirait les hommes et que Ludwig et consorts dicteraient les conditions du Traité de Paix).

Enfin, le Juif Wise, fils du célèbre rabbin, une des plus hautes personnalités du judaïsme mondial, parlant à Washington de l'Espagne Rouge, devant une assemblée de délégués juifs, donnait la vraie raison de cet enthousiasme belliqueux :

« La cause de la liberté espagnole est la cause de la liberté juive » – disait-il en qualifiant l'Espagne de « point central de résistance aux attaques contre les démocraties et, par conséquent, des Juifs » – et il ajoutait : « L'évolution de la démocratie selon les concepts sociaux socialistes étant le seul espoir de survie pour les Juifs du monde entier. » (*Washington Post*, 31 mai 1938)

11. Paul Rassinier : *ibidem*, p.20

12. Paul Rassinier : *ibidem*, p.108

économique et financière à l'Allemagne dès 1933 et qu'ils étaient résolus à mener cette guerre de destruction jusqu'au bout », avaient, par là même, autorisé Hitler à mettre en camp de concentration tous ceux qu'il avait sous la main – ainsi qu'en cas de guerre, il est d'usage de faire de tous les étrangers ennemis, dans tous les pays. Au fur et à mesure que les événements militaires le permirent, les Juifs européens se trouvèrent logés à la même enseigne que les Juifs allemands et, quand il n'y eut plus aucun espoir de les faire émigrer hors d'Europe (le dernier... s'évanouit avec l'échec du plan Madagascar à la fin 1940), on décida de les regrouper tous et de les mettre au travail dans un même et immense ghetto qui, après les succès de l'invasion de la Russie, se trouva être, à fin 1941, situé dans les territoires dits de l'Est, à proximité de l'ancienne frontière russo-polonaise (Auschwitz, Chelmno, Belzek, Maïdanek, Treblinka, etc...) Là ils devaient attendre jusqu'à la fin de la guerre la reprise des pourparlers internationaux qui fixeraient leur sort. Cette décision avait été mise au point au stade de la mise en application de la célèbre conférence interministérielle de Berlin-Wannsee, le 20 janvier 1942, et le transfert avait commencé en mars¹⁴.

Puis vinrent la déclaration de guerre à la Russie, les bombardements massifs des villes allemandes de Dresde, Leipzig, Hambourg, et enfin la publication du livre d'un Juif américain, Theodor N. Kaufman : ***Germany must perish***.

C'est pendant la seconde moitié de cette année 1941 que la solution du problème juif prit un tour meurtrier : il y eut d'abord la déclaration de guerre à la Russie, extrémité à l'occasion de laquelle le Dr. Goebbels fit répandre le bruit qu'Hitler y avait été contraint par les Juifs qui auraient manœuvré Staline. Il y eut ensuite le fameux livre *Germany must perish*, d'un certain Theodor N. Kaufman, Juif américain, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il était le digne annonciateur de l'entrée à brève

14. Paul Rassinier : *ibidem*, p.20

échéance des États-Unis aux côtés de l'Angleterre, de la France et de la Russie.

Dans son livre, Theodor N. Kaufman déclare tout net que les Allemands, du seul fait qu'ils sont Allemands, même antinazis, même communistes, même philosémites, ne méritent pas de vivre et qu'après la guerre, on mobilisera 20 000 médecins pour stériliser, chacun, 25 Allemands ou Allemandes par jour, de sorte qu'en trois mois, il n'y ait plus un seul Allemand capable de se reproduire en Europe, et qu'en 60 ans, la race allemande soit totalement éliminée du continent. Il affirmait, en outre, que les Juifs allemands étaient de cet avis.

Hitler, ayant fait lire ce livre à tous les postes de radio, on devine l'effet qu'il produisit sur l'opinion allemande¹⁵.

Parlons enfin brièvement du « **Plan Morgenthau** ».

Ce plan, élaboré aux États-Unis par deux Juifs, Henri Morgenthau, l'un des conseillers de Roosevelt, et Harry Dexter White, Juif d'Europe orientale naturalisé américain, prévoyait la destruction complète de l'industrie allemande et la transformation définitive de l'Allemagne en pays agricole.

Ce plan fut approuvé à la Conférence de Québec en 1943 et, la guerre terminée, on commença à le mettre en application en démantelant les usines de la Ruhr. Puis l'on se rendit vite compte qu'il était complètement insensé et il fut abandonné. Entre-temps, Harry Dexter White avait été démasqué comme étant un agent d'espionnage soviétique ; il mourut d'une crise cardiaque la veille du jour où il allait être arrêté.

Reportons-nous à l'Allemagne : plan Morgenthau, plan Kaufman, déclaration de guerre à outrance de Chaïm Weizmann et du Congrès Juif mondial, déclaration à Casablanca, affirmant la décision de n'accepter qu'une capitulation sans condition, bombardements de terreur de la

15. Paul Rassinier : *ibidem*, pp.108-109

population des villes allemandes (135 000 morts à Dresde), les Allemands étaient donc persuadés que les Alliés, poussés par les Juifs, avaient décidé leur extermination et, dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que les Juifs, rassemblés dans les camps de déportés, aient servi d'otages et que de terribles représailles se soient abattus sur eux.

C'est ainsi que commença la déportation massive et brutale des Juifs vers les camps polonais, et notamment vers le camp d'Auschwitz.

Enfin, donnons pour terminer un témoignage juif, dont l'importance n'échappera pas au lecteur. Dans le numéro du 15 décembre 1960 de *La Terre Retrouvée*, le docteur Kubovy, directeur du Centre Mondial de Documentation Juive Contemporaine à Tel-Aviv, a reconnu qu'il n'existait aucun ordre d'extermination d'Hitler, Himmler, Heydrich, Goering¹⁶. Il semble donc que les exterminations par les gaz furent le fait des autorités régionales et de quelques sadiques nazis.

D'après M. Paul Rassinier, cette exagération dans le calcul des victimes serait motivée par un problème purement matériel :

... Il ne s'agit que de justifier par un nombre proportionnel de cadavres, les subventions énormes que, depuis la fin de la guerre, l'Allemagne verse annuellement à l'État d'Israël, au titre des réparations d'un dommage qu'au surplus elle ne lui a, ni moralement, ni juridiquement causé puisqu'au temps des faits incriminés il n'existait pas, et ce n'est qu'un problème purement et basement matériel.

Peut-être me permettra-t-on ici de rappeler que l'État d'Israël n'a été fondé qu'en mai 1948, que les victimes juives des nazis étaient des ressortissants de divers États, sauf celui d'Israël, et de souligner l'ampleur de cette escroquerie sans nom dans aucune

langue : d'une part, l'Allemagne verse à Israël des sommes calculées sur environ six millions de morts ; de l'autre, comme les 4/5^e au moins de ces six millions de morts étaient bien vivants à la fin de la guerre, à titre individuel, elle verse à ceux qui vivent encore dans d'autres États du monde qu'Israël et aux ayants droit de ceux qui y sont décédés depuis, de substantielles réparations au titre de « victimes du nazisme », ce qui signifie que, pour ceux-là, c'est-à-dire pour l'énorme majorité, elle paie deux fois¹⁷.

16. Paul Rassinier : *Le Drame des Juifs Européens*, pp.31 et 39

17. Paul Rassinier : *ibidem*, p.17

APPENDICE II

LES INFILTRATIONS JUIVES

LE PROBLÈME JUIF DEVANT LE CONCILE

Le 20 novembre 1964, l'assemblée des évêques, archevêques et cardinaux du monde entier réunis en Concile à Rome (troisième session) adoptait à une énorme majorité un schéma concernant l'attitude et la position de l'Église catholique vis-à-vis des Juifs et du judaïsme.

Sous une apparence innocente d'unité œcuménique, de charité chrétienne, de filiation spirituelle commune, de réconciliation des Églises, ce vote avait une portée très grave car il revenait à dire que depuis deux mille ans l'Église s'était trompée, qu'elle devait faire amende honorable et réviser entièrement son attitude à l'égard des Juifs. Ce vote donnait satisfaction aux campagnes tenaces menées ces dernières années par les porte-parole des grandes organisations internationales juives (les B'nai B'rith, le Congrès juif mondial, etc...) en vue du « redressement et de la purification de l'enseignement chrétien vis-à-vis du judaïsme », campagne dont nous allons donner ici un bref résumé.

Ce vote suscita par contre des réactions violentes dans le monde musulman et chez les catholiques de rite oriental.

Résumons donc brièvement les faits, car il est nécessaire de les connaître pour bien comprendre la signification réelle de ce vote, l'un des plus graves émis par le Concile.

La motion votée à Rome révèle de la part des Pères conciliaires une méconnaissance profonde de ce qui constitue l'essence même du judaïsme talmudique contemporain ; il semble qu'ils ne se soient attachés qu'à l'aspect humanitaire du problème habilement présenté par les porte-parole du judaïsme mondial et par une presse entièrement dominée par les éléments judaïques.

LE RÔLE DE JULES ISAAC ET DES ORGANISATIONS JUIVES

Ce sont en effet diverses personnalités et organisations juives qui sont à l'origine des réformes proposées au Concile en vue de modifier l'attitude et la doctrine séculaire de l'Église à l'égard du judaïsme : Jules Isaac, Label Katz (président des B'nai B'rith), Nahum Goldman (président du Congrès juif mondial), etc...

Parmi les personnalités juives précédemment citées, il en est une qui a joué un rôle essentiel : l'écrivain Jules Isaac, Juif d'Aix-en-Provence, mort récemment à un âge avancé, ancien inspecteur général de l'Instruction Publique et auteur des manuels classiques d'Histoire de France, *Malet et Isaac*.

Mettant à profit le Concile où il avait trouvé de sérieux appuis parmi les évêques progressistes, Jules Isaac a été le principal théoricien et promoteur de la campagne menée contre l'enseignement traditionnel de l'Église.

Voici l'essentiel de la thèse qu'il soutient :

Il faut en finir une fois pour toutes avec l'antisémitisme dont l'aboutissement a été le massacre des Juifs européens à

Auschwitz et autres camps de la mort, au cours de la seconde guerre mondiale.

Le plus redoutable antisémitisme est l'antisémitisme chrétien à base théologique. En effet, l'attitude des chrétiens face au judaïsme a toujours été fondée sur le récit de la Passion, tel qu'il est relaté par les quatre Évangélistes et sur l'enseignement qu'en ont tiré les Pères de l'Église : saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand (Pape), saint Agobard (Primat des Gaules), etc...

C'est donc cette base théologique fondamentale que Jules Isaac a cherché à détruire en contestant la valeur historique des récits évangéliques et en discréditant les arguments avancés par les Pères de l'Église pour préserver les chrétiens de l'influence des Juifs accusés de nourrir en permanence des desseins subversifs contre l'ordre chrétien.

Dès la fin de la guerre il commence à tenir des réunions nationales et internationales avec des personnalités catholiques philosémites favorables à sa thèse. En 1947, il rédige un mémoire en dix-huit points sur le *Redressement de l'Enseignement chrétien concernant Israël*.

La même année, il est invité à la conférence internationale de Seelisberg, en Suisse, à laquelle participent soixante-six personnes venues de dix-neuf pays. La conférence adopte en session plénière les « Dix points de Seelisberg » qui suggèrent aux églises chrétiennes les mesures à prendre pour purifier l'enseignement religieux à l'égard des Juifs.

Puis, avec le grand rabbin de France et son adjoint Jacob Kaplan, des amis catholiques, tel Jacques Madaule et des amis protestants, tel le professeur Lovsky, il fonde l'Amitié judéo-chrétienne qui a maintenant de nombreuses branches disséminées un peu partout.

Le 13 juin 1960, il est reçu par le Pape Jean XXIII auquel il demande la condamnation de « l'enseignement

du mépris » et suggère la création d'une sous-commission chargée d'étudier ce problème.

Quelque temps après, Jules Isaac « avait la joie d'apprendre que ses propositions avaient été retenues par le Pape et transmises au Cardinal Bea pour étude ». Celui-ci créait alors au sein du Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens un groupe de travail spécialement chargé d'examiner les rapports entre l'Église et Israël, et en 1964 la question était soumise au Concile pour aboutir finalement au vote du 20 novembre 1964.

Jules Isaac a donc été à Rome le porte-parole officieux des grandes organisations juives mondiales ; c'est à ce titre qu'il a été accueilli par Jean XXIII qui a nommé le Cardinal Bea à la tête du Secrétariat pour l'Unité des religions chrétiennes afin de donner satisfaction aux demandes de Jules Isaac. Le fait est unanimement reconnu et attesté par les deux partis en présence. Ce sont les arguments de Jules Isaac, arguments publiquement exposés dans les milieux juifs, qui ont servi de base aux discussions conciliaires. En fait, il n'est pas exagéré de dire que le vote du Concile a porté sur le thème suivant : pour ou contre les thèses de Jules Isaac.

JULES ISAAC ET LES ÉVANGÉLISTES

Jules Isaac a consacré deux gros ouvrages à critiquer et à démolir ces deux bases de l'enseignement chrétien.

Dans le premier de ces deux livres, *Jésus et Israël*, gros volume de 596 pages paru en 1949, réédité en 1959, Jules Isaac s'attaque aux Évangélistes, principalement à Saint Jean et à Saint Matthieu.

L'historien a le droit et le devoir, le devoir absolu, de considérer les récits évangéliques comme des témoignages à charge (contre les Juifs) avec cette circonstance aggravante qu'ils sont les seuls témoignages et pèsent tous les quatre du même côté : nous

n'avons ni témoignages juifs (valables) ni témoignages païens à mettre en regard et en balance. Or, nulle part ce parti pris des Évangélistes n'est plus apparent, plus accentué, nulle part cette absence de documentation non chrétienne plus déplorable que dans l'histoire de la Passion : à cet égard, Matthieu l'emporte de loin, non seulement sur Marc et sur Luc, mais peut-être sur Jean. Faut-il s'en étonner ? Il n'y a pas plus acharné que les frères ennemis : or Matthieu est juif, foncièrement juif, le plus juif des Évangélistes, selon une tradition qui paraît fondée, c'est « en Palestine et pour les Palestiniens » qu'il écrit, pour démontrer en s'appuyant sur l'Ancien Testament que Jésus est bien le Messie prédit par les Écritures (juives)... Mais la vérité historique y trouvait-elle son compte ? Il est permis d'en douter.

L'accusation chrétienne portée contre Israël, l'accusation de déicide, accusation de meurtre elle-même meurtrière, est la plus grave, la plus nocive : elle est aussi la plus inique.

Matthieu est seul à savoir et à dire que le procureur Pilate s'est lavé les mains, solennellement, à la mode juive, pour dégager sa responsabilité du sang innocent qu'il se voyait contraint de verser. Seul également à noter que « tout le peuple » s'est écrié : « Son sang sur nous et sur nos enfants. » Marc, Luc et Jean ne savent rien, ne disent rien, ni du fameux lavement des mains, ni de la terrifiante exclamation.

Ce verset qui a fait tant de mal, qui a été exploité contre le peuple juif depuis tant de siècles par tant d'auteurs chrétiens n'appartient qu'à l'Évangile de Matthieu, ne s'apparente qu'aux évangiles apocryphes et ne correspond à aucune réalité historique¹.

Bref, dans le récit de la Passion revu et corrigé par Jules Isaac, les Évangélistes nous apparaissent comme de fieffés menteurs, mais le plus venimeux est sans conteste Matthieu.

À lui la palme, d'une main sûre il a lancé la flèche empoisonnée, inarrachable².

1. Jules Isaac : *L'Enseignement du mépris*, p.141 (Éditions Fasquelle, Paris 1962)

2. Jules Isaac : *Jésus et Israël*, p.483

Et Jules Isaac conclut en affirmant péremptoirement :
Jamais caractère tendancieux d'un récit, jamais souci « démonstratif » n'apparut avec plus d'évidence, une évidence qui éclate et culmine en ces versets 24-25 et, dans tout libre esprit, engendre la conviction.

Non, Pilate ne s'est pas lavé les mains à la mode juive.

Non, Pilate n'a pas protesté de son innocence.

Non, la foule juive n'a pas crié : « Son sang (soit) sur nous et sur nos enfants... »

Mais à quoi bon insister davantage ? La cause est entendue³.

JULES ISAAC ET LES PÈRES DE L'ÉGLISE

Dans le second de ses ouvrages, *Genèse de l'antisémitisme*, paru en 1956, Jules Isaac s'attache à discréditer les Pères de l'Église. Il nous est impossible de résumer en quelques lignes un gros volume de 350 pages. Bornons-nous à citer quelques passages typiques.

Contre le judaïsme et ses fidèles, nulle arme ne s'est révélée plus redoutable que l'enseignement du mépris, forgé principalement par les Pères de l'Église au IV^e siècle ; et, dans cet enseignement, nulle thèse plus nocive que celle du « peuple déicide ». La mentalité chrétienne en a été imprégnée jusque dans les profondeurs du subconscient. Ne pas le reconnaître et le souligner, c'est ignorer ou camoufler la source majeure de l'antisémitisme chrétien⁴.

Déicide.

Telle est l'accusation lancée contre le peuple juif tout entier, sans réserves, sans distinctions d'aucune sorte, la violence aveugle des masses ignorantes se reliant étroitement à la froide science des théologiens.

Accusation capitale à laquelle est lié le thème du châtement

3. Jules Isaac : *ibidem*, p.493

4. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, p.327 (Éditions Calmann-Lévy, Paris 1956)

capital, de la terrifiante malédiction pesant sur les épaules d'Israël, expliquant (et par avance justifiant) son misérable destin, ses plus cruelles épreuves, les pires violences commises contre lui, les flots de sang qui s'échappent de ses plaies sans cesse rouvertes et à vif ; cette persécution diversement, mais savamment exploitée de siècle en siècle, de génération en génération, qui culmine à Auschwitz, dans les chambres à gaz et les fours crématoires de l'Allemagne nazie⁵.

On doit le reconnaître avec tristesse : presque tous les Pères de l'Église ont participé, de leur pierre, à cette entreprise de lapidation morale (non sans suites matérielles) : saint Hilaire de Poitiers comme saint Jérôme, saint Ephrem comme saint Grégoire de Nysse, et saint Ambroise et saint Épiphanie – celui-ci Juif de naissance – et saint Cyrille de Jérusalem et j'en passe. Mais dans cette illustre cohorte, vénérable à tant d'autres égards, deux noms entre tous ont droit à une mention spéciale : le grand orateur grec saint Jean Chrysostome (= Bouche d'Or) par l'abondance et la truculence des invectives, par le débordement des outrages ; le grand docteur de la latinité chrétienne saint Augustin par sa merveilleuse (et dangereuse) ingéniosité dans l'élaboration d'une doctrine cohérente⁶.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

En 386, saint Jean Chrysostome commença à prêcher à Antioche où existait une importante communauté juive. Il débuta par huit homélies contre les Juifs dont le ton « est souvent d'une violence inouïe ».

On y trouve réunis tous les griefs, toutes les injures. C'est chez lui qu'apparaît le mieux, avec une violence et parfois une grossièreté inégalées, cette fusion d'éléments empruntés à la veine antisémite populaire et de griefs spécifiquement théologiques,

5. Jules Isaac : *ibidem*,

6. Jules Isaac : *ibidem*, p.161

cette utilisation de textes bibliques qui sont la marque propre de l'antisémitisme chrétien⁷.

Osons le dire tout net : quelqu'ait été le but visé, cette démesure dans l'outrage et la calomnie est chose révoltante de la part d'un orateur sacré.

De tels germes de mépris et de haine lèvent toujours. Beau travail, belle moisson. Il faut comprendre où mènent les figures de rhétorique proférées par une « Bouche d'or » et reprises en chœur à travers les siècles par les myriades de disciples : les figures de rhétorique ont pris consistance vitale, virulente, elles se sont incrustées dans des millions d'âmes. Qui donc oserait croire que l'âme chrétienne en soit aujourd'hui délivrée ? Qui peut dire si l'on arrivera jamais à l'en délivrer ? Et après les prédicateurs chrétiens, voyez venir les hideux libellistes, les Sreicher nazis⁸.

SAINT AUGUSTIN

Moins violent que l'orateur grec, écrit Jules Isaac, saint Augustin n'en est pas moins passionnément hostile au judaïsme et aux Juifs, pas moins soucieux de lutter contre leur influence persistante, d'en préserver les fidèles, de les munir d'une provision d'arguments valables en vue des controverses avec ces opiniâtres, ces réprouvés. La méthode est la même, très proches les points de vue et l'interprétation de l'Écriture : bien avant la venue du Sauveur, le judaïsme s'est progressivement corrompu, desséché, flétri ; passée la révélation du Christ, il n'a plus d'autre inspirateur que Satan ; ceux qui avaient été jadis les fils privilégiés de Dieu sont devenus les enfants du démon⁹.

Dans cet enseignement passionné qui a traversé les siècles et qui, de nos jours, ose encore élever la voix, il n'y a pas plus de respect pour la vérité scripturaire que pour la vérité historique. De la déplorable Crucifixion comme de la Dispersion, on ne

7. Jules Isaac : *Jésus et Israël*, p.256

8. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, pp.162 et 164 à 166

9. Jules Isaac : *ibidem*, p.166

craint pas de se faire une arme cruellement aiguisée pour mieux meurtrir le vieil Israël¹⁰...

Encore n'ai-je pas dit l'essentiel, l'apport doctrinal propre à saint Augustin, à son esprit délié, l'élaboration d'une thèse ingénieuse, opportune, et par là destinée à la plus grande fortune (théologique) ; la doctrine du peuple-témoin...

Dès maintenant nous voyons aussi la différence radicale qui sépare le système chrétien d'avilissement de son imitateur moderne, le système nazi – aveugles et ignorants ceux qui méconnaissent leurs mille liaisons profondes – : celui-ci n'a été qu'une étape, une brève étape précédant l'extermination massive : celui-là, au contraire, impliquait la survie, mais une survie honteuse, dans le mépris et la déchéance ; il était donc fait pour durer, et pour nuire, supplicier lentement des millions de victimes innocentes¹¹...

Cet enseignement qui s'est poursuivi pendant des siècles a créé une tradition vivace, infiniment nocive, tradition meurtrière dont j'ai dit et je répète qu'elle mène à Auschwitz, Auschwitz et autres lieux. Quelque six millions de Juifs assassinés uniquement parce qu'ils étaient juifs. Pour le déshonneur non seulement du peuple allemand, mais de la chrétienté tout entière. Car sans les siècles de catéchèse, de prédication et de vitupération chrétienne, la catéchèse, la propagande et la vitupération hitlérienne eussent été impossibles¹².

Tant que les Églises et les peuples chrétiens n'auront pas reconnu leurs responsabilités initiales, tant qu'ils n'auront pas à cœur de les effacer, l'antijudaïsme gardera sa virulence. L'Archevêque d'York constatait naguère qu'il existe en Grande-Bretagne un antisémitisme latent ; il existe partout, et c'est le contraire qui serait surprenant : car la source permanente de cet antisémitisme latent n'est autre que l'enseignement religieux chrétien sous toutes ses formes¹³.

10. Jules Isaac : *ibidem*, p.167

11. Jules Isaac : *ibidem*, pp.168-172

12. Jules Isaac : *Jésus et Israël*, p.365, 508 (Fasquelle)

13. Jules Isaac : *ibidem*, p.572

Quand on a lu les livres de Jules Isaac, de Josué Jehouda, de Rabi, de Benamozegh et autres, on comprend très bien la manœuvre et le piège dans lequel les Pères conciliaires sont tombés.

L'Église, nous dit Jules Isaac, est seule coupable ; les Juifs sont totalement innocents, purs de toute responsabilité ; celle-ci incombe à l'Église dont l'enseignement est la source profonde et durable de l'antisémitisme, cet antisémitisme qui a bouillonné pendant des siècles pour aboutir à ce lieu maudit : Auschwitz.

C'est donc à l'Église seule qu'il incombe de faire acte de réparation en purifiant et en rectifiant son enseignement millénaire. Et Jules Isaac en vient aux réalisations pratiques.

Il demande, ou plutôt exige du Concile :

- La condamnation et la suppression de toute discrimination raciale, religieuse ou nationale à l'égard des Juifs.

- La modification ou la suppression des prières liturgiques concernant les Juifs, celles du Vendredi saint en particulier.

- L'affirmation que les Juifs ne sont aucunement responsables de la mort du Christ dont la faute incombe à l'humanité entière.

- La mise en sommeil ou l'annulation des passages évangéliques relatant cet épisode crucial de la Passion, celui de saint Matthieu principalement que Jules Isaac traite froidement de menteur et de faussaire.

- L'aveu que l'Église porte tous les torts dans cet état de guerre latente qui persiste depuis deux mille ans entre les Juifs, les chrétiens et le reste du monde.

- La promesse que l'Église modifiera définitivement son attitude dans un sens d'humilité, de contrition et de pardon

à l'égard des Juifs. Enfin, qu'elle fera tous ses efforts pour réparer le tort qu'elle leur a causé en rectifiant et en purifiant son enseignement traditionnel, selon les directives de M. Jules Isaac.

Malgré l'insolence de son ultimatum et en dépit de son virulent réquisitoire contre les Évangiles et contre l'enseignement des Pères de l'Église qui trouve son fondement dans les paroles mêmes du Christ, Jules Isaac a trouvé chez les prélats modernes, et à Rome même, de puissants appuis, à commencer par les nombreux adeptes de l'Amitié judéo-chrétienne.

Quand Jules Isaac et consorts sont venus à Rome, ils se sont bien gardés de mentionner ces passages de leurs livres : ils ont parlé de charité chrétienne, d'unité œcuménique, de filiation biblique commune, d'amitié judéo-chrétienne, de lutte contre le racisme, de martyre du peuple juif, et le coup a réussi puisque mille six cent cinquante et un évêques, cardinaux, archevêques et Pères conciliaires ont voté la réforme de l'enseignement catholique conformément aux directives de Jules Isaac, des B'nai B'rith et du Congrès juif mondial.

Bien entendu, quand ils sont venus à Rome préparer le vote conciliaire, Jules Isaac et les chefs des organisations juives n'ont pas dit au Pape et aux évêques :

Vos Évangélistes sont de fieffés menteurs.

Vos Pères de l'Église sont des faussaires et des tortionnaires qui ont répandu à travers le monde la haine du Juif et qui ont déchaîné la sauvagerie de la Bête.

Ils sont les précurseurs d'Hitler, de Streicher, ils sont les véritables responsables d'Auschwitz et des six millions de Juifs morts victimes des nazis.

Ces accusations, on peut les lire en toutes lettres dans les livres de Jules Isaac, livres qui sont en vente dans toutes les librairies. Mais apparemment les Pères conciliaires ne les

ont pas lus, pas plus qu'ils n'ont lu les livres de Jehouda, de Benamozegh, Rabi, Memmi et autres.

Non, Isaac et les chefs des grandes organisations juives n'ont pas dit avec Josué Jehouda, un des maîtres de la pensée juive contemporaine :

Votre monothéisme est un faux monothéisme : une imitation bâtarde et falsifiée du seul vrai monothéisme, le monothéisme hébreu, et si le christianisme ne revient pas aux sources juives, il est condamné sans appel.

Ils n'ont pas dit avec Benamozegh, qui est une des gloires de la pensée juive contemporaine :

La religion chrétienne est une fausse religion, soit disant divine. Il n'y a pour elle et le monde qu'une voie de salut, revenir à Israël¹⁴

Ils n'ont pas dit avec Memmi :

Votre religion est aux yeux des Juifs un blasphème et une subversion. Votre Dieu est pour nous le Diable, c'est-à-dire le condensé du mal sur la terre¹⁵.

Ils n'ont pas dit avec Rabi :

La conversion du Juif au christianisme est trahison et idolâtrie car elle implique le blasphème suprême, la croyance en la divinité d'un homme¹⁶.

Ils se sont bien gardés d'effrayer Rome en dévoilant leur pensée et ils ont réussi à gagner à leur cause un certain nombre de prélats.

Tout cela est vraiment une histoire étrange.

La manœuvre a été menée avec une suprême habileté et elle a réussi. Le vote est là pour en témoigner.

Mille six cent cinquante et un Pères conciliaires ont estimé que la version de la Passion selon Jules Isaac était préférable à celle de saint Jean et de saint Matthieu.

14. Elie Benamozegh : *Israël et l'Humanité* (Éditions Albin Michel, Paris 1962) – L'édition originale date de 1914

15. A. Memmi : *Portrait d'un Juif* (Éditions Gallimard, Paris 1962)

16. Rabi : *Anatomie du judaïsme français* (Éditions de Minuit, Paris, 1962)

Ces mille six cent cinquante et un évêques, archevêques et cardinaux ont admis que l'enseignement de saint Jean Chrysostome, de saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Ambroise et saint Agobard devait être purifié et rectifié conformément aux injonctions de Jules Isaac, dont un écrivain juif, Rabi, déclarait récemment que son livre *Jésus et Israël* était « l'arme de guerre la plus spécifique contre un enseignement chrétien particulièrement nocif¹⁷ », c'est-à-dire l'enseignement codifié par les Pères de l'Église ci-dessus mentionnés.

En modifiant la liturgie du Vendredi saint et en supprimant entre autres la prière des impropères, ces mille six cent cinquante et un évêques ont donné raison à Jules Isaac qui dit en parlant des impropères : « On ne saurait dire ce qui est le plus frappant : leur beauté ou leur iniquité¹⁸. » Apparemment les évêques ont estimé que l'iniquité de cette prière l'emportait sur sa beauté.

Bref, ce vote du 20 novembre 1964, sous ses apparences de charité chrétienne, de réconciliation des Églises, d'unité œcuménique, est une étape de plus dans la voie de démission, de l'abandon du christianisme traditionnel et du retour au judaïsme.

*
* *

Au soir du 20 novembre 1964, Juifs et progressistes exultaient : la partie était gagnée, l'Église avait capitulé. Mais brusquement tout fut remis en question.

Le Pape Paul VI refusa de promulguer le vote du Concile. Il estimait qu'une question aussi grave, qui faisait depuis quinze cents ans l'objet d'un âpre affrontement judéo-chrétien, qui mettait en cause l'essence même de la doctrine chrétienne, ne pouvait être tranchée à la légère. Il exigea que le « Schéma » fut remis à l'étude et qu'un nouveau texte

17. Rabi : *ibidem*

18. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, p.309

plus conforme à la doctrine catholique fut élaboré pour être soumis à l'approbation des Pères conciliaires.

Le premier vote avait eu lieu en quelque sorte à la sauvette et sans que l'opinion publique en ait eu connaissance car Juifs et progressistes s'étaient bien gardés d'informer le monde chrétien de ce qu'ils préparaient.

Les traditionalistes avaient été pris par surprise, mais cette fois l'opinion publique était alertée et la bataille s'engagea avec une âpreté farouche. De part et d'autres des laïcs entrèrent en lice et participèrent au combat.

La grande presse, *Le Monde*, *Le Figaro*, le *New York Times* y consacraient de longs articles, la presse progressiste se déchaînait. Traditionalistes et antisubversifs de tous pays répliquaient en diffusant à travers tout Rome une série de brochures parfois retentissantes. Dans l'enceinte de Saint-Pierre, les prélats conciliaires s'affrontaient avec violence. Le Cardinal Bea entouré d'une cohorte de théologiens progressistes français, allemands, hollandais, s'opposait à Monseigneur Carli, à Monseigneur de Proenza Sigaud et à Monseigneur Lefebvre qui défendaient la cause traditionaliste. Les B'nai B'rith, le Congrès juif mondial, l'Anti-Defamation League se démenaient avec frénésie en faveur de la cause juive.

Finalement, dans cette atmosphère révolutionnaire de fièvre et de bataille, un texte nouveau fut élaboré et soumis en octobre 1965 au vote des Pères conciliaires. Il était sur plusieurs points essentiels très différent du premier, beaucoup plus conforme à la doctrine traditionnelle de l'Église catholique et, sauf sur un point très discutable, il calmait les craintes les plus vives des catholiques traditionalistes stigmatisés du nom d'intégristes.

Le 14 octobre 1965 il était approuvé par une majorité de Pères conciliaires et il fut aussitôt définitivement promulgué par le Pape.

LA LUTTE DU JUDAÏSME CONTRE LE TRADITIONALISME CATHOLIQUE

Et ceci nous amène au rôle du Cardinal Bea à Rome. Il a été jusqu'ici longuement question de Jules Isaac ; parlons un peu maintenant du Cardinal Bea qui a été, avec Jules Isaac, le deuxième pilier de l'affaire. Son rôle, comme chef du Secrétariat, y a été capital et, pendant toute la durée du Concile, il a été le leader incontesté de la fraction progressiste, inconditionnellement favorable aux Juifs et hostile aux traditionalistes. D'après polémiques y ont opposé l'éminent théologien traditionaliste, Mgr Carli, et le Cardinal Bea sur la question juive.

L'ardeur pro-juive du Cardinal Bea a soulevé de véhémentes protestations et de graves accusations ont été portées contre lui. On l'a accusé :

1. – d'être d'origine juive (son nom serait en réalité Béja ou Béhar) et ses deux adjoints immédiats, Mgr Baum et Mgr Oesterreicher sont des Juifs convertis ;

2. – d'avoir été, pendant toute la durée du Concile, un agent secret des B'nai B'rith, la puissante et redoutable organisation mondiale juive dont le siège central est aux USA ;

3. – d'avoir reçu des B'nai B'rith et autres organisations juives américaines des sommes considérables pour soutenir et défendre la cause juive à Rome.

Ces accusations manquaient toutefois de preuves formelles et indiscutables car ce sont là des faits qu'il est excessivement difficile de prouver.

UN ARTICLE EXPLOSIF DE LOOK

Mais, le 25 janvier 1966, paraissait aux États-Unis un document explosif. Il s'agissait de la revue *Look*, qui est

avec *Life* et le *Saturday Evening Post* une des grandes revues illustrées américaines et qui atteint le tirage fantastique de sept millions cinq cent mille exemplaires.

L'éditorial de *Look* était consacré au problème juif devant le Concile et on y trouvait un récit détaillé des négociations secrètes menées par le Cardinal Bea à New York, avec les dirigeants des B'nai B'rith et du Comité juif américain. Cet article, fort long et très documenté, était signé du Rédacteur en Chef de la revue, J. Roddy, et accompagné de photos montrant le Cardinal Bea en discussion avec le rabbin Heschel et autres dirigeants du B'nai B'rith. La revue portait sur la couverture un titre provocant : « Comment les Juifs ont changé la pensée catholique ».

En voici un passage typique :

L'affirmation (faite à Rome) que les Juifs s'étaient infiltrés dans l'Église inquiétait les antisémites. Car, effectivement parmi les prélats juifs travaillant à Rome sur la déclaration juive, il y avait Mgr Baum et Mgr Oesterreicher, qui faisaient partie de l'état-major de Bea, et Bea lui-même, selon le quotidien Al Gomhuria du Caire, était un Juif appelé Behar.

Ni Baum, ni Oesterreicher n'étaient avec Bea à la fin de l'après-midi du 31 mars 1965, lorsqu'une limousine vint chercher le Cardinal à l'Hôtel Piazza à New York pour le mener, six blocs plus loin, aux bureaux du Comité juif américain. Là un Sanhédrin attendait le Chef du Secrétariat pour l'Unité des religions chrétiennes. La réunion fut tenue secrète vis-à-vis de la presse. Bea voulait que ni le Saint-Siège, ni la ligue arabe sache qu'il était là pour écouter les questions auxquelles les Juifs désiraient une réponse.

Look donne ensuite un aperçu des sujets qui furent discutés au cours de cette conférence (le Cardinal s'y montra un partisan convaincu des thèses de Jules Isaac), puis il nous montre parallèlement les efforts frénétiques faits à Rome

par les représentants des grandes organisations juives (B'nai B'rith – Comité juif américain – Congrès juif mondial) pour faire triompher leur point de vue.

Look semble entretenir des relations étroites avec les milieux juifs et les B'nai B'rith ainsi que le Comité juif américain qui lui ont manifestement fourni la documentation très précise et très complète de cet article. Pour des raisons connues d'eux seuls, ils tenaient maintenant à rendre publiques ces négociations qui avaient été menées jusqu'alors dans un profond secret. Profondément déçus de n'avoir pas réussi à conserver la victoire qu'ils croyaient avoir gagnée par le vote de 1964, ils faisaient retomber sur le Cardinal le poids de leur amertume.

LE SOUVERAIN PONTIFE PARLE À NOTRE-DAME DE LA GUADELOUPE

Il y a dans cet article de *Look* un passage qui revêt une importance particulière, il concerne l'affaire de Notre-Dame de la Guadeloupe.

Le 4 avril 1965, dimanche de la Passion, le Saint-Père alla en personne prêcher le sermon de la Passion dans une église de la banlieue romaine, Notre-Dame de la Guadeloupe. Selon l'*Osservatore Romano*, le Pape Paul VI prononça les paroles suivantes :

C'est une page grave et triste que celle-là, qui nous raconte en effet la rencontre entre Jésus et le peuple juif. Ce peuple était prédestiné à recevoir le Messie et l'attendait depuis des milliers d'années et il était complètement absorbé dans cette espérance et cette certitude, mais au moment même, c'est-à-dire quand le Christ vient, parle et se manifeste, non seulement il ne le reconnaît pas, mais il le combat, le calomnie, l'injurie et finalement le met à mort¹⁹.

19. *Osservatore Romano* du 7 avril 1965

Sur ce, protestations furieuses des communautés juives italiennes :

Le Dr. Sergio Piperno, président de l'Union des communautés israéliennes italiennes et le Dr. Elio Toaff, grand rabbin de Rome, en signe de protestation contre une phrase prononcée par le Saint-Père dans l'homélie du dimanche de la Passion, ont envoyé au Vatican le télégramme suivant :

« Juifs italiens expriment leur douloureuse stupeur pour confirmation accusation à charge peuple hébreu dans mort de Jésus contenue dans homélie Souverain Pontife, prononcée dans l'imminence de la Pâque dans paroisse romaine N-D de Guadeloupe et rapportée presse officielle vaticane renouvelant ainsi accusation déicide source séculaire tragiques injustices vis-à-vis des Juifs à laquelle affirmations solennelles Concile Vatican semblaient mettre fin pour toujours²⁰. »

Et voici ce que Look écrit au sujet de l'affaire de Notre-Dame de la Guadeloupe :

Lorsque le vote de 1964 fut connu, il y eut une explosion de joie considérable parmi les Juifs des États-Unis parce que leur déclaration avait finalement été promulguée.

En fait elle ne l'avait pas été.

Il y avait en effet de nouvelles difficultés à surmonter. À Segni, près de Rome, l'Évêque Luigi Carli écrivit dans le numéro de février 1965 de sa revue diocésaine que les Juifs de l'époque du Christ et que leurs descendants jusqu'à nos jours étaient collectivement responsables de la mort du Christ. Quelques semaines plus tard, le dimanche de la Passion, à une messe de la périphérie de Rome, le Pape Paul VI parla de la Crucifixion et de la lourde responsabilité des Juifs dans cet événement. Le chef rabbin de Rome, Elio Toaff, déclara dans une réponse attristée que même chez les personnes catholiques les plus qualifiées, l'imminence de la Fête de Pâques faisait resurgir les vieux préjugés.

20. *Il Messaggero* de Rome, 8 avril 1965

Le 25 avril 1965, le New York Times lança une nouvelle très troublante ; la déclaration sur la question juive, dit-il, était en péril et le Pape l'avait remise à quatre consultants pour en éliminer toute contradiction avec les Écritures et pour la rendre plus acceptable aux Arabes.

Lorsque, trois jours après, le Cardinal Bea est arrivé à New York, il démentit l'histoire du New York Times en disant que son Secrétariat pour l'Unité des religions chrétiennes avait toujours le plein contrôle de la déclaration sur la question. Puis il présenta des excuses pour le sermon de Paul VI : « Gardez présent à l'esprit – dit-il – que le Pape s'adressait à une assemblée de croyants fidèles, composée de gens du peuple simples et ordinaires et qu'il ne parlait pas devant une élite cultivée. » Quant à l'évêque antisémite de Segni, le Cardinal affirma que le point de vue de Carli n'était nullement celui du Secrétariat. Morris B. Abraham, du Comité juif américain, était à l'aérodrome pour accueillir Bea et trouva cette déclaration rassurante ; pendant ce temps-là, il y eut du 9 au 15 mai à Rome, dans les coulisses du Vatican, une âpre discussion sur les termes de la nouvelle déclaration qui allait être soumise au vote des Pères conciliaires concernant les Juifs. La discussion fut close le 15 et les évêques qui avaient pris part à ces réunions se séparèrent sans que rien n'ait filtré au dehors des décisions qu'ils avaient adoptées.

En fait, comme le déclare Look, le mal était fait et une déclaration entièrement nouvelle sur la question juive devait sortir de ces discussions.

Pendant ce temps les journaux juifs américains se lançaient dans une campagne acharnée pour essayer de faire pression sur le Vatican, mais les choses allaient vite ; le texte de la nouvelle déclaration fut publié sous une forme très édulcorée, comme le *Times* l'avait annoncé. Puis le Pape s'envola pour l'Assemblée des Nations-Unies où son discours de « Plus jamais la guerre » fut un triomphe ; puis il accueillit le président du Comité

juif américain dans une église de l'East Side. Le sort de la déclaration était toujours en suspens et l'opposition ne restait pas inactive ; non contente d'une déclaration édulcorée, elle voulait obtenir une victoire totale en s'opposant à toute déclaration sur la question juive ; de leur côté, les Arabes soumettaient respectueusement un memorandum de 28 pages aux évêques conciliaires, leur demandant de préserver la Foi d'une alliance judéo-communiste.

À Rome, le vote conciliaire était définitivement fixé au 14 octobre ; les représentants des organisations juives Lichten et Shuster téléphonaient fiévreusement au Comité juif américain et aux B'nai B'rith de New York, mais il n'y avait plus beaucoup d'aide à en attendre. Ce fut finalement Mgr Higgins qui fit de son mieux pour les convaincre que les jeux étaient faits, et qu'il fallait se contenter pour le moment de ce qu'ils avaient obtenu. Car si on voulait aller trop fort, on aboutirait à un Concile tellement divisé que le Pape refuserait de promulguer quoi que ce soit sur ce sujet. De son côté, l'abbé René Laurentin (correspondant du Figaro) envoya un dernier appel à tous les évêques ; finalement le vote eut lieu à la date annoncée ; mille sept cent soixante-trois évêques votèrent en sa faveur, deux cent cinquante votèrent contre. À travers les États-Unis et l'Europe, la presse mondiale simplifia le contexte avec des titres tels que : « Le Vatican pardonne aux Juifs » — « Les Juifs ne sont pas coupables » — « Les Juifs exonérés de toute culpabilité à Rome ». Les B'nai B'rith firent des déclarations flamboyantes en ce sens, mais chacune de ces déclarations avait une note de désappointement parce que la première et forte déclaration avait été édulcorée. L'ami de Bea, Heschel, fut le plus violent et déclara que l'échec du Concile, refusant de trancher la question du déicide, était « un acte d'hommage à Satan ».

Aux États-Unis, on crut communément qu'une sorte de pardon avait été accordé aux Juifs ; cette idée fut lancée et

soutenue par la presse mais, en fait, cette idée n'avait aucune base dans la déclaration. Finalement les B'nai B'rith et le Comité juif américain durent reconnaître qu'une grande partie de la résistance arabe et de l'intransigeance des théologiens était une réaction contre l'intense pression que les organisations juives avaient exercée sur le Concile. Bien des catholiques sont d'avis que l'énergie dépensée par les Juifs fit plus de mal que de bien ; si le Concile avait pu délibérer en secret, sans pression extérieure, la déclaration sur la question juive aurait été plus forte. Il y eut beaucoup d'évêques au Concile qui ressentirent vivement cette pression juive à Rome et qui en furent choqués. Ils pensèrent que les ennemis de Bea avaient raison quand ils virent les secrets du Concile divulgués dans la presse américaine. « Il veut livrer l'Église aux Juifs » dirent les adversaires haineux du vieux Cardinal et quelques théologiens dogmatiques du Concile partagèrent cette opinion.

Le Père Félix Morion de l'Université Pro-Deo, qui dirige le groupe d'études travaillant en liaison étroite avec le Comité juif américain, fut d'avis que le texte promulgué était le meilleur qu'on pouvait obtenir. « Nous aurions pu battre les dogmatistes » (traditionalistes) insistait-il. Effectivement ils l'auraient pu, mais il en serait résulté une cassure dans l'Église. (Look, 1^{er} mai 1966)

Résumons les faits tels qu'ils sont relatés par Look. Le Pape s'étant permis le dimanche de la Passion de lire et commenter l'Évangile selon saint Matthieu, le Cardinal Bea se précipite à New York et va présenter aux B'nai B'rith ses excuses pour ce malencontreux sermon. Il leur dit ceci :

Ne tenez pas compte de ce sermon. Gardez présent à l'esprit que le Pape s'adressait à une assemblée de croyants fidèles, composée de gens du peuple, simples et ordinaires, et qu'il ne parlait pas devant une élite cultivée.

Faut-il en conclure qu'aux yeux du Cardinal Bea, seuls des gens du peuple simples et ordinaires peuvent encore croire à

la véracité de l'Évangile de saint Matthieu ? Si tel était le cas, ce serait le triomphe posthume de Jules Isaac : d'avoir réussi à persuader le Cardinal que saint Matthieu était un menteur.

Quoi qu'il en soit, un Cardinal occupant un des plus hauts postes de la hiérarchie catholique, présentant des excuses aux Juifs parce que le Pape s'est permis en Semaine Sainte de lire et commenter l'Évangile de la Passion, voilà le fruit du vote de 1964 et un spectacle qu'on n'avait encore jamais vu au cours des deux mille années de l'histoire du christianisme.

Cet article de *Look* est excessivement troublant : il a été lu par sept millions cinq cent mille personnes et pourtant il n'y a eu jusqu'ici aucun démenti. Il ne s'est trouvé personne dans toute l'Église catholique pour s'étonner, se lever et demander des explications.

Puisque l'affaire a été lancée par *Look* dans le domaine public et puisque le Vatican n'y a opposé aucun démenti, nous sommes obligé de conclure que les accusations portées à Rome contre le Cardinal Bea étaient exactes ; qu'il s'est entendu secrètement avec les chefs des B'nai B'rith et autres grandes organisations juives mondiales pour faire triompher le point de vue juif au Concile ; que les B'nai B'rith ont exercé pendant toute la durée du Concile une censure occulte sur le Vatican et sur le Pape lui-même, puisque le Cardinal Bea s'est vu obligé d'aller à New York excuser et justifier devant les B'nai B'rith le sermon de la Semaine Sainte du Pape Paul VI.

Si le vote de 1964 avait été promulgué, les Juifs se seraient sentis en droit d'interdire la lecture en chaire des passages de saint Jean et de saint Matthieu qui ont, à leurs yeux, un relent formel d'antisémitisme et il faudrait dire des messes pour le repos de l'âme et le pardon des péchés de saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Agobard et autres docteurs de la chrétienté ; « pamphlétaires orduriers et théologiens venimeux, coupables d'avoir

déchaîné sur le monde la sauvagerie de la Bête » (Jules Isaac dixit), précurseurs d'Hitler, d'Himmler, de Streicher et véritables responsables idéologiques d'Auschwitz.

APPENDICE III

LES INFILTRATIONS MAÇONNIQUES

LA FRANC-MAÇONNERIE ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Une campagne insinuante tenace, persistante, est menée dans les milieux catholiques en faveur de la franc-maçonnerie. Elle est dirigée par le clan progressiste, très influent en France actuellement et bénéficie de l'appui tacite ou déclaré d'une partie importante du clergé, de la presse catholique et des prélats qui composent l'Assemblée des évêques et cardinaux français.

Son but avoué est d'obtenir du Vatican la révision ou, mieux encore, l'annulation des condamnations portées par les papes contre la franc-maçonnerie depuis 1738.

Cette campagne s'appuie sur des ouvrages rédigés habilement dans le but de présenter la franc-maçonnerie sous un jour favorable au succès de celle-ci ; elle bénéficie de moyens d'information et de diffusion incomparablement plus puissants que ceux dont disposent les défenseurs du traditionalisme : journaux, livres, revues, radio, conférences ; elle a en outre l'appui tacite du Pouvoir.

Les premières manifestations de cette tendance nouvelle remontent aux années 1920. Un jésuite allemand, le R.P. Gruber, homme fort âgé et spécialiste des questions maçonniques, prit contact avec de hauts dignitaires maçonniques, les francs-maçons Ossian Lang de New York, Dr. Kurt Reichl et E. Lehnhof de Vienne, pour étudier les possibilités d'une trêve puis d'un *modus vivendi* qui mettrait fin à la guerre acharnée que se livrent la franc-maçonnerie et l'Église catholique depuis 1738. Les contacts furent très discrets, pour ne pas dire secrets, et ils restèrent pratiquement ignorés du public.

La première manifestation publique de cette nouvelle orientation eut lieu en 1937. Cette année-là, un franc-maçon de haut grade, écrivain de valeur et fort indépendant d'esprit, Albert Lantoine, 33°, publie un ouvrage qui donna lieu, de part et d'autre à d'âpres discussions : *Lettre au Souverain Pontife*¹. En voici le résumé ; Oswald Wirth, le préfacier, pose clairement le problème :

*Église et franc-maçonnerie sont en guerre depuis deux siècles. De part et d'autre, les troupes sont aux prises et peu disposées à cesser les hostilités. Les Chefs cependant ne se dissimulent pas que la lutte procède d'un fatal malentendu. Il n'y a pas à commander un brusque demi-tour aux armées en bataille, mais la sonnerie « cessez le feu » ne pourrait-elle se faire entendre ? Le Pape est-il disposé à donner le signal ? C'est la question que se pose Albert Lantoine*².

Albert Lantoine ne dissimule rien de l'opposition qui dresse l'une contre l'autre l'Église et la franc-maçonnerie :

*Nous sommes des libres-penseurs, vous êtes des croyants. Ne nous appesantissons pas sur cette formidable divergence*³...

Cette distance demeure et demeurera toujours infranchissable. Elle a suscité de votre part et de la nôtre des gestes d'hostilité. La question est de savoir si, devant le péril commun qui nous

1. Albert Lantoine : *Lettre au Souverain Pontife* – Préface d'Oswald Wirth (Éditions du Symbolisme, Paris 1937)

2. Albert Lantoine : *op. cit.*, p.11

3. Albert Lantoine : *op. cit.*, p.53

*menace, il ne serait pas bon aujourd'hui de mettre une sourdine à l'expression de notre dissentiment*⁴.

Lantoine, épouvanté par la montée du communisme, constate les présages avant-coureurs d'un monde et d'une civilisation qui vont mourir.

*Ils se multiplient sur le corps corrompu de la société moderne comme Juvénal les voyait pulluler sur la décomposition de la Rome impériale*⁵...

*Alors, dans l'heure pathétique que nous vivons, faut-il que les religions qui ne sont pas mortes encore continuent de se combattre à coups de sarcasmes, de mensonges et d'excommunications ? La franc-maçonnerie poursuit l'exaltation de l'Homme, l'Église, l'exaltation de Dieu. Rivalité ? Non. Conjonction, malgré tout ! Le penseur qui ne transige pas avec les impératifs de son devoir et le croyant qui ne faillit point aux exigences de son culte se rejoignent en esprit par-dessus la divergence de leurs postulats*⁶.

Lantoine fait alors une proposition de trêve, puis il se lance dans un long plaidoyer pour nous montrer que la franc-maçonnerie n'était pas initialement révolutionnaire et antireligieuse, mais que c'est l'Église qui l'a provoquée et en a fait une ennemie mortelle en lançant contre elle des condamnations injustifiées. Comme cette thèse est actuellement reprise et développée par les progressistes, contentons-nous de la signaler sans nous y attarder.

*C'est l'Église qui a contribué, par son hostilité, à donner à l'Ordre maçonnique ce caractère antireligieux qu'on s'accorde à lui reconnaître – et qu'il a, du moins dans les pays catholiques*⁷...

*Vos bulles d'excommunication, nonobstant la surhumaine et humaine pensée qui les inspira peut-être, constituèrent une grave faute politique*⁸...

4. Albert Lantoine : *op. cit.*, p.18

5. Albert Lantoine : *op. cit.*, p.23

6. Albert Lantoine : *op. cit.*, p.44

7. Albert Lantoine : *op. cit.*, p.81

8. Albert Lantoine : *op. cit.*, p.69

C'est votre Église – l'Église romaine – qui a étourdiment jeté les francs-maçons dans le camp adverse. Ils ne tenaient pas du tout à y aller. Mais – honneur oblige! – ils y sont restés.

Ils y restent.

Seulement, voilà que sont venus les temps d'horreur annoncés par l'Écriture où les Barbares vont se répandre par toute la terre comme le quatrième cavalier de l'Apocalypse. Devant cette ruée des seuls appétits matériels, devons-nous, vous et nous, demeurer des adversaires?

Peut-être!

Peut-être au fond de nous-mêmes car votre Dieu ne peut pardonner à l'Ange rebelle et l'Ange rebelle n'abdiquera jamais.

Devons-nous demeurer des ennemis?

Non⁹.

Lantoine était un historien et un philosophe de grande valeur. C'était un Maçon intègre, personnellement très estimable, qui se tenait en dehors de toute ingérence politique. Il ne reniait rien et se déclarait ouvertement athée ; il critiquait violemment certains aspects de l'Église catholique, mais ne ménageait pas ses Frères en Maçonnerie. Manifestement, il avait perdu sa foi originale dans la démocratie et le rationalisme.

Son offre de trêve était franche et honnête ; il est arrivé souvent dans l'histoire qu'on fasse une trêve ou qu'on signe un armistice avec un adversaire ; c'était à l'Église d'examiner l'opportunité de cette proposition. Elle fut d'ailleurs assez mal accueillie du côté maçonnique. On peut lire à ce sujet ce qu'en dit le Frère Michel Dumesnil de Gramont, Grand Maître de la Grande Loge de France, dans son livre : *La Maçonnerie et l'Église catholique*¹⁰.

9. Albert Lantoine : *op. cit.*, pp.91-92

10. Michel Dumesnil : *La Maçonnerie et l'Église catholique* (Éditions Egix, Paris, 1939) La Grande Loge de France, Rite Écossais, est l'obédience à laquelle appartenait A. Lantoine. C'est la franc-maçonnerie qualifiée de spiritualiste par les modernes progressistes.

* *

Le terrible conflit de 1939-45 interrompit les tentatives de négociations qui reprirent avec beaucoup plus de force après la guerre.

La campagne de rapprochement amorcée secrètement du côté catholique par le R.P. Gruber fut reprise cette fois ouvertement en France par le R.P. Bertelot également Jésuite. Ce dernier publia de 1945 à 1949, une série d'articles et de livres rédigés avec une grande prudence en vue de préparer ce rapprochement. Ces livres étaient d'ailleurs sérieusement documentés. Citons entre autres :

- *Les Francs-Maçons devant l'histoire*
- *La Franc-Maçonnerie et l'Église catholique*
- *Perspectives de pacification*
- *La Franc-Maçonnerie et l'Église catholique*
- *Motifs de condamnation*

La campagne de rapprochement entre la franc-maçonnerie et l'Église resta cependant à l'état latent sous le pontificat de Pie XII ; manifestement le feu couvait sous la cendre, mais les progressistes, qui avaient pris dans l'Église une influence considérable, se rendaient compte que leurs efforts n'avaient aucune chance d'aboutir du vivant du Pape et ils rongeaient leur frein en grinçant des dents.

Avec l'avènement de Jean XXIII, et les nouvelles conceptions d'œcuménisme, il y eut brusquement comme une explosion. On vit surgir une floraison d'ouvrages consacrés à la franc-maçonnerie et une collection d'écrivains, historiens, philosophes, journalistes, politiciens, conférenciers œuvrèrent chacun dans sa spécialité en faveur d'une réconciliation de l'Église catholique et de la franc-maçonnerie. On avait nettement l'impression d'une campagne internationale, méthodiquement orchestrée, dont le centre d'impulsion était en France.

La Deuxième Guerre mondiale avait amené de profonds bouleversements dans le monde et créé des conditions nouvelles. Il y avait entre autres :

1. l'existence, nouvelle dans l'histoire, d'un important clergé progressiste qui prenait rapidement une influence grandissante à Rome ;

2. la nomination d'un pape – Jean XXIII – considéré par les progressistes comme favorable à leur cause ;

3. la menace de plus en plus redoutable du communisme devenu la deuxième grande puissance mondiale, presque l'égale des États-Unis, et l'extension de son influence en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud ;

4. parallèlement la socialisation progressive des lois, des institutions, de l'économie et des régimes politiques en dehors de l'URSS ;

5. le renouveau d'un esprit religieux ou tout au moins d'une religiosité diffuse à laquelle la franc-maçonnerie elle-même n'échappe pas ;

6. la réunion du Concile Œcuménique ayant qualité pour discuter de ces problèmes et prendre des décisions ; Concile où se trouvait un fort contingent d'évêques progressistes en lutte ouverte avec la Curie romaine, considérée comme sclérosée dans un intégrisme rétrograde.

Profitant de ces nouvelles conditions, la campagne de rapprochement avec la franc-maçonnerie reprit avec une force et des moyens matériels considérables. Cette fois-ci, les progressistes ne discutaient plus dans l'abstrait, mais poursuivaient un but immédiat et précis : obtenir du Vatican la révision de l'attitude traditionnelle de l'Église vis-à-vis de la franc-maçonnerie et la levée des condamnations prononcées contre cette institution. Une floraison d'écrivains s'attela à défendre la cause de la franc-maçonnerie. Citons-en quelques-uns :

– Maurice Colinon : *L'Église en face de la franc-maçonnerie* (Ecclesia)

– Roger Priouret : *La F. : M. : sous les lys* (Grasset)

– Serge Hutin : *Les Francs-Maçons* (Éd. du Seuil)

– Roger Peyrefitte : *Les Fils de la Lumière* (Flammarion)

– Guy Vinatrel : *Communisme et Franc-Maçonnerie* (Presses continentales)

– Yves Marsaudon : *L'Œcuménisme vu par un franc-maçon de tradition* (Vitiano)

– J. Corneloup : *Universalisme et Franc-Maçonnerie* (Vitiano)

Citons aussi le trust de presse Hourdin qui groupe un ensemble de publications catholiques progressistes : journaux, revues, illustrés, tels que *Vie Catholique illustrée*, etc...

Néanmoins, dans cette avalanche de propagandistes, trois noms émergent et prennent une importance particulière :

– le R.P. Riquet, S.J.

– L'écrivain catholique Alec Mellor,

– le F. : Marius Lepage, vénérable de la Loge Volney.

Le R.P. Riquet s'est signalé depuis la guerre par ses campagnes bruyantes en faveur des milieux juifs et maçonniques. Il a des contacts directs avec ces milieux et il a fait une conférence à la Loge Volney de Laval sur invitation de son vénérable, le Frère Marius Lepage qui mène la campagne du côté maçonnique.

L'écrivain Alec Mellor, avocat de profession, est le porte-parole quasi officiel des progressistes dans cette affaire. Il opère en liaison avec le R.P. Riquet et le Frère Lepage. Ce sont trois personnalités dont nous ne minimisons ni le talent ni la valeur, mais dont nous contestons la documentation, les arguments et les conclusions.

Alec Mellor a plaidé sa cause dans deux importants ouvrages : *Nos Frères séparés* et *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix* publiés respectivement en 1961 et en 1963.

Ces deux livres sont importants pour deux raisons :

1. Mellor y présente de façon très complète les arguments progressistes en faveur de la Franc-Maçonnerie.

2. Ces livres sont édités par la Maison Mame de Tours, vieille et respectable Maison d'édition catholique, éditeur pontifical, et ils portent l'imprimatur de l'évêché. Aux yeux du public, ils sont donc édités avec l'approbation officielle de la hiérarchie épiscopale, ce qui leur confère une importance particulière.

Ce sont ces deux ouvrages que nous avons pris pour base de notre étude sur les rapports de l'Église et de la franc-maçonnerie et nous y avons répondu en nous basant sur ces documents maçonniques d'une authenticité indiscutable, dans un livre récemment paru : *Christianisme et Franc-Maçonnerie*¹¹.

Il n'y a guère de question au monde plus complexe, plus mystérieuse, plus controversée et contradictoire, plus difficile à élucider que la franc-maçonnerie, question d'une importance essentielle cependant, car elle est intimement liée au grand drame de la Subversion dans le monde moderne.

Quoiqu'elle n'ait pas été inscrite au programme du Concile Vatican II, cette question sera tôt ou tard discutée à Rome, mais elle est fort mal connue car il est difficile de se documenter à son sujet.

Nous allons donc essayer d'exposer l'essentiel du problème et résumer brièvement la teneur et l'esprit des arguments de M. Alec Mellor.

11. *Christianisme et Franc-Maçonnerie* (Éditions de l'Ordre Français, Librairie Française, 27, rue de l'Abbé Grégoire)

*
* *

Lorsqu'il parle des catholiques qui mettent en garde leurs coreligionnaires contre la franc-maçonnerie, Mellor qui les qualifie « d'intégristes » n'exprime que mépris hautain :

Je nomme antimçonnerie un certain type de gauchissement intellectuel et de paresse, tendant à expliquer systématiquement tout, mais plus spécialement les malheurs d'un pays, par la franc-mçonnerie. C'est un monoïdéisme de type obsessionnel, doublé d'un genre pseudo-littéraire. L'intérêt commercial peut y trouver son compte, mais beaucoup plus souvent ce qui s'y retrouve est un état d'esprit de peur, de haine et de persécution. C'est une psychose. La franc-mçonnerie n'est que son thème. Il ne diffère que par sa coloration d'autres psychoses, dont deux au moins sont bien connues en psychiatrie, la psychose antijésuitique et la psychose antisémite.

Les soupçons antimçonneriques les plus anciens sont antérieurs de trois-quarts de siècle à la première condamnation pontificale et remontent même à une période antérieure à la fondation de la Grande Loge d'Angleterre. Ils précèdent l'avènement de la Maçonnerie spéculative et se situent dès la période de transition. On eût dit que l'esprit antimçonnerique était comme aux aguets, attendant la première affirmation du fameux Secret.

*Ses deux premières manifestations furent d'inspiration protestante : les papes contemporains n'en eurent sans doute jamais connaissance*¹².

Dans les camps en présence, il y a des irréconciliables.

Du côté catholique, les irréconciliables sont représentés soit par ceux qui pensent par habitudes dont ils ne veulent plus revenir, soit par cette sorte d'intellectuels qu'à tort ou à raison on a nommé les intégristes.

Les seconds sont parfois des théologiens fort compétents. Le fond de leur nature est sans doute une inquiétude qui ne leur laisse nul repos. Toute idée tant soit peu neuve est à leurs yeux

12. Alec Mellor : *Nos frères séparés*, p.226 (Éd. Mame, 1961)

hérésie, irénisme, syncrétisme. La hiérarchie trahit. Le pape lui-même n'est pas à l'abri de leurs critiques...

Cette sorte d'hommes a d'ailleurs une morale toute personnelle. Le mouchardage et les investigations les plus indécrites en font partie. Pour découvrir des coupables, l'intégriste fouillerait des poubelles, crocheterait des tiroirs, userait de méthodes d'espionnage professionnel pour photocopier des écrits, y compris des brouillons ne représentant encore que le premier stade d'une pensée en gestation. Ce ne sont ni des contemplatifs, ni des intelligences constructives, car, suivant une parole célèbre, il n'y a sans doute pas pour eux des problèmes. Leur seule affaire est de barrer la route.

Tels sont les irréconciliables. Les uns comme les autres ne représentent qu'eux-mêmes, c'est-à-dire le néant¹³...

Mellor s'exprime donc de façon très sévère à l'égard des catholiques autres que les progressistes.

Lorsqu'il s'agit de Maçons ou de Juifs, par contre, son cœur ruisselle d'amour fraternel et de charité chrétienne. Les francs-maçons sont des hommes généreux, larges, éclairés, qui répondent avec dignité et tolérance aux attaques haineuses des insulteurs professionnels que sont les intégristes. Le parti pris est tellement évident et outrancier qu'il n'y a qu'à en rire ou à fermer le livre. Hâtons-nous de reconnaître, d'ailleurs, que la plupart des auteurs maçons que cite Mellor sont beaucoup plus objectifs et réservés que lui dans les appréciations qu'ils portent sur leurs adversaires politiques ou religieux. Pour ma part, il m'est arrivé d'avoir des entretiens avec de hauts francs-maçons anglais ou français, tel Albert Lantoine, et nous n'avons jamais éprouvé le besoin de quitter le ton de la discussion objective pour adopter celui de l'insulte systématique.

La lecture des livres de Mellor laisse une impression très nette : il est le porte-parole des milieux maçonniques alliés aux progressistes contre les traditionalistes de tout ordre, catholiques ou simplement hommes politiques.

13. Alec Mellor : *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix*, pp.451-452 (Éd. Mame, 1963)

Mellor est, d'après ses propres dires, en rapport d'amitié étroite avec un grand nombre de hauts francs-maçons et ce sont eux qui lui ont fourni sa documentation, à l'exclusion de toute autre source. Il en donne une liste impressionnante dans son deuxième livre : *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix*.

Il n'est plus question, dans cette liste et ces appréciations, de la fameuse différence entre Maçons réguliers et irréguliers, entre Grand Orient rationaliste, agnostique et révolutionnaire d'une part, Grande Loge spiritualiste et apolitique de l'autre.

La documentation de Mellor est unilatérale et provient exclusivement de sources maçonniques. Il ignore purement et simplement les auteurs d'ouvrages qui ne sont pas maçons, de même que les écrivains maçons dont les opinions ne concordent pas avec les siennes.

Il y a cependant, depuis le XVIII^e siècle, une longue lignée d'auteurs antimaçonniques de nationalités diverses et il y en a plus en France que partout ailleurs. Beaucoup d'entre eux sont des historiens et des penseurs de grande valeur dont la documentation est très importante et dont les travaux ne peuvent être ignorés ou écartés si l'on veut faire une étude sérieuse de la question. À quelques rarissimes exceptions près, pas un seul d'entre eux n'est mentionné dans les livres de Mellor, comme s'ils n'avaient jamais existé et jamais rien écrit. Impossible d'en donner ici une liste complète ; citons seulement quelques noms très connus entre beaucoup d'autres :

En France : l'Abbé Barruel ; Gustave Bord ; Augustin Cochin ; Bernard Fay, spécialiste de la Révolution française de 1789 ; Gougenot des Mousseaux ; Crétineau-Joly ; l'Abbé E. Barbier ; Deschamps et Claudio Janet, auteurs de la deuxième moitié du XIX^e siècle ; Mgr Delassus et Mgr Jouin qui ont étudié le rôle de la franc-maçonnerie dans la lutte antireligieuse et la subversion mondiale¹⁴ ; Copin-Albancelli

14. Mgr Jouin, curé de St-Augustin à Paris, mérite une mention spéciale car il a créé et dirigé jusqu'à sa mort, survenue quelques années avant la Deuxième Guerre mondiale, un centre d'études internationales consacré à la franc-maçonnerie, au judaïsme et à la subversion

et J. Marques-Rivière, tous deux anciens francs-maçons qui ont apporté des renseignements précieux sur la vie et l'activité à l'intérieur même des Loges maçonniques ; Charles Maurras, A.G. Michel, Henri Coston, R. Vallery-Radot qui ont étudié plus spécialement le rôle politique de la franc-maçonnerie en France et dans le monde ; P. Loyer et F. Colmet-Daage, tous deux remarquables conférenciers, etc...

Citons en Angleterre les écrivains protestants, Nesta, H. Webster, les Rév. Ponnen, Hunt et Walter Hannah ; en Irlande, les écrivains catholiques R.P. Cohill et Fahren ; en Allemagne, le Dr. Wichtl ; en Roumanie, le Professeur Cuza ; en Pologne, le Comte Mahynski, etc., etc...

*
* *

La franc-maçonnerie se réclame d'un but philanthropique, humanitaire et progressiste. Elle veut guider le développement spirituel et moral de l'humanité en dehors et au-dessus de toute différence de classe, de nationalité et de religion.

La franc-maçonnerie – disent ses statuts – institution essentiellement philanthropique, philosophique et progressive, a pour objet la recherche de la vérité, l'étude de la morale et la pratique de la solidarité ; elle travaille à l'amélioration matérielle et morale, au perfectionnement intellectuel et social de l'humanité.

Considérant les conceptions métaphysiques comme étant du domaine exclusif de l'appréciation individuelle de ses membres, elle se refuse à toute affirmation dogmatique.

Elle a pour devise : Liberté, Égalité, Fraternité.

révolutionnaire dans le monde. Il éditait régulièrement une revue : *La Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, en abrégé *R.I.S.S.* C'est probablement la seule organisation de ce genre ayant existé dans le monde entier. Il était naturellement la bête noire des libéraux et subversifs.

Mellor en parle avec une condescendance amusée et dédaigneuse. Mais telle n'est pas l'opinion de tous les francs-maçons. Voici par exemple ce qu'en dit Serge Hutin dans son livre : *Les Francs-Maçons* : « La Collection (de la *R.I.S.S.*) est d'ailleurs très utile à l'historien, qui y découvre des documents introuvables ailleurs sur les rituels et les activités des Loges, particulièrement adonnées à l'ésotérisme et aux sciences occultes ; supérieurement habiles, les rédacteurs partent toujours de sources authentiques, c'est l'interprétation qui est orientée. »

Tout cela paraît fort séduisant et parfaitement innocent. Mais la recherche de la vérité, l'étude de la morale et la pratique de la solidarité n'ont nul besoin de s'entourer d'un secret rigoureux.

Il y a donc autre chose. En fait, ces belles formules ont été rédigées avec une très grande habileté pour masquer, sous leur imprécision harmonieuse, une activité profondément subversive.

Mellor et les progressistes s'insurgent contre cette notion de subversion :

Les insulteurs de l'Ordre (n'ont cessé) de publier que le véritable but secret de la franc-maçonnerie était la subversion mondiale... Non seulement ils n'en démordront jamais, mais il s'en trouvera parmi eux certainement pour voir en nous son complice¹⁵.

Parmi ces insulteurs de l'Ordre, il faut ranger entre autres pontifes modernes, le Pape Léon XIII, car c'est exactement ce qu'il dit dans *Humanum Genus* :

Il s'agit (pour les francs-maçons) de détruire de fond en comble toute la discipline religieuse et sociale qui est née des institutions chrétiennes et de lui en substituer une nouvelle façonnée à leurs idées et dont les principes fondamentaux et les lois sont empruntés au Naturalisme¹⁶.

et encore :

Personnification permanente de la révolution, elle (la franc-maçonnerie) constitue une société retournée dont le but est d'exercer une suzeraineté occulte sur la Société reconnue et dont la raison d'être constitue entièrement dans la guerre à faire à Dieu et à son Église¹⁷.

15. Alec Mellor : *La Franc-Maçonnerie à l'heure du choix*, p.392

16. Encyclique *Humanum Genus*. Affirmation confirmée par de nombreux auteurs maçonniques. Citons par exemple le F. V. suisse Quartier La Tente qui porte un nom célèbre dans la F. V. M. V. : « La franc-maçonnerie, dit-il, s'est imposée une tâche, une mission. Il n'est question de rien moins que de reconstruire la Société sur une base entièrement nouvelle. » (*Two Centuries of Freemasonry*, Berne 1917)

17. Encyclique *Parvenu à la 25^{me} année*, 19 mars 1902

Dans cette œuvre de subversion, la franc-maçonnerie s'assigne trois mêmes tâches qui sont trois étapes progressives vers le but final :

1. *Le travail à l'intérieur des Loges*

La franc-maçonnerie imprègne graduellement ses membres – qualités d'initiés – de principes et de conceptions maçonniques. C'est l'équivalent, en plus subtil, du lavage de cerveau tel qu'il se pratique chez les communistes. Les Frères ainsi formés constitueront les cadres de l'action au dehors des Loges.

2. *Le travail de propagande extérieure dans un monde profane*

La franc-maçonnerie a mis au point une technique très efficace de propagande occulte dans le monde extérieur. Il s'agit de répandre et d'imposer au dehors les idées et conceptions maçonniques sans dévoiler la source secrète d'où proviennent ces courants d'idée : « On doit sentir la Maçonnerie partout, on ne doit la découvrir nulle part » disait l'un des rapporteurs au Convent du Grand Orient de 1922.

Il s'agit de faire croire à une évolution naturelle et inévitable, qualifiée de marche irréversible vers le progrès humain.

3. *L'action politique*

Ce travail de propagande idéologique s'accompagne d'un travail de conspiration politique en vue de s'emparer du pouvoir et de mettre aux leviers de commande des Frères dont on ignorera autant que possible la qualité de maçons.

Toute cette vaste activité est protégée par un double secret :

- un secret ésotérique à l'intérieur des Loges maçonniques.
- un secret d'action politique à l'extérieur des Loges.

Première étape : on attire les membres dans la franc-maçonnerie par des professions de foi humanitaires, séduisantes et généreuses, accessoirement par des promesses de pouvoir et d'aide occulte.

On choisit soigneusement les candidats et on les étudie longuement avant de les contacter. À leur réception en Loge, on leur fait prêter un serment de secret, serment qui sera renouvelé à chaque élévation en grade.

Deuxième étape : le candidat, une fois reçu franc-maçon avec le grade d'apprenti, le travail de formation doctrinale, autrement dit le lavage de cerveau, commence et s'exercera sans arrêt.

Les déclarations de principes sont rédigées très habilement en termes humanitaires vagues et généraux qu'on peut interpréter de façons fort différentes. Prudemment et progressivement, on révèle aux néophytes que ces formules ont un sens caché, un sens supérieur qui demande, pour être compris, une initiation préalable. Il y a ainsi une succession progressive de sens cachés qu'on présente comme une montée vers la Lumière et dont le Frère s'imprègne graduellement ; c'est à cela que sert la succession des grades ; si le Maçon est réceptif, il avance dans la hiérarchie maçonnique, hiérarchie assez secrète, de sorte que le Frère ne sait jamais exactement où il en est, ni quels supérieurs dirigent l'organisation. Comme dans l'organisation secrète communiste, on ne sait jamais très bien si les grades honorifiques correspondent au pouvoir réel de direction.

La franc-maçonnerie est donc en quelque sorte une superposition de sociétés secrètes selon un mécanisme qui a

été lentement découvert, au moins dans ses grandes lignes, par une succession de chercheurs tenaces, mais qui reste inconnu du public et, somme toute, très efficace.

Voici quelques textes maçonniques émanant de hauts dirigeants de l'Ordre, qui se qualifient eux-mêmes de hauts Initiés et qui justifient nos affirmations :

Les degrés bleus, écrit Albert Pike, ne sont que les parvis ou l'antichambre du Temple. Une partie des symboles y est divulguée à l'initié, mais ce dernier est intentionnellement induit en erreur. On ne veut pas qu'il les comprenne. Leur vraie explication est réservée aux adeptes, aux princes de la Maçonnerie.

Tout le corps de doctrine de l'Art Royal et Sacerdotal fut caché si soigneusement, il y a de cela des siècles, dans les hauts grades, que, même aujourd'hui, il est encore impossible de résoudre bien des énigmes qu'il contient. Il est assez bon pour la masse de ceux qui s'intitulent Maçons de s'imaginer que tout est contenu dans les grades bleus ; celui qui essaiera de les détromper perdra son temps et, sans aucun résultat, il violera ses obligations d'adepte. La Maçonnerie est le véritable Sphinx enfoui jusqu'au cou dans les sables accumulés par les âges¹⁸.

Comme le signale avec force le rabbin Benamozegh dans son livre *Israël et l'Humanité*, il y a donc dans la franc-maçonnerie une théologie secrète et, en cela, il est en plein accord avec les auteurs maçons que nous venons de citer, qu'ils soient français, comme Oswald Wirth, anglais comme W. Wilmshurst ou américain comme Albert Pike, donc Maçons « réguliers » aussi bien « qu'irréguliers » pour employer la terminologie d'Alec Mellor.

Le second stade de l'activité maçonnique consiste à répandre et à implanter au dehors les conceptions philosophiques de l'ordre, sous couvert d'idées humanitaires.

Le travail extérieur se fait par infiltration, pénétration souveraine et occulte, circulation invisible selon une

18. Albert Pike : *Morals and Dogma*, p.819 (Éd. originale 1832 – réédition de 1927 – L.H. Jenkins Richmond, Va USA)

technique que décrit fort bien le Frère Régis au Convent du Grand Orient de 1928 :

Sous l'impulsion du G.° O.° , nous devons étudier, dans le calme et le silence de nos Temples, toutes les grandes questions intéressant la vie des cités, de la Nation, de l'Humanité... Nos FF.° seront admirablement renseignés ; ils quitteront alors le Temple, instruits, armés pour la lutte, mais laisseront sur les col.° leur tablier et leur qualité de M.° ; ils descendront dans la cité, comme simples citoyens – mais tout imprégnés de notre esprit – et chacun dans son milieu prof.°, dans son parti, dans son syndicat, agira selon sa conscience, mais, je le répète, sursaturé des enseignements reçus.

Le résultat sera fécond, non parce qu'occulte, mais parce que, petit à petit, s'infiltrera partout l'influence maç.° et, à la stupeur des prof.°, le même esprit, la même cohésion surgiront, et comme d'un syllogisme bien construit, une conclusion se dégagera et s'imposera fatalement à l'esprit des prof.°. Au-dessus de tous nos groupements, une force indéniable nous régit et cette force, c'est la franc-maçonnerie, force spirituelle.

Et puis, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout de notre orgueilleuse pensée ? Puisque plus instruits – parce qu'ayant plus sainement travaillé – que l'ensemble des adhérents de tous ces groupes prof.°, presque fatalement nous en prendrons la direction : ne nous cachons pas derrière le doigt, c'est déjà fait en grande partie, et c'est ainsi que nombre d'organismes prof.° reçoivent, sans s'en douter la plupart du temps, le sang généreux que nous leur transfusions. Je nous vois parfaitement constituer discrètement les cadres des grands organismes politiques et sociaux et cela ensuite pour assurer notre contrôle sur l'exécution : nous devons – je dis bien nous devons – assurer le contrôle des élus politiques, redresser leurs torts, les avertir de leurs erreurs, leur reprocher leurs défaillances ; en un mot, la franc-maçonnerie doit être « la Conscience des hommes politiques¹⁹ »...

19. Convent du Grand Orient 1928, p.256

Et nous arrivons maintenant au troisième stade de l'œuvre maçonnique, celui de l'action politique directe.

Nous avons vu comment s'exprimait le Pape Léon XIII, dans son Encyclique du 19 mars 1902, en parlant de la franc-maçonnerie et de son rôle politique :

Personnification permanente de la Révolution, elle constitue une sorte de société retournée dont le but est d'exercer une suzeraineté occulte sur la société reconnue et dont la raison d'être consiste entièrement dans la guerre à faire à Dieu et à son Église.
(Encyclique *Parvenu* à la 25^e année)

- fin manquante²⁰ -

20. Nous rappelons ici au lecteur que ce texte provient d'un manuscrit inédit que nous publions en l'état. [NDE]

CONCLUSION

LE VOTE DU 15 OCTOBRE 1965 SUR LA QUESTION JUIVE ET SES CONSÉQUENCES

La quatrième et dernière session du Concile s'ouvrit le 14 septembre 1965 et le Schéma sur la question juive fut soumis de nouveau au vote des Pères conciliaires, les 14 et 15 octobre, sous le titre de : *Schéma sur les religions non chrétiennes*.

À la suite du vote de novembre 1964 que le Pape avait refusé de promulguer, le texte original avait été profondément remanié par la commission conciliaire chargée de la préparation de ce Schéma. Le nouveau texte, soumis à l'approbation du Concile, était nettement moins servile envers les exigences juives que Jules Isaac formulait avec tant de hauteur, et il était plus acceptable pour des consciences traditionalistes. Il laissait néanmoins subsister quelques équivoques et ambiguïtés qui pouvaient être interprétées comme annonçant une prudente révision, mais révision tout de même, de l'attitude catholique vis-à-vis du judaïsme, attitude qui était restée invariable depuis quinze siècles.

Plus loin, nous étudierons brièvement ce nouveau texte qui fixe la position actuelle de l'Église vis-à-vis du judaïsme

contemporain ; commençons par faire un rapide exposé de ce vote historique.

Au début d'octobre, la grande bataille sur la question juive s'engagea et prit d'emblée un tour extrêmement violent. En novembre 1964, la minorité traditionaliste avait été prise entièrement par surprise, mais elle avait eu le temps de se ressaisir, elle avait réalisé la gravité de ce vote pour l'avenir de l'Église et elle se battit avec une grande énergie face à la coalition judéo-progressiste qui disposait d'une presse mondiale à sa dévotion.

La lutte était menée dans le clan pro-juif par le Cardinal Bea, par des théologiens comme le Père Congar et H. Huenk et par des journaux comme *Le Monde* (Henri Fesquet) et *Le Figaro* (Abbé Laurentin). Deux archevêques et un évêque prirent la tête de l'opposition traditionaliste : Mgr de Proenza Sigaud, Archevêque de Diamantina au Brésil, Mgr Marcel Lefèbvre, Supérieur des Pères du Saint-Esprit en France et Mgr Carli, Évêque de Segni en Italie.

La bataille fut menée de part et d'autre avec un acharnement et une ténacité dont les échos débordèrent rapidement l'enceinte du Concile et retentirent dans les colonnes de la grande presse française.

Voici quelques extraits de journaux qui nous montrent la physionomie de la bataille, l'âpreté de la lutte et l'importance capitale de l'enjeu.

Le 14 octobre, *France-Soir* (Directeur P. Lazareff) déclenchait la campagne en publiant le petit entrefilet suivant :

Tracts antisémites distribués au Concile

Un tract signé « Léon de Poncins », d'inspiration antisémite et rédigé en langue française, a été envoyé à bon nombre de Pères conciliaires. Jeudi et vendredi, le Concile doit procéder au vote

définitif sur le texte des relations avec les non-chrétiens et en particulier avec les Juifs.

Le 15 octobre, *Le Figaro*, sous la signature de l'abbé Laurentin, consacrait plusieurs colonnes à ce fameux vote, sous le titre : « Les Juifs et le Déicide, un vote inextricable ». On pouvait y lire entre autre ceci :

Rome, 14 octobre. — Ce qui domine l'actualité conciliaire depuis huit jours, c'est le vote sur la question des Juifs et du déicide. Les premiers scrutins ont eu lieu ce matin et le résultat n'en sera connu que demain.

Question brûlante, question complexe. La propagande fait rage. Trois documents d'inspiration vigoureusement antisémite ont été largement distribués aux Pères, dans l'ordre suivant :

1. Le premier, c'est la brochure de Léon de Poncins, imprimée en italien : Le Problème des Juifs au Concile. Sa thèse est la suivante : « Le texte sur les Juifs voté l'an dernier est le fait d'évêques progressistes ou inconscients qui ont entériné les thèmes de la haine judaïque contre les chrétiens. Le Souverain Pontife a refusé de le ratifier pour cette raison. D'où les profondes modifications apportées au nouveau texte, objet des scrutins d'aujourd'hui » ;

2. La seconde brochure, également imprimée en italien, a pour auteur Edoardo Di Zaga. Sa thèse, c'est que « la déclaration en faveur des Hébreux favorise le racisme pro-sémite et lèse le droit de légitime défense des chrétiens et de tous les peuples contre le péril de l'hégémonie judaïque ».

3. Sont venus enfin, il y a deux jours, les consignes de vote ronéotypées du « Coetus internationalis patrum », organe de la minorité conciliaire, qui prônent le « non placet » sur l'ensemble du Schéma et sur les questions brûlantes concernant les Juifs. Un des trois signataires et directeurs, Mgr Carli, Évêque de Segni, avait publié en février 1965, dans la Palestra del claro, la grande revue du clergé italien, un long article qui soutenait la thèse suivante :

« Le peuple juif du temps de Jésus, entendu au sens religieux, c'est-à-dire comme collectivité professant la religion de Moïse, fut responsable solidairement du crime de déicide. Bien que les chefs seulement, suivis par une partie du peuple, aient matériellement consommé le délit, le judaïsme des temps postérieurs participe objectivement à la responsabilité du déicide... »

L'abbé Laurentin consacrait ensuite plusieurs colonnes aux modifications apportées au Schéma entre 1964 et 1965. Selon lui, les Pères de tendance progressiste regrettaient vivement les diminutions apportées au texte de l'an dernier. L'abbé Laurentin concluait en disant :

On le voit, la situation est ambiguë. D'une part, le Cardinal a fait droit aux principales requêtes, soit des milieux arabes, soit du groupe dont Mgr Carli a exprimé les thèses hostiles aux Juifs. D'autre part, il affirme avec vigueur que les intentions et le sens du texte restent inchangés. Qu'il y ait entre les deux volontés du Cardinal et de son Secrétariat quelques hiatus, il serait difficile de le nier. Que la situation où ils se sont trouvés leur ait rendu à peu près impossible de résoudre cette distorsion, on ne saurait le contester non plus. Reste que le problème posé aux Pères était en quelque manière inextricable.

Le 17 octobre, les nouvelles du vote conciliaire s'étaient en première page du *Monde* et remplissaient toute une page intérieure du journal. En voici quelques extraits :

Définitivement adoptée par le Concile, la déclaration sur les Juifs provoque une satisfaction qui n'est toujours pas sans réserves.

La déclaration sur les Juifs, incluse dans le Schéma sur les religions non chrétiennes, a été définitivement adoptée vendredi par le Concile. Comme Le Monde l'a indiqué dans ses dernières éditions d'hier, le scrutin portant sur ce texte, et auquel 2023 Pères ont participé, a donné les résultats suivants : 1763 « placet », 250 « non placet » et 10 nuls.

Les milieux israéliens et le Comité juif américain — de même que les cercles chrétiens attachés à la cause du rapprochement avec les Juifs — manifestent une satisfaction tempérée par le regret que le texte ait été finalement édulcoré sur certains points. On note en revanche une vive critique du grand rabbin Kaplan qui déplore que le terme « déicide » appliqué aux Juifs n'ait pas été explicitement condamné.

La plupart des réactions expriment, par ailleurs, l'idée que le texte adopté — et qui doit être promulgué par le Pape — sera jugé à ses fruits, c'est-à-dire sur la manière dont il se traduira dans l'enseignement religieux et dans le comportement des milieux catholiques à l'égard des Juifs.

Aucune réaction ne nous était encore parvenue samedi en fin de matinée des pays arabes, à l'exception d'une critique du patriarche orthodoxe d'Antioche.

De notre envoyé spécial, Henri Fesquet :

Rome, 16 octobre. — Le vote de la déclaration sur les Juifs met un point final au nombre incroyable de pressions, démarches, visites, lettres, pamphlets, tracts, qui ont assailli le Secrétariat pour l'Unité depuis plus de trois ans. Lorsque seront connues dans le détail ces diverses tentatives pour faire avorter ou rendre insignifiante la déclaration conciliaire, on restera confondu devant tant de passion, d'aberration, de haine et, pour tout dire, d'ignorance et de bêtise.

D'un autre côté, plusieurs regretteront à bon droit que la dernière version du texte présenté par le Secrétariat pour l'Unité ait quelque peu perdu de son mordant. Il est surtout dommage que les véritables raisons pour lesquelles ces modifications ont été faites aient été plus ou moins cachées derrière de pieux motifs. La diplomatie romaine l'a emporté une fois encore sur une totale franchise. Beaucoup de Pères le murmuraient entre eux.

Mais il convient de reconnaître que la déclaration, telle

qu'elle a été votée, a sauvé l'essentiel. Les observateurs de l'intersession qui ont fait courir les bruits les plus alarmants se sont lourdement trompés. Vatican II a réalisé grosso modo la volonté de Jean XXIII en blâmant sévèrement l'antisémitisme. L'Église a reconnu implicitement ses fautes passées en la matière, qui sont lourdes, durables et nombreuses. La nouvelle mentalité œcuménique a vaincu les préjugés d'antan. À cet égard, le vote de vendredi inaugure une page blanche dans l'histoire des rapports entre Rome et les Juifs.

Jusqu'au dernier jour, les antisémites catholiques se seront coalisés pour essayer de bâillonner le Concile. Nous avons déjà signalé le pamphlet italien de M. Di Zaga. Un autre émane d'un Français, M. Léon de Poncins qui accuse « d'inconscience » les évêques ayant approuvé le texte de l'an dernier.

Une déclaration digne d'un antipape

Mais il faut surtout mentionner le libellé de quatre pages qu'ont reçu les évêques, il est précédé de ce titre aussi long que curieux :

« Aucun Concile ni aucun Pape ne peuvent condamner Jésus, l'Église catholique, apostolique et romaine, ses Pontifes¹ et les Conciles les plus illustres. Or la déclaration sur les Juifs comporte implicitement une telle déclaration et, pour cette éminente raison, doit être rejetée. »

Le 22 octobre, un long article précédé de gros titres remplissait presque toute la première page du Quotidien du soir *Paris-Presse*. Cet article, beaucoup plus objectif que ceux du *Figaro* et surtout du *Monde*, présente un grand intérêt et, malgré sa longueur, nous en citons d'assez larges extraits. L'auteur de l'article était bien renseigné car, effectivement, le Saint-Père promulgua (sans changement) le 28 octobre, le

1. Le libellé dénombre quinze papes « antisémites » depuis Nicolas I^{er} (IX^e siècle) jusqu'à Léon XIII.

Schéma sur les religions non chrétiennes dont la date avait été primitivement fixée à fin novembre.

Nous citons *Paris-Presse* :

ELLE OBLIGE LE PAPE À PROMULGUER PLUS TÔT QUE PRÉVU LE SCHÉMA SUR LES RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

Paris-Presse, 22 octobre 1965

L'AFFAIRE DES TRACTS ANTIJUIFS AU CONCILE — UNE VIOLENTE CAMPAGNE DE COULOIRS VISE LE CARDINAL BEA *de notre envoyé spécial Charles Reymondon*

Cité du Vatican, 21 octobre — Le Pape a décidé de promulguer dès le 28 octobre le Schéma sur les religions non chrétiennes, c'est-à-dire essentiellement sur les rapports entre les Juifs et l'Église.

Il a voulu ainsi mettre fin à certaines campagnes antisémites qui avaient pris une étrange ampleur au sein du Concile et qui s'accompagnaient d'insinuations graves contre le Cardinal Bea.

C'est un événement de portée considérable et qui a secoué cette semaine conciliaire, en principe silencieuse et consacrée au seul travail des commissions.

Dix pour cent d'opposants

Vendredi dernier, Paul VI avait fait annoncer que quatre textes seulement seraient promulgués avant la Toussaint. Mais le même jour avait eu lieu le vote du Schéma en question le plus controversé. Comme il fallait s'y attendre, ce suffrage révélait une assez forte minorité d'opposants absolus : 250 Pères, dont 245 refusaient totalement un passage sur les Juifs, sans qu'il soit question de le modifier ou de le remplacer².

Comme il n'y avait pas eu d'exemple, dans les sessions antérieures, qu'un document soit promulgué avec plus de dix pour cent d'opposants, personne ne croyait vendredi, et même

2. L'opposition a donc été beaucoup plus forte en 1965 qu'en 1964 puisque, malgré l'amélioration indiscutable du texte soumis au vote des Pères conciliaires, le nombre des opposants est passé de 99 à 250.

encore samedi, à une promulgation de la « déclaration sur les religions non chrétiennes » avant le 18 novembre au plus tôt.

Or voici que sur demande, du haut de sa fenêtre sur la place Saint-Pierre, le Pape a précipité les choses. Pourquoi?

Des termes inacceptables

Il est probable qu'un élément nouveau a poussé le Souverain Pontife. N'essayons pas de trouver l'explication dans la liste de ses visiteurs entre-temps. Que Paul VI ait été influencé ou non, il est fort vraisemblable qu'il s'est lui-même trouvé inquiet des remous possibles et que, par un acte rapide d'autorité comme il en a l'habitude, il a voulu couper court à des campagnes d'opinion, dangereuses tant qu'il tergiverserait.

Les critiques contre l'actuel projet de déclaration sur les Juifs sont fortes. Il y a d'une part l'accusation portée par le monde arabe : intentions politiques juives à l'origine de cette initiative (c'est pourquoi on a fini par adjoindre au texte, pour l'équilibrer, un chapitre sur l'islam, puis sur le bouddhisme, puis derechef, sur toutes les autres religions). Les patriarches orientaux avaient été unanimes : « Nous ne voulons pas entendre parler de cette déclaration dont les termes sont inacceptables à nos yeux ». Par la voie diplomatique, les États arabes avaient fait au Pape les menaces les plus nettes de représailles contre les Églises orientales, leurs missions, leurs écoles. Le président Soekarno, au nom des gouvernements musulmans, avait rendu visite à Paul VI pour lui dire la même chose. La presse de langue arabe, musulmane et catholique, avait fait chorus. Enfin, le Pape avait reçu des lettres de hiérarques catholiques d'Orient qui lui faisaient part de la réaction scandalisée de leurs ouailles. Ils laissaient prévoir le risque d'un schisme de la part de ces Églises à qui la fidélité à Rome a déjà tellement coûté dans l'histoire.

Minorité

Mais en face de ces oppositions orientales qui s'expliquent essentiellement par des motifs d'opportunité ou de justice politique, les accusations en provenance du reste de la chrétienté étaient beaucoup plus graves, même si elles demeuraient très minoritaires.

Elles se placent en effet, de façon beaucoup plus inquiétante sur le plan de la doctrine. Elles prétendent démontrer, à coup d'études et de documents, une contradiction ignominieuse entre ce que le Concile projette de dire sur les Juifs, et l'Écriture Sainte, les Pères de l'Église, les précédents Conciles et des Papes parmi les plus éminents.

Mais elles vont beaucoup plus loin. De façon de moins en moins indirecte, elles insinuent contre le Cardinal Bea, principal responsable du texte, le soupçon de simonie. La simonie est l'un des crimes les plus graves qui aient empoisonné l'histoire de l'Église et dont le Pape disait récemment à l'envoyé du Corriere della Sera qu'elle avait aujourd'hui totalement disparu. Le mot vient du livre des Actes des Apôtres, dans lequel il est raconté comment Simon le Magicien avait proposé de l'argent à saint Pierre pour recevoir de lui des pouvoirs spirituels. Être simoniaque, c'est trafiquer les choses saintes : les sacrements, les nominations aux postes ecclésiastiques, ou la doctrine elle-même qu'on transforme, tout cela pour une somme d'argent.

Or le Cardinal Bea est accusé d'avoir accepté des fonds juifs pour le fonctionnement de son Secrétariat pour l'Unité (les voyages nécessités par les rapports avec les orthodoxes et les protestants sont évidemment chers). Il est accusé d'avoir imprudemment promis, en contrepartie, une déclaration qui serait, au niveau de l'Église, l'épilogue du procès de Nuremberg : elle devrait demander pardon aux Juifs de toutes les persécutions dont fut cause la doctrine chrétienne à leur endroit, à travers les siècles (Juifs déicides, peuple maudit de Dieu, etc...)³

3. Le bruit a aussi couru avec insistance à Rome que le Cardinal Bea était d'origine juive.

C'est là une dénonciation sans preuves. Il est probable que si le Cardinal publiait son budget, avec ses sources, on ferait silence aussitôt. Mais on n'imagine pas qu'un homme si haut placé s'abaisse à de semblables débats.

Qu'on juge cependant de la violence des accusations, parties il y a deux ans d'un pays d'Amérique latine. Voici quelques phrases du libellé en langue espagnole qui a circulé dans les couloirs du Concile :

Ignominie

« Nous sommes prêts à agir de la manière nécessaire pour sauver l'Église d'une telle ignominie. Nous faisons appel aux Pères conciliaires qui n'ont pas cédé à la pression juive ou qui ne se sont pas vendus simoniaquement à l'or juif... pour qu'ils repoussent la perfide déclaration... »

Ce document est signé de 28 organismes des États-Unis, d'Espagne, de France, du Portugal, d'Allemagne, d'Autriche, de six pays d'Amérique latine, de Jordanie et d'Italie. Plusieurs des chefs de ces organismes ont cependant démenti, dès les premières vingt-quatre heures, qu'ils soient signataires, notamment quatre sur cinq des Français⁴.

Toute cette affaire constitue un incroyable guêpier. Il n'est pas possible d'entrer à ce propos dans le fond de la « question juive », passionnante, lumineuse et terrible, car toute l'histoire lui a donné une couleur de sang. Simplement, cette part du dossier peut donner une idée de l'importance que revêt la présente décision du Pape : mettre toute son autorité dans la balance, quitte à modifier lui-même le texte avant son dernier vote, pour rallier l'opposition, ce qui n'est nullement exclu.

Nous allons maintenant :

1. Faire une étude comparée des textes de 1964 et de 1965.

4. Dans son numéro du 21 octobre, *Le Monde* qui avait divulgué ce document, reconnaissait qu'il s'agissait d'un faux, quant aux signatures tout au moins.

- 2. Étudier les points essentiels du Schéma de 1965 :
 - la question du déicide ;
 - la responsabilité collective du peuple juif dans la mort du Christ ;
 - l'antisémitisme et les persécutions.

Comparaison entre le texte de 1964 et le texte de 1965

Le texte voté en 1964 interdisait « tout ce qui pouvait engendrer la haine et le mépris des Juifs ». Cette clause a été supprimée dans le texte de 1965.

Le texte de 1964 condamnait l'antisémitisme et la persécution des Juifs. Le texte de 1965 ne condamne plus, il réproouve les persécutions de quelque côté qu'elles viennent et déplore les manifestations d'antisémitisme.

Voici le passage en question :

L'Église qui réproouve les persécutions contre tous les hommes quels qu'ils soient... déplore les haines, les persécutions et toutes les manifestations d'antisémitisme qui, quels que soient leur époque et leurs auteurs, ont été dirigées contre les Juifs.

Le texte de 1964 était très dangereux – les traditionalistes disent inacceptable – quand on l'examine à la lumière des exigences juives dont Jules Isaac s'était fait le porte-parole.

Il mettait l'Église en posture d'accusée coupable depuis deux mille ans du crime permanent, injustifiable et inexpiable d'antisémitisme.

Il mettait en doute la bonne foi et la véracité des Évangélistes, saint Jean et saint Matthieu en particulier, il discréditait l'enseignement des Pères de l'Église et des grands doctrinaires de la Papauté, en les dépeignant sous des couleurs odieuses... Bref, il démolissait les bases mêmes de la doctrine catholique.

J'admets sans peine que les 1650 Pères conciliaires qui avaient voté ce texte n'avaient aucunement réalisé tout ce que

ce vote impliquait, car un sondage préalable m'a convaincu que l'immense majorité des Pères conciliaires ignoraient totalement les livres de Jules Isaac, Josué Jehouda et consorts dont les exigences, appuyées par les grandes organisations juives mondiales (B'naï B'rith, Congrès Juif mondial, Comité juif américain, Alliance Israélite Universelle) étaient à la base du Schéma soumis aux Pères conciliaires. L'affaire avait été montée quasi secrètement et avec une suprême habileté par le Cardinal Bea, par Jules Isaac et par un petit groupe de progressistes et de dirigeants juifs⁵.

Le vieux fonds de haine juive antichrétienne et l'antagonisme des progressistes contre le traditionalisme chrétien se camouflaient sous des dehors de charité chrétienne, d'unité œcuménique, de filiation biblique commune. La manœuvre a été exposée dans les premiers chapitres de ce livre, il est inutile d'y revenir ici, mais elle a été bien près de réussir. En fait, elle avait déjà réussi lorsque le Pape s'y est opposé in extremis en refusant de promulguer le vote de 1964 et en remettant le texte en chantier.

Revenons donc au texte de 1965 qui formule la doctrine officielle de l'Église.

Quelle a été la réaction des pays arabes ?

Cette réaction avait été extrêmement violente devant le texte de 1964. Au cours d'une interview publiée dans *Le Figaro* du 25 octobre, le patriarche Maximos IV, lui-même d'origine arabe, nous montre leur réaction devant le texte de 1965. Voici la déclaration de Maximos IV :

5. Selon Zacharia Schuster, directeur pour l'Europe du Comité juif américain, le décret conciliaire (de 1964) contient le « refus total du mythe des Juifs coupables de la crucifixion ». Les causes de l'antisémitisme résideraient dans la conviction chrétienne que les Juifs, comme peuple, portent la responsabilité de la Crucifixion du Christ et qu'en conséquence ils sont condamnés à la dispersion et à la persécution pour tous les temps. (*Oikoumenikon*, 15 décembre 1963, p. 551)

Selon le Père Weigel, SJ, professeur d'Ecclésiologie à Woodstock College, Maryland, et rédacteur de la revue *America*, la déclaration condamnant l'antisémitisme acceptée par le Cardinal Bea, aurait été suggérée par Z. Schuster.

Rappelons que le texte définitif de 1965 déplore, mais ne condamne plus l'antisémitisme

L'opposition que faisaient les populations musulmanes à la déclaration conciliaire sur les Juifs n'a plus de fondement.

Vus les amendements notables introduits dans le nouveau texte de la déclaration, la réaction des pays arabes a été cette fois-ci quasi neutre. Les nouveaux amendements sont de nature à empêcher l'exploitation politique en faveur du sionisme universel et de l'État d'Israël, car il s'agit là d'un texte purement religieux.

L'antisémitisme n'est pas arabe, car les Arabes sont des sémites. La réaction défavorable et souvent violente de la propagande des sionistes à la publication des nouveaux textes prouve que les milieux sionistes cherchent autre chose qu'un appel à l'oubli du passé et à la charité universelle. Ils voulaient une déclaration de tendance politique. Et cela le Concile se devait de leur refuser. Pour le reste nous sommes les premiers à inviter à la charité chrétienne entre tous les peuples sans distinction de races ou de religion. Mais la justice chrétienne nous fait également le devoir de réclamer les droits des opprimés, des spoliés, des réfugiés injustement chassés de leurs foyers et réduits à vivre de la charité internationale. Si nous réprouvons les persécutions contre les Juifs, nous devons réprouver également les persécutions et les injustices faites par les Juifs⁶.

Ainsi le texte conciliaire ne pouvant plus être utilisé à des fins politiques en faveur du sionisme, l'opposition que leur faisaient les populations musulmanes n'a-t-il plus de fondement. (Le Figaro, octobre 1965)

Abordons maintenant l'étude des passages essentiels du Schéma, c'est-à-dire :

- La question du déicide ;
- La responsabilité collective d'Israël dans la mort du Christ ;
- Antisémitisme et persécutions.

6. Plusieurs centaines de milliers d'Arabes ont été brutalement expulsés de Palestine, où ils vivaient depuis des siècles, par ordre des autorités israéliennes et vivent depuis lors dans un dénuement complet dans des camps de réfugiés.

La Question du déicide

Un premier texte, élaboré en 1963, déclarait que c'est une erreur et une injustice (*injuria*) de qualifier le peuple juif de déicide.

Le texte voté en 1964 était un compromis : il ne se prononçait plus sur le fond, mais interdisait aux chrétiens d'employer ce terme.

Le texte de 1965 a supprimé cette clause ; la question du déicide a été retirée de la discussion et l'Église s'en tient au *statu quo*.

En février 1965, Mgr Carli concluait une longue étude publiée dans la revue italienne : *Palestra del Clero* (Numéro du 15 février) par le passage suivant :

Il est temps de tirer une conclusion générale de l'Excursus biblique qui précède. Il me semble qu'on peut la formuler ainsi : tant pour des raisons textuelles que pour des raisons d'autorité, la thèse suivant laquelle le judaïsme doit être considéré comme responsable du déicide, réprouvé et maudit de Dieu, dans le sens et les limites précisées ci-dessus, est encore légitimement défendable ou tout au moins légitimement probable.

C'est pourquoi une interdiction du Concile tendant à mettre fin à la libre discussion, dans un sens ou dans l'autre, me semblerait inopportune. Il serait plus en harmonie avec la nature même du Concile et avec la pratique adoptée pour d'autres Schémas, de la laisser à l'étude et à la discussion des théologiens et des exégètes.

...

De toute façon, on devrait laisser à la charité habituelle et à la prudence chrétienne la manière et le temps les plus convenables pour énoncer une vérité qui, bien qu'elle soit déplaisante – on le comprend – pour les intéressés, ne mérite pas seulement pour cela le silence absolu si, comme beaucoup le pensent, elle se trouve effectivement consignée dans le dépôt de la Révélation divine.

En retirant de la discussion la motion sur le déicide, la Commission Conciliaire a donc adopté la conclusion de Mgr Carli.

Cette décision souleva la fureur du grand rabbin Jacob Kaplan. Interrogé par Europe 1, le grand rabbin a déclaré :

Je veux bien qu'on s'aperçoive en 1965 que le mot déicide n'a pas de sens et que de plus il a une résonance odieuse. Mais précisément en raison de tout le mal que cette fausse accusation a faite aux Juifs depuis dix sept siècles, le Schéma aurait dû déclarer nettement que l'accusation ne devait plus être portée contre les Juifs parce qu'elle n'a pas de sens et qu'elle a cette odieuse résonance. Or le Schéma n'en parle pas. Il aperçoit la claire volonté de ceux qui ont modifié le texte de l'année dernière de ne pas laver les Juifs de l'accusation de déicide et cela est extrêmement grave⁷.

Le 4 avril 1965, lors du sermon de la Passion, le Souverain Pontife Paul VI prononça les paroles suivantes :

C'est une page grave et triste que celle-là, qui nous raconte en effet la rencontre entre Jésus et le peuple juif. Ce peuple était prédestiné à recevoir le Messie et l'attendait depuis des milliers d'années et il était complètement absorbé dans cette espérance et cette certitude, mais au moment même, c'est-à-dire quand le Christ vient, parle et se manifeste, non seulement il ne le reconnaît pas, mais il le combat, le calomnie, l'injurie et finalement le met à mort⁸.

Sur ce, protestation furieuse des communautés juives italiennes :

Le docteur Sergio Piperno, président de l'Union des communautés israélites italiennes, et le docteur Elio Toaff, grand rabbin de Rome, en signe de protestation contre une phrase prononcée par le Saint Père dans l'homélie de la Passion, ont envoyé au Vatican le télégramme suivant :

« Juifs italiens expriment leur douloureuse stupeur pour confirmation accusation à charge peuple hébreu dans mort de Jésus contenue dans homélie Souverain Pontife, prononcée dans

7. Déclaration reproduite par *Le Monde* du 17 octobre.

8. *Osservatore Romano* du 7 avril 1965, p.1

l'imminence de la Pâques dans paroisse romaine N.-D. de Guadeloupe et rapportée presse officielle vaticane renouvelant ainsi accusation déicide source séculaire tragiques injustices vis-à-vis des Juifs à laquelle affirmations solennelles Concile Vatican semblaient mettre fin pour toujours⁹. »

9. *Il Messagero* de Rome, 8 avril 1965

APPENDICE IV

LA RESPONSABILITÉ COLLECTIVE DU PEUPLE JUIF DANS LA MORT DU CHRIST

Le texte de 1964 absolvait pratiquement les Juifs de toute responsabilité dans la mort du Christ. Le texte de 1965 reconnaît formellement la responsabilité des chefs juifs et de leurs séides dans la mort du Christ, mais n'étend pas cette responsabilité à tout le peuple juif contemporain du Christ, et encore moins au peuple juif d'aujourd'hui.

Voici le passage du texte qui concerne le problème de la responsabilité collective d'Israël :

Les autorités juives et leurs adeptes réclameront à grands cris la mort du Christ, il est vrai. Pourtant on ne peut pas rendre responsable des événements de la Passion, indistinctement, ni tous les Juifs alors vivants, ni ceux d'aujourd'hui. Assurément l'Église est le nouveau peuple de Dieu, mais on ne doit pas pour autant tenir les Juifs pour rejetés de Dieu ni pour maudits, comme si cela ressortait de l'Écriture Sainte. On doit donc prendre bien garde, que ce soit dans la catéchèse ou la prédication, de ne rien enseigner qui soit en désaccord avec la vérité du récit évangélique et avec l'esprit du Christ¹.

1. Dans la version définitive de 1965, le Concile n'a donc pas suivi Jules Isaac sur ce point, car Jules Isaac nie la responsabilité des chefs du judaïsme pour tout rejeter sur les Romains, mais

La motion conciliaire de 1965 est absolument conforme à la vérité historique telle qu'elle ressort des récits évangéliques, ce sont les chefs du judaïsme et leurs séides qui sont responsables de la mort du Christ ; strictement parlant, on peut dire que l'ensemble du peuple juif n'a pas été consulté et n'en porte pas la responsabilité directe, mais le problème de la responsabilité collective est très complexe.

En fait, les décisions des chefs engagent toujours la responsabilité collective des peuples, même si ceux-ci n'ont joué aucun rôle dans la décision, et ce sont finalement les peuples qui en subissent les conséquences. L'histoire est pleine d'exemples de ce genre. Prenons celui de la dernière guerre : les chefs hitlériens n'ont pas consulté le peuple allemand en ce qui concerne le déclenchement et la conduite de la guerre, mais celle-ci s'est traduite finalement pour le peuple entier par des bombardements meurtriers, la destruction de toutes les grandes villes, l'invasion de tout le territoire, le viol de millions de femmes allemandes, des déportations et des exodes massifs de population, des millions de morts, etc...

Les principes de Droit admis par les peuples occidentaux reconnaissent-ils juridiquement la responsabilité collective ? – Oui, dans une certaine mesure si l'on en croit le procès de Nuremberg.

En ce qui concerne le judaïsme, cette décision du Concile soulève des problèmes épineux. Par exemple :

De nombreux et éminents docteurs de l'Église, de grands saints, des papes célèbres ont soutenu le principe de la responsabilité collective d'Israël.

Au cours des deux retentissants articles qu'il a consacrés au problème juif dans la revue italienne : *Palestra Del Clero* (15 février 1965) Mgr Carli cite des textes frappants à cet égard, et il conclut l'un de ces articles en disant :

il cède sur un autre point en dégageant le peuple juif de toute responsabilité dans la décision de ses chefs.

Peut-on appeler les Juifs déicides ?

On a dit qu'on ne doit pas parler de « déicide » parce que, selon l'étymologie, Dieu ne peut pas être mis à mort. Mais il est facile de répondre que le meurtre de Jésus-Christ, vrai fils de Dieu, mérite en stricte rigueur théologique, le nom de déicide.

...

La véritable question est de savoir si tout le « peuple » juif doit être considéré comme coupable de « déicide ». La déclaration de 1964 répond négativement de manière absolue.

...

Eh bien. Les nombreux savants et exégètes qui voient ressortir clairement de toute l'économie de l'Ancien Testament – malgré le texte d'Ézéchiel, chap. 18 – le principe de la « responsabilité collective » dans le bien comme dans le mal, me semblent dans le vrai. Toute l'histoire d'Israël est tissée sur le canevas de cette double polarité : d'une part, Dieu avec ses bienfaits et ses châtements collectifs, de l'autre le « peuple élu » avec son acceptation ou son refus. Le peuple entier est considéré comme responsable et ensuite puni pour les fautes commises officiellement par ses chefs, même quand une grande partie du peuple lui est étrangère.

Les exemples d'une telle mentalité ne manquent pas dans le Nouveau Testament.

Mgr Carli en cite un grand nombre extrêmement frappants – malheureusement ils sont trop longs pour être cités ici – et il ajoute :

Sans le principe de la responsabilité collective, tout cela demeurerait un système indéchiffrable.

Il conclut en disant :

Pour conclure, j'estime qu'on peut affirmer légitimement que tout le peuple du temps de Jésus, entendu au sens religieux, c'est-à-dire en tant que collectivité professant la religion de Moïse, fut solidairement responsable du crime de déicide, bien que les chefs seulement, suivis par une partie des fidèles, aient matériellement consommé le crime.

Ces chefs n'étaient pas, bien sûr, élus démocratiquement par le suffrage populaire, mais suivant la législation et la mentalité alors en vigueur, ils étaient considérés par Dieu lui-même (cf. Mt 23, 2) et par l'opinion publique comme les autorités religieuses légitimes, les responsables officiels des actes qu'ils posaient au nom de la religion elle-même. Or, c'est justement par ces chefs que Jésus-Christ, Fils de Dieu, fut condamné à mort ; et il fut condamné justement parce qu'il s'était proclamé Dieu (Jn 10, 33 et 19, 7) et cependant il avait fourni des preuves suffisantes pour être cru tel (Jn 15, 24).

La sentence de condamnation fut rendue par le Conseil (Jn 11, 49 et ss), c'est-à-dire par la plus grande autorité de la religion juive, en faisant appel à la loi de Moïse (Jn 19, 7) et en motivant la sentence comme une action défensive de tout le peuple (Jn 11, 50) et de la religion elle-même (Mt 26, 65). C'est le Sacerdoce d'Aaron, synthèse et principale expression de l'économie théocratique et hiéocratique de l'Ancien Testament, qui condamna le Messie. Par conséquent, il est permis d'attribuer le déicide au judaïsme, en tant que communauté religieuse.

Dans ce sens bien délimité, et compte tenu de la mentalité biblique, le judaïsme des temps postérieurs à Notre Seigneur participe aussi objectivement à la responsabilité collective du déicide dans la mesure où ce judaïsme constitue la continuation libre et volontaire du judaïsme d'alors.

Un exemple pris dans l'Église peut nous aider à comprendre cette réalité. Un Souverain Pontife et un Concile Œcuménique, bien qu'ils ne soient pas élus par la communauté catholique avec des systèmes démocratiques, chaque fois qu'ils prennent une délibération solennelle dans la plénitude de leur autorité, rendent co-responsables de cette décision, maintenant et dans tous les siècles à venir, tout le « catholicisme », toute la communauté ecclésiale.

Parmi les nombreux textes impliquant la responsabilité collective d'Israël, contentons-nous de prendre le plus célèbre, l'Évangile selon saint Matthieu.

Par la trahison de Judas, Jésus a été livré aux Princes des Prêtres et ceux-ci « tiennent conseil contre Jésus pour le faire mourir ». Finalement,

L'ayant lié, ils l'emmenèrent et le mirent entre les mains du gouverneur Ponce Pilate... et le gouverneur l'interrogea en ces termes : « Êtes-vous le Roi des Juifs ? » Jésus lui répondit : « Vous le dites. » Accusé ensuite par les Princes des Prêtres et par les Anciens, il ne fit aucune réponse. Alors Pilate lui dit : « N'entendez-vous pas les dépositions qu'ils font contre vous ? » et Jésus ne lui répondit sur rien, ce qui surprit extrêmement le gouverneur. Or, le gouverneur avait coutume, le jour de la fête de Pâque, d'accorder la liberté d'un prisonnier, dont le peuple avait le choix. Il y en avait alors un fameux, nommé Barabbas. Comme ils étaient tous rassemblés, Pilate dit : « Lequel voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus, qu'on appelle Christ ? » Car il savait que c'était par envie qu'ils l'avaient livré. Pendant qu'il était assis sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : « Ne vous mêlez point dans l'affaire de ce juste, car j'ai eu aujourd'hui un songe qui m'a fort tourmentée à son sujet. » Cependant les Princes des Prêtres et les Anciens persuadèrent le peuple de demander Barabbas et de faire périr Jésus... Le gouverneur, leur adressant la parole, leur dit : « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? » — Ils répondirent : « Barabbas ! » Pilate leur dit : « Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle le Christ ? » — Ils répondirent tous : « Qu'il soit crucifié. » Le gouverneur leur dit : « Quel mal a-t-il donc fait ? » Mais ils criaient encore plus fort : « Qu'il soit crucifié. » Enfin Pilate, voyant qu'il n'y gagnait rien et qu'au contraire le tumulte croissait de plus en plus, se fit apporter de l'eau et dit, en se lavant les mains devant le peuple : « Je suis innocent de la mort de ce juste, c'est vous qui en répondrez. » Tout le peuple s'écria : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. » Alors il leur relâcha Barabbas et, après avoir fait flageller Jésus, il le leur abandonna pour être crucifié.

Cet Évangile implique formellement la responsabilité collective du peuple juif dans la mort du Christ.

À moins d'adopter la thèse de Jules Isaac qui traite saint Matthieu de menteur, comment concilier ces textes avec le Schéma conciliaire adopté en 1965 ?

« Vote inextricable » écrit l'abbé Laurentin dans *Le Figaro* en parlant de la question juive au Concile. « Incroyable guêpier », écrit de son côté *Paris-Presse* dans un article que nous avons longuement cité... Le cardinal Tappouni, Patriarche des Églises Catholiques de Rite Oriental, me déclarait à Rome, lors de ces discussions conciliaires :

Nous autres, Pères de l'Église Orientale, avons pris nettement position. Nous avons déclaré que toute discussion sur le problème juif était inopportune. Je n'ai rien à ajouter ni à retrancher à cette déclaration, car un mot en trop ou en moins sur un problème aussi névralgique peut entraîner des catastrophes. Les faits nous ont donné raison et il n'en résultera rien de bon ni pour les chrétiens ni pour les Juifs eux-mêmes.

Le cardinal Tappouni avait probablement raison mais, en fait, la question a été posée et on ne peut plus l'éluder. Elle a déjà amené bien des remous à travers le monde comme le fait remarquer Mgr Carli dans ses articles :

La déclaration sur les religions non chrétiennes... a déchaîné une campagne de presse indigne, provoqué des réactions politiques et des complications diplomatiques et, malheureusement, elle a fourni le prétexte en Orient à quelques abandons du catholicisme au profit de l'orthodoxie. D'un côté, les Pères favorables se voient calomniés comme vendus à la Juiverie internationale, de l'autre, les Pères qui, pour des motifs divers, considèrent la déclaration comme inopportune ou tout au moins désirent qu'elle soit modifiée, passent pour des antisionistes et, il s'en faut de peu, pour co-responsables des camps nazis.

Jules Isaac s'élève avec violence dans ses ouvrages contre le principe de la responsabilité collective d'Israël et le grand rabbin Kaplan lui fait écho.

Mais, sur le sujet de la responsabilité collective, les Juifs se mettent d'eux-mêmes dans une situation fautive qui les rend très vulnérables. Ils repoussent avec fureur toute idée de responsabilité collective quand ils risquent d'en être les victimes, mais ils revendiquent avec non moins d'âpreté cette même responsabilité collective quand elle tourne à leur avantage.

Au chapitre X de cet ouvrage, nous avons cité un article typique de Vladimir Jankelevitch. Ce dernier, qui est un personnage important en Israël, écrivait ceci, dans *Le Monde* du 3 janvier 1965, en parlant des victimes juives d'Hitler :

Ce crime sans nom est un crime vraiment infini... dont il faut bien le dire, le sadisme allemand seul est coupable... Le massacre méthodique, scientifique, administratif, de six millions de Juifs n'est pas un malheur « en soi », c'est un crime dont un peuple tout entier est responsable.

Effectivement le peuple allemand a été déclaré à Nuremberg collectivement responsable des mesures antijuives d'Hitler et tout contribuable de l'Allemagne fédérale (les Allemands de l'Est sous régime soviétique échappent à cette pénalité) verse chaque année à l'État israélien des sommes considérables en dédommagement des torts subis par la Juiverie mondiale du fait d'Hitler.

Or, on ne peut pas refuser le principe de la responsabilité collective quand il est désavantageux et le réclamer quand il est avantageux ; il faut choisir. Si ce principe n'est pas admis – et il semble que le Concile ait opté pour la négative – alors on ne voit pas pourquoi le peuple allemand continuerait à payer de lourds impôts à Israël. Le procès de Nuremberg perd également de ce fait une partie de sa justification.

Vote inextricable. Incroyable guêpier!

Il est un troisième point sur lequel il serait bon que l'Église précise sa position à la suite du vote conciliaire car il est susceptible d'interprétations fort diverses et il a des conséquences redoutables : le problème de l'antisémitisme et des persécutions. Un problème qui s'est posé depuis trois mille ans dans tous les pays où résidaient des Juifs en quantité appréciable.

Le Schéma adopté par le Concile s'exprime ainsi :

L'Église réprouve toute persécution contre tous les hommes quels qu'ils soient, mais très particulièrement, se souvenant du patrimoine qui lui est commun avec les Juifs et obéissant en cela, non à des considérations politiques, mais aux exigences religieuses de la charité évangélique, elle déplore les haines, les persécutions, toutes les manifestations d'antisémitisme dont ont pu être victimes les Juifs à toutes les époques et de la part de qui que ce soit.

Texte en apparence bref, simple, irréfutable et sur lequel l'accord doit être unanime. L'Église a toujours réprouvé les persécutions et, sur ce point, tout le monde lui donne raison.

Texte cependant hérissé de difficultés et qui pose des problèmes complexes sur lesquels nous aimerions bien que l'Église nous explique clairement quelle va être dorénavant sa position.

Commençons par l'antisémitisme. Qu'appelle-t-on au juste manifestation d'antisémitisme ? Les notions d'antisémitisme varient du tout au tout selon qu'on les examine du point de vue juif ou du point de vue des non-Juifs.

Aux yeux des Juifs, toute mesure de défense et de protection contre la pénétration des idées et conceptions juives, contre les hérésies antichrétiennes juives, contre la

mainmise juive sur l'économie nationale, bref, toute mesure de défense des traditions nationales et chrétiennes est qualifiée par les Juifs de manifestation d'antisémitisme. Mieux encore, beaucoup de Juifs considèrent qu'il y a, dans le fait même de reconnaître l'existence d'une question juive, une déclaration d'antisémitisme.

Leur idéal — nous dit Wickham Steed dans son remarquable ouvrage *La Monarchie des Habsbourg* — *semble être le maintien de l'influence juive internationale comme un véritable empire dans les empires, Imperium in Imperiis. La dissimulation de leur véritable objet est devenue chez eux une seconde nature et ils déplorent, ils combattent avec acharnement toute tendance à poser franchement la question juive dans le monde².*

Prenons un exemple concret concernant l'Église. Jules Isaac, comme nous l'avons amplement montré au début de cet ouvrage, accuse d'antisémitisme tous les Pères de l'Église, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Agobard, le célèbre Pape saint Grégoire le Grand, etc... Il les traite de faussaires, de tortionnaires pour leur attitude vis-à-vis du judaïsme. Il les accuse d'avoir déchaîné la sauvagerie de la Bête et d'être les véritables responsables de l'antisémitisme nazi et des chambres à gaz d'Auschwitz. Il les trouve même pires qu'Hitler, que Streicher et consorts, car leur système aboutissait à torturer les Juifs lentement, à les laisser vivre pour souffrir :

Dès maintenant nous voyons aussi la différence radicale qui sépare le système chrétien d'avilissement de son imitateur moderne le système nazi — aveugles et ignorants ceux qui méconnaissent leurs mille liaisons profondes — : celui-ci n'a été qu'une étape, une brève étape précédant l'extermination massive ; celui-là, au contraire, impliquait la survie, mais une survie honteuse, dans le mépris et la déchéance ; il était donc

2. Wickham Steed : *op. cit.*, p.276

fait pour durer et pour nuire, supplicier lentement des millions de victimes innocentes³.

Quelle sera l'attitude de l'Église post-conciliaire sur ce point? Que signifie cette phrase : « Elle déplore toutes les manifestations d'antisémitisme dont ont pu être victimes les Juifs à toutes les époques et de la part de qui que ce soit » ?

Admet-elle la thèse de Jules Isaac et plaide-t-elle coupable?

Faut-il dire des messes pour le repos de l'âme et le pardon des péchés de saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand et autres grands saints de la liturgie chrétienne, coupables du crime d'antisémitisme?

Faut-il rectifier et purifier leur enseignement, comme le réclame Jules Isaac?

Faut-il expurger les Évangiles dont maints passages exhalent un relent malsain d'antisémitisme?

Peut-on, écrit Mgr Carli :

Peut-on légitimement faire endosser par l'Église catholique en tant que telle, une si énorme responsabilité qui en ferait la plus cruelle et la plus vaste association de malfaiteurs ayant jamais existé sur la face de la terre?

Les Juifs d'aujourd'hui ne veulent plus être considérés comme responsables de tout ce qui fut fait à Jésus-Christ par leurs ancêtres auxquels ils accordent même maintenant le bénéfice de la bonne foi ; mais ils exigent que l'Église catholique d'aujourd'hui se sente responsable et coupable de tout ce que, selon eux, les Juifs ont souffert durant deux millénaires.

Je pense que l'Église, même au seul titre de la charité et de l'humilité, ne peut avaliser une telle interprétation de l'Histoire. Tout au moins ne devrait-elle se charger d'une telle faute qui la couvre de boue devant ses fils du monde entier, qu'après un procès minutieux et impartial pour lequel ne peuvent naturellement suffire les quelques lignes du Schéma conciliaire (mise à part leur valeur probatoire).

3. Jules Isaac : *Genèse de l'antisémitisme*, pp.168-172

Personne n'entend nier par là, le monde est prêt à regretter, tantôt plus, tantôt moins, par ignorance et parfois mauvaise foi, que des préjugés antijuifs aient pu se créer chez les chrétiens ; de la même manière que chez les Juifs certaine littérature rabbinique ait insulté Jésus, la Sainte Vierge Marie et inspiré la haine et la malédiction contre les chrétiens.

Mais, plutôt que de s'engager dans des procès historiques et d'exiger de part et d'autre des aveux de culpabilité, il serait bien plus utile, par la formulation exacte des principes doctrinaux de chacun et la pratique et l'estime et de la charité, de faire tomber les préjugés réciproques. On peut souscrire en ce sens aux paroles du grand rabbin du Danemark : « Nous continuerons probablement à demeurer un signe de contradiction les uns pour les autres, mais nous ne nous dévorerons plus⁴ », mais à condition de ne rien renier des principes ; pour nous, catholiques, sans nier ou passer sous silence aucun des points contenus dans la Sainte Écriture ou dans la Tradition divino-apostolique. Donc élaborons un texte qui soit acceptable « pour tous nos amis juifs », mais qui soit avant tout acceptable par tous ceux qui aiment la vérité objective...

Deux mille ans d'histoire, fussent ils aussi remplis – ainsi que le veut la thèse juive – de fautes morales de l'Église vis-à-vis du peuple d'Israël, ne peuvent et ne doivent pas changer les termes de la question tels qu'ils se trouvent sur les lèvres de Jésus, de saint Pierre, de saint Paul, etc...

Le jugement porté dans le Schéma conciliaire de 1964 coïncidait avec celui que proposent et que souhaitent les Juifs. Qu'il me soit permis de douter qu'il soit acceptable selon la vérité objective⁵.

L'ATTITUDE DE L'ÉGLISE VIS-À-VIS DES PERSÉCUTIONS

Parlons un peu maintenant des persécutions, terme que les Juifs associent toujours au mot antisémitisme.

4. Cir. Oikoumenikon, 1^{er} août 1963, p.270

5. Mgr Carli, *Palestra Del Clero*, 1^{er} mai 1965

L'Église réprouve toutes les persécutions, de quelque côté qu'elles viennent. Encore une fois, tout le monde sera d'accord à condition de préciser : « de quelque côté qu'elles viennent ».

À entendre et à lire les auteurs juifs, on croirait que seuls les Juifs sont victimes de persécutions dans le monde. Seules dans le monde moderne les persécutions antijuives émeuvent la conscience démocratique. Il y a eu beaucoup de victimes de persécutions dans l'histoire du monde et pas seulement des victimes juives.

Dans la revue *Palestra del Clero* du 15 février 1965, Mgr Carli écrivait fort justement :

Certainement personne plus qu'un catholique ne doit condamner les haines et les persécutions, surtout quand elles ont pour prétexte des motifs raciaux ou religieux. Mais il pourra sembler pour le moins singulier à certains que, dans un document conciliaire, ne soient condamnés expressément que les dommages subis par les Juifs, « soit autrefois, soit de nos jours », comme s'il n'en avait pas existé et comme s'il n'en existait pas d'autres, malheureusement encore aujourd'hui, non moins dignes de condamnations explicites. Nous pensons en ce moment au massacre des Arméniens, aux génocides et aux innombrables tueries perpétrées à l'enseigne du communisme marxiste.

Et Mgr Carli ajoute :

Dans la persécution des Juifs, ni l'empereur romain Claude, ni le fuhrrer nazi Hitler, pour ne citer que le premier et le dernier des persécuteurs antisémites de l'ère chrétienne, ne s'inspirèrent certainement pas de principes religieux.

Enfin, puisque nous sommes sur le chapitre des persécutions, il faudrait aussi parler des persécutions dont les Juifs sont responsables, car eux qui se posent toujours en victimes innocentes et crucifiées sont de terribles persécuteurs lorsqu'ils sont les plus forts. Nous avons abordé ce sujet au chapitre IX de cet ouvrage. Nous n'y reviendrons pas ici.

Dans un ouvrage publié en 1921, Georges Batault écrivait :

L'attitude que prennent quantité de Juifs et qui consiste à attribuer le phénomène séculaire de l'antisémitisme uniquement aux sentiments les plus bas et à la plus crasse ignorance est absolument insoutenable. Il est parfaitement enfantin de vouloir perpétuellement opposer le bon mouton juif, tout bêlant et confit en dévotion douce, au méchant loup non juif, altéré de sang et hurlant de jalousie féroce. Il faudrait vraiment qu'on renonçât à cette philosophie de l'histoire pour images d'Épinal de même qu'au procédé qui consiste à qualifier tout uniment de progromistes ceux qui se risquent à traiter du problème juif dans un esprit qui n'est pas celui de l'apologie délirante⁶.

Voici un exemple vécu de cet état d'esprit. En octobre 1965 je suis allé à Rome et ai remis à plus de deux mille Pères conciliaires ainsi qu'à un certain nombre d'éminentes personnalités romaines, une brochure dont les deux tiers des exemplaires étaient imprimés en italien et un tiers en français. Cette brochure, intitulée *Le Problème Juif face au Concile*, faisait un bref historique du rôle de Jules Isaac dans la préparation du Schéma conciliaire sur la question juive et résumait les thèses de Jules Isaac ainsi que des maîtres de la pensée juive contemporaine sur la question des rapports entre le judaïsme et le christianisme. Il n'y avait ni injures ni insultes, un simple exposé de textes et son rôle se bornait à les présenter de façon claire et cohérente. J'estimais en effet que la connaissance de ces textes était indispensable aux Pères conciliaires puisqu'ils constituaient le fond même sur lequel les Pères étaient appelés à voter. Or, une enquête préalable m'avait rapidement prouvé que, dans leur quasi totalité, les Pères conciliaires ignoraient totalement et ces textes eux-mêmes et l'importance du rôle de Jules Isaac.

Contrairement à Jules Isaac, à Henri Fesquet du *Monde* et autres laïcs dont l'influence était grande au Concile, je

6. Georges Batault : *Le Problème juif* (Éditions Plon, Paris 1921)

ne me mêlais pas de donner des conseils et des directives, je me contentais d'informer et j'ajoutais : « C'est aux Pères conciliaires qu'incombe maintenant la décision et ce sont eux qui en porteront la responsabilité. »

Plusieurs grands journaux français, *Le Monde* en tête, ont signalé mon intervention ainsi que la diffusion de mes brochures. Tous m'ont accusé en termes plus ou moins désobligeants « d'antisémitisme ». Dans son numéro du 17 octobre, *Le Monde* publiait ces lignes en parlant des « interventions, démarches, tracts, pamphlets et brochures qui ont été remis au Secrétariat du Concile sur la question juive » :

On restera confondu devant tant de passion, d'aberration, de haine et pour tout dire d'ignorance et de bêtise.

Comme *Le Monde* me citait en toutes lettres quelques lignes plus loin, je suis donc clairement visé par cette aimable appréciation où la passion, la haine, l'ignorance et la bêtise ne jouent bien entendu aucun rôle.

Une de mes relations ayant communiqué ma brochure à un prêtre, que je ne connais pas, mais qui est l'éminent directeur d'une école catholique et un prédicateur de talent, en reçut la lettre suivante :

Je vous renvoie le pénible pamphlet de M. de Poncins qui montre si peu de pitié pour Israël, si peu de charité et une méthode historique si peu large. Ces éternels coups de ciseaux dans Josué Jehouda sont très irritants. M. de Poncins se figure-t-il que Mgr Provençères et les Pères du Concile ignorent que les Juifs et les Musulmans rejettent farouchement l'Incarnation ? Est-ce de cela qu'il s'agit ?

Quand le texte du Concile paraîtra dans la presse, vous le lirez. Il est en somme l'œuvre du Cardinal Bea, un jésuite et un exégète de 80 ans qui a beaucoup voyagé, beaucoup lu et qui a sûrement un grand amour des hommes et un grand sens de la

justice. C'est cela, et non l'ignorance, qui l'a poussé à soutenir ce Schéma que, par l'impulsion du Saint-Esprit, quelque deux mille évêques auront voté.

Ainsi, aux yeux de ce digne abbé, ce ne sont pas Jules Isaac, Jehouda et autres qui sont irritants en attaquant les grands doctrinaires du christianisme, c'est moi qui suis irritant en me permettant de les citer et de les faire connaître. Il est certain que la divulgation à Rome de ces textes meurtriers était extrêmement gênante pour le succès de la manœuvre judéo-progressiste et, s'ils avaient pu être publiés plus tôt, ils auraient été encore plus efficaces⁷.

La conclusion est très nette : il faut à tout prix faire taire ces « antisémites » qui utilisent une arme redoutable, les textes des auteurs juifs eux-mêmes. C'est ce qu'exprimait, en termes à peine voilés, l'abbé Laurentin dans *Le Figaro* du 15 octobre 1965 quand il écrivait :

Voter le texte de 1965, est-ce « nuancer » ou rétracter le texte de 1964 ?

Le texte est-il suffisant pour arracher les racines de l'antisémitisme chrétien qui s'est exprimé avec tant de vigueur ces derniers mois ?

Autrement dit, l'un des buts du texte de 1964 était d'imposer silence aux « antisémites ». La manœuvre, pourtant admirablement préparée, n'a pas réussi ou a très imparfaitement réussi car le texte de 1965 ne laisse que des possibilités restreintes dans ce domaine.

Aucune restriction, par contre, n'entrave les écrivains juifs ou leurs alliés.

Jules Isaac peut impunément écrire et diffuser de gros ouvrages – récemment réédités – dans lesquels il traite

7. Encore aurait-il fallu pour cela que les Pères conciliaires les lisent, car on se heurtait à Rome à une difficulté majeure : les Pères conciliaires étaient tellement pressés et bousculés de toutes parts, ils avaient tellement de questions à étudier, qu'en dehors des documents officiels ils lisaient rarement les publications ou documents qu'on leur remettait et qui étaient, paraît-il, fort nombreux.

les Évangélistes de menteurs, les Pères de l'Église et les grands saints de pamphlétaires orduriers, de faussaires, de tortionnaires, dans lesquels il somme l'Église de reconnaître, abjurer ou réparer ses torts criminels vis-à-vis des Juifs, des évêques comme Mgr de Provençères expriment publiquement pour lui estime, respect et affection, Mgr Gerlier, Cardinal Archevêque de Lyon, préface élogieusement un livre de l'abbé Toulat intitulé *Juifs mes Frères* dans lequel le rôle de Jules Isaac est exalté et glorifié, Mgr Lienart, Cardinal Archevêque de Lille, patronne les Amitiés judéo-chrétiennes de ce même Jules Isaac, mais moi qui me contente de citer Jules Isaac, Josué Jehouda et autres, je me fais traiter de sale antisémite, je suis un exemple typique de passion, d'aberration, de haine, d'ignorance et de bêtise. Finalement le clergé progressiste, qui se prétend la majorité, réserve ses faveurs aux ennemis de la religion et n'a que sarcasme, mépris et hostilité pour les défenseurs de sa propre tradition.

Reste un dernier point à traiter parmi ceux qui font l'objet du texte conciliaire de 1965, celui de :

LA FILIATION BIBLIQUE COMMUNE

Historiquement, cette filiation est indiscutable, mais il ne faut pas pousser cet argument trop loin et en faire une arme de guerre contre les traditionalistes.

Le Nouveau Testament marque un grand tournant dans l'histoire de la pensée religieuse et une rupture profonde avec l'esprit de l'Ancien Testament : la coupure n'a fait que s'accroître avec les siècles.

Le texte de 1965 s'exprime ainsi :

Le Concile n'oublie pas le lien spirituel qui unit le peuple du Nouveau Testament à la race d'Abraham. En effet, l'Église du Christ reconnaît que, selon le mystère du Salut voulu par Dieu,

les débuts de sa Foi et du choix que Dieu fit d'elle, se trouvent chez les patriarches, chez Moïse et les prophètes.

L'Église ne peut pas davantage oublier que c'est par ce peuple juif avec lequel Dieu, dans son indicible miséricorde, a voulu conclure l'ancienne alliance, qu'elle a reçu la révélation contenue dans l'Ancien Testament. Elle reconnaît qu'elle tire sa sève de cette racine de l'olivier franc sur lequel ont été greffés les sauvageons que sont les païens, car l'Église croit que le Christ qui est notre paix a réconcilié par sa Croix les Juifs et les païens en faisant des deux un seul peuple en Lui.

Au témoignage de la Sainte Écriture, Jérusalem n'a pas su reconnaître le temps où elle fut visitée par Dieu et, pour une bonne part, les Juifs n'accueillirent pas l'Évangile ; beaucoup d'entre eux allèrent même jusqu'à s'opposer à sa diffusion. Néanmoins, au témoignage encore de saint Paul, les Juifs demeurent toujours à cause de leur Père, très chers au cœur de Dieu dont les dons et les appels sont sans repentance. Avec les prophètes et avec l'apôtre Paul, l'Église attend donc le jour, connu de Dieu seul, où tous les peuples invoqueront leur Seigneur d'une seule et même voix et le serviront sous une même loi.

On voit donc combien considérable est ce patrimoine que Juifs et chrétiens possèdent en commun. Aussi le Concile entend favoriser et recommander entre les uns et les autres la connaissance et l'estime mutuelles. Les études bibliques et théologiques, les échanges fraternels paraissent des moyens de choix en vue de ce but.

Mgr Carli, dans ses articles du *Palestra Del Clero* expose clairement la doctrine catholique sur ce point :

À un moment donné de son histoire, Israël a enfreint le Pacte d'Alliance avec Dieu, et cela non pas tant par le fait d'avoir transgressé les commandements de Dieu, c'est-à-dire de n'avoir pas accompli les conditions du Pacte (il avait commis tant de fois ce péché et Dieu lui avait toujours pardonné) que pour avoir

refusé la fin même du Pacte, en refusant Jésus : « car le Christ est la fin de la loi » (Rom. 10,4). Il ne s'agissait plus désormais des modalités accidentelles du Pacte, mais bien de sa substance même. Automatiquement « l'élection » d'Israël entièrement frustrée resta sans but et les privilèges qui lui étaient annexés perdirent leur raison suffisante.

Israël finit par s'institutionnaliser en quelque sorte dans une opposition globale, officielle, très dure, au Christ et à sa doctrine, en dépit du grand « signe » de la Résurrection du Messie.

La religion mosaïque qui, par une disposition déclarée de Dieu, devait déboucher dans le christianisme pour y trouver sa propre fin et sa propre perfection, s'est au contraire constamment refusée à adhérer au Christ, « réprouvant » ainsi la pierre angulaire posée par Dieu. Par sa propre faute (« Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a accomplies, ils n'auraient point de péché » – Jn 15, 24) elle s'est cristallisée dans une situation objective d'opposition au vouloir de Dieu, et donc de désordre. Il ne s'agit pas d'une renonciation pure et simple au plan de Dieu (ce qui serait déjà une faute très grave), mais d'une opposition positive ; sous cet aspect, le rapport entre le christianisme et le judaïsme est bien pire que le rapport entre le christianisme et les autres religions. Seul Israël, en effet, avait reçu une élection, une vocation, des dons, une histoire, etc... très différents de ceux de tous les autres peuples de la terre : dans le plan de Dieu, Israël était tout entier « relatif » au Christ et au christianisme. N'ayant pas vraiment réalisé, par sa propre faute, une telle et si importante « relativité », il s'est mis de lui-même en état de « réprobation » objective. Cet état durera tant que le judaïsme-religion n'aura pas reconnu et accepté officiellement et globalement Jésus-Christ.

À mon avis, l'Écriture Sainte justifie cette interprétation et la tradition patristique la confirme.

La rupture entre l'Ancien et le Nouveau Testament s'est aggravée sans cesse par suite de l'influence grandissante du

Talmud qui s'est substitué à la Torah, c'est-à-dire à la loi mosaïque comme source d'inspiration religieuse israélite. Le Juif moderne n'est plus mosaïque, il est talmudiste. Or, entre l'Évangile et le Talmud, il y a un antagonisme irréductible.

Nous avons traité cette question, nous n'y revenons ici que pour mémoire.

Cet antagonisme durera-t-il jusqu'à la fin des temps ?

Non, répond la doctrine catholique telle qu'elle a été principalement formulée par saint Paul, car à la fin des temps, le peuple juif entier se convertira.

À la fin des temps la masse des Juifs se sauvera. Cette affirmation de saint Paul fait partie essentielle de l'espérance chrétienne... Les dons de Dieu sont sans repentance, c'est-à-dire qu'ils restent toujours tels de sa part ; mais pour ceux qui les refusent ou ne les utilisent pas en temps convenable, ils se transforment en titres de condamnation...

Cette situation a été librement acceptée par Israël ; tant que se maintient cette libre acceptation, l'état de malédiction « objective » demeure avec toutes ses conséquences. Mais on doit nier catégoriquement qu'une autorité humaine quelconque, privée ou publique, puisse, sous n'importe quel titre ou prétexte, se faire l'exécutrice du châtiment attaché au jugement divin de condamnation : seul Dieu peut le faire, à sa manière et quand il le veut.

Mais les maîtres du judaïsme contemporain opposent à cette croyance un mépris hautain et dédaigneux. Nous avons cité des textes particulièrement frappants de Jehouda à cet égard. Ce ne sont pas les Juifs qui se convertiront au christianisme, religion bâtarde et rameau corrompu du judaïsme, ce sont les chrétiens qui doivent revenir à Israël. Voici un texte récent d'Alexandre Reiter, qui confirme et appuie ce point de vue :

... Qu'on ne se fasse pas d'illusions : si l'on croit devoir nous « disculper » pour pouvoir mieux nous gagner, on se trompe.

On ne nous changera pas. Il faut nous accepter tels que nous sommes. Avec notre monothéisme absolu et indivisible, avec notre farouche volonté de survivre en tant que communauté distincte, avec notre refus catégorique de toute autre « vérité ».

Nous ne voulons pas vous convertir, nous vous considérons comme des hommes adultes capables de choisir votre chemin vous-mêmes. Et nous voudrions qu'on nous traite de la même manière. Mais si votre religion vous fait un devoir de prosélytisme, nous n'y voyons aucun inconvénient. Seulement nous vous prévenons : ce sera peine perdue. Nous resterons tels que nous sommes, aucune force au monde ni au ciel ne nous changera, car nous sommes faits d'une matière dure comme le roc ; nous avons résisté à Dieu au temps de notre jeunesse, et aux hommes au temps de notre maturité. Nous pouvons donc attendre. Pour cette raison, la seule attitude digne d'un Juif en face du Concile œcuménique est l'impassibilité courtoise. Taisons-nous, poursuivons notre travail et attendons avec sérénité. Car, quels que soient les résultats, nous devons continuer seuls notre voie invraisemblable⁸.

La conclusion tient en peu de mots, elle ressort clairement des nombreux textes d'auteurs juifs que nous avons cités :

Une entente religieuse entre chrétiens occidentaux et juifs talmudistes est très difficile à réaliser.

Comme le dit Mgr Carli en parlant de la religion juive :

Il ne s'agit pas d'une réconciliation pure et simple au plan de Dieu... mais d'une opposition positive ; sous cet aspect, le rapport entre le christianisme et le judaïsme est bien pire que le rapport entre le christianisme et les autres religions.

Les généreuses intentions – ou illusions – du Concile se heurteront toujours à cet obstacle majeur, l'intransigeance juive. Les Juifs exigent tout et ne concèdent rien, ils refusent de s'assimiler, ils refusent de se convertir ; ils ne s'assimilent

8. Alexandre Reiter, dans un article sur « Les Juifs et le Concile » publié dans l'Hebdomadaire *Terre retrouvée* le 15 oct. 1964

pas, ils judaïsent, ils ne se convertissent guère, ils veulent imposer aux autres leurs convictions. On peut même craindre que les efforts bien intentionnés, mais imprudents, du Concile n'aboutissent à un résultat inattendu, c'est-à-dire réveiller dans le monde une nouvelle vague d'antisémitisme, réaction naturelle de défense des peuples occidentaux qui se sentiront menacés dans l'intégrité de leur patrimoine national et religieux.

*Insoluble énigme vieille de plus de deux mille ans, le problème juif est encore aujourd'hui l'un des plus redoutables que l'avenir pose à notre temps, écrivait Georges Batault dans son livre *Le Problème Juif*.*

Ces paroles prophétiques datent de 1921. Malgré tant d'événements dramatiques, tant de désastres, tant de bouleversements mondiaux, elles sont toujours d'actualité en 1965. L'importance que les discussions sur la question juive a prise au Concile est là pour en témoigner.

Le texte qui suit est un extrait de *Nostra Aetate* – *Déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes* du concile Vatican II. Passée en dernière lecture lors de la troisième session du concile, et approuvée par 2221 voix contre 88, elle est immédiatement promulguée (28 octobre 1965) par le pape Paul VI.

La religion juive. Scrutant le mystère de l'Église, le Concile rappelle le lien qui relie spirituellement le peuple du Nouveau Testament avec la lignée d'Abraham.

L'Église du Christ, en effet, reconnaît que les prémisses de sa foi et de son élection se trouvent, selon le mystère divin du salut, dans les patriarches, Moïse et les prophètes. Elle confesse que tous les fidèles du Christ, fils d'Abraham selon la foi sont inclus dans la vocation de ce patriarche et que le salut de l'Église est mystérieusement préfiguré dans la sortie du peuple élu hors de la terre de servitude. C'est pourquoi l'Église ne peut oublier qu'elle

a reçu la révélation de l'Ancien Testament par ce peuple avec lequel Dieu, dans sa miséricorde indicible, a daigné conclure l'antique Alliance et qu'elle se nourrit de la racine de l'olivier franc sur lequel ont été greffés les rameaux de l'olivier sauvage que sont les Gentils. L'Église croit, en effet, que le Christ, notre paix, a réconcilié les Juifs et les Gentils par sa croix et, en lui-même, des deux a fait un seul.

L'Église a toujours devant les yeux les paroles de l'apôtre Paul sur ceux de sa race « à qui appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la législation, le culte, les promesses et les patriarches, et de qui est né, selon la chair, le Christ (Romains 9, 4-5) le fils de la Vierge Marie ». Elle rappelle aussi que les apôtres, fondements et colonnes de l'Église, sont nés du peuple juif, ainsi qu'un grand nombre des premiers disciples qui annoncèrent au monde l'Évangile du Christ.

Au témoignage de l'Écriture Sainte, Jérusalem n'a pas reconnu le temps où elle fut visitée ; les Juifs, en grande partie, n'acceptèrent pas l'Évangile et même nombreux furent ceux qui s'opposèrent à sa diffusion. Néanmoins, selon l'Apôtre, les Juifs restent encore, à cause de leurs pères, très chers à Dieu, dont les dons et l'appel sont sans repentance. Avec les prophètes et le même apôtre, l'Église attend le jour, connu de Dieu seul, où tous les peuples invoqueront le Seigneur d'une seule voix et « le serviront sous un même joug » (Sophonie 3, 9) (12).

Du fait d'un si grand patrimoine spirituel, commun aux chrétiens et aux Juifs, le Concile veut encourager et recommander entre eux la connaissance et l'estime mutuelles, qui naîtront surtout d'études bibliques et théologiques, ainsi que d'un dialogue fraternel.

Encore que des autorités juives, avec leurs partisans, aient poussé à la mort du Christ, ce qui a été commis durant sa passion ne peut être imputé ni indistinctement à tous les Juifs vivant alors, ni aux Juifs de notre temps. S'il est vrai que l'Église est le

nouveau peuple de Dieu, les Juifs ne doivent pas pour autant être présentés comme réprouvés par Dieu ni maudits, comme si cela découlait de la Sainte Écriture. Que tous donc aient soin, dans la catéchèse et la prédication de la parole de Dieu, de n'enseigner quoi que ce soit qui ne soit conforme à la vérité de l'Évangile et l'esprit du Christ.

En outre, l'Église qui réprouve toutes les persécutions contre tous les hommes, quels qu'ils soient, ne pouvant oublier le patrimoine qu'elle a en commun avec les Juifs, et poussée, non pas par des motifs politiques, mais par la charité religieuse de l'Évangile, déplore les haines, les persécutions et toutes les manifestations d'antisémitisme qui, quels que soient leur époque et leurs auteurs, ont été dirigés contre les Juifs.

D'ailleurs, comme l'Église l'a toujours tenu et comme elle le tient, le Christ, en vertu de son immense amour, s'est soumis volontairement à la passion et à la mort, à cause des péchés de tous les hommes et pour que tous les hommes obtiennent le salut. Le devoir de l'Église, dans sa prédication, est donc d'annoncer la croix du Christ comme signe de l'amour de Dieu et comme source de toute grâce.

APPENDICE V

UN NUMERO SPÉCIAL DE *L'OSSERVATORE DELLA DOMENICA*

Le 6 mars 1966, l'*Osservatore Della Domenica* publiait un numéro spécial consacré au Concile Vatican II. Ce numéro faisait l'historique du Concile et donnait un résumé très complet de ses travaux : il s'agit d'un important volume, grand format, de 225 pages, abondamment illustré et très bien présenté.

Ce numéro spécial doit être traduit prochainement en espagnol, anglais, français et allemand. La traduction française sera publiée par l'Apostolat de la Presse (46-48, rue Du Four, Paris 6°).

Une page spéciale est consacrée à la « Littérature Anonyme anticonciliaire ». Il s'agit des brochures consacrées à la question juive et qui ont été largement diffusées parmi les Pères conciliaires au cours du Concile. Dans cet article, je suis cité en toutes lettres et pris violemment à partie.

Voici la traduction de cet article qui a paru sous la signature d'Ugo Apollonio :

Une photo sous le titre reproduit les brochures suivantes :

Léon de Poncins : *Il problema dei giudei in Concilio*
 Bernardus : *Gli ebrei e il Concilio alla luce della Sacra Scrittura e della tradizione*
 Dr. Edoardo di Zaga : *La dichiarazione in favore degli ebrei favorisce un razzismo che lede il diritto di legittima difesa degli altri popoli Roma MCMLXV*
 XXX : *Accion judeo-masonica en el Concilio*
 XXX : *Il Concilio e l'assalto del blocco centro-europeo*
 XXX : *Ecumenical Council*
 XXX : *Secondo Cristo N.S. il deicida é il popolo ebraico*
 XXX : *L'Azione Giudaico-Massonica nel Concilio*

Le Concile du Vatican II a été l'objet, comme il était du reste logique de s'y attendre, des plus grandes louanges comme des plus âpres critiques. On ne peut donc s'étonner d'avoir vu éclore **une littérature anticonciliaire** et il vaut peut-être la peine de l'évoquer brièvement, ne serait ce que par curiosité. Le peu d'espace disponible ne nous permet malheureusement pas d'examiner la presse communiste, quotidienne et périodique qui, dans tous les pays, a fréquemment faussé les intentions et les discussions des Pères conciliaires ; nous ne pourrions pas davantage nous occuper de la presse laïcisante qui, bien souvent, en est arrivée, en Italie et ailleurs, à présenter sous des aspects unilatéraux les travaux du Concile.

Nous limiterons donc notre analyse à un secteur déterminé de livres et de brochures dont les caractéristiques communes laissent supposer également une certaine provenance commune, au moins dans leur inspiration. Ce genre d'écrits, assez limités au point de vue qualitatif et quantitatif, présentent certains points communs :

1.- Ils proviennent tous du monde latin (en particulier : France, Espagne, Amérique latine).

2.- Ils reflètent les idées de certains milieux ultraconservateurs même catholiques.

3.- Ils se distinguent tous par l'anonymat ou le pseudo-anonymat ; dans certains cas, ils se sont masqués derrière des signatures qui se sont révélées ensuite comme étant fantaisistes ou même falsifiées.

4.- Ils ont été traduits en plusieurs langues (la traduction italienne est en général assez quelconque).

5.- Ils ont été souvent diffusés par les moyens postaux normaux et ont été, pour la plupart, envoyés directement aux Pères conciliaires.

En ce qui concerne leur contenu, on peut ajouter que beaucoup de ces publications se retranchent derrière une préoccupation suspecte d'orthodoxie et utilisent ce prétexte pour attaquer inconsidérément cardinaux et évêques, en les accusant de vouloir introduire des hérésies, de vouloir la subversion de l'Église, la vendre à des intérêts terrestres, et ainsi de suite ; d'autres, au contraire, revêtent un aspect fortement antisémite et accusent injustement de nombreux hommes représentatifs de l'Église.

Les feuillets ronéotypés

Le premier texte et le plus massif publié en août 1962 – autour duquel on peut dire que gravitent toutes les autres petites brochures imprimées par la suite – a été lancé sous le pseudonyme « Maurice Pinay ». Si l'on s'en tient aux promesses faites dans son introduction, ce volume aurait dû contenir de « terribles révélations », alors qu'il s'agit au contraire d'un ensemble confus d'accusations gratuites et illogiques contre les Pères du Concile, lesquels – comme on peut le lire dans l'Appel

au Lecteur — « conspirent en vue de détruire les traditions les plus sacrées en opérant des réformes audacieuses et malfaisantes dans le genre de celles de Calvin, Zwingli et autres grands hérésiarques, en feignant de moderniser l'Église et de la mettre au niveau du monde actuel, mais avec l'intention occulte d'ouvrir la porte au communisme, d'accélérer la ruine du monde libre et de préparer la destruction future du christianisme.

Dans certaines feuilles ronéotypées arrivées d'Amérique Caledonia N.Y. en août 1964, un certain Hugo Maria Kellner, après s'être élevé contre « les effets dévastateurs du sécularisme », accuse les dirigeants de l'Église de ne pas avoir fait les efforts voulus pour « endiguer la décadence catastrophique des qualités profondes du catholicisme qui s'est produite durant ces dernières dizaines d'années ». Pour cet auteur, de nombreux Pères conciliaires seraient « devenus victimes d'une séduction satanique suggérant l'emploi apparemment louable de la parole du Christ pour saper et détruire l'Église. »

Les B'naï B'rith

Cependant, les attaques les plus importantes et après ont été celles faites aux « Juifs faussement convertis » et à « l'organisation judéo-maçonnique internationale B'naï B'rith ». Certains auteurs de brochures ou lettres-circulaires envoyées en cachette, en sous-main, aux adresses privées des Pères, ont affirmé que « seul le Juif est vraiment le peuple déicide » et qu'en conséquence il faut « le combattre et l'exterminer » car « le judaïsme, en se servant de la Maçonnerie, du Communisme et de toutes les organisations subversives qu'il a créées et dirigées, continue à combattre le Christ de façon arrogante et implacable. »

Le racisme, le fanatisme et l'opposition la plus tenace de certains groupes antijuifs se sont manifestés

dans de nombreuses petites publications incitant à la persécution féroce contre les Juifs « pères de la tromperie et de la calomnie » et invoquant l'approbation ou l'appui du dogme ou de l'enseignement de l'Église. Citons, à l'intention de tous, quelques publications violentes que nous avons sous les yeux : Les Juifs et le Concile à la lumière des Saintes Écritures et de la Tradition, auteur anonyme (N.B. selon la brochure, l'auteur est « Bernardus ») ; Le déicide et le peuple juif de Mauclair ; Le Concile et l'assaut du bloc centre-européen, de Catholicus ; L'action judéo-maçonnique au Concile d'un auteur anonyme qui se fait passer pour « un groupe de prêtres appartenant, les uns à des Ordres religieux et les autres au clergé séculier » ; La déclaration en faveur des Juifs favorise un racisme qui lèse le droit de légitime défense des autres peuples, par un certain Edoardo di Zaga ; **Le problème des Juifs au Concile, par Léon de Poncins, etc...** Dans ces brochures — comme dans le Common Sense imprimé dans le New Jersey et dans d'autres encore — les accusations sont les mêmes et semblables sont également les racines de l'incompréhension, de l'intolérance, du mépris et de la haine envers le peuple juif.

La campagne ne se limite pas à l'Italie mais, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, s'est étendue à tout le monde latin. Les principaux accusés ont été clairement indiqués. Voici les « voix hérétiques » : les théologiens allemands, de race juive, Oestreicher et Baum qui auraient eu pour tâche « d'enjuiver les chrétiens » ; le Rv. Klyber qui a « appliqué aux catholiques le lavage du cerveau en faveur des Juifs » ; le Cardinal Bea qui « en présentant son projet de décret en faveur des Juifs et en opposition aux Évangiles, a caché aux Pères conciliaires qu'il répétait les thèses qui lui avaient été suggérées par l'Ordre maçonnique des B'naï B'rith ».

Le Cardinal Bea

Contre le Cardinal Bea qui – comme on le sait, après avoir créé au sein du Secrétariat pour l'Union des Chrétiens, selon le désir exprès du Pape Jean, un groupe de travail en vue d'examiner, au point de vue exclusivement théologique et religieux, les rapports entre l'Église et le peuple juif, a préparé pour le Concile la formulation du problème judéo-chrétien – **se sont déchaînés tous les auteurs anonymes des diverses brochures, avec une véhémence et une hostilité incroyables.** Il suffit de constater qu'on a voulu trouver son origine juive en soutenant que « durant les derniers siècles, on trouve en Allemagne et en Autriche diverses personnalités portant le nom de « Beha », équivalent phonétique du nom sépharadite « Beja » et que, par la latinisation du nom original, on arrive au juif ou crypto-juif cardinal Bea »...

Pour conclure, nous devons relever avec douleur que même Sa Sainteté Paul VI n'a pas été épargnée par l'avalanche d'attaques venimeuses déchaînées contre la hiérarchie en ces chaudes années du Concile. Dans un petit fascicule imprimé au mois de novembre 1965 en Californie (USA) et signé : Militant Servants of our lady Fatima (!!!), on affirme entre autre que la Pape a commis un « délit détestable, comparable à une apostasie, en prononçant un discours devant les représentants athées des Nations-Unies » et que le 4 octobre – date de la visite pontificale à l'ONU – est à considérer comme un jour de ténèbres ne le cédant qu'à celui de la crucifixion de Jésus, vu qu'à cette date le Pontife aurait remis le Corps Mystique du Christ dans les mains des Nations-Unies, organisme contrôlé par des Juifs, des Francs-Maçons et des Communistes. Et alors, que resterait-il à faire ? L'opuscule en question nous le dit : chaque Père conciliaire devrait se soumettre aux exorcismes pour chasser le diable qui s'est introduit au Concile en s'incarnant

dans leurs personnes ; considérer comme nulles toutes les décisions conciliaires ; renouveler ses propres engagements sacerdotaux et prier Dieu afin de pouvoir résister à tout autre assaut de Lucifer et de ses agents. Ainsi seulement, le Pape et les Pères conciliaires pourraient se purifier du crime odieux d'apostasie.

Tout commentaire nous paraît superflu.

Ugo Apollonio

Précisons en commençant qu'il y a à Rome deux *Osservatore*, tous deux édités à la Cité du Vatican et qui utilisent la même Imprimerie.

L'*Osservatore Romano* quotidien est le journal officiel du Vatican.

La position de l'*Osservatore Della Domenica* par contre est beaucoup moins claire. Comme son nom l'indique, c'est un hebdomadaire et ses rédacteurs ne sont pas ceux de l'*Osservatore Romano*, ils sont de tendance nettement progressiste, ce qui explique en partie le ton de l'article qui me met en cause.

Toutefois, et c'est très important, il s'agit d'un numéro spécial qui constitue un livre grand format de 225 pages. Ce livre donne l'historique et un résumé complet du Concile. Il est préfacé par Son Éminence le Cardinal Cicognani, Secrétaire d'État du Vatican et par Monseigneur Felici, Secrétaire Général du Concile. Il va être traduit en plusieurs langues par une grande maison d'édition catholique internationale, les Éditions Saint-Paul, et se présente avec tous les caractères d'un document officiel du Vatican.

Les accusations portées contre les auteurs des brochures consacrées à l'étude du problème juif, et contre moi en particulier, revêtent donc un caractère de gravité exceptionnelle.

Quoique j'évite en règle générale toute polémique personnelle, je me trouve dans l'obligation de remettre les choses au point car je prends l'entière responsabilité de ce que je publie. Or tous les catholiques dispersés à travers le monde qui liront cet article, auront l'impression que je suis un antisémite forcené, bouillonnant de fureur et de haine, ne rêvant que massacre et persécution, déversant sur les Pères du Concile un ensemble confus d'accusations gratuites, illogiques et calomnieuses et publiant un tissu d'insanités tout juste bon à jeter à la poubelle.

Dans cet article, je suis clairement désigné à la vindicte publique : en tête figure une reproduction photographique des différentes brochures incriminées ; la mienne figure en bonne place dans sa traduction italienne. Mon nom est en outre cité en toutes lettres au milieu de l'article.

Examinons donc maintenant une à une les accusations portées contre moi.

L'article commence par une description de cette « Littérature anticonciliaire ». Il y est dit ceci :

Le Concile du Vatican II a été l'objet, comme il était du reste logique de s'y attendre, des plus grandes louanges comme des plus âpres critiques. On ne peut donc s'étonner d'avoir vu éclore une littérature anticonciliaire et il vaut peut-être la peine de l'évoquer brièvement, ne serait ce que par curiosité.

Nous limiterons donc notre analyse à un secteur déterminé de livres et de brochures dont les caractéristiques communes laissent supposer également une certaine provenance commune, au moins dans leur inspiration. Ce genre d'écrits, assez limités au point de vue qualitatif et quantitatif, présentent certains points communs :

1^{ÈRE} ACCUSATION : ANONYMAT ET FAUSSES SIGNATURES

(Les auteurs de ces brochures) se distinguent tous par l'anonymat ou le pseudo-anonymat ; dans certains cas, ils se sont masqués derrière des signatures qui se sont révélées ensuite comme étant fantaisistes ou même falsifiées.

En ce qui me concerne, cette accusation est entièrement fausse, car la brochure est signée de mon nom. J'ai même pris à ce sujet une précaution supplémentaire ; l'imprimeur italien avait mal orthographié mon nom ; j'ai fait rétablir l'orthographe exacte par un papillon collé sur la couverture, voulant précisément éviter toute accusation d'anonymat ou de falsification volontaire de nom.

2^{NDE} ACCUSATION : ATTAQUES CONTRE LES ÉVÊQUES, CARDINAUX ET PÈRES CONCILIAIRES

Beaucoup de ces publications se retranchent derrière une préoccupation suspecte d'orthodoxie et utilisent ce prétexte pour attaquer inconsidérément cardinaux et évêques, en les accusant de vouloir introduire des hérésies, de vouloir la subversion de l'Église, la vendre à des intérêts terrestres et ainsi de suite ; d'autres, au contraire, revêtent un aspect fortement antisémite et accusent injustement de nombreux hommes représentatifs de l'Église.

Or, je n'ai pas attaqué inconsidérément cardinaux et évêques. Je ne les ai pas accusés injustement de vouloir la subversion de l'Église.

Textes juifs à l'appui, j'ai montré qu'ils avaient été victimes d'un piège très habilement préparé par les chefs des grandes organisations juives, alliés à une petite minorité de progressistes et qu'ils étaient tombés dans ce piège par ignorance de la question juive.

3^E ACCUSATION : ORIGINE COMMUNE DE CES BROCHURES

Le premier texte et le plus massif publié en août 1962 – autour duquel on peut dire que gravitent toutes les autres petites brochures imprimées par la suite – a été lancé sous le pseudonyme de « Maurice Pinay ». Si l'on s'en tient aux promesses faites dans son introduction, ce volume aurait dû contenir de « terribles révélations » alors qu'il s'agit au contraire d'un ensemble confus d'accusations gratuites et illogiques contre les Pères du Concile.

L'article continue :

Le racisme, le fanatisme et l'opposition la plus tenace de certains groupes antijuifs se sont manifestés dans de nombreuses petites publications incitant à la persécution féroce contre les Juifs « pères de la tromperie et de la calomnie » et invoquant l'approbation ou l'appui du dogme ou de l'enseignement de l'Église. Citons, à l'intention de tous, quelques publications violentes que nous avons sous les yeux :

« Le problème des Juifs au Concile, par Léon de Poncins, etc... Dans ces brochures – comme dans le Common Sense, imprimé dans le New Jersey et dans d'autres encore – les accusations sont les mêmes et semblables sont également les racines de l'incompréhension, de l'intolérance, du mépris et de la haine envers le peuple juif. »

Racisme, fanatisme, persécution féroce, incompréhension, intolérance, mépris et haine envers le peuple juif ! Je n'ai jamais écrit une ligne qui puisse donner prise à ces accusations, mais puisque l'on me traite de « pogromiste », je répondrai plus loin en publiant sur ce point des documents irréfutables.

5^E ACCUSATION¹ : ATTAQUES PERSONNELLES CONTRE LE CARDINAL BEA

La campagne ne se limite pas à l'Italie mais, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, s'est étendue à tout le monde latin...

1. L'accusation n°4 manque dans le manuscrit original. [NDE]

Le cardinal Bea qui « en présentant son projet de décret en faveur des Juifs et en opposition des Évangiles, a caché aux Pères conciliaires qu'il répétait les thèses qui lui avaient été suggérées par l'Ordre maçonnique des B'nai Brith ».

Contre le cardinal Bea qui – comme on le sait, après avoir créé au sein du Secrétariat pour l'Union des Chrétiens, selon le désir exprès du Pape Jean, un groupe de travail en vue d'examiner, au point de vue exclusivement théologique et religieux, les rapports entre l'Église et le peuple juif, a préparé pour le Concile la formulation du problème judéo-chrétien – **se sont déchaînés tous les auteurs anonymes des diverses brochures, avec une véhémence et une hostilité incroyables.** Il suffit de constater qu'on a voulu trouver son origine juive en soutenant que « durant les derniers siècles, on trouve en Allemagne et en Autriche diverses personnalités portant le nom de « Beha », équivalent phonétique du nom sépharadite « Beja » et que, par la latinisation du nom original, on arrive au juif ou crypto-juif cardinal Bea »...

Je ne me suis pas attaqué au cardinal Bea avec « une véhémence et une hostilité incroyable » ; je lui ai consacré en tout quelques lignes que voici :

(Peu après sa visite au Pape), M. Isaac avait la joie d'apprendre que ses propositions avaient été retenues par le Pape et transmises au Cardinal pour étude. Celui-ci créait alors au sein du Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens un groupe de travail spécialement chargé d'examiner les rapports entre l'Église et Israël et, en 1964, la question était soumise au Concile pour aboutir finalement au vote du 20 novembre 1964.

6^E ACCUSATION : ATTAQUES CONTRE LE PAPE

Pour conclure, il faut relever avec douleur que Sa Sainteté Paul VI, elle-même, n'a pas été épargnée par l'avalanche d'attaques venimeuses déchaînées contre la hiérarchie, en ces chaudes années du Concile.

Or, la seule mention que j'ai faite du Pape Paul VI, tient en ceci :

(À la suite du vote de novembre 1964) Le Souverain Pontife estima qu'un vote ayant une portée politique et doctrinale aussi grave demandait mûre réflexion ; il refusa de le ratifier et remit la décision à la prochaine et dernière session du Concile, session dont l'ouverture est fixée au 14 septembre 1965.

Le vote final sur la question juive eut lieu effectivement le 14 octobre 1965 et il fut promulgué définitivement par le Pape en novembre.

En résumé, les accusations portées contre moi par l'*Osservatore della Domenica* sont entièrement fausses et reposent uniquement sur l'ignorance ou la mauvaise foi de l'auteur de cet article.

Tous ceux qui luttent contre les forces de subversion dans le monde moderne se sont heurtés à ce genre de procédé, nous en avons l'habitude.

L'historien anglais, N.H. Webster, qui s'est spécialisé dans l'étude des mouvements révolutionnaires, relate ainsi son expérience dans son livre *Secret Societies and Subversive Movements* :

À l'époque où je commençais d'écrire sur la révolution, un éditeur très connu à Londres me dit : « N'oubliez pas que si vous adoptez une attitude antirévolutionnaire, vous aurez contre vous le monde littéraire entier. »

Ceci me sembla incroyable... Si j'avais tort, soit dans mes conclusions, soit dans mes faits, j'acceptais d'avance toutes les attaques qu'on pourrait diriger contre eux. Est-ce que des années de laborieuses recherches historiques n'avaient pas droit à une reconnaissance ou du moins à une réfutation raisonnée? Or il arriva que, malgré des articles de presse très élogieux, mon livre provoqua des critiques prenant une forme que je n'aurais jamais pu prévoir. Pas une seule fois on n'essaya honnêtement de

réfuter soit ma Révolution Française, soit ma Révolution mondiale, par les méthodes habituelles de la controverse. Des assertions fondées sur des documents ne rencontraient qu'une contradiction pure et simple, sans aucune preuve à l'appui. En général, le plan adopté était le suivant :

On ne cherchait même pas à réfuter, mais bien plutôt à jeter le discrédit sur mes ouvrages, en les comprenant intentionnellement de travers, en m'attribuant des vues que je n'avais jamais eues, ou en m'attaquant personnellement. On sera obligé d'admettre que cette méthode d'attaque est sans égale dans n'importe quelle autre sphère de controverse littéraire.

Il est particulièrement intéressant de noter que cette même tactique fut adoptée il y a cent ans contre le professeur Robinson et l'abbé Barruel dont les travaux sur les causes secrètes de la révolution firent sensation à leur époque.

Nous avons tous été victimes de procédés de ce genre, il n'y a là rien de nouveau, mais il peut paraître surprenant de voir une publication, qui se présente, selon toutes apparences, comme le porte-parole du Vatican, utiliser de pareilles méthodes alors qu'il s'agit d'une question aussi grave qu'un vote conciliaire mettant en jeu la doctrine millénaire de l'Église et le comportement des catholiques à travers le monde.

L'*Osservatore della Domenica* y ajoute un raffinement : le procédé de l'**amalgame**. On attaque en bloc un ensemble varié de publications en les englobant toutes dans la même condamnation ; de la sorte, les fautes ou les erreurs de quelques-uns retombent sur chacun en particulier. Dans un convoi maritime, toute la marche du convoi est conditionnée par la vitesse du bateau le plus mauvais et le plus lent.

On a déjà utilisé ce procédé contre moi à une époque où il pouvait avoir des conséquences extrêmement graves.

En 1944, une épuration féroce s'abattit sur la France et

dura des années. Les milieux subversifs juifs, maçonniques et communistes avaient une occasion unique de se débarrasser de leurs adversaires politiques sous couleur de patriotisme.

En 1944, je fus d'abord prisonnier d'un maquis qui a laissé une sinistre réputation de terrorisme. Par je ne sais quel miracle, je réussis à en sortir vivant, mais par la suite – fait presque unique dans les annales de l'épuration – le commandant de maquis fut arrêté par les autorités militaires, jugé, condamné à mort comme responsable de multiples assassinats et fusillé.

En 1945, je fus arrêté à Paris et incarcéré à Fresnes, pour « atteinte à la sûreté extérieure de l'État ». Le Juge d'Instruction qui menait l'accusation contre moi s'appelait Alexis Zoussmann. C'était un Juif polonais, né et élevé en Russie, naturalisé français depuis lors, et de plus franc-maçon de haut grade.

Le seul motif d'accusation valable que l'on put relever contre moi fut la publication de mes livres sur les questions maçonniques, juives et communistes, dont plusieurs avaient été réédités pendant l'occupation en zone libre, et auxquels s'ajoutait une série d'émissions de radio sur la question juive. Tout cela constituait une accusation fort grave à l'époque.

Fin 1945, je fus mis en liberté provisoire car le Juge n'était pas parvenu à mettre sur pied une accusation solide.

Deux ans après, en 1947, je fus victime d'une condamnation par contumace : confiscation de tous mes biens, indignité nationale à vie et interdiction de séjour à Paris. Une seconde fois cette accusation ne put être maintenue et échoua.

Enfin, je fus inculpé une troisième fois et, après une longue enquête, on me fit passer en Justice en m'englobant dans un groupe de cinq personnalités qui avait occupé un poste officiel au Commissariat aux Questions Juives, à Paris, durant

l'Occupation, mais avec lesquelles je n'avais aucunement collaboré. L'on pensait ainsi obtenir une condamnation en bloc, puisqu'on n'arrivait pas à me condamner individuellement. Le procès eut lieu au Palais de Justice de Paris en 1949 et, il faut se souvenir alors qu'il s'agissait de tribunaux d'exception – tribunaux révolutionnaires en fait – jouissant de pouvoirs absolus y compris celui de vous condamner à mort.

Mais l'affaire eut un résultat tout à fait inattendu : après trois jours de débats, le Procureur de la République abandonna en plein tribunal l'accusation me concernant et cela rejaillit sur mes compagnons d'infortune qui bénéficièrent de ce fait d'une condamnation très édulcorée.

Il est surprenant de voir en 1966 une publication éditée par la Cité du Vatican utiliser contre moi un procédé employé par M. Alexis Zoussmann à l'époque de la « libération ».

Je ne veux pas m'étendre davantage sur ce sujet, les lecteurs de ce livre ont en main tous les éléments du dossier : à eux de juger.

LE RÔLE DU CARDINAL BEA DANS LA QUESTION JUIVE LORS DU CONCILE VATICAN II

Un article explosif de la Revue américaine LOOK du 25 janvier 1966

L'article de l'*Osservatore Della Domenica* me met en cause pour avoir porté contre le cardinal Bea des accusations calomnieuses et totalement injustifiées.

Or, je n'ai nullement attaqué le cardinal Bea dans la brochure que j'ai diffusée au Concile.

Mais, par contre, le 25 janvier 1966, une bombe éclatait car ce jour-là une grande revue américaine publiait des

documents du plus haut intérêt sur le rôle du cardinal Bea auprès des organisations juives mondiales.

Dans ce numéro du 25 janvier 1966, la Revue *Look* qui tire à 7 millions 500'000 exemplaires, publiait un grand éditorial consacré au problème juif devant le Concile et donnait beaucoup de détails sur les négociations secrètes menées à New York et à Rome par le cardinal Bea avec les dirigeants des grandes organisations juives mondiales, les B'nai B'rith, l'American Jewish Committee, etc...

En voici les passages essentiels :

Comment les Juifs ont changé la pensée catholique
par Joseph Roddy, Éditeur en Chef de la Revue Look

L'auteur de l'article commence par rappeler la responsabilité de l'Église catholique car, dit-il, son enseignement doctrinal est la cause principale de l'antisémitisme dans le monde moderne. (L'auteur suit fidèlement sur ce point la thèse de Jules Isaac).

Le meilleur espoir que l'Église de Rome ne sera pas à nouveau complice d'un génocide est le quatrième chapitre de la Déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes, déclaration promulguée par le Pape Paul VI à la fin de la session du Concile Vatican II. Nulle part dans sa déclaration promulguée du haut de la chaire de Pierre, le Pape ne mentionna le nom de Jules Isaac. Mais l'Archevêque d'Aix, Charles de Provençères avait auparavant montré très clairement le rôle de Jules Isaac : „C'est un signe des temps, avait dit l'Archevêque, qu'un laïc et, qui plus est, un laïc juif soit à l'origine d'un décret conciliaire. »

L'auteur de l'article résume ensuite l'œuvre de Jules Isaac et rappelle les livres qu'il a publiés sur la question des rapports entre Juifs et chrétiens. Reprenons les citations de l'article :

Les livres d'Isaac attirèrent l'attention ; en 1949, le Pape Pie XII reçut brièvement leur auteur, mais onze années passèrent avant qu'Isaac prenne réellement espoir. À Rome, à la mi-juin 1960, l'Ambassade de France obtint du Pape Jean XXIII une audience pour Jules Isaac (qui avait déjà trouvé, nous dit l'article, un solide appui en la personne du cardinal Augustin Bea). À la fin de l'audience, Isaac demanda au Pape s'il pouvait emporter une lueur d'espoir. Jean lui répondit qu'il pouvait avoir plus que de l'espoir. Lorsqu'Isaac fut parti, Jean fit comprendre clairement à la Curie Vaticane qu'il attendait du Concile une ferme condamnation de l'antisémitisme catholique, puis il chargea le cardinal Bea, Chef du Secrétariat pour l'Unité des Religions Chrétiennes, de s'occuper de la question.

Il y eut alors de longs entretiens entre les bureaux du Vatican et les groupes juifs ; le Comité Juif Américain et la Ligue des B'nai B'rith se firent entendre à Rome à voix haute et claire. Le rabbin Abraham J. Heschel, du Séminaire Théologique juif de New York, qui avait fait connaissance de Bea à Berlin trente ans auparavant, rencontra le Cardinal à Rome. Bea avait déjà lu une publication du Comité Juif Américain intitulée L'image des Juifs dans l'enseignement catholique, celle-ci fut suivie par une autre publication de l'A.J.C., une étude de 23 pages intitulée Éléments antijuifs dans la liturgie catholique. Parlant pour l'A.J.C., Heschel déclara qu'il espérait que le Concile éliminerait de l'enseignement catholique tout ce qui pouvait tendre à présenter les Juifs comme une race maudite. Mais, ce faisant, déclara Heschel, le Concile ne devrait en aucune façon exhorter les Juifs à se convertir au christianisme. Dans le même temps, le docteur Nahum Goldman, Chef du Congrès Juif mondial, dont les membres vont des milieux juifs les plus orthodoxes aux plus libéraux, s'efforçait de faire accepter au Pape les desiderata juifs. Les B'nai B'rith désiraient que l'Église catholique supprime dans sa liturgie tout ce qui pouvait ressembler à un soupçon même d'antisémitisme.

La liturgie catholique dans la partie qui émanait des Pères de l'Église, pouvait facilement être modifiée. Mais il n'en était pas de même en ce qui concerne les Évangiles. Même si Matthieu, Luc et Jean étaient meilleurs comme Évangélistes que comme historiens, leurs écrits étaient d'inspiration divine, selon le dogme catholique, et à peu près aussi faciles à modifier que le centre du soleil. Cette difficulté plaçait les catholiques, même animés des meilleures intentions, et les Juifs, même les plus compréhensifs à l'égard du catholicisme, dans une impasse théologique ; elle souleva aussi l'opposition des conservateurs au sein de l'Église et, dans une certaine mesure, l'inquiétude des Arabes du Proche-Orient. Les conservateurs considéraient que les Juifs étaient des déicides, coupables de la mort de Dieu en la personne divine du Christ... Clairement donc à leurs yeux, l'Écriture catholique serait mise en cause si le Concile abordait la question du déicide ; les Sages de la Curie mirent en garde les évêques contre le danger qu'il y avait à y toucher même de loin. Mais cependant il y avait Jean XXIII qui disait qu'il fallait traiter le problème.

Si l'inviolabilité des Écritures Saintes était le principal problème à Rome, une autre difficulté provenait de la guerre entre Arabes et Israéliens. À Rome, les patriarches orientaux et les conservateurs étaient d'avis qu'une déclaration sur les Juifs serait inopportune ; dans les pays occidentaux, où dans la seule ville de New York il y a 225 500 Juifs de plus que dans tout l'État israélien, le mot d'ordre était : « abandonner maintenant une telle déclaration serait une calamité ».

Pendant ce temps-là, les évêques rassemblés à Rome avaient de la lecture supplémentaire sur la question juive ; une organisation assez bien introduite au Vatican pour se procurer les adresses des 2200 évêques et cardinaux conciliaires, remit à chacun un livre de 900 pages intitulé : Le Complot contre l'Église. Dans ce livre, au milieu d'un tissu de calomnies, il y avait un soupçon de vérité. L'affirmation que les Juifs s'étaient infiltrés dans l'Église

inquiétait les antisémites. Car effectivement, **parmi les prélats juifs travaillant à Rome sur la déclaration juive, il y avait Mgrs Baum et Oesterreicher qui faisaient partie de l'état-major de Bea, et Bea lui-même, selon le quotidien Al Gomhuria du Caire, était un Juif appelé Behar.**

Ni Baum ni Oesterreicher n'étaient avec Bea à la fin de l'après-midi du 31 mars 1965, lorsqu'une limousine vint chercher le Cardinal à l'Hôtel Plazza à New York pour le mener six blocs plus loin aux bureaux du Comité Juif Américain. **Là un Sanhedrin attendait le chef du Secrétariat pour l'Unité des Religions Chrétiennes ; la réunion fut tenue secrète vis-à-vis de la presse. Bea voulait que ni le Saint-Siège, ni la Ligue Arabe sachent qu'il était là pour écouter les questions auxquelles les Juifs désiraient une réponse.** « Je ne suis pas autorisé à parler officiellement, leur dit-il, je peux donc parler seulement de ce qui dans mon opinion pourrait être fait et même devrait être fait par le Concile. » Puis il exposa le problème : « En termes généraux, dit-il, les Juifs sont déclarés coupables de déicide, et ils sont supposés être l'objet d'une malédiction. » Lui, Bea, niait ces deux accusations, parce que, selon le récit des Évangélistes eux-mêmes, seuls les chefs des Juifs alors à Jérusalem, et leur petit groupe de séides, avaient réclamé la mort du Christ. Tous ceux qui étaient absents et les générations de Juifs à venir n'étaient impliqués d'aucune manière dans la responsabilité du déicide, déclara Bea. Quant à la malédiction, elle ne pouvait pas, d'après le Cardinal, retomber sur les auteurs de la crucifixion parce que les derniers mots du Christ mourant étaient une prière pour leur pardon.

Les rabbins présents dans cette assemblée voulaient savoir si la déclaration spécifierait que le déicide, la malédiction et le rejet du peuple juif par Dieu, seraient considérés comme des erreurs de l'enseignement chrétien. Implicite dans leurs questions, était le problème

suprêmement délicat du Nouveau Testament. La réponse de Bea fut oblique : « Actuellement, dit-il, il est faux d'attribuer la cause principale de l'antisémitisme à des sources purement religieuses, les Évangiles notamment. Les causes religieuses sont souvent une excuse et un voile pour masquer des raisons d'hostilité plus terre à terre. »

Peu après fut lancée la pièce de Rolf Hochhuth Le Vicaire dans laquelle Pie XII était accusé d'avoir gardé le silence devant le massacre des Juifs par Hitler, et le cardinal Montini, alors = de Milan, prit la défense du Pape dont il avait été le secrétaire. Quelques mois après, le Pape Jean XXIII était mort et Montini devint le Pape Paul VI.

À la seconde session du Concile, à l'automne de 1963, la déclaration sur les Juifs fut soumise aux évêques comme un chapitre de la déclaration sur l'œcuménisme, mais... cette seconde session se termina sans qu'un vote sur la question juive soit intervenu, et sur une note pessimiste, malgré l'annonce du voyage du Pape en Terre Sainte. Apparemment quelque chose s'était passé dans les coulisses et ce fut un des mystères de la seconde session.

Deux gentlemen juifs se trouvaient alors à Rome et étaient très préoccupés par le mystère de ce silence ; il s'agissait de Joseph Lichten, représentant de la Ligue contre la diffamation des B'nai B'rith de New York, et de Zachariah Shuster, 63 ans, représentant du Comité Juif Américain ; tous deux étaient là pour obtenir la déclaration la plus favorable possible aux Juifs.

L'article de Look donne ensuite un compte rendu détaillé des efforts frénétiques faits à Rome par les représentants des grandes organisations juives ; il nous apprend que le New York Times (dont les propriétaires et la direction sont des Juifs) était le journal qui donnait le plus de renseignements sur la marche des négociations et sur lequel tous les Juifs s'appuyaient.

Reprenons le récit de Look :

*À cette époque, Mgr Georges Higgins de Washington, obtient une audience papale pour l'Ambassadeur itinérant des États-Unis, Arthur J. Goldberg, membre de la Cour Suprême de Justice. Le rabbin Heschel avait donné ses instructions à Goldberg avant cette audience et lui-même fut ensuite reçu par le Pape grâce à l'intervention du Cardinal Richard Cushing de Boston. Ayant à ses côtés le représentant du Comité Juif Américain, Shuster, **Heschel parla haut et ferme sur la question du déicide, et demanda au Pontife d'interdire aux catholiques tout prosélytisme auprès des Juifs.** Paul VI, ainsi affronté, refusa son accord, et l'audience se termina moins cordialement qu'elle n'avait commencé.*

L'audience des rabbins avec Paul VI au Vatican, comme la rencontre de Bea avec le Comité Juif Américain à New York, avait été accordée à la condition de rester secrète. Ce furent des secrètes conférences au sommet de ce genre, qui amenèrent les traditionalistes à déclarer que les Juifs américains étaient la nouvelle puissance derrière l'Église. Mais, dans les trêves du Concile lui-même, les choses prenaient pire tournure encore pour les conservateurs : là il leur semblait que des évêques catholiques travaillaient pour les Juifs. La question en jeu était le texte de la déclaration sur les Juifs. Les évêques arabes de leur côté, arguaient qu'une déclaration favorisant les Juifs, exposerait les catholiques à des persécutions aussi longtemps que les Arabes combattraient les Israéliens... Ils avaient pour alliés dans cette Guerre Sainte les conservateurs italiens, espagnols et sud-américains, qui voyaient la structure de la foi ébranlée par les théologiens libéraux (nous dirions, nous, progressistes), qui étaient d'avis de modifier l'enseignement de l'Église...

Lorsque la déclaration apparut de nouveau au grand jour à la fin de la troisième session, ce fut sous forme d'un document entièrement nouveau intitulé : « Déclaration des relations de

l'Église avec les religions non chrétiennes ». Cette déclaration soumise au vote des évêques conciliaires fut approuvée par 1770 voix contre 186. **Il y eut une explosion de joie considérable parmi les Juifs des États-Unis parce que leur déclaration avait finalement été promulguée.**

En fait elle ne l'avait pas été.

Il y avait en effet de nouvelles difficultés à surmonter. À Segni, près de Rome, l'évêque Luigi Carli écrivit dans le numéro de février 1965 de sa revue diocésaine que les Juifs de l'époque du Christ et que leurs descendants jusqu'à nos jours étaient collectivement responsables de la mort du Christ. Quelques semaines plus tard, **le dimanche de la Passion, à une messe de la périphérie de Rome, le Pape Paul VI parla de la Crucifixion et de la lourde responsabilité des Juifs dans cet événement.** Le chef rabbin de Rome, Elio Toaff, déclara dans une réponse attristée que même chez les personnalités catholiques les plus qualifiées, l'imminence de la Fête de Pâques faisait resurgir tous les vieux préjugés.

Le 25 avril 1965, le New York Times lança une nouvelle très troublante ; la déclaration sur la question juive, dit-il, était en péril et le Pape l'avait remise à quatre consultants pour en éliminer toute contradiction avec les Écritures et pour la rendre plus acceptable aux Arabes.

Lorsque, trois jours après, le Cardinal Bea arriva à New York, il démentit l'histoire du New York Times en disant que son Secrétariat pour l'Unité des Religions Chrétiennes, avait toujours le plein contrôle de la déclaration sur la question juive. **Puis il présenta des excuses pour le sermon de Paul. « Gardez présent à l'esprit, dit-il, que le Pape s'adressait à une assemblée de croyants fidèles, composée de gens du peuple simples et ordinaires, et qu'il ne parlait pas devant une élite cultivée ».** Quant à l'évêque antisémite de Segni, le Cardinal affirma que le point de vue de Carli n'était

nullement celui du Secrétariat. Morris B. Abraham, du Comité Juif Américain, était à l'aérodrome pour accueillir Bea et trouva cette déclaration rassurante ; pendant ce temps-là, il y eut, du 9 au 15 mai à Rome, dans les coulisses du Vatican, une âpre discussion sur les termes de la nouvelle déclaration qui allait être soumise au vote des Pères conciliaires concernant les Juifs. La discussion fut close le 15 et les évêques qui avaient pris part à ces réunions se séparèrent sans que rien n'ait filtré au dehors des décisions qu'ils avaient adoptées.

En fait, comme le déclare Look, le mal était fait et une déclaration entièrement nouvelle sur la question juive devait sortir de ces discussions.

Pendant ce temps, les journaux juifs américains se lançaient dans une campagne acharnée pour essayer de faire pression sur le Vatican, mais les choses allaient vite. Le texte de la nouvelle déclaration fut publié sous une forme très édulcorée, comme le Times l'avait annoncé. Puis le Pape s'envola pour l'Assemblée des Nations Unies où son discours de « Jamais plus la guerre » fut un triomphe ; puis il accueillit le Président du Comité Juif Américain dans une église de l'East Side. Le sort de la déclaration était toujours en suspens et l'opposition ne restait pas inactive ; non contente d'une déclaration édulcorée, elle voulait obtenir une victoire totale en s'opposant à toute déclaration sur la question juive ; de leur côté, les Arabes soumettaient respectueusement un memorandum de 28 pages aux évêques conciliaires, leur demandant de préserver la Foi d'une alliance judéo-communiste.

À Rome, le vote conciliaire était définitivement fixé au 14 octobre ; les représentants des organisations juives, Lichten et Schuster, téléphonaient fiévreusement au Comité Juif Américain et aux B'nai Brith de New York, mais il n'y avait plus beaucoup d'aide à en attendre. Ce fut finalement Higgins qui fit de son mieux pour les convaincre que les jeux étaient faits, et qu'il fallait se contenter pour le moment de ce qu'ils avaient obtenu,

car si on voulait aller trop fort, on aboutirait à un Concile tellement divisé que le Pape refuserait de promulguer quoi que ce soit sur ce sujet. Lichten envoya encore des télégrammes à 25 évêques sur lesquels il pensait pouvoir compter, mais ce fut à nouveau Higgins qui lui dit tranquillement d'abandonner : « Voyez vous-même, Joe, — lui dit ce prêtre au langage de meneur syndicaliste — je comprends votre désappointement et je suis moi-même désappointé, mais on n'y peut plus rien ». Puis il partit consoler Schuster qui était en pleine crise de désespoir. De son côté l'abbé René Laurentin (correspondant du Figaro) envoya à tous les évêques un dernier appel à leur conscience. Finalement le vote eut lieu à la date annoncée ; 250 évêques votèrent contre la déclaration et 1763 votèrent en sa faveur. À travers les États-Unis et l'Europe, la presse mondiale simplifia le complexe avec des titres tels que : « Le Vatican pardonne aux Juifs » — « Les Juifs ne sont pas coupables » — « Les Juifs exonérés de toute culpabilité à Rome ». Les porte-parole du Comité Juif Américain et des B'nai B'rith firent des déclarations flamboyantes en ce sens, mais chacune de ces déclarations avait une note de désappointement parce que la première et forte déclaration avait été édulcorée. **L'ami de Bea, Heschel, fut le plus violent et déclara que l'échec du Concile refusant de trancher la question du déicide, était « un acte d'hommage à Satan ».**

Aux États-Unis on crut communément qu'une sorte de pardon avait été accordé aux Juifs ; cette idée fut lancée et soutenue par la Presse, mais en fait, cette idée n'avait aucune base dans la déclaration. Finalement les B'nai B'rith et le Comité Juif Américain durent reconnaître qu'une grande partie de la résistance arabe et de l'intransigeance des théologiens était une réaction contre l'intense pression que les organisations juives avaient exercée sur le Concile. Bien des catholiques sont d'avis que l'énergie dépensée par les Juifs fit plus de mal que de bien ; si le Concile avait pu délibérer en secret, sans pression

extérieure, la déclaration sur la question juive aurait été plus forte. Il y eut beaucoup d'évêques au Concile qui ressentirent vivement cette pression juive à Rome et qui en furent choqués. Ils pensèrent que les ennemis de Bea avaient raison quand ils virent les secrets du Concile divulgués dans la Presse américaine : « Il veut livrer l'Église aux Juifs » dirent les adversaires haineux du vieux Cardinal et quelques théologiens dogmatiques du Concile partagèrent cette opinion.

Le Père Félix Morion de l'Université Pro-Deo, qui dirige le groupe d'études travaillant en liaison étroite avec le Comité Juif Américain, fut d'avis que le texte promulgué était le meilleur qu'on pouvait obtenir. **« Nous aurions pu battre les dogmatistes » (traditionalistes) insistait-il. Effectivement ils l'auraient pu, mais il en serait résulté une cassure dans l'Église. 3**

Cet article a paru en éditorial dans le numéro du 25 janvier 1966 du magazine américain *Look* qui tire à 7 millions 500 000 exemplaires et il était annoncé en gros titre sur la couverture de la revue.

Cet article est pour nous d'un très grand intérêt car il nous donne de nombreux détails sur les tractations secrètes du Cardinal Bea avec les chefs des grandes organisations juives américaines, en particulier avec les B'nai B'rith.

L'auteur de cet article — un des éditeurs en chef de la revue — est manifestement en contact étroit avec ces dirigeants juifs et ce sont eux qui lui ont presque certainement fourni la documentation. De ce fait, il manifeste toute sa sympathie au Cardinal Bea qui nous est dépeint comme faisant des efforts incessants pour faire triompher la cause juive à Rome.

Cet article n'émane pas d'adversaires « antisémites », mais de partisans éminemment favorables à la cause juive ; on ne peut donc pas le récuser comme étant un produit de la haine et de la mauvaise foi.

Sept millions cinq cent mille (7 500 000) personnes ont lu cet article ; cependant, à ma connaissance, il n'y a eu aucune réaction à Rome ou ailleurs à la suite de la publication de cet extraordinaire document ; il ne s'est trouvé personne dans toute l'Église catholique pour s'étonner, se lever et demander des explications.

Nous serions très heureux que le Vatican oppose à cet article de *Look* un démenti, ou à tout le moins une explication valable, faute de quoi nous serons obligés de conclure :

1. que le Cardinal Bea s'est entendu secrètement avec les chefs des grandes organisations juives américaines, avec les B'nai B'rith en particulier, pour faire triompher le point de vue juif au Concile, malgré l'opposition des traditionalistes de la Curie et d'ailleurs ;

2. que les B'nai B'rith ont exercé pendant toute la durée du Concile, une censure occulte sur le Vatican, et sur le Pape lui-même.

Voici en effet ce qui s'est passé selon *Look* :

Le 4 avril 1965, dimanche de la Passion, le Saint-Père prononce, dans une église de la périphérie romaine, un sermon de Semaine Sainte et commente l'Évangile de la Passion (nous avons donné un texte résumé de son sermon, à la page 229 de cet ouvrage).

Sur ce, protestations furieuses des communautés israélites italiennes car, fortes du vote conciliaire de novembre 1964, elles veulent censurer dorénavant les Évangiles de la Passion de Notre Seigneur, considérés par eux comme entachés d'antisémitisme (Jules Isaac nous l'a expliqué en détail).

Là-dessus, le Cardinal Bea se précipite à New York et va présenter secrètement des excuses au Chef des B'nai B'rith pour ce sermon du Saint-Père.

Il leur dit de ne pas tenir compte de ce sermon car le Pape ce jour-là, ne s'adressait pas à une élite cultivée, mais

à une assemblée de fidèles italiens, gens du bas peuple, croyants sincères mais illettrés et encore tout imprégnés de l'obscurantisme médiéval.

Si je comprends bien ce que parler veut dire, voici le sens de ces paroles :

Dans ces conditions, il est obligé de faire appel aux vieux récits évangéliques de la Passion : les méchants traîtres juifs, le baiser de Judas, le Grand-Prêtre qui déchire ses vêtements, le peuple qui crie : « Son sang sur nous et sur nos enfants ».

Mais, vous et moi qui sommes des gens évolués, nous savons depuis Jules Isaac que c'est de l'Histoire Sainte en images d'Épinal. Il est donc de notre intérêt de nous entendre, nous autres chrétiens progressistes et vous autres Juifs, pour en finir une fois pour toutes avec ces résidus attardés de traditionalisme catholique...

Quoi qu'il en soit, un Cardinal occupant un des plus hauts postes de la hiérarchie catholique, présentant des excuses aux Juifs américains parce que le Pape s'est permis en Semaine Sainte de lire et commenter l'Évangile de la Passion, voilà un spectacle qu'on n'avait encore jamais vu au cours des deux mille années de l'Histoire du christianisme.

Cette prétention des Juifs à vouloir censurer les Évangiles se généralise depuis la nouvelle orientation conciliaire. Le 1^{er} janvier 1966, *La Terre retrouvée*, organe sioniste paraissant à Paris, publiait un article consacré à une Histoire Sainte, pour garçons et filles, publiée en six volumes chez Hachette. Voici un passage typique de l'article en question :

Ce que nous reprochons à ces très beaux volumes d'une typographie en couleurs de premier choix, c'est leur conformisme...

Leurs images paraphrasent servilement et pieusement les textes. Et les textes pour l'Ancien Testament, sont conformément à la doctrine officielle de l'Église sur le rôle du Christ ; qu'il nous suffise de citer le titre du 4^e volume de

la série : De David au Messie. C'est présupposer que le Messie est venu. Que David y mène. Que c'est Jésus. On peut certes, en théologie, ou sur toutes sortes d'autres terrains, polémiquer avec Israël sur ce problème du Messie. On ne devrait pas servir aux garçons et aux filles une vérité qui n'est que vérité d'Évangile et contre laquelle tout l'enseignement d'Israël s'inscrit en faux.

Bien entendu, nous ne prétendons pas qu'il ne faille enseigner l'Histoire Sainte qu'œcuménique. Ce serait impossible. Nous ne prétendons pas non plus que l'enseignement chrétien doive s'autocensurer, sauf – et nous croyons qu'en cela il a, depuis le Concile, une obligation positive – quand il s'agit de remplacer l'enseignement du mépris par l'enseignement de l'estime des Juifs.

... Ensemencer la haine dans l'âme des garçons et des filles à qui l'on s'adresse ici, c'est effroyable.

Paul Giniewski

Ainsi pour *La Terre retrouvée*, propager les Évangiles, c'est répandre à travers le monde une effroyable semence de haine!

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS DANS LE PRÉSENT VOLUME

Batault (Georges)

Le Problème juif (Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1921)

Israël contre les nations (G. Beauchesne et Fils, Paris, 1939)

Benamozegh (Élie)

Israël et l'Humanité (Éd. Albin Michel, Paris, 1921 – Édition originale : 1914)

Bliss Lane (Arthur)

J'ai vu la Pologne trahie (Éd. Stelt, 1949)

Cohen (Kadmi)

Nomades (F. Alcan, Paris, 1928)

Dhorme (E.)

Revue de l'Histoire des religions

Dimont (Max I.)

Les Juifs, Dieu et l'Histoire (Robert Laffont, Paris, 1964 – traduit de l'américain)

Disraeli

Coningsby

Doenitz (Amiral)

Dix ans et vingt jours (traduit de l'allemand)

Faure (Élie)

« L'âme juive » (article paru dans la *Question Juive vue par vingt-six éminentes personnalités* – E.I.F. 186, Fg St-Martin, Paris, 1934)

Fetjö (François)

Dieu et son peuple (B. Grasset, Paris, 1960)

Fleg (Edmond)

Israël et moi (N.R.F. Gallimard, 1936)

Isaac (Jules)

Jésus et Israël (Albin Michel, Paris 1959 – Édition originale : 1948)

Genèse de l'antisémitisme (Calmann-Lévy, Paris, 1956)

Jehouda (Josué)

L'Antisémitisme, miroir du monde (Éd. Synthesis, Genève, 1958)

Jewish World (the)

Journal juif de Londres (Numéro du 9.2.1883)

Lazare (Bernard)

*L'Antisémitisme** (Éd. Jean Crès, Paris, 1934 – Édition originale : 1894)

Lewisohn (Ludwig)

Israël (Benn, Londres, 1926)

Lovsky (F.)

Antisémitisme et mystère d'Israël (Éd. Albin Michel, Paris, 1955)

Madaule (Jacques)

Les Juifs et le monde actuel (Flammarion, Paris, 1963)

Massoutié (Louis)

Judaïsme et Hitlérisme (Éd. de la Nouvelle Revue Critique, Paris, 1935)

Memmi (A.)

Portrait d'un Juif (Gallimard, Paris, 1962)

Neumann (Alias Neuberg)

L'Insurrection armée

Nossig (Alfred)

Renaissance Verlag (Berlin 1922)

Pasmanik (Dr. Daniel)

Qu'est-ce que le judaïsme ? (Librairie Lipschutz, Paris, 1930)

Péguy (Charles)

Notre jeunesse (Œuvres en Prose, 1909-1914)

Poncins (Léon de)
Le Plan communiste d'insurrection armée (Éd. Les Libertés Françaises, Paris, 1939)

Rabi
Anatomie du judaïsme français (Les Éditions de Minuit, Paris, 1962)

Rassinier (Paul)
Le Véritable Procès Eichmann ou les Vainqueurs incorrigibles (Les Sept Couleurs, Paris, 1962)
Le Drame des Juifs européens (Les Sept Couleurs, Paris, 1962)

Renan (Ernest)
L'Antéchrist (Paris, 1873)

Rosenberg
Histoire du bolchévisme (B. Grasset, Paris, 1936)

Roudinesco (Dr. A.)
Le Malheur d'Israël (Éd. de Cluny, Paris, 1956)

Sarolea (Charles)
Impressions of Soviet Russia (Nash and Grayson, Londres, 1924)

Sartre (Jean-Paul)
Réflexions sur la question juive (Gallimard, 1954)

Sombart (Werner)
*Les Juifs et la vie économique** (Payot, Paris, 1923)

Spire (André)
Quelques Juifs et demi-Juifs (B. Grasset, Paris, 1928)

Thorwald (Jurgen)
Wlassow contre Staline (André Bonne, 1953)

Trotsky (Léon)
Défense du terrorisme (Éd. de la Nouvelle Revue Critique, Paris – réédité en 1936)

Vallat (Xavier)
Article d'*Aspects de la France* (21.1.1965)

Wheeler-Bennet (John W.)
Le Drame de l'armée allemande (Gallimard, 1955)

Wickham Steed (Henry)
La Monarchie des Habsbourg (Librairie Armand Colin, Paris, 1914)

* Ces ouvrages sont disponibles sur le site www.kontrekulture.com

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE : LÉON DE PONCINS,

UN MAÎTRE DE LA CONTRE-SUBVERSION 5

PREMIÈRE PARTIE

I. LA QUESTION JUIVE DEVANT LE CONCILE. 21

II. JULES ISAAC ET LES ÉVANGÉLISTES.

CRITIQUE DES ÉVANGÉLISTES PAR JULES ISAAC 27

III. JULES ISAAC ET LES PÈRES DE L'ÉGLISE

*CRITIQUE DES PÈRES DE L'ÉGLISE ET DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN
PAR JULES ISAAC 35*

DEUXIÈME PARTIE

IV. COMPLEXITÉ DU PROBLÈME JUIF. 67

V. MOSAÏSME ET TALMUDISME 77

VI. LE MARRANISME. *LE PROBLÈME DES FAUSSES CONVERSIONS* . . 87

VII. L'ASSIMILATION. *TENTATIVES HISTORIQUES D'ASSIMILATION
ET LEUR ÉCHEC 93*

VIII. L'IMPÉRIALISME JUIF. *UN ÉTAT DANS L'ÉTAT. 105*

IX. L'ANTISÉMITISME. *PERMANENCE ET UNIVERSALITÉ DE
L'ANTISÉMITISME 119*

X. LA RÉVOLUTION MONDIALE. *SIX MILLIONS DE VICTIMES JUIVES ET*

<i>LE PARTAGE DES RESPONSABILITÉS</i>	141
XI. L'AFFRONTLEMENT JUDÉO-CHRÉTIEN.	
<i>2000 ANS D'ANTAGONISME</i>	161
CONCLUSION. PROBLÈME D'ACTUALITÉ : MALAISE JUIF ET MALAISE CHRÉTIEN	179

APPENDICES

I. SIX MILLIONS DE JUIFS. <i>UNE ÉTUDE DE M. PAUL RASSINIER</i> . .	195
II. LES INFILTRATIONS JUIVES. <i>LE PROBLÈME JUIF DEVANT LE CONCILE</i>	213
III. LES INFILTRATIONS MAÇONNIQUES. LA FRANC- MAÇONNERIE ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE	237
CONCLUSION. LE VOTE DU 15 OCTOBRE 1965 SUR LA QUESTION JUIVE ET SES CONSÉQUENCES	255
IV. LA RESPONSABILITÉ COLLECTIVE DU PEUPLE JUIF DANS LA MORT DU CHRIST	271
V. UN NUMERO SPÉCIAL DE <i>L'OSSERVATORE DELLA DOMENICA</i> . .	295
BIBLIOGRAPHIE	323